COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

FRÉDÉRIC SOULIÉ

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

FRÉDÉRIC SOULIÉ

Publiées dans la collection Michel Lévy

AU JOUR LE JOUR . . . . 1 vol

LES AVENTURES DE SATURNIN FICHET . . . . 2 —

LE BANANIER. — EULALIE PONTOIS . . . . 1 —

LE CHATEAU DES PYRÉNÉES . . . . 2 —

LE COMTE DE FOIX . . . . 1 —

LE COMTE DE TOULOUSE . . . . 1 —

LA COMTESSE DE MONRION . . . . 1 —

CONFESSION GÉNÉRALE . . . . 2 —

LE CONSEILLER D'ÉTAT . . . . 1 —

CONTES ET RÉCITS DE MA GRAND'MÈRE . . . . . . 1 —

CONTES POUR LES ENFANTS . . . . 1 —

LES DEUX CADAVRES . . . . 1 —

DIANE ET LOUISE . . . . 1 —

LES DRAMES INCONNUS . . . . 5 —

— LA MAISON N° 3 DE LA RUE DE PROVENCE . . . . 1 —

— AVENTURES D'UN CADET DE FAMILLE . . . . . . 1 —

— LES AMOURS DE VICTOR BONSENNE . . . . 1 —

— OLIVIER DUHAMEL . . . . 2 —

UN ÉTÉ A MEUDON . . . . 1 —

LES FORGERONS . . . . 1 —

HUIT JOURS AU CHATEAU . . . . 1 —

LE LION AMOUREUX . . . . 1 —

LA LIONNE . . . . 1 —

LE MAGNÉTISEUR . . . . 1 —

LE MAITRE D'ÉCOLE . . . . 1 —

UN MALHEUR COMPLET . . . . 1 —

MARGUERITE . . . . 1 —

LES MÉMOIRES DU DIABLE . . . . 3 —

LE PORT DE CRÉTEIL . . . . 1 —

LES PRÊTENDUS . . . . 1 —

LES QUATRE ÉPOQUES . . . . 1 —

LES QUATRE NAPOLITAINES . . . . 2 —

LES QUATRE SŒURS . . . . 1 —

UN RÊVE D'AMOUR. — LA CHAMBRIÈRE . . . . . . 1 —

SATHANIEL . . . . 1 —

SI JEUNESSE SAVAIT, SI VIEILLESSE POUVAIT . . . 2 —

LE VICOMTE DE BÉZIERS . . . . 1 —

Versailles. — Imp. de Crété.

LES

PRÉTENDUS

PAR

FRÉDÉRIC SOULIÉ

NOUVELLE ÉDITION



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1871

LES PRÉTENDUS

LE MAITRE DU CHATEAU.

Le château de la Viguerie est situé à deux ou trois lieues au-dessus de Rouen, à mi-côte de cette suite continue de collines qui bordent la Seine d'une ligne parallèle au fleuve. Le plus souvent, le versant de cette longue chaîne descend doucement jusqu'à la rive en s'ondulant comme un vaste falbala de verdure. Quelquefois, cependant, la colline se dirige vivement vers la Seine comme pour l'arrêter; mais elle se brise tout à coup à son bord, droite comme un mur et façonnée par le temps en mille figures diverses. Beaucoup de ces grandes anfractuosités affectent des formes bizarres : les unes ressemblent à des ruines de vieux châteaux; d'autres, rongées par la base et amenuisées presque jusqu'à leur sommet, sont comme des figures de géant coiffées d'un vaste turban; d'autres encore se dressent comme des tours rondes et colossales.

Au plein soleil du midi, ces roches blanches ont un reflet triste et monotone; mais quand le crépuscule et la brume du soir les enveloppent, elles prennent l'aspect de monuments formidables et magnifiques. On dirait que c'est une de ces villes monstrueuses nées des rêves fantastiques de Martins.

Le château dont je parle est sur la rive droite, au som-

met d'un de ces profonds et vastes plis dont le fond est tapissé de riches prairies abritées par de grands bois qui s'élèvent sur leurs hanches arrondies. Le parc s'étend du château jusqu'au fleuve, et n'en est séparé que par la chaussée qui court le long de la rive. Un saut-de-loup sert de clôture en cet endroit, et le parc communique à la route d'abord par une petite porte en pont-levis, qu'on ne peut abaisser que de l'intérieur et qui est posée à un angle du parc, et en outre par une magnifique grille ouvrant sur un pont en pierre assez large pour que les voitures puissent y passer.

C'était un dimanche de l'été 1840; il était à peu près huit heures du matin, lorsqu'un homme de quarante-cinq ans environ quitta le bord de la Seine et se dirigea vers le petit pont-levis, qui était baissé à ce moment. Cet homme était chargé de tout l'attirail d'un pêcheur à la ligne, et le sac en filet qu'il tenait à la main prouvait qu'il n'avait pas perdu son temps. Il avait déjà traversé la route et allait poser le pied sur le petit pont pour rentrer dans le parc, lorsqu'il entendit le bruit d'une voiture menée grand train par quatre chevaux de poste. Notre individu, par cet instinct machinal de curiosité qui, dans la solitude de la campagne, s'attache à la moindre rencontre, voulut voir qui voyageait avec cette magnifique rapidité; mais avant d'arriver jusqu'à lui, la voiture s'arrêta devant la grille, où les claquements du fouet du postillon amenèrent bientôt un jardinier qui ouvrit, et la voiture entra dans le parc et se dirigea vers le château. Le pêcheur, qui était resté à examiner cette pompeuse arrivée, était encore sur le pont-levis à se gratter le front pour tâcher de deviner à qui pouvait appartenir le riche équipage qui entrait chez lui, lorsqu'une seconde voiture de poste, moins brillante que la première, parut encore à l'extrémité de la chaussée, arriva de même jusqu'à la grille et pénétra immédiatement dans le parc.

Un petit moment d'humeur se manifesta sur le visage du pêcheur, et il venait de fermer avec une certaine vivacité le petit pont-levis qui lui avait servi d'issue, lorsqu'une troisième voiture, qu'il n'avait point aperçue au loin dans les flots de poussière soulevés par les deux autres, entra encore dans la grande allée et passa devant lui avec une foudroyante rapidité. Celle-ci n'était qu'un tilbury conduit par

un jeune homme de dix-huit à vingt ans, et accompagné par un groom assez peu à la mode.

La grille s'était refermée, et le jardinier retournait à son ouvrage, lorsque notre pêcheur passa devant lui.

— Salut, monsieur, lui dit Guillaume (c'était le nom du jardinier) ; il paraît que la pêche a été bonne ce matin?

— Ah çà ! pourquoi dévastes-tu ainsi mes rhododendrons et mes kalmias ? dit le pêcheur ; voilà déjà une charretée de fleurs que tu as coupées depuis ce matin.

— Dame, monsieur, fit le jardinier avec ce sourire moqueur d'un homme qui est le maître dans son ménage, et qui parle à un homme qui n'est que le très-humble serviteur dans le sien ; dame, madame m'a ordonné hier de garnir tous les vases et de renouveler toutes les jardinières ; car il paraît qu'il y aura grand monde aujourd'hui au château : monsieur doit bien le savoir.

Le *monsieur doit bien le savoir* voulait dire très-clairement : « Quoique monsieur n'en sache rien, » et la réponse de M. Ménier ne fit que confirmer cette signification, car il répliqua :

— Oui, oui, le dimanche j'aime à voir quelques personnes, quoique je trouve très-inutile de dévaster ainsi les parterres pour fleurir le salon ; le salon d'une campagne, c'est le jardin. Mais ma femme aime cela, et pour un jour il n'y paraîtra pas.

— Dame, monsieur, reprit le jardinier, madame m'a ordonné de renouveler les fleurs tous les matins pendant plusieurs jours, et il ne faudra pas que ça dure une semaine pour que tout y passe.

M. Ménier ne répondit pas, et, après avoir jeté un regard de regret sur la brouette de fleurs coupées, et avoir levé ce regard jusqu'au ciel, comme pour le prendre à témoin de sa non-complicité dans ce gaspillage barbare, il regagna lentement le château, tandis que le jardinier murmurait entre ses dents :

— S'il prenait fantaisie à madame de lui faire couper un doigt pour le mettre dans un vase du Japon, je crois qu'il se laisserait faire sans mot dire.

M. Ménier arriva tout pensif jusqu'aux abords des communs ; il examina, en les traversant, les voitures nouvelle-

ment arrivées, et qu'on remisait après les avoir déchargées d'assez nombreux paquets, pour lui prouver que ceux à qui elles appartenaient comptaient faire chez lui un long séjour. Cependant cet examen parut lui apporter quelque consolation. Il sourit d'un air de satisfaction à l'aspect de la calèche modeste, sur le panneau de laquelle était peinte une couronne de comte avec cette devise : *J'y vais.*

— Bien, bien, murmura tout bas M. Ménier.

Le tilbury n'avait aucun signe distinctif, mais le châtelain reconnut le vieux groom qui le dételait, car il lui dit d'un air de bonhomie :

— Ah ! Victor est ici ; tant mieux, j'en suis charmé.

Ce ne fut que lorsqu'il arriva devant le splendide coupé qui était entré le premier dans le château, que M. Ménier prit un air mécontent, tandis que le domestique qui s'occupait de cette voiture, trompé par la blouse de toile grise et les souliers ferrés du châtelain, lui criait en le regardant par-dessus l'épaule :

— Hé ! Jean de la Ligne, aidez-moi donc un peu à descendre cette malle.

M. Ménier se retourna vers un palefrenier, qui lui appartenait, et lui dit le plus froidement du monde :

— Jean de l'Etrille, va-t'en prévenir M. le marquis du Luc que son valet de chambre a besoin de quelqu'un pour porter ses paquets.

Le palefrenier s'était avancé la casquette à la main, et cette marque de respect avait averti suffisamment le valet de chambre de sa gaucherie. Celui-ci se confondit en excuses vis-à-vis de M. Ménier ; mais le coup avait porté, et notre pêcheur, qui n'était point du tout disposé en faveur de M. le marquis du Luc, se promit de contre-carrer ses projets, parce que le valet de chambre du marquis lui avait trouvé la tournure d'un malotru.

Pour bien faire connaître M. Ménier à nos lecteurs, nous allons le suivre pas à pas dans ses diverses visites.

LA MAITRESSE DU CHATEAU ET LES VISITEURS.

Il quitta la cour, entra dans la cuisine, et d'un air assez mécontent, il jeta son filet sur la table en disant :

— Tiens, Catherine, voilà tout ce que j'ai pu attraper aujourd'hui.

— Catherine était une grande fille d'une trentaine d'années, riche en vermillon, en beaux cheveux noirs et en dents blanches, large d'épaules, bien campée sur ses hanches.

— Quoique cuisinière, elle était luisante et propre comme une femme de chambre; mais sa vertu était encore plus robuste que ses appas, et avait résisté, non-seulement aux séductions des plus beaux cochers de la maison ou des visiteurs, mais encore aux propositions légitimes d'un fermier du voisinage. Quel était le secret de cette vertu ou de ce manque d'amour? nous tâcherons de le savoir.

— Catherine devina le chagrin qui tourmentait son maître, et grâce à l'adresse qu'ont toutes les femmes pour consoler le cœur lorsqu'elles le veulent, elle lui dit avec un franc et joyeux sourire :

— Ah! mon Dieu, monsieur, que vous êtes aimable de m'apporter ce poisson! sans vous je n'aurais su comment faire déjeuner tout ce monde qui nous arrive; voilà deux superbes carpes, une anguille magnifique, des lottes d'une chair superbe; ça va nous faire un fameux commencement.

— A cette énumération des richesses qu'il apportait, le visage de M. Ménier s'épanouit peu à peu, et il repartit en riant tout à fait :

— Eh bien là, Catherine, arrange-nous cela d'une façon un peu mirobolante, pour leur apprendre à faire fi du bon poisson de Seine.

— N'ayez pas peur, monsieur, vous serez content de moi, dit Catherine; et le bonhomme se retira tout joyeux en se frottant les mains, car il venait de rencontrer quelqu'un qui le trouvait bon à quelque chose. Mais ce petit mouvement de joie ne fut pas de longue durée, car, au moment où il traversait le vestibule pour remonter chez lui, une chambrière abominablement grêlée, maigre et jaune, lui dit d'une voix d'huissier :

— Monsieur, madame désire vous parler tout de suite.

— L'avertissement fut très-désagréable à M. Ménier; cependant il crut devoir y obtempérer immédiatement, car il redescendit les quelques marches qu'il avait montées, et se

rendit, en traversant plusieurs salons, dans l'appartement de sa femme, qui occupait le rez-de-chaussée d'un pavillon à une extrémité tout à fait opposée à celle que M. Ménier occupait au second étage de son château.

— Le digne propriétaire remarqua, en passant, que les housses de tous les meubles avaient été enlevées, et les lustres dégagés de leurs enveloppes de gaze verte.

— Allons, dit-il en grommelant, il paraît que nous allons tenir cour plénière.

Cela dit, il entra dans la chambre de madame Ménier, qu'il trouva habillée de pied en cap avec une recherche exquise. A en croire le commencement de ce récit, il semblerait que madame Ménier dût être une grande femme sèche, hautaine, impérieuse, et parlant à son mari avec un ton de commandement; point du tout : c'était une petite femme rondelette, fraîche, l'œil vif, les dents sur les lèvres, coquette et gracieuse de toute sa personne.

— Mon Dieu, mon bon ami, lui dit-elle de l'air le plus caressant, comme vous voilà fait à l'heure qu'il est! vous savez bien que nous avons du monde aujourd'hui et qu'on doit arriver de très-bonne heure.

M. Ménier regarda sa femme comme charmé de sa bonne grâce, et lui dit en cherchant à l'embrasser :

— Et vous, vous voilà toujours jolie et déjà parée de bien bonne heure.

Madame Ménier repoussa son mari avec une douceur infinie; mais elle le repoussa et repartit :

— Vous allez vous habiller, n'est-ce pas, mon ami? Vous savez bien que nous déjeunerons à dix heures précises, dès que votre sœur sera arrivée.

— Je sais que ma sœur doit arriver ce matin à dix heures, répondit froidement le mari, mais j'ignorais que nous aurions M. de Sommerive, que j'aime fort et que je suis charmé de retrouver; votre charmant neveu, Victor de Perdignan, dont la visite m'est fort agréable, et surtout M. du Luc, qui vient ici je ne sais à propos de quoi.

Madame Ménier fit une charmante petite moue à son mari et reprit :

— Vous le savez parfaitement bien, mon cher ami; n'avez-vous pas dit à qui a voulu l'entendre que votre sœur, la

belle marquise d'Houdailles, arrivait aujourd'hui même, et vous étonnez-vous que des voisins de campagne se soient empressés de se trouver à l'arrivée d'une veuve jeune, belle, riche, et probablement disposée à se remarier?

— Je comprends cela, dit M. Ménier, pour M. de Sommerive, qui demeure à quelques lieues d'ici; quant à votre neveu, il devait venir, et, qu'il soit arrivé soit aujourd'hui ou un autre jour, cela est de fort peu de conséquence; mais comment M. le marquis du Luc a-t-il été si bien renseigné?

— Je n'en sais pas plus que vous à ce sujet, dit madame Ménier d'un air gracieux et riant, à moins que votre sœur n'ait commis quelque indiscrétion pendant son séjour à Paris.

— Clara, dit M. Ménier, n'est restée que deux jours chez madame Bourruichon, dans le fond du Marais, et je ne pense pas que ce soit là que M. du Luc ait appris qu'elle venait s'établir ici, si toutefois c'est pour elle qu'il vient.

— C'est pour elle, et pour elle seule, jaloux que vous êtes, dit madame Ménier avec une mine encore plus gracieuse et plus mignarde; et puisqu'on ne peut rien vous cacher, je vous dirai que c'est moi qui ai invité M. de Sommerive et M. du Luc, parce que j'ai de grands projets.

— Et quels sont ces projets, je vous prie? dit M. Ménier.

— Vraiment, repartit sa femme, vous y mettez de la mauvaise volonté; vous ne voulez pas absolument me comprendre. Quels peuvent être mes projets vis-à-vis d'une jeune veuve, belle et riche, si ce n'est de la marier, lorsque j'invite M. de Sommerive et M. du Luc, tous deux garçons, tous deux riches, tous deux bien posés dans le monde, et dignes de s'allier à notre famille?

— Ajoutez votre neveu Victor de Perdignan à ces messieurs, dit en riant M. Ménier, et vous aurez admirablement pourvu à toutes les éventualités et à toutes les exigences du goût le plus capricieux. M. de Sommerive, quarante ans, député, conseiller d'Etat, aimable et grave, tournure encore élégante, quoiqu'un peu grasse, premier type de mari pour une femme raisonnable; M. le marquis du Luc, trente ans, dans toute la beauté de la jeunesse, roi de la mode, intrépide

coureur au clocher, lion à tout crin, voilà le mari qu'il faut à une femme qui aimerait par hasard les fêtes et le plaisir; quant aux dettes qu'il peut avoir, je sais qu'elles écorneraient à peine les deux cent mille livres de rentes de ma sœur, si cette union pouvait lui plaire; enfin notre neveu : vingt ans, peu ou point de fortune, mais un charmant visage, tournure délicieuse, un cœur qui sans doute a toutes les rêveries ardentes du premier amour; voilà pour la femme mélancolique et passionnée, si par hasard ma sœur est de ce caractère; aussi je doute fort qu'elle puisse échapper à son destin, et je suis sûr qu'elle sortira d'ici mariée et parfaitement mariée, grâce à votre intelligente prévoyance.

— Vous êtes charmant quand vous le voulez, dit madame Ménier, et vous venez de résumer admirablement la question, comme vous le ferez à la chambre, quand vous aurez consenti à vous laisser nommer député.

— Non pas, non pas, dit M. Ménier d'un air qui pouvait se traduire comme une épigramme cachée ou comme une franche plaisanterie; il y a cent à parier contre un que j'y serais seul de mon parti, et que je trouverais à redire aux projets les mieux combinés, comme les vôtres, par exemple. Votre collection de prétendus ne me paraît pas complète, et cela m'étonne d'autant plus, que, pour qu'il n'y manquât rien, il vous suffisait de retenir M. Cancel, qui est parti précisément hier soir.

— Oh! dit madame Ménier, M. Cancel est l'homme le plus maussade du monde; il est en toutes choses au rebours des opinions des autres, et il n'a pas plutôt appris l'arrivée de madame d'Houdailles, qu'il m'a signifié son départ malgré toutes mes instances pour le retenir.

— C'est fâcheux, dit M. Ménier en reprenant le ton sardonique qu'il avait employé pour parler des autres prétendus; trente-cinq ans, beau, riche, honnête homme et, si je me le rappelle bien, fort désolé, il y a dix ans, du mariage de Clara avec M. d'Houdailles, mariage qui, du reste, fut votre ouvrage.

Un nuage d'humeur troubla un moment la grâce incessante de madame Ménier, mais elle se remit aussitôt et répondit :

— C'est un homme bizarre qui, je le crois, rendrait une

femme très-malheureuse ; du reste, essayez de le rappeler, je ne m'y oppose pas.

— Je vais lui écrire à ce sujet, dit M. Ménier.

— Vous me ferez grand plaisir.

Le bruit d'une nouvelle voiture qui entrait dans la cour du château interrompit cet entretien, et malgré les réclamations de sa femme sur sa déplorable tenue, M. Ménier s'élança au devant de sa sœur, madame la marquise d'Houdailles.

Après avoir fait connaître à nos lecteurs les personnages destinés à jouer un rôle dans ce récit, il est nécessaire pour son intelligence que nous racontions la position des divers membres de cette famille vis-à-vis les uns des autres.

HISTOIRE DE FAMILLE.

M. Ménier était fils d'un ancien intendant du vicomte de Perdignan, l'un des plus pauvres gentilshommes de l'Auvergne. Voici comme quoi M. Ménier père était l'intendant de ce M. de Perdignan. Le noble et pauvre vicomte avait gardé de la fortune de ses ancêtres une maison située à peu de distance de son château. Cette maison était depuis plus de cent ans la demeure des intendants des Perdignan, et les Ménier étaient, depuis un siècle, ces intendants de père en fils. Le dernier Ménier intendant y était né, et n'avait reçu de son père que quelques milliers d'écus personnels et la gestion de la fortune délabrée des Perdignan, que sa probité n'avait pu défendre contre les folles dépenses de son maître. En cette circonstance, l'héritier de l'intendant fidèle proposa à l'héritier ruiné des Perdignan de lui louer sa maison et de rester chargé de ses affaires, qu'il promettait de rétablir. Ledit Perdignan y consentit, et avec une douzaine de mille livres de rentes et un seul domestique, il conserva de cette façon un intendant comme s'il eût possédé une fortune princière.

Sur ces entrefaites la Révolution arriva, le vicomte de Perdignan émigra, et ce qui lui restait de biens fut vendu et racheté par Ménier, l'intendant gratis. Mais celui-ci était un homme intelligent; il se jeta dans les grandes entreprises,

amassa quelques capitaux; en 1795 il épousa une fille de manufacturier, avec la dot de laquelle il étendit ses opérations, qu'il dirigea si bien, qu'en 1814 il possédait une des plus grosses fortunes de la France. Il avait alors un fils, qui est le Ménier pêcheur que nous avons présenté à nos lecteurs au commencement du premier chapitre, et qui était alors un gros garçon de dix-huit ans, d'un esprit doux et réservé, incapable d'augmenter la fortune de son père par d'habiles entreprises, mais également incapable de la diminuer par de folles dépenses; en outre de ce fils, M. Ménier devint père, en 1815, d'une fille, qui devint la marquise d'Houdailles, qui est aussi un des personnages de ce récit. Voici comment cela arriva :

M. de Perdignan rentra de l'émigration avec un fils et une fille, et pour toute ressource une charge de gentilhomme de la chambre. M. Ménier voulut restituer à son ancien maître les terres qu'il avait achetées; mais le noble vicomte refusa, et, par une singulière contradiction, il consentit à emprunter de l'argent à M. Ménier en attendant, pour le lui rendre, la grande réparation que le roi devait nécessairement accorder aux gentilshommes qui s'étaient ruinés pour lui. Cette réparation arriva : ce fut le fameux milliard d'indemnité; mais la part de M. de Perdignan y fut malheureusement restreinte à ses droits réels, si bien qu'il devait plus qu'il ne recevait. Cependant Edouard Ménier était devenu un homme de trente ans, et mademoiselle Claire de Perdignan avait atteint sa vingtième année. Elle se persuada qu'il était convenable et noble de payer de sa personne les dettes paternelles; elle laissa comprendre à Edouard Ménier que sa bonhomie, son esprit, sa probité la feraient passer sans trop de déplaisir pardessus son air lourd, sa tournure gauche et surtout son horrible nom de Ménier. Edouard le crut, et le fils de l'intendant apporta cent mille francs de rentes à la fille de son ancien maître. Voilà du moins comme les choses se passèrent en apparence : on était alors en 1826.

Nous avons dit cependant que M. de Perdignan était rentré avec un fils et une fille. Ce fils, de beaucoup plus âgé que sa sœur, était entré dans les gardes du corps et s'était marié en 1819 avec une bonne et aimable femme, pauvre comme lui, mais fière et noble comme lui; au moment de partir

pour la guerre d'Espagne, notre officier devint père d'un fils qu'il ne devait plus revoir, car ce Perdignan fut assassiné du fond d'une haie dans cette promenade militaire où personne ne fut tué. La mère de Victor, car cet enfant est le Victor qui venait d'arriver en tilbury chez son oncle Ménier, ne survécut pas longtemps à son mari, et l'enfant demeura entre les mains du vieux vicomte de Perdignan, qui lui laissa en 1828 son titre de pair de France et ses douze mille francs de rente. Ces douze mille francs, administrés par son oncle Ménier, avaient produit un revenu de vingt-cinq mille francs en 1840, sans que le jeune homme se doutât de la générosité d'un homme qu'il n'aimait que de cette affection nécessaire que les pupilles ont pour les tuteurs.

Le jeune Victor était Perdignan jusqu'à la moelle des os; il trouvait sa jolie tante horriblement malheureuse de s'appeler madame Ménier, et comme elle le considérait comme l'héritier probable de l'immense fortune de son mari, et qu'elle le gâtait en conséquence, Victor avait pour sa tante un culte qui le rendait moins aimable pour son oncle et son bienfaiteur. Mais cette espèce d'ingratitude n'avait jamais pu lasser la bonté patiente de M. Ménier. Le bonhomme avait découvert les excellentes qualités de ce jeune homme sous la mauvaise écorce d'une éducation mal dirigée, et il attendait sans le presser, mais en le surveillant, l'instant où son contact avec la vie réelle apprendrait à Victor où sont la véritable grandeur et la sincère noblesse.

Mais nous avons encore une histoire à raconter, c'est celle de la marquise d'Houdailles: c'était la petite Ménier qui venait de naître à l'époque de la rentrée des Bourbons; elle fut élevée dans un pensionnat et y demeura jusqu'en 1830, époque où son père (qui vivait encore, et dont sa belle-fille Claire Ménier était devenue l'idole en lui faisant faire toutes ses volontés) la donna en mariage, après deux mois de séjour dans sa maison, à M. le marquis d'Houdailles, vieillard fort riche, fort noble et très-bon, qui emmena sa jeune épouse en Auvergne, où il mourut en 1839. Madame d'Houdailles voulut passer le temps de son deuil en province et ne consentit à venir s'établir chez son frère que lorsque ce deuil eut épuisé toutes les teintes, depuis le noir absolu jusqu'au gris le plus clair.

Voici donc tous nos personnages connus, quant à leur position et à leurs titres; les voilà tels que le monde les racontait; mais on pourrait peut-être mieux les connaître encore en se demandant pourquoi madame Ménier s'était en 1830 si activement occupée à pourvoir sa belle-sœur, et pourquoi cette matrimoniomanie la reprenait avec une nouvelle activité du jour que Clara reparaissait chez elle.

LA BELLE MARQUISE A MARIER.

Si nos lecteurs ont bien voulu nous suivre dans le vestibule où M. Ménier embrassait sa sœur avec deux gros baisers bruyants et pleins de bonne affection, froissant sa jolie capote de soie fauve, serrant ses fines mains dans ses mains rudes et lui criant à tue-tête :

— Oh! que tu es toujours belle!

Si, dis-je, nos lecteurs ont bien voulu nous accompagner, peut-être comprendront-ils l'empressement de madame Ménier à se défaire d'une pareille belle-sœur. Madame d'Houdailles, en effet, était une de ces natures rares qui ont ensemble la beauté et la grâce, la naïveté et la grandeur, la bonté et la distinction, l'intelligence et l'indulgence. Son regard semblait velouté, mais on sentait qu'il y avait une flamme derrière l'ombre qu'y répandaient ses longs cils noirs. Son front était calme et pur, mais devait penser beaucoup, et dans le souple développement de sa taille élevée, il y avait l'élégance qui plaît à l'amour et l'ampleur qui sied à la maternité. C'était une noble et belle créature. Sans coquetterie, sans apprêt, elle jeta sa capote, qui gênait les grosses embrassades de son frère, et le fit si vivement qu'elle enleva le peigne qui retenait une masse de cheveux bruns, soyeux et transparents; ils se déroulèrent sur ses épaules en flots admirables, si bien que lorsque madame Ménier parut, elle poussa un cri en disant :

— Ah! mon Dieu, chère Clara! que vous est-il donc arrivé? Vous voilà tout échevelée comme une orpheline!

— C'est moi qui me suis maladroitement décoiffée, dit la

marquise en embrassant sa belle-sœur, qui lui tendit froidement les deux joues; et Clara allait ramasser son peigne et se rajuster, lorsqu'à diverses portes du vestibule elle aperçut trois figures qui la regardaient curieusement. C'étaient MM. du Luc, de Sommerive et Victor, qui venaient de descendre de leurs appartements. Madame d'Houdailles rougit d'être ainsi regardée, et ayant salué rapidement ces messieurs, elle prit de même le grand escalier avec son frère, qui lui criait :

— Je vais te montrer moi-même ton appartement.

Tandis que madame Ménier lui disait de la voix la plus calme :

— Edouard, laissons à Clara le temps de se remettre. D'ailleurs, j'ai à vous parler.

— Je redescends à l'instant, dit M. Ménier en rejoignant sa sœur et en l'embrassant encore une fois.

— L'entrée a été dramatique, dit madame Ménier avec un air railleur et en rendant à ses hôtes leurs saluts révérencieux. Qu'en dites-vous, monsieur de Sommerive?

— Elle est admirablement belle, dit l'homme de quarante ans.

— Vous trouvez? Et vous, monsieur du Luc?

— Elle le serait ailleurs que près de vous, madame, dit celui-ci en baisant respectueusement la main de madame Ménier, qui sourit gracieusement.

— Ah çà, ma tante, dit Victor, tu ne veux donc pas m'embrasser?

— Si, mon enfant, lui dit-elle avec une vraie tendresse.

Et elle embrassa son neveu comme Edouard avait embrassé sa sœur. Elle l'aimait presque d'un amour de mère, et elle le montra bien, car elle lui dit en le regardant avec cette admiration heureuse à laquelle on ne peut pas se tromper :

— A la bonne heure! tu es bien! tu es très-bien! Tu es beau comme ton père!

Une larme vint aux yeux de madame Ménier, et cette larme disait : « Si c'était mon fils, ce serait autrement pour moi sans doute. » Mais elle secoua tout à coup ce regret ou ce remords, et se mit à causer avec ses hôtes. Un moment après, M. Ménier arriva et annonça que Clara allait descen-

dre pour le déjeuner. Sa femme le prit à part et lui dit du ton le plus doux :

— J'espère que vous n'avez pas dit un mot de mes projets à votre sœur ?

— Je m'en serais bien gardé, car elle ne m'en a pas parlé.

— Qu'est-ce que cela veut dire?

— C'est qu'elle les a devinés au premior coup d'œil, et que, puisqu'elle ne s'en est pas expliquée, c'est qu'il lui va sans doute d'avoir l'air de les ignorer.

— Ah ! fit madame Ménier. Et à quoi avez-vous *deviné* qu'elle les eût devinés?

— A ce qu'elle m'a dit qu'elle ne resterait que très-peu de jours. Mais vous et moi, je l'espère, nous la ferons changer de résolution. J'y compte.

Ce *j'y compte* avait un accent qui voulait dire sans doute bien des choses, car, lorsque Clara reparut, sa belle-sœur la combla de caresses, d'éloges, de démonstrations d'amitié si vives, si empressées que Victor en haussa les épaules en disant :

— Ma tante est trop bonne en vérité, car cette madame d'Houdailles reçoit tout cela avec un air de froideur vraiment impertinent.

Madame Ménier commençait cependant à se fatiguer des avances qu'elle faisait à madame d'Houdailles et que celle-ci recevait avec la plus exquise politesse, mais en même temps avec la froideur la plus significative, lorsque l'annonce du déjeuner vint rompre cette situation pénible pour l'une et pour l'autre, et en généralisant la conversation arracha d'une part la marquise à la gêne d'entendre des protestations qu'elle savait ne pas être franches, et de l'autre madame Ménier à l'obligation qu'elle s'imposait d'obéir à son mari; car nos lecteurs ont dû remarquer que cet affectueux empressement avait immédiatement suivi le désir exprimé par M. Ménier de garder sa sœur, et l'espérance qu'il avait montrée que sa femme contribuerait à obtenir ce résultat. Pour ceux qui ne voyaient que le dehors des choses, M. Ménier était le mari, non pas le plus esclave, mais le plus nul du monde. Rien ne se faisait chez lui que par les ordres de madame Ménier. Elle disposait en souveraine de la maison, des gens, des chevaux; elle recevait,

invitait, repoussait en apparence qui lui plaisait; mais pour quelqu'un qui eût pu entendre le peu de paroles qui s'étaient dites entre M. Ménier et sa femme, au sujet de Clara, il serait demeuré incontestable que le mari avait gardé sur certaines choses une autorité qui n'admettait ni résistance ni contestation.

Ceci une fois posé, nous allons continuer notre récit.

PRÉLIMINAIRES D'ATTAQUE

On comprend sans doute que des préparatifs comme ceux dont la maison semblait occupée, n'avaient pas été seulement pour recevoir M. de Sommerive et M. du Luc, car Victor ne comptait pas, en sa qualité de neveu. Tout cela était donc pour Clara, et madame Ménier se chargea de le lui apprendre durant le déjeuner.

— Votre arrivée, chère sœur, lui dit-elle, est un jour de fête pour nous : aussi ai-je voulu qu'il fût célébré par une fête. Je vous préviens donc que nous aurons ce soir grand dîner et grand bal.

Clara regarda son frère d'"un air surpris, et M. Ménier, baissant la tête d'un air d'assentiment, répéta en souriant :

— Oui, ma sœur, grand dîner et grand bal.

Clara se laissa prendre à l'air satisfait de son frère, et accepta alors comme une bonne grâce amicale ce qu'un instant avant elle eût trouvé une manifestation de mauvais goût, et repartit en souriant :

— Mais c'est une véritable trahison! je suis arrivée ici comme une veuve qui a à peine quitté son deuil; comme une Auvergnate, qui n'a vu personne depuis six ans; je n'ai rien de présentable pour assister à de si brillantes réunions, et si je pardonne à mon frère d'avoir abusé de ma bonne foi, car les hommes ne pensent guère à ces choses-là, j'ai le droit de vous en vouloir, Claire, de ne pas m'avoir prévenue; car vous qui êtes femme, vous savez bien que nous n'aimons guère être prises ainsi à l'improviste.

— Une femme n'est jamais prise à l'improviste, quoi qu'elle dise; elle a toujours au fond de quelque carton une

robe passée de mode, mais qui lui sied à ravir; une fleur bien simple qui n'en fait que mieux ressortir sa beauté. Ce sont des en-cas qu'une veuve jeune et belle prépare toujours, et dont elle se rappelle toujours au moment fatal. N'est-ce pas vrai, ma belle Clara?

— Je refuse toute la dernière partie de la supposition, ma chère sœur, dit Clara. Quant au reste, je sais comme vous que ce ne sont pas toujours les plus riches toilettes qui parent le mieux une femme; mais le monde a des exigences qu'il faut qu'on respecte, et l'on trouvera assurément quelque raison, qui ne me sera pas favorable, à la simplicité de ma toilette.

— Madame a raison, dit M. de Sommerive; au crime qu'on vous fera d'être plus belle que personne, on ajoutera celui de l'être autrement. On dira...

— Que dira-t-on? dit M. Ménier.

— Tiens! ce qu'on dira, dit Victor en dévorant une aile de perdreau; ce n'est pas difficile à deviner.

— Voyons, grand appréciateur du monde, dit M. Ménier.

— D'abord, les dames de Champrée, qui mangent chez elles des pommes de terre frites pour acheter des fleurs de Nattier qui les font paraître encore plus rousses qu'elles ne sont, diront que c'est par avarice; ensuite, les demoiselles Lacon, qui se harnachent comme des chapelles de Fête-Dieu, prétendront que madame s'est crue assez belle pour se passer de toilette; et les Lebeuf en masse, père, mère et enfants, prétendront que la marquise d'Houdailles a dédaigné de s'habiller pour un bal de provinciaux et de roturiers.

— Il n'en a pas manqué une, dit M. Ménier en riant, et pas une ne manquera ce soir.

— Et je sortirai de ce bal avec la triple accusation d'avarice, de vanité et d'impertinence. Il y a de quoi reculer, et j'ai bien envie de rester chez moi, reprit madame d'Houdailles.

— Bah! dit Victor du ton d'un véritable enfant gâté qui parle à tort et à travers, il n'y a que les femmes qui le diront, et ça ne signifie rien.

— Plaît-il, dit madame Ménier d'un ton presque sévère. Vous savez, Victor, que je n'aime pas à vous entendre parler des femmes avec cette légèreté, avec ce ton.

— Est-ce que ça vous regarde, chère tante? dit Victor avec une petite moue joyeuse; vous n'êtes pas une femme, vous, vous êtes un ange de bonté, et c'est pour cela que je vous demande la permission de vous quitter tout de suite. Je vais chez Bertrand, le garde-chasse, voir si nous ne pourrions pas demain matin faire une petite battue dans les bois.

Sans attendre cette permission, le jeune homme se leva, et il allait quitter la salle à manger, lorsque, sur un regard significatif de sa tante, il s'approcha de Clara et lui dit d'un air fort insouciant :

— Madame la marquise voudra-t-elle accepter ma main pour une contredanse quelconque?

— Pour la première, monsieur, si cela vous convient, lui répondit Clara en riant.

— En ce cas, je réclame la seconde, dit M. de Sommerive.

Clara répondit par une inclination de consentement, tandis que Victor disait :

— Et vous, du Luc, vous ne prenez pas votre tour d'inscription?

— Je n'ose imposer à madame de si nombreux engagements après un voyage qui a dû sans doute la fatiguer, dit le marquis d'un ton de respect impertinent.

— Oh! dit M. Ménier, n'ayez pas de ces craintes-là; ma sœur ne se laisse rien imposer, et elle est femme à vous refuser, si elle pensait ne pas pouvoir tenir ce qu'elle vous promettra.

— C'est la crainte d'un pareil refus qui m'arrête, reprit le marquis du Luc en s'inclinant et en gardant les yeux baissés sur son assiette, de manière à montrer clairement qu'il n'avait rien à ajouter à ces paroles.

Madame d'Houdailles en profita pour l'examiner d'un regard sérieux et froid, tandis que M. Ménier souriait d'un air moqueur. L'impolitesse était manifeste, et la fin du déjeuner fut très-gênée, quoi que pût dire M. Ménier pour faire oublier cet incident. Mais malgré ses provocations, malgré l'humilité avec laquelle il appela les plaisanteries qui ne manquaient jamais d'arriver sur toute friture provenant de sa pêche à la ligne, il ne put rien obtenir, si bien qu'à la fin du déjeuner, madame Ménier ayant réclamé le privilége de

ses devoirs de maîtresse de maison pour se retirer, afin, disait-elle, de donner des ordres, madame d'Houdailles demanda à son frère de lui montrer son parc, de manière à faire voir qu'elle désirait être seule avec lui. M. de Sommerive fit preuve de sa discrétion en s'excusant près de M. Ménier et de madame d'Houdailles de ne pouvoir les accompagner, parce qu'il avait des lettres à écrire. Quant à M. Fernand du Luc, il prit un journal et se mit à lire, de façon à laisser croire que c'était parce qu'il ne voulait pas aller avec eux, qu'il n'y allait pas, mais non parce qu'il avait compris qu'ils voulaient être seuls.

Dès que M. Ménier et sa sœur furent dans le parc, celle-ci lui dit :

— Est-ce impertinence ou manque de savoir-vivre ?

M. Ménier se mit à rire. Il réfléchit, puis il répondit :

— C'est tactique...

— Comment ?

— M. de Sommerive s'est montré ébloui et ses regards le prouvaient encore mieux que ses paroles ; en cette circonstance, M. du Luc a voulu se poser en indifférent, et ce n'est que la folle interpellation de Victor qui l'a poussé à se faire dédaigneux.

— Ah ! fit Clara, en reprenant tout à coup sa gaîté, c'est la vieille tactique des romans de l'Empire. Une femme fait toujours attention à l'homme qui ne fait pas attention à elle.

— Excellente tactique, reprit M. Ménier, car elle a réussi ; ta première parole a été pour t'informer de lui.

Clara se mordit les lèvres et repartit d'un air sérieux :

— Ce qui m'a fait te parler de M. du Luc tient à ce que je pouvais supposer à sa conduite des motifs plus graves qu'une sotte prétention à se faire remarquer.

— Et quels motifs? dit M. Ménier, qui prit un air alarmé et surpris.

— N'est-il pas l'ami de M. de Cancel, et...

Madame d'Houdailles s'arrêta tout à coup, et tandis que son frère l'examinait comme un homme qui craint de découvrir quelque chose qui n'est pas innocent, elle devint rouge et baissa les yeux.

— Ma sœur, ma pauvre sœur, lui dit-il, ne crains pas de te confier à moi.

Madame d'Houdailles embrassa son frère et lui dit d'une voix où l'on sentait des larmes :

— Je n'ai rien à te dire, Edouard; je n'ai pas de confidences à te faire. J'ai dit un mot sans portée, sans valeur, qui n'a aucun sens. Il me suffit d'être rassurée sur les intentions de la conduite de M. du Luc.

— Ses intentions sont, je crois, de te plaire et de t'épouser. Il s'y prend d'une façon, M. de Sommerive s'y prend d'une autre.

— Et aucune d'elles ne réussira.

— Alors ce sera peut-être celle de Victor.

— Qui, lui aussi, avec ses vingt ans? dit d'un air chagrin madame d'Houdailles; déjà amoureux de mes deux cent mille livres de rente!

— Lui! le pauvre garçon, il ne s'en doute pas; mais si le hasard voulait qu'il te plût, je sais quelqu'un qui pourrait bien alors lui donner des avis pour arriver au mariage.

— Claire me croit-elle assez folle pour cela?

— Elle ne le croit pas, mais elle n'en serait pas fâchée.

— Et elle n'a peut être pas si grand tort, dit Clara en riant; car c'est véritablement celui-là qui n'a fait nulle attention à moi et qui a préféré tout naïvement d'aller chez le garde champêtre plutôt que de rester avec nous, et qui m'a fort bien expliqué ce qu'on dirait de moi, sans me faire ni le moindre compliment ni la plus petite impertinence. Mais laissons tout cela. Je suis femme à me défendre contre ces attaques volontaires et involontaires, et décidément montre-moi ton parc et les belles collections de fleurs dont tu me parles dans toutes tes lettres.

TRENTE ET QUARANTE ANS.

Laissons M. Ménier faire sa promenade avec Clara, et retournons au salon, où le marquis du Luc et M. de Sommerive faisaient ensemble une partie de trictrac.

— Bah! disait le beau Fernand en jetant négligemment ses dés, ce doit être une société fort maussade que la sienne, et lorsqu'il s'agit de prendre femme, comme disaient nos

pères, ce n'est pas à une beauté (très-éclatante sans doute, mais fort bourgeoise) qu'il faut s'arrêter.

Nous ne laisserons point passer cette phrase sans en commenter quelques mots, qui expliqueront à nos lecteurs la position respective des deux interlocuteurs.

Ainsi ce mot : comme disaient nos pères, n'avait pas été prononcé sans quelque intention. En effet, M. du Luc était le dernier descendant d'une illustre et très-noble famille, tandis que M. de Sommerive devait son titre de comte à une ordonnance en date de 1824, qui avait anobli son père, président de cour royale, en l'appelant à la chambre des pairs. Il était donc destiné à être le collègue du jeune Victor de Perdignan ; mais son père n'étant mort qu'après la révolution de 1830, il s'était trouvé déshérité de son titre. On prétendait que c'était pour le reconquérir que M. de Sommerive avait brigué la députation et s'était rallié à la nouvelle dynastie. Donc le marquis du Luc, demeuré fidèle aux opinions légitimistes de sa famille, traitait avec un certain dédain son ami M. de Sommerive, 1° parce qu'il était un parvenu ; 2° parce qu'il était un transfuge. Or, ce mot : ainsi que disaient nos pères, n'avait été jeté dans la conversation, avec un clignement d'yeux, que pour rappeler à M. de Sommerive l'immensité qui séparait la noblesse du marquis du Luc et celle du comte de Sommerive. Celui-ci le comprit admirablement et repartit en casant avec une extrême attention comme s'il était tout à son jeu :

— Certes je suis de votre avis, et, comme le disent toutes les sentences de la sagesse, la beauté est un don périssable, etc., etc. Vous me dispenserez, je suppose, de soutenir la nouveauté de votre opinion à ce sujet par les déclamations d'usage. Mais à supposer que madame d'Houdailles soit d'une société fort maussade, vous avez oublié que ce défaut peut se compenser par les deux cent mille livres de rente qu'elle possède. Oh ! c'est une considération à laquelle pensaient beaucoup nos pères, comme vous dites, ceux surtout dont le blason était plus incontestable que la fortune.

— Dieu me damne, dit Fernand, on ne se douterait point que vous siégez au plein centre de la chambre ; vous devenez hargneux comme un député de l'opposition, et au moindre mot dans lequel vous croyez voir une intention d'attenter à

l'illustration de votre comté, vous arrivez à des personnalités désespérantes. Je sais fort bien qu'il n'y a rien de plus vulgaire que mon opinion sur le peu de cas qu'il faut faire en se mariant de la beauté des femmes ; mais les considérations relatives à la fortune ne me paraissent pas d'un ordre beaucoup plus élevé. Vous me dispenserez, je suppose, de vous approuver par des aphorismes de l'espèce de ceux-ci : La fortune ne fait pas le bonheur, mais elle y contribue ; Quand la pauvreté entre par la porte, l'amour s'en va par la fenêtre, etc. Mais, entre nous soit dit, j'ai trop vécu pour n'en être pas arrivé à la modeste philosophie de nos pères, nobles ou bourgeois (voyons, ne froncez pas les sourcils), laquelle philosophie nous enseigne que le bonheur est dans la convenance d'humeur, de caractère et de position. Or, pour trancher tout net la question, voici les faits dans leur matérialité, comme vous dites vous autres économistes législateurs. Je suis un tant soit peu amoureux du bruit du monde et de la liberté ; or, madame d'Houdailles me fait l'effet d'une prude à la manière anglaise, c'est-à-dire de ce qu'il y a de plus sot, de plus égoïste et de plus pitoyable au monde : voilà pour l'humeur. Je suis assez volontaire et très-emporté, elle me semble froide et entêtée : voilà pour le caractère. Elle est immensément riche et je suis furieusement endetté ; elle doit calculer comme Barême, et je jette l'argent sans compter..... Amalgamons, combinons, pilons, tamisons, alambiquons tous ces éléments ensemble, et s'il n'en sort pas une union détestable, avec querelles, reproches, séparation et peut-être pis, je veux être pair de la nomination de Louis-Philippe.

— Vous êtes un trop excellent appréciateur de la position pour ne pas vous être dit que c'est positivement à cause de tout cela que vous devez épouser madame d'Houdailles.

— Expliquez-moi cela, je vous prie.

— Oh ! je vous prie de me dispenser des théories et de me permettre de m'en tenir à la matérialité des faits, comme vous avez dit. Dans quel but, dites-moi, avez-vous été si... si... faut-il dire le mot ? si impoli envers une femme sur laquelle vous n'auriez aucune prétention ? Allons, Fernand, ne jouons pas au fin, vous savez vivre, vous êtes même une exception parmi nos beaux, par votre politesse, par votre complai-

sance : d'où vient donc ce refus glacial fait à la sœur de votre hôte, à une femme d'une beauté très-éclatante, toute bourgeoise qu'elle puisse être? Vous avez voulu porter coup.

— C'est possible, dit Fernand d'un air tout à fait indolent; et si je n'ai pas réussi vis-à-vis d'elle, je puis être fier de mon succès près de vous, car vous me tournez dans tous les sens, comme un enfant fait de son joujou, pour deviner le secret de ses mouvements; cela vous intéresse donc excessivement?

— Moi! cela m'intéresse pour vous.

— Ah! ah! ah! dit Fernand avec une grimace de douleur, ceci est par trop... par trop... faut-il dire le mot? par trop bête. Pour moi, Adrien, c'est pour moi que vous vous alarmez de ma conduite? Voilà une tendresse qui vous a poussé bien subitement.

— Je croyais que nous étions amis, Fernand, dit sérieusement M. de Sommerive.

— Sans doute, et je m'en vante, et à ce moment même, j'aurais une fâcheuse affaire sur les bras, affaire d'argent ou affaire politique, que je vous dirais tout net : Sommerive, j'ai besoin de vous, il faut me sauver; et vous feriez de même à mon égard, j'en suis sûr. Mais ici, si les intentions que vous me supposez sont véritables, nous sommes rivaux, et si l'un de nous a manqué de franchise, c'est vous, qui me questionnez comme un juge d'instruction.

Un silence assez long suivit ces paroles de du Luc, tandis que les dés roulaient rapidement. Tout à coup M. de Sommerive s'écria :

— Je trouve madame d'Houdailles adorable.

— Je crois bien, repartit Fernand.

— En vérité, je crois que je l'aimerais, là... d'un véritable amour.

— Je crois bien, répéta du Luc.

— Et je l'aimerais, fût-elle pauvre, fût-elle égoïste, opiniâtre.

— Je crois bien, ajouta encore le marquis.

— Bah! fit M. de Sommerive d'un air stupéfait.

— C'est que cette femme, s'écria du Luc, est tout bonnement la merveille des merveilles, la beauté, l'esprit, la grâce, l'éloquence, tout ce qu'on rêve quand on a vingt ans, tout ce qu'on pleure de n'avoir pas trouvé quand on en a quarante.

— Et ce qu'on obtient quand on en a trente, voulez-vous dire, fit M. de Sommerive en continuant la phrase enthousiaste du marquis.

— Vous me faites plus fat que je ne suis. Ce que je viens de vous dire sur madame d'Houdailles, je le crois, je le sens, mais c'est précisément à cause de cela que je ne l'aime pas, tant de supériorité me déplaît; et très-sincèrement, j'ai suivi l'impulsion de mon cœur en me montrant presque impoli vis-à-vis d'elle; son frère la mangeait des yeux, madame Ménier la flattait avec une terreur indicible, vous étiez dans une extase inouïe : j'ai voulu que quelqu'un protestât contre ce suprême triomphe, je me suis chargé de le faire; voilà tout.

— Tant pis pour moi, dit M. de Sommerive.

— Pourquoi cela ? Je vous ai fait la partie belle.

— C'est que vous aimez madame d'Houdailles.

— Moi!

— Vous l'aimez si bien que vous vous êtes révolté contre la peur qu'elle vous fait.

Fernand se tut et s'accouda sur le trictrac en ayant l'air de rêver et de se consulter.

Puis il ajouta :

— Ma parole d'honneur, je ne l'aime pas... et même, je ne sais, je trouverais quelque plaisir à lui faire un peu de chagrin.

— Une méchanceté est toujours facile à inventer.

— Oh ! dit Fernand, une méchanceté vis-à-vis d'une femme bonne, noble, irréprochable! ah ! vous m'estimez bien peu. Quand je dis que je voudrais lui faire un peu de chagrin, j'entends que je désirerais la voir un peu moins sûre d'elle-même... que je voudrais...

— Que vous voudriez lui inspirer un goût décidé pour vous et puis faire le fier pour humilier un peu cette perfection qui vous fait peur. D'où je conclus que vous l'aimez sans vous en douter, ce qui est le plus dangereux de tous les amours.

— Silence! dit tout à coup du Luc, voici venir Victor.

VINGT ANS.

Du Luc et M. de Sommerive ayant vu rentrer Victor, tous les deux se mirent à parler de leur jeu tandis que celui-ci jetait sur une chaise son habit, son gilet et sa cravate en s'écriant :

— Ouf!... je n'en peux plus ! Il m'a fallu faire deux lieues dans le bois pour retrouver cet animal de Bertrand, parce qu'il prétend que les paysans choisissent toujours le dimanche et l'heure de la messe pour braconner. Du reste, j'ai organisé une chasse pour demain; vous en serez, du Luc?

— Certainement.

— Et vous, monsieur de Sommerive?

— Avec plaisir.

— Je veux vous enfoncer tous deux; vous verrez.

— L'expression est heureuse, dit M. Ménier en paraissant avec sa sœur sur la porte du salon.

MM. du Luc et de Sommerive se levèrent, mais Victor resta étendu sur son fauteuil en disant :

— Ah! mon oncle, mon cher oncle, ne m'asticotez pas, je vous prie, sur mes expressions. Enfoncer est très à la mode, demandez plutôt à du Luc. Je le répète, je les enfoncerai dans le dix-septième dessous.

— Qu'est-ce que c'est que ça, le dix-septième dessous? dit M. Ménier en riant pendant que Clara faisait signe aux deux joueurs de ne pas se déranger et de reprendre leur partie.

— Ah! c'est une figure de rhétorique Musard, dit Victor en s'étendant le mieux possible.

— Passe pour la rhétorique Musard, dit M. Ménier, à condition que ce soir tu ne feras pas de danse Musard.

— Hé! hé! dit Victor en riant, la danse Musard a bien son agrément.

— Pour toi, c'est possible, mais j'espère...

— Ah! dit Victor, parce que l'année dernière, en petit comité, j'ai voulu vous faire apprécier cette sublime innova-

tion, vous allez supposer que ce soir, et surtout dans un bal de provinciales... Vous êtes injuste envers moi, mon oncle, je sais vivre.

Et en disant cela, il poussa du bout de l'orteil le talon d'une de ses bottes, et la tirant tout à fait il dit :

— Je me suis fait plus de mal que je ne croyais en sautant par-dessus le mur du parc.

L'action de Victor jurait si étrangement avec sa prétention de savoir vivre, que M. Ménier allait lui en faire l'observation, mais il s'arrêta en voyant le bas ensanglanté.

— Comment t'es-tu blessé à ce point?

— Eh bien! je vous l'ai dit. Je suis sorti du bois, là-bas, au coin de la grotte. Je serais bien rentré par la grille du bois, mais...

Il s'arrêta puis reprit : Il m'aurait fallu faire tout le tour des murs ; je suis bien monté d'un côté, mais j'ai mal descendu de l'autre. Voilà tout.

Madame d'Houdailles ne trouvait rien de bien intéressant à la blessure de M. Victor, et se dirigea vers la porte en disant :

— Je crois que j'ai laissé mon mouchoir là-bas sur le banc où nous nous sommes assis.

— Ne vous donnez pas la peine, dit M. de Sommerive, je vais aller le chercher.

— Est-il galant! s'écria Victor en voyant M. de Sommerive tourner dans le salon. Je l'aurais déjà rapporté pendant qu'il cherche son chapeau pour s'abriter du soleil.

— Cela vous serait difficile, à moins de vous blesser encore plus, dit Clara.

— A moins qu'il n'y aille à cloche-pied, dit du Luc en riant, et je crois que Sommerive arriverait encore le premier.

— Va comme il est dit! s'écria Victor. Y êtes-vous, monsieur de Sommerive? Une! deux! trois!

Et sans attendre de réponse, il sauta par une croisée ouverte et se mit à traverser le parc en sautant à cloche-pied et sans écouter son oncle qui lui criait :

— Veux-tu bien t'arrêter? Tu ne pourras pas danser ce soir.

Mais Victor avait déjà disparu.

— Vous n'avez pas accepté le défi, Sommerive ? dit le marquis d'un air railleur.

— J'avoue, dit celui-ci, que je ne suis pas plus amateur des courses à pied que des courses au clocher.

Ceci avait rapport à une célèbre chute qu'avait subie le marquis un mois avant.

— Oh ! vous êtes méchant, dit M. Ménier.

— Méchant? dit madame d'Houdailles d'un air surpris.

— Oui, madame, dit du Luc d'un air d'humilité. Sommerive veut dire que je suis tombé de cheval dans une mare infecte, et qu'on m'en a retiré tout couvert de boue et de ridicule.

— Et à moitié mort, dit M. Ménier.

— C'est à quoi Sommerive a pensé alors, attendu qu'il n'était que simple spectateur, ce qui lui permettait d'avoir un peu de pitié de moi, tandis que mes concurrents me passèrent courageusement sur le corps.

— Quelle horreur ! s'écria madame d'Houdailles.

— C'est la nécessité de toutes ces luttes, dit M. du Luc d'un air goguenard, et vous voyez que Sommerive, qui dans cette circonstance où il n'était pas en jeu m'a relevé, porté, soigné, est maintenant sans pitié pour moi, parce que la partie est engagée entre nous.

— Quelle partie ? dit assez indifféremment madame d'Houdailles.

— Une partie dont vous serez juge, madame, dit le marquis.

— En vérité, je ne vous comprends pas, fit madame d'Houdailles.

— J'en suis honteux pour Sommerive et pour moi, reprit du Luc.

— Que diable veut-il dire? s'écria M. Ménier en regardant M. de Sommerive qui tournait son chapeau dans ses mains d'un air dépité; quelle partie avez-vous donc engagée ensemble, dont Clara puisse être juge ?

— Ah! je sais, dit le comte, mais c'est plus que de la présomption, que de prétendre occuper madame d'Houdailles d'une pareille niaiserie. Imaginez-vous que nous nous sommes disputés avec du Luc à qui dansait le mieux de nous deux.

— Je croyais que monsieur ne dansait pas, dit Clara d'un air moqueur.

— Vous voyez comme il m'accable! dit du Luc; mais je le sais au fond homme d'honneur, et il me tiendra la parole qu'il m'a donnée d'implorer le pardon de ma gaucherie de ce matin, et d'obtenir de vous que vous voudrez bien m'inscrire au nombre de vos danseurs.

— Il est trop tard, dit Ménier avec gaîté, en voyant l'embarras de madame d'Houdailles; j'ai fait une liste des absents, et j'ai retenu toutes les places.

— J'ai peur que vous n'ayez pas bien pris toutes vos précautions, dit du Luc, car j'espère que celle de Victor sera libre. Voilà le pauvre garçon qui vient tout écloppé.

En effet Victor arrivait toujours sautant à cloche-pied et tendant le mouchoir. Il était rouge, haletant, essoufflé; madame d'Houdailles fit quelques pas au-devant de lui et lui reprit le mouchoir pendant qu'il s'appuyait sur la main qu'elle avait tendue.

— Que vous êtes enfant de vous fatiguer ainsi! lui dit-elle.

— Sentez... sentez, dit Victor en prenant la main de la marquise et en l'appuyant sur sa poitrine... sentez comme le cœur me bat... mais je l'avais dit et je l'ai fait.

Il y avait une familiarité si naturelle dans la façon d'être de Victor, que madame d'Houdailles lui avait laissé sa main qu'il tenait encore sur sa poitrine lorsque madame Ménier parut et dit vivement en voyant cette singulière position :

— Eh bien! qu'est-ce qu'il y a?

— Il y a, dit Victor en se mettant à chantonner, que

Mon cœur bat; il s'élance, il palpite.
Je le sens doucement qui s'agite...

— Et tu ne peux deviner pourquoi? continua madame Ménier d'un air à faire entendre mille choses à son neveu.

— Pardieu si, reprit lestement celui-ci; c'est parce que j'ai fait le tour du parc à cloche-pied.

Aussitôt Victor rentra dans le salon, prit sa botte et monta en disant à sa tante qui le suivait en l'interrogeant :

— Ce n'est rien; je vais me jeter sur mon lit une heure ou deux, et je serai léger comme un zéphyr. Ah! mon oncle,

zéphir est joli; véritable Empire! ça répare le dix-septième dessous.

Pendant ce temps, M. Ménier s'étant approché de sa sœur, qui lui disait en riant :

— Il est bien étourdi, ton neveu.

— Un autre plus adroit eût saisi l'à-propos que lui offrait ma femme.

— Je lui sais bon gré de n'y avoir pas pensé.

— M. de Sommerive ne l'eût pas manqué.

— Oui, dit Clara; mais M. de Sommerive n'ira pas courir pour me rapporter ce mouchoir.

— Ni ce billet, dit M. Ménier en ramassant une lettre qui venait de s'échapper du mouchoir et qu'il présenta à sa sœur, qui parut fort surprise en voyant une lettre cachetée dont l'écriture lui était inconnue avec la suscription : A madame la marquise d'Houdailles.

— Qu'est-ce donc? dit M. Ménier.

— Je ne sais vraiment, dit Clara d'un ton sérieux, en examinant la lettre qu'elle allait rendre à son frère, lorsqu'en regardant le cachet elle se troubla tout à coup, serra vivement la lettre et dit avec une émotion qu'elle ne put dominer :

— Ah! je me rappelle maintenant... J'avais pris cette lettre pour la lire... je l'ai oubliée... je la lirai plus tard.

M. Ménier leva les yeux au ciel avec une tristesse profonde, mais il ne fit pas une observation et retourna près de M. de Sommerive qui avait repris sa partie avec du Luc.

Dès qu'elle fut seule, madame d'Houdailles gagna une allée couverte et rompit le cachet. La lettre était écrite en chiffres et cependant elle la lut couramment. Elle avait donc le secret de ces chiffres, et le cachet lui était bien connu. De qui venait cette lettre et que renfermait-elle? Nos lecteurs l'apprendront sans doute plus tard. Tout ce que nous pouvons leur dire, c'est que lorsque madame d'Houdailles rentra dans la maison, elle était inquiète, agitée, et cependant on eût pu découvrir qu'il y avait une sorte de joie au fond de sa tristesse.

Pendant que la conversation était redevenue générale dans le salon, où madame Ménier était restée, il nous faut raconter une scène qui se passait à l'autre bout du château.

CONSEILS

En traversant le vestibule, Victor avait dit à un domestique d'aller lui chercher de l'eau tiède pour se laver le pied et du taffetas d'Angleterre pour le panser. Le domestique, fort affairé pour les préparatifs du soir, avait été en courant demander de l'eau à la cuisine, et Catherine, en apprenant que M. Victor était blessé, avait jeté des holà et avait voulu monter elle-même panser son frère de lait. En effet, Victor avait été nourri par la mère de Catherine, et quoique celle-ci n'eût pas été nourrie avec lui, puisqu'elle avait au moins dix ans de plus que lui, elle lui donnait cependant ce nom.

Lorsqu'elle entra, Victor venait d'ôter son bas et examinait son pied qui était profondément écorché.

— Ah! c'est toi, lui dit Victor; tu es bien gentille d'être venue toi-même.

— Il faut bien que je vienne, puisque vous n'avez pas même daigné venir me dire bonjour. Voilà pourtant près d'un an que je ne vous ai vu.

— C'est vrai. Et il paraît que tu m'en veux beaucoup de ma négligence, puisque tu ne m'embrasses pas.

— Que si! dit Catherine en embrassant Victor, qui se laissa faire sans penser le moins du monde que les deux baisers qu'il venait de recevoir lui avaient été donnés par une bouche fraîche comme une rose et par une des plus belles filles de la Normandie.

— Maintenant que c'est fait, dit-il alors, donne-moi cette eau que j'arrange mon pied.

— Je me charge de ça, dit Catherine. Voyons, asseyez-vous et mettez votre pied sur mon genou.

Catherine se mit en train de laver l'écorchure tandis que Victor lui disait :

— Eh bien, es-tu toujours heureuse ici?

— Oui... oui, dit Catherine avec un soupir, M. Ménier est si bon!

— Et ma tante donc! dit Victor; voilà la bonté incarnée! voilà une femme comme tout homme voudrait en avoir une!

Catherine releva la tête, regarda Victor, et voyant qu'il parlait avec un enthousiasme sincère, elle ne répondit pas et se mit en devoir d'envelopper le pied malade avec une bande de linge.

— Qu'est-ce que tu fais là, Catherine? lui dit Victor; tu vas me faire une patte d'ours. Comment veux-tu que je me chausse pour danser ce soir?

— Vous comptez donc danser avec cette blessure?

— Tiens! dit Victor, depuis la première jusqu'à la dernière : et la première avec madame d'Houdailles.

— Ah! dit Catherine d'un air satisfait, tant mieux. Et est-elle aussi belle que me l'a dit Pierre, qui servait à table?

— Belle, dit Victor, comme si on l'interrogeait sur un souvenir presque effacé. Oui... oui... elle est assez belle!

— Et si elle est aussi bonne que son frère M. Ménier, ce serait là une femme comme il vous en faudrait une.

— Que non! que non! dit Victor. Belle, bonne, parfaite si tu veux, mais merci de cette beauté et de cette perfection. J'en ai déjà une fameuse histoire sur son compte.

— Une histoire! dit Catherine : quelque méchanceté de votre tante.

Heureusement pour Catherine que Victor ne faisait guère attention qu'à ce qu'il disait, et point à ce qu'on lui répondait ; l'accusation de Catherine contre sa maîtresse passa inaperçue : Victor n'en entendit que le dernier mot, et se prit à dire :

— J'ai oublié de le dire à ma tante, mais je vais lui raconter cela tout à l'heure, ça lui servira un peu à rabattre l'orgueil de cette belle mijaurée.

— Ah! monsieur Victor, lui dit Catherine, vous, un jeune homme du monde, trahir une femme, accuser une femme; ce n'est pas bien, ça, monsieur Victor; est-ce qu'elle vous a fait du mal, pour que vous lui fassiez du chagrin?

Victor réfléchit et reprit :

— Au fait, tu as raison; ça ne me regarde pas; je garderai ma découverte.

— A la bonne heure, dit Catherine d'un ton ému, j'en suis bien aise pour vous et pour elle, la pauvre dame!

— Qu'est-ce que tu as donc? on dirait que tu prends un grand intérêt à madame d'Houdailles.

— C'est la sœur de M. Ménier, le plus honnête homme et le meilleur homme de la terre.

— Ah çà ! dit Victor en riant, est-ce que tu es amoureuse de mon oncle, que tu en fais toujours l'éloge ?

— Taisez-vous, s'écria vivement Catherine, ne dites pas un mot comme ça, car il me renverrait.

— C'est-à-dire que si quelqu'un te renvoyait, ce serait ma tante.

— Oh ! dit Catherine avec impatience, votre tante ne demanderait pas mieux que ça fût comme vous dites.

— Hein ! dit Victor, qu'est-ce que ça signifie ?

— Rien, rien du tout, dit Catherine ; mais voyez-vous, monsieur Victor, tenez, vous n'êtes plus un enfant et je suis venue un peu pour vous dire ça. Si vous voyez dans la maison quelque chose qui ne va pas tout droit, si enfin vous étiez étonné de certaines manières de votre oncle avec votre tante, ne vous en mêlez pas, voyez-vous. Laissez faire chacun comme il entend.

— Ah çà ! dit Victor, qu'est-il donc arrivé depuis l'année dernière ?

— Il n'est rien arrivé ; seulement l'année dernière et les années d'avant vous n'étiez pas ici pour y demeurer un été entier. Huit jours étaient bientôt passés.

— Est-ce que ma tante ne serait pas heureuse ? dit Victor d'un air menaçant.

— Je n'en sais rien, dit sèchement Catherine, mais monsieur ne l'est pas. Ne me faites pas parler, monsieur Victor ; nous sommes au service de votre famille depuis cent ans de père en fils... eh bien ! aimez M. Ménier, soyez bon et complaisant pour lui... voyez-vous, c'est un père que vous avez là... Vous savez que je suis une honnête fille et que je ne vous donnerais pas un mauvais conseil... Eh bien, faites ce que je vous dis, et vous vous en trouverez bien.

Victor devint sérieux et parut comprendre avec dépit ce que signifiaient les recommandations de Catherine qui l'observait et semblait se demander si elle ne devait pas lui en dire davantage. Elle eut peur sans doute de céder à la tentation, car elle quitta la chambre, mais après avoir dit cependant avec un bon sourire :

— Et puis, dansez beaucoup avec madame d'Houdailles; ça ne vous fera pas de mal.

Les réflexions que suggéra à Victor son entretien avec Catherine l'occupèrent assez longtemps pour le tenir éveillé sur son lit plus qu'il ne l'eût voulu, si bien qu'il commençait à peine à s'endormir lorsque la cloche du château annonça le dîner. Il s'habilla en toute hâte; mais il s'aperçut que le repos avait fait gonfler son pied; il arriva donc tout boitant à la salle à manger, où se trouvaient tous les invités. Madame d'Houdailles avait nécessairement affiché une mise d'une simplicité désespérante : une simple robe de mousseline des Indes, une ceinture bleue à rubans flottants, et dans les cheveux quelques touffes de ruscotinus, ce marabout des jardins, faisaient toute sa parure. Avec cela elle était merveilleusement belle. Pourquoi? Eh, mon Dieu! tout simplement parce qu'elle était merveilleusement belle.

Cependant elle était demeurée triste et préoccupée, et Victor s'en aperçut. Lui-même se préoccupa si fort de ce changement, qu'il fut très-silencieux et que son oncle lui fit la guerre sur sa tristesse. Victor se contenta de répondre qu'il souffrait, et le dîner s'acheva au milieu de cette gaîté factice de gens qui sont réunis pour s'amuser, qui en font le semblant le mieux qu'ils peuvent, et qui gardent une pensée inquiète au fond du cœur.

BAL.

Le bal qui suivit le dessert fut au contraire d'une franche gaîté. Ce fut le résultat de cet empire que le nombre exerce sur les individus. A table, ils étaient douze, dont six fort occupés de leurs projets; au bal, ils étaient deux cents, qui se laissaient aller à leur plaisir sans arrière-pensée; si bien que dans le cours de la soirée ils entraînèrent les plus réservés. Du Luc avait fini par être tout à fait aimable, parce qu'il n'en faisait pas son affaire; M. de Sommerive dansait avec la ferveur d'un débutant, et madame d'Houdailles elle-même, entourée de toutes parts, flattée, sollicitée, finit par se laisser aller à son triomphe.

Cependant Victor avait tenu à la première contredanse, et avait fait de tels efforts pour dissimuler sa douleur, qu'il eut à peine la force de reconduire madame d'Houdailles à sa place. Il faillit presque s'évanouir, tant avait été violente la contrainte qu'il s'était imposée ; il le sentit, et des larmes de colère lui vinrent aux yeux.

— Vous souffrez horriblement ? lui dit Clara avec un doux intérêt.

— Non, madame, non.

— Mais vous pâlissez... asseyez-vous.

— Je vous remercie.

Madame d'Houdailles aperçut madame Ménier à quelques pas, et voulut lui faire signe pour lui dire de recommander le repos à son neveu.

— Oh ! je vous en prie, madame, n'appelez pas ma tante ; elle ferait de ce petit accident un éclat qui me rendrait fort ridicule, ce qui n'est rien, mais qui fâcherait mon oncle contre elle, ce dont je serais désolé. D'ailleurs, qu'y ferait-elle ? que de me prier de ne plus danser, et la douleur me l'ordonne d'une manière bien autrement impérative. Mais n'est-ce pas honteux qu'un homme ne puisse vaincre une misérable souffrance comme celle-là ! J'en ai pleuré de rage, ajouta-t-il avec amertume, car vous avez remarqué que j'ai pleuré, et vous avez peut-être cru que c'était de douleur.

— Je n'ai rien remarqué de tout cela, dit madame d'Houdailles, et je m'en veux de votre souffrance, car sans ce maudit mouchoir...

A ce mot, madame d'Houdailles s'arrêta en voyant le sourire malicieux qui vint sur les lèvres de Victor.

— Je voudrais, lui dit-il, que tout mon mal vînt de là, vous penseriez peut-être alors que je ne suis pas si écolier que vous vous l'imaginez.

Madame d'Houdailles ne put se méprendre au sens de ces paroles. Victor avait senti le billet enveloppé dans le mouchoir ; mais l'explication qu'elle avait donnée à son frère pouvait suffire à tout le monde, et elle se rassura. Bientôt cependant M. de Sommerive vint réclamer son tour, et profita de la position pour faire valoir ses avantages. Il était homme d'esprit, et à propos de quelques

questions il sut amener assez adroitement un exposé complet de sa fortune et de sa position.

Ainsi, tantôt l'un des personnages sur lesquels l'interrogeait Clara était un des plus infatigables solliciteurs du monde, et M. de Sommerive, par considération pour M. Ménier qui le lui avait recommandé, avait été forcé de le traîner pendant huit jours chez tous les ministres, ses amis intimes. Un autre était un de ces braves gens qui croient rendre un éminent service à la France en poursuivant tous les abus de pouvoir qu'ils s'imaginent découvrir dans la conduite d'un fonctionnaire. Les anecdotes à ce sujet ne manquaient pas de piquant, mais elles avaient pour but définitif de dire que M. de Sommerive avait entraîné au conseil d'État les opinions de tous ses collègues. Une assez belle personne lui fournit l'occasion de raconter comme quoi on l'avait circonvenu pour la lui faire épouser à cause de son titre de comte, de ses cent mille écus de rente et de son château de Sommerive, véritable demeure princière.

Tout cela fut assez bien dit, assez bien entremêlé de réflexions spirituelles pour que madame d'Houdailles ne s'aperçût pas du *personalisme* de la conversation et ne pût se rendre compte de ce que M. de Sommerive n'avait parlé que de lui-même; mais elle n'emporta rien de cette conversation qui lui eût fait le moindre plaisir ou causé la plus légère émotion. L'effet avait été nul.

— Dès qu'elle eut rempli son engagement vis-à-vis de lui, madame d'Houdailles fut la proie de tous les fils de famille à qui l'amitié de M. Ménier avait réservé place pour que personne ne fût mécontent. L'effet que produisit Clara fut énorme; on la regardait, on l'admirait, on chuchotait, on se la montrait, et cependant, quoique accoutumée, à ce qu'il paraît, à de pareils succès, elle était fort embarrassée; les danseurs qui se succédaient ne savaient l'occuper ni d'eux ni d'elle-même, et quoique l'éclat de la fête, la vivacité de la danse, l'entraînement de la musique agissent sur elle et la disposassent au plaisir, elle ne s'y livrait pas avec un véritable abandon; elle était mal à l'aise.

Depuis quelque temps, du Luc, assis sur un divan, à côté de Sommerive et de Victor, regardait madame d'Houdailles. Le jeune Perdignan souffrait toujours horriblement, et il avait

assez à faire de ne pas crier. Sommerive était plongé dans une extase silencieuse où il se voyait dans l'hôtel du ministère de l'intérieur, donnant la plus éblouissante fête gouvernementale, dépensant avec faste l'immense fortune que devait créer son alliance avec madame d'Houdailles, jouissant par avance de l'émotion que causerait à la cour et partout l'apparition de cette souveraine beauté, lorsque tout à coup il fut éveillé de ce beau rêve par un mot échappé à du Luc qui murmura tout bas :

— Décidément, j'aime cette femme.

Sommerive tressaillit ; mais il se remit aussitôt et reprit :

— Vous croyez?

— J'en ai peur.

— Et pourquoi l'aimez-vous?

— Parce qu'elle est jeune.

— Jeune, une femme de vingt-sept ans! Je croyais que, passé dix-huit ans, vous autres lions, vous les trouviez vieilles.

— Vous êtes absurde, Sommerive ; on dirait que vous prenez votre esprit dans les cabinets de lecture ou dans les livres qui nous représentent comme des animaux stupides. Cette femme n'est pas jeune seulement parce qu'elle a vingt-sept ans ; mais voyez comme elle s'amuse, ou plutôt comme elle a envie de s'amuser ; comme le bruit, le tumulte, le mouvement l'impressionnent et la dominent. Je veux venir à son aide.

En parlant ainsi, il se leva et alla vers madame d'Houdailles.

— Eh bien, madame, lui dit-il, êtes-vous inflexible et n'obtiendrai-je pas un pardon ?

— Je ne vous dirai pas comme mon frère, monsieur : Il est trop tard ; mais : Il est trop tôt. J'ai promis à six personnes encore.

— C'est effroyable, dit Fernand en riant ; puis il ajouta en baissant la voix : Mais j'espère que vous avez trop pitié de vos pieds pour avoir promis autre chose que des contredanses ? Vous n'oseriez vous risquer à une valse ou à un galop avec ces vigoureux danseurs.

— Je ne me risque avec personne, dit madame d'Houdail-

les; on ne galope pas encore en Auvergne et on n'y valse plus.

— Je viens pourtant vous demander une valse ou un galop; et ne me refusez pas, je vous en supplie. Vous ne seriez pas alors tout ce qu'on a dit que vous étiez.

— Et que vous a-t-on dit, monsieur? fit Clara d'un air presque sérieux.

— Que vous n'aviez jamais abusé de la sottise de qui que ce soit pour l'en punir cruellement.

— Voilà un mot... dit madame d'Houdailles... assez embarrassé.

— Un mot... dit Fernand, qui qualifie admirablement ma conduite de ce matin. Il est juste, et toute votre bienveillance n'en saurait trouver un plus doux.

— Mais je ne vous accuse de rien, monsieur.

— Bien, fit en riant Fernand; cela prouve que vous me croyez capable de tout. Tenez, madame, voulez-vous me permettre de vous dire que si vous me refusiez, vous agiriez comme ferait une autre femme?

— Je n'ai pas la prétention d'agir autrement.

— Cependant, madame, dit du Luc, en amoindrissant l'énormité de la fadeur qu'il allait débiter par un sourire tout à fait gai; cependant, madame, quand on vient du ciel, on doi dire comme le Christ: « Je ne suis pas venu pour sauver les justes, mais les pécheurs. »

— Oh, monsieur! dit madame d'Houdailles en riant, vous me faites peur; nous ne lisons pas de romans en Auvergne, et ceci ressemble bien plus à une phrase de littérature fantastique qu'à...

— Allons, lui dit Fernand en l'interrompant, je vois que vous voulez que la vérité soit comme vous, simple et naturelle. Eh bien donc, madame, sans périphrase, je vous demande pardon de ma grossièreté, et je ne croirai à ce pardon que si vous m'accordez une valse.

— Mais si je ne valsais avec personne?

— Alors, je deviendrais fier lorsque vous auriez valsé avec moi!

— Mais je n'ai aucune envie de vous rendre fier.

— Et si je l'étais déjà!

— De quoi?

— De ce que vous daignez si longtemps m'écouter.

— Eh bien, monsieur, lui dit madame d'Houdailles, je vous promets une valse.

Et elle se leva pour danser. Fernand lui dit alors :

— Remarquez bien que j'aurais le droit de vous remercier et que je n'en use pas.

Il la salua et alla attendre le moment voulu.

LA VALSE.

Madame d'Houdailles fut piquée d'avoir cédé, et son opinion sur Fernand ne fut pas plus favorable ; mais elle avait beau s'en vouloir et lui en vouloir ; elle éprouvait une intime satisfaction. Certes, M. de Sommerive avait été beaucoup plus convenable, mais du Luc avait eu l'art de dire à Clara qu'elle était belle, bonne, charmante ; il le lui avait dit à brûle-pourpoint et avec un singulier aplomb, mais il le lui avait dit ; il l'avait occupée d'elle et personne ne l'avait fait encore. Et puis Fernand était un de ces hommes qui tiennent toujours l'attention des femmes en éveil ; rien n'est sérieux, mais rien n'est faux dans leur parole ; ils disent brusquement et railleusement les choses d'une flatterie délicate. Somme toute, madame d'Houdailles fut très-mécontente de Fernand et d'elle-même, mais elle trouva que c'était le seul homme qui, pendant deux minutes, l'eût intéressée à la conversation. Enfin, le moment de la valse arriva et Fernand se présenta avec un respect qui semblait demander pardon à la belle danseuse de la liberté qu'autorise la valse. En effet, la main presse la main, le bras entoure la taille, et madame d'Houdailles s'aperçut que ce n'était pas une valse qu'elle eût dû accorder au plus élégant et au plus beau jeune homme de cette soirée. Cependant la musique se fit entendre, et, grâce à la défense des mamans, le parquet ne fut occupé que par quelques personnes. Fernand laissa passer les premiers tours et fit remarquer à madame d'Houdailles M. de Sommerive valsant avec une femme d'une taille magnifique, d'une toilette enrichie de diamants et valsant avec une légèreté et une grâce qui excitaient l'admiration de tout le monde. Cette dame n'avait pas dansé dans

la soirée, et l'on voyait qu'elle s'était réservée pour cette valse, afin d'écraser d'un coup toutes celles qui avaient été remarquées.

— Diable! dit Fernand en riant, voilà Sommerive et madame du Hauty qui triomphent.

— Sans doute, dit madame d'Houdailles qui les suivait attentivement des yeux, et j'ai bien envie de marcher avec ma robe de mousseline.

— Non pas, non pas, dit Fernand en enlevant rapidement la marquise, il faut vaincre ou périr.

Il fallut quelque temps pour que l'attention attachée sur M. de Sommerive et sa belle valseuse revînt à madame d'Houdailles et à Fernand, mais celui-ci dépassa si vivement et à plusieurs reprises ses antagonistes, qu'on s'en aperçut, et bientôt ce fut un murmure général d'admiration partagé entre les deux couples. Les autres valseurs s'arrêtèrent comme d'un commun accord pour faire place à cette espèce de tournoi, et la valse devint un moment un spectacle. Cependant l'avantage restait indécis. Madame d'Houdailles sentit que c'était une lutte, et toute parfaite qu'elle fût, rien ne lui commandait de se laisser battre; elle s'abandonna donc avec plus de mollesse et de légèreté. Sommerive et madame du Hauty redoublèrent d'efforts; il y eut de petits bravos murmurés aux rapides passages des valseurs. Mais personne ne l'emportait encore, lorsque la musique s'anima doucement, accéléra le mouvement et lui imprima une nouvelle rapidité. Fernand ramassa toutes ses forces et anima madame d'Houdailles, qui volait à la surface du parquet; sa légère robe de mousseline, fouettée par la rapidité de ce tournoiement, dessinait la cambrure magnifique de sa belle taille; ses pieds menus, attachés à une jambe d'une pureté coquette, posaient à peine sur le parquet; ses cheveux s'éparpillaient et la couronnaient d'une auréole inspirée; c'était un attrait irrésistible qui attachait tous les yeux sur elle et sur Fernand, qui ne s'occupait pour ainsi dire qu'à la montrer dans toute sa beauté. Cependant, M. de Sommerive et sa partenaire avaient gracieusement accepté le combat, et pour sa part madame du Hauty le soutenait sans désavantage; elle s'était si bien réservée que nulle fatigue, nulle lassitude ne se montrait en elle. Clara voulut triompher: dans ce moment

elle était toute à la valse ; mais elle avait voyagé une partie de la nuit, elle avait beaucoup dansé. Fernand la sentit s'appuyer sur son bras.

— Courage, lui dit-il tout bas.

— Je suis morte, je n'en puis plus, répondit-elle.

— Encore quelques minutes, j'entends Sommerive qui souffle ; appuyez-vous sur moi, ne craignez rien.

Et il précipita lui-même la valse en passant devant le piano et en criant au musicien : Vite ! vite ! Il emportait madame d'Houdailles sur son bras de fer ; et, soit délire, soit fatigue, elle s'abandonnait avec une grâce enivrante. Les bravos éclatèrent, on battit des mains : Sommerive et sa danseuse venaient de s'arrêter. Fernand acheva le tour pour constater le triomphe, et déposa madame d'Houdailles sur un divan, haletante, les cheveux effarés, souriant et répondant par des mots entrecoupés aux mille compliments que lui faisait tout le monde et surtout son frère, qui était radieux, qui était ravi, non pas tant de son triomphe que de voir qu'elle s'y était si joyeusement intéressée. Madame Ménier elle-même fut pleine d'empressement et finit par dire avec cette bienveillance qui ne donne à l'un que pour ôter à l'autre :

— Il y a bien aussi une part de succès pour le danseur.

— Et la plus belle, dit gaîment madame d'Houdailles. Sans lui je m'arrêtais il y a un quart d'heure.

Quel mot ! quel aveu ! pourquoi donc avait-elle continué malgré sa fatigue ? Fernand la regardait avec une suave admiration en se disant intérieurement :

« A la bonne heure, elle est femme ; elle veut être la plus belle et elle s'en donne la peine. J'en ai donc trouvé une qui sait être naturelle. »

A ce moment une petite voix câline se fit entendre, et Victor, appuyé sur le bras d'un jeune homme, s'avança en disant :

— Et moi, est-ce que je n'aurai rien ?

— Vous ne voulez pas valser, je pense? dit madame d'Houdailles.

— Non ; mais quand Fernand a dit que vous valsiez, je n'ai pas voulu laisser le piano à un autre. Je vous ai joué les plus jolies valses de mon répertoire, et le musicien est bien

pour quelque chose dans le succès des danseurs, surtout en fait de valses.

— C'est vrai, c'est vrai, dit-on de tous côtés, tandis que madame d'Houdailles le remerciait le plus gracieusement du monde.

— Et voyez comme je suis bon, ajouta Victor plus bas; j'avais tellement à cœur de bien jouer, que je n'ai pas quitté le clavier des yeux et que je ne vous ai regardée qu'une ou deux fois à la dérobée. Voilà bien ce qu'on appelle se sacrifier, j'espère.

La voix de Victor, en parlant ainsi, avait quelque chose de grave et de triste qui empêcha madame d'Houdailles de répondre par une plaisanterie à ce compliment; elle se contenta de sourire et revint à un texte plus commode.

— Vous souffrez toujours? lui dit-elle.

— Presque plus, dit Victor; je ne sais pas, mais jamais je n'ai été si content d'une soirée que de celle-ci, où je n'ai fait que regarder.

— Tant mieux, dit madame d'Houdailles d'un air presque froid, car elle sentait sous les paroles de Victor l'intention que lui-même n'y soupçonnait pas; et, s'étant levée, elle pria son frère de la conduire dans un salon moins étouffé, et d'obtenir pour elle qu'on lui accordât un délai de deux contredanses qu'elle avait encore promises. En traversant le salon, elle rencontra M. de Sommerive qui se rangea d'un air précieux et vit madame du Hauty qui se laissait encenser, et qui, riant avec une furieuse ostentation de mystère, criait tout bas :

— Ce pauvre M. de Sommerive! il n'en pouvait plus! je m'en suis débarrassée pour longtemps.

Le pauvre homme expiait la défaite de madame du Hauty, c'était dans l'ordre.

Le monde remarqua que ces deux dames ne s'étaient pas même regardées; et cependant elles s'étaient vues, examinées et appréciées de la tête aux pieds. A quel moment et par quel moyen? C'est ce qu'une femme seule pourrait vous dire, c'est le mystère de ces regards voilés comme la nuit et rapides comme l'éclair, qui voient tout ce qui est visible, et devinent tout ce qui est caché.

DÉCLARATION DE GUERRE.

Cependant cette fameuse valse avait jeté un nouvel entrain dans le bal; la carrière des pas compassés était rompue; on dansait véritablement, on riait, on prenait du punch, on s'arrachait gaîment les glaces, on se familiarisait avec le plaisir. C'était tout à fait une joyeuse et bruyante assemblée; et madame d'Houdailles avait un sentiment secret qu'elle avait donné à tous cette facile et vive impulsion. Remarquez que, jusqu'à ce moment, on ne l'avait trouvée que belle, et que, depuis la fameuse valse, chacun, ravi du plaisir qu'il goûtait, la trouvait charmante, bonne, parfaite. C'est encore là un mystère, c'est celui des astres qui emportent tout ce qui les entoure dans le tourbillon où ils marchent, c'est ce pouvoir insaisissable que le ciel a accordé à quelques personnes et auquel on a donné le nom de charme, qui lui convient dans son acception la plus magique.

Lorsque madame d'Houdailles fut rentrée dans la salle de danse, elle la parcourut du regard et ne vit ni M. Fernand, ni M. de Sommerive, ni Victor.

— Ah! lui dit son frère en riant, ils ne sont plus là.

— Qui donc? fit madame d'Houdailles.

— Oh! Clara! Clara! un peu de franchise va si bien au bonheur.

— Eh bien! oui, dit-elle, je suis heureuse, heureuse d'être avec toi, ici, revenue de nos préventions et de nos craintes de ce matin. Décidément, M. de Sommerive est un homme spirituel et bon; M. du Luc est fat, je le crois; mais à son âge et avec sa tournure, c'est permis, et je pense qu'au fond il est galant homme et, en tous cas, il doit être charmant quand il veut l'être.

— Et, dit M. Ménier en imitant la voix plaintive de Victor, n'y a-t-il rien pour mon neveu?

— Je crois, dit madame d'Houdailles d'un ton embarrassé, qu'il y a une vieille locution qui le peint à merveille: « Mauvaise tête et bon cœur. »

— Noble cœur, très-noble cœur, dit sérieusement M. Ménier, et tête folle plutôt que mauvaise.

Madame Ménier les rejoignit en cet instant.

— Je viens de coucher ce pauvre Victor, leur dit-elle ; il m'a fallu toutes les peines du monde à le décider, et je lui ai dit que Clara ne voulait plus valser.

— Comment cela ? dit madame d'Houdailles.

— « Je veux la voir valser à mon aise, » me disait-il toujours, et j'ai été forcée de lui dire que vous aviez refusé de valser de nouveau.

— Et vous avez eu raison, dit madame d'Houdailles, car si je n'avais encore une promesse à remplir, je vous demanderais la permission de me retirer.

— Mais où sont donc MM. de Sommerive et du Luc? demanda Ménier.

— Ils ne dansent plus, lui répondit son mari.

— Ah ! dit madame Ménier, M. de Sommerive n'a pas voulu aggraver sa chute et le marquis a craint de compromettre son triomphe. Quant à vous, Clara, si vous êtes vraiment fatiguée, vous pouvez vous retirer ; je me charge de vous excuser auprès de votre danseur. (C'est le petit du Hauty, dit-elle à son mari, et je ferai plaisir à sa belle-sœur, qui l'a déjà querellé d'avoir invité Clara). D'ailleurs, vous savez que demain ces messieurs font une partie de chasse et que nous allons tous les rejoindre, à deux heures, aux ruines de Saint-Martial, où ils nous offrent un splendide déjeuner; puis nous revenons souper au château.

— A la bonne heure, dit M. Ménier, il n'y a pas de fête sans lendemain.

— C'est que j'ai bien des choses à faire demain, dit Clara.

— Bah, bah! fit M. Ménier, nous arrangerons tout cela! Je vais te conduire chez toi.

Pour gagner son appartement, il fallait que madame d'Houdailles traversât le salon où l'on jouait. Elle vit M. de Sommerive à une table avec du Luc. M. de Sommerive était en face d'eux, et du Luc leur tournait le dos. M. Ménier entraîna doucement sa sœur vers la table et dit à du Luc :

— Eh bien! que faites-vous?

— Ma foi, répondit celui-ci sans se retourner, je perds avec un bonheur insolent.

— Un bonheur insolent! répéta M. Ménier.

— Eh oui! dit Fernand en baissant la voix et en se penchant un peu en arrière, je suis comme Sommerive, je crois au vieux proverbe : Malheureux au jeu, heureux...

A ce moment, il aperçut madame d'Houdailles au bras de M. Ménier. Elle regardait d'un autre côté. Personne ne vint au secours du marquis, pas même M. Ménier, qui lui répondit d'un air moqueur.

— Je vous en fais mon compliment.

Fernand regarda successivement M. Ménier, M. de Sommerive et Clara, toujours fort occupée à examiner un rideau, et prenant son parti avec la suprême impertinence d'un homme qui a fait une gaucherie irréparable, il dit tout haut :

— Ma foi, puisque je viens de perdre ma soirée sur un mot, je vais tâcher de rattraper mon argent sur un dé. Le destin maintenant doit être pour moi.

— Alors, lui dit M. Ménier, le proverbe parlera pour Sommerive.

— Informez-vous-en près de madame du Hauty, dit Fernand; à l'heure qu'il est elle le met au-dessous de tout.

— Peu m'importe, dit M. de Sommerive, si je n'ai pas perdu dans l'estime d'autres personnes.

Ceci fut dit si sentimentalement que du Luc se tourna tout à fait vers M. Ménier et sa sœur. Il les regarda, et saluant Sommerive de l'air le plus gai du monde :

— O Sommerive! je vous rends les armes! s'écria-t-il.

— Faites donc attention, vous ne jouez pas vos dames comme il faut.

— Ah çà, mon cher! vous êtes mon ennemi mortel, lui dit Fernand; vous avez manqué me faire faire un stupide calembour, avec votre phrase sur les dames que je joue mal.

— Faites toujours, dit Ménier, qui retenait sa sœur, quoique celle-ci lui pressât le bras pour l'avertir de s'éloigner.

— Non pas, dit Fernand, c'est assez de deux stupidités en un jour.

— Vous, du Luc, dit M. de Sommerive, vous reconnaissez avoir fait deux stupidités? jamais je ne vous ai entendu faire de pareils aveux.

— C'est qu'il y a des juges qu'on ne trompe pas, mon

cher, repartit Fernand, et avec qui le repentir est profitable.

Le jeu continuait pendant ce temps, et M. de Sommerive s'écria tout à coup :

— Six points d'école, mon cher !

— Dites donc que cela ne m'arrive jamais ! reprit Fernand.

— C'est vrai, dit M. de Sommerive, et il faut que vous soyez bien troublé.

Fernand se tourna vers madame d'Houdailles, qui regardait le trictrac et ne put détourner les yeux assez vite.

— Voyez comme Sommerive est bon, dit-il, il parle pour moi ; il a compris combien j'étais troublé.

— Ah çà ! dit Sommerive avec impatience, voulez-vous jouer ?

— Comment donc ! je joue plus gros jeu que vous ne pensez. Tenez, je mets toute ma partie sur ce dé ; je joue pour un quine.

— Le voilà ! s'écria involontairement Mme d'Houdailles, surprise de ce hasard.

— Vous avez gagné, dit froidement M. de Sommerive.

— Je vois, dit Fernand, que j'ai perdu, le bonheur du jeu me revient : les proverbes sont vrais, madame.

— Je vous jure que non, monsieur, lui dit malicieusement madame d'Houdailles ; votre malheur ne prouverait rien.

— En ce cas, lui dit Fernand, mon bonheur ne prouvera pas davantage ; cela me console.

— Viens, viens, dit alors M. Ménier ; jamais tu n'auras le dernier mot avec M. du Luc.

Clara suivit son frère, après avoir froidement salué ces messieurs.

— Eh bien ! lui dit M. Ménier, qu'en penses-tu ?

— Ah ! dit Clara, qui avait repris toute sa gaîté, il est bien impertinent, mais il valse à ravir.

Elle se retira, et le bal continua.

ELLE N'IRA PAS.

Le lendemain de ce jour, c'est-à-dire le lundi, vers huit heures du matin seulement, M. du Luc, M. de Sommerive, M. Ménier et quelques jeunes gens qui étaient venus les rejoindre quittèrent le château pour commencer la chasse organisée la veille par Victor. Celui-ci était levé, mais, malgré sa bonne volonté, il ne put se joindre à ses amis. Si ce n'eût été qu'une imprudence qui eût dû aggraver son mal, il est probable qu'il l'aurait commise; mais il y avait impossibilité véritable, et il fallait bien qu'il se résignât. Cependant il le fit de la plus mauvaise grâce du monde, d'autant plus fâché qu'il ne pouvait se fâcher contre personne. Enfin on arrangea les choses d'une façon qui eût certes admirablement convenu à M. du Luc ou à M. de Sommerive, surtout s'ils avaient pu prévoir ce qui devait arriver. Il fut décidé que Victor viendrait à la Ruine en calèche avec sa tante et madame d'Houdailles. Madame Ménier fut la première à souscrire à cet arrangement, et son mari répondit que madame d'Houdailles, qui n'était pas encore levée, trouverait toujours parfait ce qui arrangeait si bien les autres. On partit, et Victor demeura seul dans le salon à attendre que midi fût sonné; c'était l'heure fixée pour le départ, le rendez-vous étant à une heure précise à Saint-Martial, et les dames des autres châteaux devant s'y rendre chacune de son côté.

Ces quatre heures d'attente furent un bien grand supplice pour Victor, mais elles furent un tourment bien autrement insupportable pour les gens de la maison. Malgré la difficulté qu'il éprouvait à marcher, Victor alla dix fois aux écuries voir si les chevaux étaient prêts; il envoyait à tous moments savoir si madame d'Houdailles allait descendre, et il querellait sérieusement sa tante, qu'il rencontrait allant et venant dans la maison, sans penser au départ. Enfin midi sonna, et madame d'Houdailles parut; Victor ne regarda ni sa toilette ni sa personne; il vit qu'elle était prête et il l'en remercia, oubliant qu'il avait passé deux heures à l'accuser et à dire qu'on ne partirait pas avant trois heures de l'a-

près midi, afin de se faire attendre et de produire un effet. Il était si impatient qu'il répondit à peine à la marquise qui s'informait de sa blessure, et il se mit à appeler sa tante, qui parut aussitôt, mais dans le plus simple déshabillé et sans que rien ne montrât qu'elle se fût le moins du monde occupée de sa toilette. Nous demandons la permission de raconter à nos lecteurs la petite scène qui se passa à ce moment; elle montrera mieux que nous ne pourrions le faire dans un examen très-circonstancié la tactique des uns et la position des autres. La scène avait lieu dans la salle à manger, devant la porte de laquelle Victor avait fait avancer la calèche. A l'aspect de sa tante, Victor se mit à jeter les hauts cris :

— Bien! bien! Tout à l'heure je croyais que nous arriverions trop tard, et maintenant je suis sûr que nous n'arriverons pas du tout.

— Cinq minutes pour donner quelques ordres et cinq minutes pour m'habiller, dit madame Ménier, et je suis à vous.

— Bon! murmura Victor; nous savons ce que c'est que des minutes de toilette; nous voilà encore ici pour cinq quarts d'heure.

Madame Ménier ne fit pas semblant d'entendre Victor, et donna l'ordre au domestique, qui attendait pour ouvrir la portière, d'appeler Catherine, puis elle alla embrasser Clara, lui faisant mille compliments sur son exactitude et sa parure, et mille autres excuses sur ce qu'elle-même n'était pas encore prête. Clara, que l'impatience de Victor amusait, s'empressa de déclarer qu'elle n'était point du tout pressée.

— Bon, bon, grommelait toujours celui-ci, pourvu que les compliments et les faux-semblants d'amitié s'en mêlent, nous arriverons juste au moment où les autres repartiront pour le château.

Cependant Catherine parut, et madame Ménier s'empressa de dire à sa belle-sœur :

— Vous m'excuserez; vous savez, ou vous saurez un jour, que le lendemain d'un bal tout est sens dessus dessous dans une maison, et que quand on a vingt-cinq personnes à dîner, on a fort à faire pour que rien ne manque.

— Faites, dit madame d'Houdailles en se retirant dans le salon, avec d'autant plus de résignation qu'il lui était fort indifférent d'arriver ou de ne pas arriver au rendez-vous à heure fixe, du moment où il serait prouvé que ce n'était pas elle qui aurait manqué d'exactitude, s'en rapportant tout à fait à la colère de Victor pour faire retomber le crime sur qui de droit. Victor furieux la suivit pour avoir quelqu'un à qui se plaindre; mais voyant madame d'Houdailles ôter son chapeau, prendre un livre et s'établir dans un fauteuil pour lire, il se jeta sur un divan en disant :

— Je crois que j'ai le temps de me rattraper de mon insomnie de cette nuit.

— Vous avez donc beaucoup souffert? lui demanda madame d'Houdailles.

— Pas précisément, mais j'ai peu dormi, quoique j'aie beaucoup rêvé.

Madame d'Houdailles ne répondit pas et se mit à lire; mais ce mot qu'il venait de prononcer sembla tout à coup distraire les idées de Victor de son impatience présente. A son réveil, son premier souvenir avait été pour ses projets de la veille; depuis ce moment il ne s'était pas occupé d'autre chose, mais un mot le ramena par hasard à la pensée des rêves qui avaient si fort agité son sommeil; et il se rappela alors qu'il lui semblait avoir vu toute la nuit les figures les plus fantasques tourbillonner autour de lui, toujours dominées par une image délicieuse, tantôt un ange, tantôt une fée, toujours une figure éblouissante de beauté traînant après soi un parfum enivrant, et vers laquelle Victor avait couru sans cesse sans jamais pouvoir l'atteindre. Cette figure il l'avait maintenant sous les yeux; il la contemplait avec une curiosité singulière, la comparant avec son rêve et ne sachant si elle était plus belle ainsi qu'il l'avait vue dans son imagination ou telle qu'il la voyait à cet instant.

Cependant il se passait à ce moment dans la salle à manger une petite scène faite sans doute pour arriver jusqu'à madame d'Houdailles, car madame Ménier élevait la voix d'une manière qui n'était pas dans ses habitudes de bonne compagnie. Elle interrogeait Catherine sur les apprêts qu'elle avait faits pour le dîner, et entrait dans des détails d'une minutie qui étonnait la marquise. Madame Ménier voulait-

elle établir qu'elle était une femme qui s'occupait de son ménage? Madame d'Houdailles le crut d'abord, quoiqu'elle trouvât que la preuve fût d'un genre peu élevé; mais en entendant madame Ménier déclarer cinq ou six fois de suite que rien ne marcherait, malgré les affirmations très-précises de Catherine, elle commença à comprendre que cette explication à haute voix avait un autre but. En effet, à une dernière question, Catherine s'étant trouvée prise au dépourvu, madame Ménier, sans écouter la cuisinière qui lui déclarait qu'elle aurait tout le temps de se procurer ce qu'on lui demandait, se mit à dire :

— J'en étais sûre, si j'ai le malheur de quitter le château, rien ne sera prêt. Enfin il faut bien se résigner.

Et tout aussitôt elle entra dans le salon en disant à sa belle-sœur :

— Ah! ma chère, quel ennui qu'une maison! voyez ma position : je ne sais comment m'excuser, mais il est impossible que je sorte de chez moi; rien n'est fait et rien ne se fera si je n'étais présente.

— Mon Dieu, ma chère Claire, lui dit tout à coup madame d'Houdailles, je ne tiens pas beaucoup plus que vous à aller à ce déjeuner, et nous resterons, si vous voulez.

La figure de madame Ménier, qui était toujours armée de ce même sourire doucereux et caressant, prit tout à coup une expression de dépit très-prononcé; mais elle se remit aussitôt en disant :

— Ce n'est pas ainsi que je l'entends : partez avec Victor, et vous expliquerez à mon mari la cause bien naturelle qui m'a retenue.

Madame d'Houdailles était trop femme pour ne pas comprendre que madame Ménier voulait demeurer au château et voulait y demeurer seule, mais elle n'était pas disposée à céder à ce caprice et allait faire quelque nouvelle objection, lorsque Victor lui dit avec cette liberté qu'il prenait vis-à-vis de tout le monde et surtout avec madame Ménier :

— Tenez, ma tante, il eût mieux valu nous dire tout de suite que vous ne vouliez pas venir.

— Comment, Victor, s'écria madame Ménier d'un ton fâché, tu dis...

— Allons, voyons, reprit celui-ci du petit ton mignard

qu'il prenait vis-à-vis d'elle quand il voulait lui dire quelque vérité, croyez-vous que je ne vous ai pas devinée depuis ce matin, quand je vous priais d'aller vous habiller et que vous me répondiez toujours que vous aviez bien le temps?

— Ce que tu dis là, Victor, est très-mal, fit d'un air triste madame Ménier; ce serait faire supposer à Clara que je ne veux pas aller avec elle.

— Oh!... oh!... oh!... dit Victor, si vous le prenez comme ça, ce n'est pas juste, non; mais vous avez quelque petite chose à faire ici pendant notre absence, une surprise pour notre retour. Avouez-le tout de suite et nous ne dirons rien.

Madame d'Houdailles avait été visiblement embarrassée au moment où Victor avait supposé que sa tante avait une raison secrète de demeurer au château; elle le regardait comme si elle avait peur des paroles qu'il prononçait. Mais lorsqu'il conclut en parlant d'une surprise, elle respira comme ferait un spectateur qui verrait de loin un aveugle marcher dans un terrain dangereux, qui n'ose l'avertir de peur d'accroître le danger en le signalant, et qui se sent le cœur soulagé lorsque l'aveugle a heureusement franchi les obstacles auxquels il pouvait se heurter. Madame Ménier, pendant ce temps, n'avait pu dissimuler un trouble profond, si bien que Victor s'en aperçut et murmura :

— Ce que je dis, ma tante, n'est qu'une plaisanterie.

— Et ce que vous deviez savoir, dit madame d'Houdailles en l'interrompant vivement, c'est qu'il n'y a pas de plus mauvaise plaisanterie que de deviner une surprise qu'on veut ménager. Partons donc, et ne faites pas que ce soit vous qui nous retardiez maintenant.

La manière dont madame Ménier accueillit cette intervention de Clara avait à la fois quelque chose de reconnaissant et d'inquiet qui échappa sans doute à Victor, mais qui confirma la marquise dans les soupçons secrets qu'elle avait. Elle était si pressée de partir, qu'elle dit à peine adieu à sa belle-sœur, et qu'elle était déjà en voiture avant que Victor eût reçu toutes les explications de sa tante pour l'excuser auprès de son mari.

Madame Ménier accompagna son neveu jusqu'à la voiture, et là elle parut encore hésiter un moment; puis, comme

poussée tout à coup par un bon sentiment, elle tendit la main à la marquise, en lui disant :

— Merci, Clara, vous êtes bonne.

Celle-ci, dont le visage avait une teinte de triste mécontentement, sembla se laisser aller tout à coup à un mouvement de pitié, et lui tendit aussi la main avec un sourire triste et affectueux, mais elle ne prononça pas une parole ; la voiture partit, et madame d'Houdailles tomba dans une rêverie profonde. Quant à Victor, il ne pensait qu'au bonheur d'être parti et s'écriait joyeusement :

— Enfin, nous voilà en route !

TÊTE-A-TÊTE EN CALÈCHE.

Madame d'Houdailles était profondément absorbée, et une véritable tristesse se mêlait à ses réflexions, car une grosse larme arriva jusqu'à ses yeux. Victor, tout occupé à considérer l'état du temps, à calculer les chances qu'il avait dû offrir aux chasseurs, la marche qu'ils avaient dû suivre, babillait tout haut sans s'apercevoir qu'on ne l'écoutait pas, lorsque tout à coup il aperçut dans une vaste percée entre deux collines la vaste ruine de Saint-Martial.

— Voilà où nous allons, dit-il à madame d'Houdailles en appelant si directement son attention, qu'elle ne put s'empêcher de regarder.

— C'est encore bien loin, reprit-elle.

— La route est admirable, dit Victor, et quoique je l'aie faite cent fois, elle me met toujours en extase.

— Vous ! lui dit madame d'Houdailles, préférant sans doute la conversation de Victor, si frivole qu'elle fût, aux pensées qui l'avaient dominée jusqu'à ce moment ; je ne vous aurais pas cru un admirateur excentrique des beautés de la nature.

— Oh ! dit Victor, je n'ai point cette prétention, et cela m'arrive moins souvent qu'aux vrais amateurs ; mais il y a des heures, des moments où ça m'empoigne (pardon de l'expression, mais elle est vraie), oui, ça m'empoigne, ça me prend au collet. Tenez, regardez ce tertre là-haut ; un soir,

en revenant de la chasse, je m'y suis assis pour me reposer; le soleil se couchait; j'eus l'imprudence de le regarder, et je trouvai cet aspect merveilleux. Peu à peu ce fut une fascination telle, que je restai là suivant des yeux toutes les dégradations du jour et du bruit, admirant toutes les transformations que subissent successivement le paysage et le ciel, écoutant tous les murmures et leur prêtant un sens. Il était minuit quand je rentrai au château, où tout le monde était en alarme; je voulus dire la vérité, on se moqua de moi et on ne la crut pas. Mon oncle a prétendu...

— Je comprends alors, dit madame d'Houdailles, voulant ignorer l'accusation assez probable qu'avait pu porter son frère, je comprends cette singulière expression dont vous vous êtes servi, en disant que vous aviez eu l'*imprudence* de regarder le soleil qui se couche, puisque cela vous a valu une moquerie.

— Oh! dit Victor en souriant, ce n'est pas à cela que le mot *imprudence* faisait allusion.

— A quoi donc? dit naturellement la marquise.

Victor la regarda d'un air triste et amical, et finit par lui dire avec un accent profond :

— Tenez, madame, je vais vous dire une chose que je ne dirais à aucun homme; une chose que je ne dirais pas à ma tante, qui ne me comprendrait pas sans doute. Je ne suis pas si étourdi que je le parais.

La marquise se mit à rire.

— Oh! ne riez pas, madame, car vous ne me comprenez pas non plus. Que vous dirai-je? Je suis jeune, je suis riche, riche pour moi, qui ai des goûts simples. J'ai un avenir tout fait, puisque je suis destiné à occuper un siége à la cour des pairs, et cependant, madame, je crains la solitude, j'ai peur de la réflexion. Dans cette longue soirée que j'ai passée ainsi que je vous l'ai dit, j'ai été plus triste que je ne l'avais été encore de ma vie, et cependant j'éprouvai un invincible attrait à contempler ce spectacle. Vous dire ce qui me faisait pleurer au milieu de cette contemplation, c'est difficile; mais jamais je ne me suis senti si orphelin qu'en goûtant cette joie. Souffrir et être seul, ce n'est rien, je crois; mais se sentir l'âme toute pleine d'une joie inconnue, d'une de ces joies qui n'ont pas de nom dans la vie usuelle, et n'avoir pas

quelqu'un à qui le dire avec effusion!... Un fils n'est jamais ridicule devant sa mère, madame, et le souvenir qui m'est resté de la mienne m'a fait rêver que si j'étais rentré chez elle pour lui dire ce que j'avais éprouvé, elle m'eût embrassé plus tendrement. Bien des fois depuis j'ai pensé, j'ai réfléchi, et je ne sais pourquoi, au bout de toutes mes réflexions, arrivait une peur ou une tristesse. C'est une fâcheuse disposition de mon esprit, sans doute; mais quand je m'abandonne à une idée, elle s'empare de moi, me domine, m'entraîne. Je me crée des bonheurs, un avenir qui s'en vont tout à coup à la première rencontre que je fais, à la première parole prononcée auprès de moi, et j'en souffre beaucoup.

— Je ne vous blâme pas, dit sérieusement madame d'Houdailles, de regretter la perte d'une mère, mais vous en avez été consolé mieux et plus qu'un autre.

— Non, madame, non! dit rapidement Victor.

— C'est de l'ingratitude, monsieur Victor, et votre tante vous aime comme une mère, sans parler de mon frère, dont vous n'appréciez peut-être pas assez la tendresse.

— Moi! dit Victor en souriant tristement : je connais M. Ménier, je le connais mieux que vous qui êtes sa sœur; j'en sais plus qu'il ne croit sur son compte; je sais qu'il a doublé ma fortune; je sais qu'il n'y a pas en France un plus honnête homme et un meilleur ami; mais, voyez-vous, madame, M. Ménier n'est pas de ma famille, et si ma tante avait été une femme plus sérieuse, il y a bien des choses qui me blessent et qui n'auraient pas lieu.

Ces paroles avaient été prononcées avec un si étrange accent de mystère qu'elles excitèrent la curiosité de madame d'Houdailles. Cependant elle prit la question dans un sens qui devait dissimuler cette curiosité à Victor et repartit :

— Lui en voulez-vous d'avoir oublié la distance qui séparait sa naissance de celle de mon frère, et de s'être alliée à un homme sans nom?...

— Non, certes, madame, dit Victor, mais laissons cela... je ne sais rien et je n'ai le droit de juger personne; mais si vous me voyez si brûlant, si étourdi, c'est que je ne veux pas réfléchir. Je l'ai fait ce matin, et vous voyez, je suis triste, ennuyeux; je vous dis des choses qui n'ont pas le sens commun.

UN ACCIDENT DE CHASSE.

Nous avons dit que la curiosité de madame d'Houdailles était éveillée ; c'est plus qu'une excuse à la question qu'elle fit à Victor. D'ailleurs, comme on le verra plus tard, ce n'était pas une curiosité frivole.

— A quoi donc, dit-elle, avez-vous réfléchi qui ait pu vous rendre si triste ?

— Vous ne me le pardonneriez pas si je vous le disais.

— Moi ! dit madame d'Houdailles ; à moins que cela ne regarde mon frère, je ne vois pas en quoi vos réflexions peuvent me blesser au point que je ne vous le pardonne pas.

Victor la regardait en ce moment avec une expression pleine d'anxiété et d'émotion ; madame d'Houdailles ne voulait pas avoir l'air d'éviter ce regard et le soutint courageusement. Tout à coup Victor baissa les yeux et reprit en secouant la tête :

— D'ailleurs, vous, ce n'est pas la même chose, vous êtes libre.

Il y avait toute une histoire dans ce peu de mots ; en en cherchant le sens, madame d'Houdailles crut y voir une accusation contre elle et contre une autre, accusation qui, au dire de Victor, perdait de sa gravité vis-à-vis d'elle, grâce à son état de veuvage. Entre nous, pour si bien deviner, il faut qu'on ait frappé bien juste, et malgré tous ses efforts, madame d'Houdailles parut troublée.

A ce moment un coup de feu se fit entendre dans un champ voisin : un vol de perdrix traversa la route ; mais l'une d'elles, qui avait été blessée, s'abattit et tomba sur les genoux de madame d'Houdailles, qui laissa échapper un cri ; presque aussitôt deux chiens sortirent du champ, et sentant le gibier dans la voiture, se mirent à se dresser autour en jappant ; en même temps un chasseur parut sur le bord de la route et s'avança vers la voiture pour faire des excuses.

— Madame d'Houdailles ! s'écria-t-il tout à coup.

— Ah ! c'est vous, Cancel ? dit brusquement Victor en lui

jetant la perdrix sur la route. Vous venez de faire un joli coup : la robe de madame est toute tachée de sang.

La voiture s'était arrêtée. Mais le beau jeune homme à qui s'adressait cette remontrance ne parut pas l'entendre, car il regardait la marquise dans une muette contemplation. Celle-ci était si pâle et si troublée que Victor pensa que la frayeur la rendait muette, et il lui dit d'un ton peu aimable pour celui dont il parlait :

— C'est M. le comte de Cancel, madame, si surpris d'avoir fait une maladresse envers une dame, qu'il ne sait comment s'excuser.

Le jeune homme murmura quelques mots inarticulés en forme d'excuse à madame d'Houdailles.

— Ce n'est rien, monsieur, j'ai eu peur ; je suis ravie de vous voir en parfaite santé.

Elle fit un signe au cocher, qui reprit sa marche, et ils laissèrent M. de Cancel sur la route immobile comme une statue. Une colère intérieure, une agitation impatiente s'étaient emparées de madame d'Houdailles.

— Vous connaissez Cancel? lui dit Victor.

— Oui... autrefois je l'ai vu... il y a de bien longues années.

— En ce cas, vous avez gardé un excellent souvenir l'un de l'autre, car vous vous êtes vite reconnus.

— Que signifient vos paroles? dit madame d'Houdailles avec une fierté indicible.

— C'est que je hais cet homme de toute mon âme, dit Victor d'un ton qui montrait combien ce sentiment était vrai en lui.

— Vous avez sans doute vos raisons pour cela, dit la marquise d'un ton sec, mais je suis peu curieuse de les apprendre.

— Puissiez-vous les ignorer toujours, madame, dit Victor d'un ton affectueux ; mais croyez-moi, cet homme n'a ni loyauté ni honneur dans le cœur... Eh ! mais j'y pense, s'écria-t-il tout à coup... Hier... cette lettre...

Puis il releva les yeux sur madame d'Houdailles, qui rougit, se troubla encore plus et détourna la tête. Victor parut ne pouvoir se contenir, à la pensée qui lui vint à l'esprit, et il s'écria sourdement :

— Ah! si je le savais, le misérable!...

Madame d'Houdailles était dans un état non moins extraordinaire. Tout à coup encore Victor, comme poussé par une inspiration soudaine, quitte sa place, s'asseoit en face de madame d'Houdailles et dit :

— Ecoutez, madame, vous êtes la sœur de M. Ménier, et il vous aime trop pour que vous n'ayez pas comme lui une générosité immense.

Madame d'Houdailles fut encore plus troublée de cette brusque interruption et ne répondit pas. Victor continua :

— Il faut que vous sachiez la vérité, madame, sans cela...

Clara posa ses doigts sur ses lèvres en montrant le cocher de l'œil. En effet, ils étaient dans une voiture découverte, et le bruit de leurs paroles pouvait monter jusqu'à cet homme. Victor le comprit, et se penchant vers madame d'Houdailles, qui fit de même pour mieux l'entendre, il reprit à voix basse :

— Si c'est lui qui vous a écrit, ne lui répondez pas.

— Comment! dit madame d'Houdailles, vous supposez que M. Cancel...

— Ne vous fâchez pas; mais enfin, voici ce qui s'est passé hier. Ce n'est pas pour le plaisir de sauter un mur que je me suis blessé le pied. Comme je rentrais au château et que j'allais gagner la porte qui est près du bois, j'aperçus de loin un homme qui paraissait faire le guet à cette porte. Cet homme même collait son oreille comme pour écouter si quelqu'un venait. Cet homme était M. de Cancel. Si j'avais pu croire que ce fût vous et mon oncle qui fussiez derrière cette porte, assis sur le banc où vous avez laissé votre mouchoir, j'aurais été à lui et je lui aurais peut-être demandé comment il se faisait qu'il fût ici quand il a dit qu'il retournerait à Paris. Mais quand j'y pense, j'aurais eu tort de le faire, car il était fort indifférent que je le trouvasse seul ou avec... la... personne que je croyais qu'il attendait. Je savais ou je croyais savoir pourquoi il était resté, et pendant le temps que j'aurais mis à le rejoindre, cette personne eût pu paraître, et je n'aime pas à espionner ceux que je voudrais croire irréprochables. C'est pour cela, madame, que j'ai passé par-dessus le mur, pour n'avoir pas à le rencontrer seul ou avec elle.

Madame d'Houdailles tressaillit à cette dernière parole, mais elle n'eut pas la force de répondre.

— Vous ne me comprenez pas, madame, lui dit-il d'un ton douloureux, je ne puis pourtant pas en dire davantage. Il y a beaucoup de ma faute dans ma manière d'être, les idées me viennent à peine que je les oublie, ou plutôt que je les chasse ; de façon que ce que j'ai pu soupçonner hier, je n'y pensais plus ce matin. Vous vous rappelez votre mouchoir : quand j'ai été le chercher, une lettre était posée à côté. C'était près de la porte où j'avais vu M. Cancel arrêté, mais ce n'était pas son écriture ; cette lettre était pour vous, je ne pensai pas qu'elle pût être de lui, et cependant, ne sachant ni d'où elle venait ni de qui elle venait, je vous la remis sans paraître l'avoir découverte.

— Cette lettre, dit madame d'Houdailles, est une lettre que j'avais prise pour la montrer à mon frère.

— Une lettre que vous n'aviez pas encore décachetée?

— Monsieur, vous oubliez que ces suppositions vont plus loin que je ne le permettrai jamais à personne.

— Vous vous offensez, et vous avez tort, dit Victor; laissez-moi continuer et vous verrez.

— J'étais bien jeune quand vous vous êtes mariée, madame, et c'est parce que j'étais un enfant que j'ai souvent entendu mon oncle quereller sa femme de ce qu'elle avait usé de son influence sur votre père pour vous sacrifier au vieux marquis d'Houdailles, lorsqu'elle savait l'amour que vous aviez pour M. de Cancel. Ces souvenirs me sont revenus à l'instant où vous lui avez parlé comme à quelqu'un qu'on connaît, et à ce moment même j'ai cru, j'ai supposé que cette lettre pouvait être de lui.

Madame d'Houdailles sourit le plus gaîment qu'elle put en disant :

— Il est vrai, monsieur, que vous oubliez bien vite vos propres observations; c'est vous qui avez remarqué que ce n'était pas l'écriture de M. le comte de Cancel.

— Oh! dit Victor d'un air sombre, M. de Cancel est un de ces messieurs qui font métier d'avoir des manteaux couleur de muraille et des écritures à toutes mains. Mais, Dieu soit loué, madame, que la lettre ne soit pas de lui; tant mieux pour vous et pour un autre. Tant mieux pour lui surtout!

La marquise était dans une position terrible; elle comprenait tout ce que voulait lui dire Victor; cependant elle ne voulait pas en avoir l'air, elle ne voulait pas être de moitié dans des secrets dont elle eût osé à peine s'entretenir avec un homme d'un âge avancé. Ne sachant que répondre, elle se taisait.

— Vous ne comprenez pas, dit Victor; eh bien, tant mieux encore, j'aime mieux cela; mais pouvez-vous faire une chose sans m'en demander raison?

— C'est selon; je ne m'engage pas aisément, monsieur.

— Cela n'est pas difficile à faire, reprit Victor. Ne dites pas à mon oncle, ne dites à personne, je vous en supplie, que nous avons rencontré M. de Cancel.

— Vous avez raison, dit madame d'Houdailles, oubliant que cet assentiment empressé était la meilleure preuve qu'elle pût donner qu'elle avait compris Victor. Elle y fit si peu attention qu'elle fit un geste d'impatience, et, montrant le cocher, elle murmura tout bas :

— Mais cet homme...

— Ah! dit vivement Victor, mon oncle ne descend pas à s'informer à de telles gens.

Tout le secret venait de se dévoiler dans ce dernier mot. Il parut impossible à madame d'Houdailles de paraître plus longtemps ne pas comprendre; mais l'âge de Victor l'arrêta encore, et elle se tut en poussant un profond soupir de regret.

— Eh bien! lui dit Victor, qui sentit bien que la marquise en savait autant que lui, n'en parlons plus; cela vous afflige, mais pas plus que moi. Je donnerais un bras pour que cela ne fût pas... mais... Allons! cria-t-il tout à coup, Pierre, pousse donc tes chevaux, nous allons au pas.

La voiture prit un grand train, et Victor, soit qu'il fût fatigué d'une conversation presque mystérieuse, soit qu'il voulût en distraire l'esprit de madame d'Houdailles, se mit à lui dire :

— Ah ! si vous aimez les sites romantiques, vous allez en voir un admirable ; la Ruine est fort riche et toutes ses parties admirablement conservées.

— Vous la connaissez?

— Je l'ai visitée vingt fois.

— Sans doute, dit madame d'Houdailles avec une sorte de familiarité amicale, elle a sa chronique bien noire et bien épouvantable?

— Mais il n'y manque rien, dit Victor en riant. Adultère, duel, meurtre, empoisonnement, rivalité de deux sœurs...

Victor avait commencé cette nomenclature assez rapidement, mais peu à peu ses paroles s'étaient ralenties, comme si à mesure qu'il les prononçait, le drame qu'elles lui rappelaient lui faisait peur. Il s'arrêta tout à fait, devint sombre et baissa la tête en disant :

— C'est une histoire terrible, qui peut cependant être vraie.

Une larme lui vint aux yeux, et il murmura tout bas :

— Ma pauvre tante! ma pauvre tante!

— Monsieur Victor, lui dit doucement madame d'Houdailles, vous vous alarmez à tort.

— C'est qu'après tout, reprit celui-ci, elle m'aime, moi, elle m'a traité comme son fils. Je ne puis pas l'accuser, et je la défendrai contre son mari, s'il le faut. Ah ! tenez, madame, je voulais partir, je ne voulais plus revenir ici; j'aurais mieux fait.

— Et moi aussi, dit madame d'Houdailles, j'aurais mieux fait de ne pas venir.

— Il faut absolument que cet homme parte, s'écria Victor; il faut qu'il parte ou je le tuerai. Moi, ça m'est facile : une impertinence est bientôt dite; il me hait comme je le hais, et s'il me tue, après tout, elle n'osera plus le revoir après ma mort, et elle sera peut-être sauvée.

Madame d'Houdailles contempla Victor avec une véritable admiration; il était si naïf, si franc, si sûr de faire ce qu'il disait; il y avait si peu d'ostentation dans cette menace, tant de facilité dans le sacrifice qu'il faisait de sa vie, qu'elle ne put s'empêcher de lui prendre la main et de lui dire :

— Vous êtes bon, monsieur Victor, vous êtes bon; mais il y a des choses en ce monde qu'il faut paraître ignorer; il y a des choses dans lesquelles l'intervention du meilleur ami est souvent une cause de malheur.

— C'est possible, dit Victor; j'attendrai.

UNE GOUTTE DE SANG.

Tous deux restèrent alors dans un silence absolu jusqu'au moment où ils arrivèrent à la Ruine, où se trouvaient déjà un grand nombre de chasseurs, et, parmi les premiers, MM. Ménier, du Luc et Sommerive. Madame d'Houdailles était à peine remise des émotions que lui avaient causées la rencontre de M. de Cancel et l'entretien de Victor, qu'à l'instant même où elle mit le pied sur le marchepied de la calèche, l'épreuve recommença. Du Luc offrait la main à la marquise d'un côté et M. Ménier de l'autre.

— Ah! mon Dieu! s'écria tout à coup celui-ci, est-ce que tu t'es blessée? Qu'est-ce que ces taches de sang sur ta robe?

C'était la perdrix blessée par M. de Cancel et tombée sur les genoux de madame d'Houdailles qui avait laissé ces traces sanglantes. L'interpellation fut si soudaine, si inattendue, si précise, que madame d'Houdailles se troubla et rougit jusqu'au blanc des yeux.

— Je ne sais, dit-elle d'un ton embarrassé; je ne comprends pas.

— Eh! mon Dieu! s'écria Victor en descendant après elle, c'est moi qui me suis piqué à un ardillon et qui aurai fait cette maladresse.

— Ah! dit du Luc d'un ton railleur, et tandis que madame d'Houdailles s'éloignait, ce n'est pas une si grande maladresse. Votre main blessée posait donc sur les genoux de la marquise?

— C'est une indignité que vous dites là, reprit Victor à voix basse, et si j'en avais le droit, je vous en demanderais raison.

— C'est un droit que je reconnais à quiconque n'est pas satisfait de mes paroles, dit du Luc d'un ton hautain.

— Mais c'est un droit que je ne me reconnais pas de mêler à une pareille affaire le nom d'une femme qui se trouverait compromise parce qu'elle veut peut-être en sauver une au-

tre. Mais s'il vous convient de ne pas être de mon avis dans la première discussion venue...

— Je suis d'abord du vôtre, dit du Luc en souriant, sur l'inconvenance de mon observation ; mais, ajouta-t-il en retenant les mains de Victor, vous serez du mien en convenant que ce n'est pas une égratignure de votre fait qui a amené cette tache de sang, car vos mains sont intactes.

— Vous avez raison, dit Victor d'un air triste ; mais, au nom du ciel, allez au secours de madame d'Houdailles et délivrez-la des questions de mon oncle, qui veut absolument savoir pourquoi ma tante n'est pas venue.

— Ah ! c'est cela, fit du Luc... bien...

En effet, la dernière prière de Victor, rapprochée de la phrase où il disait que madame d'Houdailles se sacrifiait pour une autre, expliqua à Fernand une partie de la vérité. Il s'approcha de M. Ménier et de Clara ; avec cette aisance, cette liberté avec laquelle il osait et savait s'introduire dans un entretien, il demanda à madame d'Houdailles des nouvelles de sa route, eut soin de répondre pour elle quand elle n'était pas prête à la question, et fit si bien que M. Ménier ne put placer un mot. Clara le comprit, et quoique contrariée d'avoir un secours quelconque de M. du Luc, elle accepta le sien avec tant d'empressement, que M. Ménier les laissa tête à tête en murmurant en lui-même : — Ah ! elles sont donc toutes les mêmes! la suffisance, l'éclat d'un nom, le dédain même les dominent et les soumettent.

En se retirant, il aperçut M. de Sommerive qui examinait du Luc et la marquise d'un regard jaloux, et il lui dit d'un ton caustique qui ne lui était pas habituel :

— On vous devance aujourd'hui, Sommerive, comme on vous a battu hier.

— Que voulez-vous, mon cher? lui répondit celui-ci d'un ton chagrin ; c'est la destinée des hommes qui ont passé la quarantaine : ils sont toujours dupes quand ils veulent lutter avec les jeunes gens.

Nos lecteurs ont dû comprendre assez bien le secret qu avait préoccupé Victor et madame d'Houdailles pour concevoir que ces paroles pussent paraître une allusion insultante pour M. Ménier ; mais M. de Sommerive lui semblait si absorbé par son propre désappointement, qu'il ne crut pas

pouvoir lui prêter une intention malveillante et qu'il s'éloigna. Cependant la tache de sang imprimée au genou de la robe de madame d'Houdailles était demeurée inexpliquée pour tout le monde, malgré les paroles de Victor. Madame du Hauty, qui était du nombre des invitées, ne l'avait pas traduite dans les mêmes termes matériels que M. du Luc, mais elle avait abordé le côté moral de la question et faisait les plaisanteries les plus directes sur le voyage en tête à tête de M. Victor et de madame d'Houdailles, avec toutes sortes d'exclamations sur les bontés de madame Ménier, qui avait laissé le champ libre aux déclarations de son neveu.

— C'est maintenant le tour de M. du Luc, disait-elle; celui-là n'a besoin ni de la permission ni de la protection de personne pour se mettre en avant; cependant l'écolier a l'air tranquille comme un triomphateur. Mais voyez la fureur de Sommerive : il tourne autour du tête-à-tête comme un carlin empâté qui voit un beau et vigoureux lévrier s'emparer du morceau qu'il convoite; il voudrait bien en avoir sa part, mais il n'ose approcher de peur d'un coup de dent. Il est ravissant de ridicule, le brave homme!

Madame du Hauty, appelant M. de Sommerive brave homme et le comparant à un gros carlin, devait avoir un terrible ressentiment de sa défaite de la veille. Les quatre ou cinq beaux des environs qui l'écoutaient riaient à toute gorge des plaisanteries de la belle dame, de façon à ce que cette gaité attirât tous les regards. Du Luc devina ce qui se passait, et quittant aussitôt madame d'Houdailles, il s'avança vers le groupe du Hauty de l'air dégagé d'un homme qui veut prendre sa part de ce festin de joie. Mais il n'avait pas fait la moitié du chemin qui le séparait des rieurs, que madame d'Houdailles avait adressé un salut à Sommerive, qui s'était empressé d'accourir, malgré sa mauvaise humeur, si bien que madame du Hauty eut le temps de s'écrier à voix basse :

— Voici le tour du carlin.

— Mais que sera donc Victor, dit quelqu'un, dans ce beau trio?

— Mais... le roquet...

— Admirable! dit-on de tous côtés avec de nouveaux éclats de rire.

Du Luc arriva en ce moment et dit à madame du Hauty avec la plus impertinente fatuité :

— De qui se moque-t-on ici ?

— De vous, monsieur, lui répondit tout droit madame du Hauty en pinçant les lèvres et en souriant.

— C'est une permission qui vous est acquise, madame, et que je ne veux pas disputer à ces messieurs, car je suis assuré qu'il leur a été impossible de ne pas rire des gracieuses plaisanteries que vous avez faites sur mon compte.

— Quand le sujet prête, monsieur, la plaisanterie est facile.

— Pardon, reprit du Luc, vous vous trompez ; c'est quand le sujet s'y prête, que vous voulez dire.

— Peut-être ne tiendrai-je pas compte de sa mauvaise volonté.

— Voilà qui est mieux, madame, reprit le marquis ; car vous avez dit : peut-être. C'est déjà un doute.

Madame du Hauty se mordit les lèvres et répliqua avec dépit :

— C'est un doute si léger que je vous conseille de ne pas vous y fier.

— Ah ! fit du Luc de l'air le plus fat, je ne me fie à rien ; c'est pour cela que je viens vous demander grâce.

— De quoi, s'il vous plaît ?

— De la manière de valser de Sommerive.

Un éclair de fureur parut sur le visage de madame du Hauty. On écoutait, on la regardait. Elle s'approcha de du Luc et lui dit tout bas en le prenant à part.

— Ne pouvez-vous causer avec une femme sans être grossier ?

— Ne pouvez-vous en rencontrer une sans médire d'elle ?

— Quel intérêt avez-vous à la défendre ?

— Je veux l'épouser, dit froidement du Luc.

— Ah ! fit madame du Hauty en devenant sérieuse sans paraître fâchée, ce serait une belle affaire. Mon mari le sait-il ?

— Je vous prie de le lui dire. Vous me comprenez parfaitement ?

— A merveille. Mais voilà Sommerive qui a l'air radieux.

— Entre nous, ce n'est pas lui que je crains.

— Serait-ce par hasard le petit?...

— Oui, le petit. Et vous seriez la plus aimable des femmes de l'occuper.

— Vous me donnez là une jolie commission.

— Si la commission était de dix pour cent, fit du Luc.

— Sur la dot?

— Non, sur la dette.

— Nous disons des niaiseries. Faites vos affaires.

— Ce sont un peu les vôtres. C'est à vous personnellement et non à du Hauty que je dois cent mille écus. C'est ce que nous appelons des *propres*, puisque c'est une créance qui vous vient de votre père, et du Hauty y compte si peu qu'il vous a promis de vous en laisser l'usage absolu. Cela vaut bien un peu d'aide.

Cette dernière phrase, qui expliquait un côté des relations de du Luc et de madame du Hauty, fit réfléchir celle-ci et elle répondit :

— Comment! vous croyez que ce jeune homme...

— Je crois qu'il y a un secret entre lui et madame d'Houdailles.

— A quel propos?

— Ah! dit l'un des chasseurs en s'approchant : voici le secret de la tache de sang. Le cocher de madame d'Houdailles l'a conté à mon piqueur, qui me le redisait comme un hasard bizarre.

Et il se mit aussitôt à dire la rencontre de M. Cancel, qu'on disait être à Paris, et qui se trouvait être demeuré incognito.

— Pour qui donc? dit madame du Hauty.

— Il me semble, dit le chasseur, que la discrétion de madame d'Houdailles en dit assez. D'ailleurs, il a dû l'épouser autrefois.

Du Luc devint triste et mécontent, tandis que madame du Hauty lui disait à l'oreille :

— J'ai grand'peur pour mes cent mille écus.

— C'est ce que nous verrons, dit le marquis.

LA BALLADE.

En ce moment on annonça que le déjeuner attendait. On entra dans la Ruine et on arriva à une antique salle d'armes où on trouva une table magnifiquement servie. Malgré les diverses préoccupations de quelques-uns des convives, le repas fut d'une gaîté bruyante qui entraîna Victor lui-même. Quant à M. de Sommerive, il paraissait sincèrement aux anges. Du Luc était trop habile pour ne pas montrer une gaîté extrême, et l'humeur calme et railleuse de M. Ménier fut ce qu'elle était toujours. Madame d'Houdailles seule était triste et préoccupée, et semblait impatiente de voir finir cette fête. Cependant on parlait déjà de se retirer, lorsque l'un des amphitryons se leva, prit la parole et dit d'un ton d'orateur :

— Mesdames, ce serait manquer à toutes les coutumes du pays que de nous séparer sans que quelqu'un de nous eût chanté la ballade du château de Saint-Martial.

— Bah ! bah ! s'écria tout à coup Victor. Cette ballade est absurde, et nous la savons tous par cœur.

— Je ne l'ai jamais entendue, dit du Luc, qui n'était pas fâché de contrarier Victor ; je crois que madame d'Houdailles est aussi ignorante que moi, et ne fût-ce que pour elle...

— Je suis fort peu curieuse de lugubres histoires, dit vivement madame d'Houdailles : pour ma part, je ne désire nullement l'entendre.

En disant cela, elle fit un mouvement comme pour se lever ; mais personne ne suivit l'impulsion, et quelques voix crièrent : La ballade ! la ballade !

— Allons, dit l'orateur à Victor, c'est vous, Perdignan, à qui revient ce droit ; exécutez-vous de bonne grâce.

Par un mouvement instinctif d'effroi, madame d'Houdailles, qui était assise auprès de lui, le poussa doucement du genou et lui dit de refuser :

Du Luc vit le mouvement de ses lèvres et reprit :

— Eh bien ! Victor, nous attendons.

— Je ne suis pas en voix, dit celui-ci, et pour n'avoir pas

l'air de me faire prier, je vous déclare très-expressément que je ne la chanterai pas.

Ceci fut dit d'un air si sec, que tout le monde se regarda d'un air surpris.

— Eh, mon Dieu ! fit M. Ménier de l'air le plus bonhomme du monde, tu nous l'as chantée vingt fois. Qu'est-ce qui t'arrive donc ?

— Il souffre beaucoup, dit madame d'Houdailles, pendant que Victor se tournait d'un air dépité de voir arriver contre lui l'intervention de son oncle.

— Eh bien ! dit M. Ménier d'un air si étrange que madame d'Houdailles en tressaillit, je remplacerai mon neveu, et je chanterai la ballade, si on veut bien m'accepter.

Ce furent des remerciements unanimes, des bravos prolongés. Madame d'Houdailles et Victor seuls parurent consternés. Clara jeta autour de la table un regard alarmé comme si elle demandait appui à quelqu'un, et rencontra les yeux de du Luc attachés sur elle. Elle ne lui envoya qu'un rayon à demi voilé de son regard, et du Luc sembla la comprendre.

— Un moment ! s'écria-t-il ; la ballade doit être nécessairement le bouquet de la fête ; la chanter tout de suite serait commencer par la fin, et par conséquent nous enlever le droit de prier ces dames de chanter. Madame du Hauty, madame d'Houdailles ont, je le sais, un talent supérieur...

— Ah ! l'horreur, dit madame du Hauty en riant, voilà M. du Luc qui nous demande des chansons de table.

— Je ne vous demande rien que de vous entendre, dit du Luc.

— En plein air, sans accompagnement !

— Je suis sûr que madame d'Houdailles y mettra moins d'obstacles, dit du Luc.

— Oh ! mon Dieu, je ferai ce qu'il vous plaira, dit celle-ci d'une voix altérée. Mais je ne sais que dire...

— Nous attendrons que vous ayez trouvé, dit du Luc, et pour vous donner le temps, je vais, moi, vous chanter une valse avec paroles.

— Qu'est-ce que c'est? dit-on de tous côtés.

— C'est une ballade aussi, avec un tra la la de valse, qui demande à être exécutée à trois voix. Victor se chargera du

dessus, Sommerive fera la basse, et vous, messieurs, attention : il faut que vous ayez fait juste le tour de la table en valsant, avec ces dames, à la fin de chaque couplet.

La proposition fut acceptée et quelques dames consentirent à faire un tour de valse sur cet orchestre de voix ; d'autres suivirent au second couplet, et tout le monde était en valse au quatrième.

Cela avait déjà désorganisé l'ordre de la table : les hommes s'étaient levés, les femmes ne s'étaient pas assises, et lorsque après le dernier couplet on entendit tout à coup éclater sous les fenêtres les fanfares de tous les piqueurs réunis, tout le monde courut aux fenêtres tandis que du Luc s'approchait de madame d'Houdailles et lui disait :

— Je leur ai fait dire de corner pendant une demi-heure et je vous jure qu'ils nous écorcheront assez durement les oreilles pour qu'il ne soit plus parlé de ballade après ce féroce concert. D'ailleurs voilà qu'on sort déjà, la victoire est à nous!

Madame d'Houdailles, obligée de reconnaître que c'était au marquis qu'elle devait cet important service, fut blessée de l'avantage qu'il en prenait et répondit froidement :

— C'est un ennui que vous m'avez sauvé, voilà tout.

— Ce n'est guère, dit du Luc, et j'ai bien envie de faire taire nos piqueurs et de rappeler à l'assemblée que vous avez promis de chanter : cela rétablira immédiatement un ordre et un silence qui permettront à M. Ménier de réclamer son tour.

La marquise laissa échapper un geste d'impatience et lui dit d'un ton plus amical :

— Comment se fait-il que vous gâtez toujours une chose bien faite?

— Parce que je ne suis pas dans vos secrets, lui dit Fernand.

— Mes secrets, lui dit madame d'Houdailles avec un air de hauteur souveraine. Vous allez trop loin, monsieur le marquis, je n'ai pas de secrets à vous confier.

— J'attendrai que vous ayez besoin de moi.

Et il se retira avant que madame d'Houdailles eût pu répondre à cette nouvelle impertinence.

— Qu'as-tu donc? lui dit M. Ménier en l'abordant.

— Ah ! dit-elle avec impatience, ce M. du Luc est d'une fatuité !

— Il est complaisant du moins, fit M. Ménier d'un ton sombre ; il a empêché de chanter la ballade qui te déplaît tant.

— Pourquoi me déplairait-elle, puisque je ne la connais pas? dit madame d'Houdailles.

— Soit, dit M. Ménier, dont le visage avait une expression sinistre ; je la chanterai une autre fois. Puis il murmura tout bas : Et je finirai peut-être par la jouer.

L'air de son frère parut déterminer madame d'Houdailles à une grande résolution ; elle se dit à son tour :

— C'est le seul moyen de prévenir un malheur.

C'est une admirable faculté de la plus parfaite créature de Dieu que celle qui lui donne le pouvoir de cacher ses sentiments. C'est le principe de toute sociabilité, et chose horrible à penser et plus horrible encore à dire, mais il faut bien le reconnaître, le mensonge est l'ingrédient le plus nécessaire au maintien des relations sociales. Que chacun osât proclamer hautement ce qu'il pense de lui-même et ce qu'il pense des autres, et ce serait la dispersion générale de toute réunion, à supposer même que l'on ne mît en jeu que les vanités. Jugez donc de ce qui arriverait s'il fallait mettre au jour tous les mauvais désirs, toutes les méchantes actions : soyez-en sûr, la société humaine ne résisterait pas à une confession générale, et nous nous en retournerions tous dans les bois, chacun avec sa tanière et tout au plus sa femme.

Mais ce sujet archiphilosophique ne peut recevoir tous les développements qu'il exige, il me suffira seulement pour faire comprendre à mes lecteurs que, malgré tous les nombreux petits incidents que nous avons racontés plus haut, le retour au château et le commencement du souper furent d'une gaîté et d'un entrain délicieux. Quant à madame Ménier, jamais elle n'avait été si rayonnante. Elle était belle à force de bonheur, et comme il arrive toujours quand la maîtresse de la maison le veut et le sait faire, elle donne à ses convives l'allure et le ton qu'il lui plaît. Sommerive ne se doutait de rien, Victor oubliait vite, du Luc savait être ce qu'il voulait paraître, et madame d'Houdailles jouait aussi

son rôle avec assez de bonheur. Mais parmi les plus gais il fallait citer M. Ménier; il interpellait tout le monde, provoquait les toasts, animait le repas au point que sa femme lui en fit des compliments, et attribua l'excès de cette joyeuse humeur à la présence de madame d'Houdailles.

Cependant la bruyante gaîté de son frère alarmait la marquise, et elle essaya plusieurs fois de la calmer comme si elle eût découvert un effort qui pouvait lui coûter cher. M. Ménier n'en tint compte, et, comme s'il eût craint que sa raison ne se laissât atteindre par les doux avis de madame d'Houdailles, il se mit à rire au point que peu à peu ses rires couvrirent toutes les voix. Quelques hommes ayant suivi l'exemple de M. Ménier, le bruit se changea bientôt en tumulte, les paroles en cris. Quel que fût l'entraînement d'une pareille scène, les femmes, qui d'abord avaient accepté cette folle orgie, parurent assez embarrassées, et quelques-unes avaient déjà fait signe à madame Ménier de se lever; mais elle avait paru ne pas les entendre. Madame d'Houdailles, de son côté, considérait son frère avec une sorte d'effroi et semblait incapable de prendre une pareille résolution, lorsque tout à coup il se passa une chose fort extraordinaire et qui dénoua cette scène d'une façon très-inattendue. A un moment où les paroles déjà incohérentes et les rires devenus sinistres de M. Ménier avaient amené un silence presque général, Catherine, la cuisinière, parut au milieu de la salle du banquet, et, appuyant avec plus d'autorité encore que de familiarité sa main sur l'épaule de M. Ménier, elle lui dit d'une voix impérative :

— Monsieur, il est temps de se coucher.

Comme si cet homme eût été frappé par une baguette magique, cette gaîté forcenée s'apaisa tout à coup, il regarda Catherine d'un air hébété, et murmura comme un enfant mutin :

— Je veux rester.

— Il est temps de me suivre, monsieur, dit Catherine avec un accent presque menaçant.

— J'y vais! j'y vais! dit M. Ménier en se levant, la tête basse, et suivant Catherine qui l'emmena aussitôt.

On doit penser quel effet produisit cet incident sur tous ceux qui en furent témoins. Un étonnement profond se ma-

nifesta dans toute l'assemblée, et madame Ménier laissa échapper un geste de rage. Mais ses efforts furent vains pour organiser quelques contredanses, on prétexta les fatigues de la veille et de la journée, et au bout d'une demi-heure tout le monde était parti et les habitants du château eux-mêmes étaient rentrés chacun dans son appartement.

VISITES NOCTURNES.

Une nuit passée en danse, une journée passée en chasse, une autre nuit passée en festin, vainquirent les plus vives préoccupations, et un quart d'heure après qu'ils furent chez eux, Sommerive, Victor et du Luc dormaient du plus profond sommeil. Mais les femmes ont, en fait de veilles, une faculté qui semble infatigable. Quelques minutes après que le château fut redevenu calme et muet, Clara sortit de sa chambre, se glissa doucement le long du corridor qui le traversait dans toute sa longueur, monta un escalier dérobé et frappa à une porte matelassée. On fut quelque temps sans venir lui ouvrir, elle refrappa avec force, et bientôt elle entendit une voix grondeuse qui lui demanda à travers la porte qui était là.

— Moi, Clara, madame d'Houdailles.

La porte s'ouvrit et elle vit Catherine, Catherine, les yeux rouges et tout en larmes, dont les vêtements en désordre attestaient une lutte violente.

— Bonne Catherine, lui dit madame d'Houdailles en lui tendant la main, que fait-il maintenant?

— Il est apaisé, il dort, dit Catherine en contenant ses larmes.

— Vous êtes arrivée à temps, Catherine; un moment plus tard, il avait une attaque devant tout le monde.

— C'est ce que madame eût bien voulu, reprit Catherine d'un ton brusque.

— Catherine! dit doucement madame d'Houdailles, mais avec un accent de reproche.

— Eh! madame, fit la belle fille avec sa rude franchise et sa parole vulgaire, un mari qui tombe du haut mal est

une si bonne excuse pour qu'on vous pardonne un amant.

Tout le secret de cette histoire venait d'être formulé en ces quatre mots brutaux, mais devant lesquels il n'y avait pas à chercher de subterfuge. Madame d'Houdailles tressaillit en baissant les yeux et ne répondit pas.

— Je voudrais voir mon frère, reprit la marquise.

— N'entrez pas, dit Catherine avec vivacité : c'est inutile pour lui et trop pénible pour vous.

— Hélas! dit madame d'Houdailles, je croyais que cette terrible maladie était passée, car je n'osais en parler dans mes lettres, vous devez le comprendre. C'est donc un mal incurable?

— Oh! dit Catherine, non, madame ce n'est pas un mal incurable; mais ce n'est pas des remèdes d'apothicaire qu'il lui fallait. Le bonheur eût pu le guérir. Il ne l'a pas trouvé, et maintenant c'est une affaire finie.

Madame d'Houdailles ne put s'empêcher de remarquer cette rudesse d'expression. Alors elle lui dit, en la regardant avec attention :

— Et dans les paroles incohérentes qu'il prononce quelquefois dans son délire, n'a-t-il fait aucune allusion à ce qui s'est passé aujourd'hui?

— Je ne puis pas vous dire s'il avait une idée à propos d'aujourd'hui, mais il a plus de vingt fois répété la fin d'un couplet de la *Ballade de Saint-Métral :*

L'une est ma sœur,
L'autre est ma femme;
Laquelle des deux est l'infâme?
Laquelle des deux doit mourir?

— Oh! s'écria madame d'Houdailles en pâlissant, il a dit cela?

— Oui, madame, reprit Catherine; et, tenez, croyez-moi, un jour d'attaque ça finira mal; il arrivera un malheur. Mon Dieu! reprit-elle avec des sanglots, si je n'étais parvenue à le calmer aujourd'hui, il eût été la tuer au milieu de tout le monde. Madame est folle, voyez-vous, de le braver comme ça. Elle n'a pas voulu aller avec vous, c'est tout simple : elle attendait M. Arthur.

— M. de Cancel est venu ici aujourd'hui? dit vivement la marquise.

— Croyez-vous, répliqua brutalement Catherine, que ce soit pour le plaisir de visiter mon pot-au-feu qu'elle soit restée?

Le ton, l'expression de cette réponse blessèrent vivement madame d'Houdailles; comme femme du monde autant peut-être que comme belle-sœur de madame Ménier, il lui était affreux d'entendre parler ainsi de la femme de son frère par sa propre servante. Mais cette fille s'était dévouée à servir M. Ménier, à le protéger contre l'effrayante infirmité dont il était frappé; elle seule au monde avait sur lui une autorité qui rendait ses attaques moins terribles, et qui surtout, comme nous l'avons vu, les dérobait aux yeux du monde. Il fallait donc accepter sans se récrier tout ce qu'elle se croyait le droit de dire. Ce qui rendait encore cette nécessité plus impérieuse, c'est que Catherine n'avait jamais voulu être payée de ce cruel sacrifice, et que c'était de sa part un véritable dévouement. Quel en était le secret? voilà ce que madame d'Houdailles ignorait, mais ce qu'elle n'osait pas lui demander. Elle n'avait pas répondu à ce que Catherine lui avait dit, alors celle-ci reprit :

— Vous, madame, ne pourriez-vous lui faire entendre raison? car, enfin, ce n'est déjà plus une jeune femme, madame Ménier; il y a un âge pour tout, et si elle ne veut pas que ça finisse mal, elle devrait y prendre garde.

— Eh bien, Catherine, dit madame d'Houdailles, je verrai, j'essaierai.

— Il faut dire aussi qu'elle ne vous aime guère, Madame, et que ce n'est pas sûr qu'elle veuille vous écouter.

— Ce n'est pas à elle à qui je m'adresserai, et si M. Cancel n'est pas un misérable...

Catherine leva les yeux au ciel, comme si elle disait « Dieu fasse que vous réussissiez! » Puis elle s'écria tout à coup :

— Allez-vous-en, madame, le voilà qui s'éveille.

On entendit la voix de M. Ménier appeler doucement Catherine.

— Il paraît tranquille, dit madame d'Houdailles.

— Allez-vous-en! allez-vous-en! dit Catherine en entrant

dans la chambre et en fermant la porte avec violence. Cette seconde porte était soigneusement matelassée comme la première, et madame d'Houdailles ne put rien entendre. Elle sortit de cet appartement pour rentrer chez elle et se glissa légèrement, comme elle avait fait le long du couloir, et arriva jusqu'à sa porte. Mais au moment d'entrer il lui sembla entendre du bruit dans sa propre chambre, elle s'arrêta épouvantée. Certainement on y marchait à tâtons et en même temps on parlait à voix basse.

— Ne vous cachez pas, Clara, disait cette voix... n'ayez pas peur... c'est moi... Arthur.

Puis on s'arrêtait comme pour attendre une réponse, et, comme elle ne venait pas, on recommençait la perquisition. Madame d'Houdailles, qui d'abord avait éprouvé une véritable terreur, ressentit en ce moment une vive indignation contre l'insolente audace de cet homme. Elle avait envie d'appeler; mais à qui demander protection dans cette maison? à son frère plongé dans un état d'anéantissement effroyable, et que la vue d'Arthur de Cancel pouvait tuer ou pousser à un crime? A sa belle-sœur, complice de cet homme? A des domestiques, pour ajouter un scandale de plus aux scandales dont ils étaient sans doute témoins? Le seul parti à prendre était de se retirer dans quelque appartement éloigné, et d'attendre que cet homme, fatigué d'une recherche inutile, se retirât aussi. Mais dans cette saison de l'année le jour arrive vite, et déjà les premières lueurs commençaient à éclairer les fenêtres du couloir où se trouvait madame d'Houdailles. Or, il pouvait plaire à cet homme d'attendre assez pour qu'un jardinier le vît sortir par la fenêtre peu élevée de cet appartement, et c'était encore pis que d'avertir. Au milieu de ces cruelles alternatives, madame d'Houdailles entendit le bruit d'un briquet, puis elle entendit le grincement d'un flambeau sur le marbre; on venait d'allumer une bougie. Cet excès d'audace fit sur madame d'Houdailles une telle impression, que, sans calculer ni hésiter davantage, elle ouvrit brusquement la porte et se trouva en face de M. de Cancel. La colère lui avait donné une telle expression que celui-ci, qui s'était vivement avancé vers elle, recula en la voyant.

— Sortez, lui dit à haute voix madame d'Houdailles, sor-

tez, ou j'appelle pour vous faire chasser comme un laquais ou arrêter comme un malfaiteur.

M. de Cancel prit un air digne et sérieux, et lui répondit froidement.

— Je suis ici de votre aveu, madame.

— De mon aveu!

— Vous avez reçu la lettre que je vous ai écrite. Vous l'avez reçue, ajouta-t-il, et vous l'avez lue, car je vois ouvert sur cette table le volume qui sert à expliquer le chiffre. Je vous disais dans cette lettre que si à l'heure où tout le monde serait retiré je voyais s'éteindre votre bougie sans que votre croisée se fermât, je prendrais ce signal pour un consentement de me recevoir.

— C'est vrai, monsieur, dit madame d'Houdailles, et il a fallu un cruel concours de circonstances pour que rentrée chez moi et pressée d'en sortir, j'aie oublié de fermer cette fenêtre en emportant ma bougie. Mais mon absence doit prouver que je ne voulais pas ce qui est arrivé. Retirez-vous donc, je vous l'ordonne.

— N'avez-vous donc rien à me dire, Clara? reprit M. de Cancel d'un ton triste et suppliant.

Madame d'Houdailles parut hésiter devant cet accent désespéré qui démentait complétement l'inconvenante audace de sa démarche. Puis elle ajouta avec une noble franchise :

— Pardon, monsieur, j'aurais voulu vous parler, mais pas ici et pas à cette heure.

— Ailleurs, c'est difficile, dit Cancel; à une autre heure c'est impossible, car tous vos pas sont épiés, et une absence d'une demi-heure serait comprise et devinée.

— Qui donc, s'écria madame d'Houdailles avec hauteur, ose s'attribuer un pareil droit?

Arthur baissa la tête sans répondre, et madame d'Houdailles continua

— Je devine, monsieur : cette jalousie qui m'a déjà sacrifiée existe encore toute-puissante.

— C'est plus que de la jalousie, Clara, c'est une vengeance, car elle sait, elle comprend que je vous aime toujours.

— Vous, son amant! s'écria madame d'Houdailles dont le

cœur se souleva d'une indignation où l'amour blessé parlait encore plus que la dignité du caractère.

— Sa haine pour vous en est la meilleure preuve.

— Il m'importe peu de savoir ce que s'imagine la folle jalousie de Claire, dit madame d'Houdailles; mais, si vous êtes un homme d'honneur, vous briserez des liens qui portent le désordre dans une famille et qui tueront, c'est le mot, mon malheureux frère.

— Je ne le puis, dit Arthur d'un air sombre, à moins que vous-même ne vous sentiez capable du plus héroïque sacrifice.

— Pour sauver mon frère je pourrai tout.

— Vous êtes veuve, Clara; vous êtes libre. J'ai un nom honoré dans le monde...

— Sortez, monsieur, sortez! s'écria vivement la marquise.

— Ecoutez-moi.

— Sortez, répondit madame d'Houdailles avec une telle colère que M. de Cancel, l'ayant saluée sans répondre, passa rapidement devant elle et quitta la chambre en sortant par la porte. Et elle entendit peu à peu le bruit de ses pas se perdre dans le château.

UN ESPRIT DE QUARANTE ANS.

Madame d'Houdailles était restée un moment anéantie devant tant d'audace. Enfin elle se décida à prendre un moment de repos; mais l'inquiétude que lui causait l'état de son frère, la position étrange où elle se trouvait, éloignèrent longtemps le sommeil. Ce ne fut que dans la matinée que la fatigue l'emporta, et la journée était déjà assez avancée lorsqu'elle s'éveilla. La marquise sonna.

La haine de la servante a d'admirables instincts pour se venger de ses maîtres. En effet, à peine la chambrière fut-elle entrée, qu'elle s'empressa de demander des nouvelles de madame. Madame paraissait bien fatiguée; madame avait donc passé une bien mauvaise nuit? Ce n'était pas étonnant, car on ne pouvait pas dormir dans ce château, où l'on entendait toute la nuit des allées et venues.

Ce commérage allait son train et menaçait de continuer

avec une effrayante rapidité, lorsque madame d'Houdailles dit à la leste chambrière :

— Ce n'est pas vous, ce me semble, qui entrez chez moi le matin quand je sonne ; c'est Lise.

Lise était la grosse et fidèle Auvergnate qu'on a déjà vue au commencement de cette histoire.

— C'est vrai, dit la femme de chambre parisienne ; mais j'avais pensé que madame voulait se faire coiffer et habiller sur-le-champ, car il est si tard.

— Quand j'aurai besoin de vos services, je vous le ferai dire, reprit madame d'Houdailles. Envoyez-moi Lise.

La chambrière se retira et Lise arriva bientôt, et la marquise fut on ne peut plus surprise des gros yeux fâchés qu'elle promena autour de la chambre en entrant.

— Eh bien, qu'as-tu ? lui dit sa maîtresse.

— Je n'ai rien, fit celle-ci d'un ton bourru.

— Ah çà, dit madame d'Houdailles, explique-toi ; qu'y a-t-il ? que se passe-t-il ?

— Est-ce que je sais ce qui se passe, moi ? dit Lise ; je croyais que la nuit était faite pour dormir, et je dormais pendant que...

— Pendant que... répéta madame d'Houdailles en se levant avec colère... t'expliqueras-tu ?...

— Dame, madame, fit Lise, c'est le valet de chambre de M. du Luc qu'a dit ça... qu'un monsieur était sorti de votre chambre à ce matin.

—Horreur ! s'écria madame d'Houdailles : je suis tombée dans de pareils propos ! Envoyez chercher des chevaux, je pars dans une heure, à l'instant même je quitte cette maison.

— Mais, madame...

— Pas un mot de réponse : je veux partir.

Lise sortit et madame d'Houdailles demeura seule ; alors seulement elle se laissa aller à pleurer, maudissant M. de Cancel et surtout sa belle-sœur, désespérée d'abandonner son frère, prévoyant un dénoûment tragique aux intrigues coupables de Claire, mais ne se sentant pas le courage de s'y mêler pour les faire cesser au prix de son honneur et de son repos. Elle était véritablement désespérée, car elle ne voyait pas que sa fuite fût une justification, et l'idée lui vint tout à coup que s'il plaisait à M. de Cancel de partir

comme elle, sa fuite deviendrait un motif d'accusation de plus. Dans une telle conjoncture, madame d'Houdailles ne voulut pas quitter le château sans laisser à quelqu'un l'explication de sa conduite. A son frère? c'était impossible; à sa belle-sœur? c'était inutile; à Victor? pouvait-elle se mettre sous la protection d'un enfant? à M. du Luc? il était trop habile à tirer parti du moindre avantage qu'on pourrait lui laisser prendre; et une femme comme madame d'Houdailles, se confiant à lui, ferait bien plus que se compromettre : elle s'engagerait. Restait M. de Sommerive homme d'un âge déjà mûr, dans une position grave, élevée, d'un caractère estimé, d'un esprit sage, réunissant enfin toutes les qualités probables d'un confident. Madame d'Houdailles le choisit, et le fit prier de monter chez elle.

Lorsque M. de Sommerive arriva, il était embarrassé et avait un air de retenue pincée qui dès l'abord donna à la marquise le regret d'avoir fait cette démarche. Mais le premier pas était fait, et reculer eût été plus maladroit que de se confier à M. de Sommerive; madame d'Houdailles aborda donc franchement la question.

— Vous savez sans doute ce qui se passe ici, monsieur?

— Non, madame, non; je l'ignore absolument.

— Vous n'avez rien entendu dire sur mon compte, monsieur? reprit la marquise avec autorité.

— Je fais très-peu d'attention aux propos qui se tiennent autour de moi, madame.

La marquise regarda M. de Sommerive, qui se tenait précieusement enfermé dans un air mystique et glacé. Cet air voulait dire absolument : Madame, je puis rester poli vis-à-vis de vous en ayant l'air de ne rien savoir; mais mon opinion est faite, et je ne suis pas homme à me laisser duper par de fausses protestations, si habilement qu'elles soient faites.

Madame d'Houdailles le comprenait ainsi, car elle s'inclina lentement en disant :

— Veuillez m'excuser, monsieur, je me suis trompée. Recevez aussi mes adieux.

— Quoi! vous partez, madame! s'écria M. de Sommerive.

— J'attends des chevaux, monsieur, et dans une heure je ne serai plus ici.

M. de Sommerive parut si frappé de cette soudaine détermination, elle l'étonnait à un tel point qu'il considérait madame d'Houdailles comme quelqu'un qui a perdu l'esprit. Enfin il lui dit :

— Permettez-moi de vous demander si vous avez bien réfléchi à un pareil départ, si vous ne cédez pas à l'entraînement d'un sentiment trop vif.

La marquise se méprit au sens de ce dernier mot et répondit :

— La colère est une mauvaise conseillère, je le sais, monsieur. Mais ce premier mouvement passé me laisse encore dans la résolution de quitter ce château.

La figure de M. de Sommerive changea de surprise et il répondit :

— C'est la colère qui vous fait partir ?

Madame d'Houdailles le regarda de la tête aux pieds, et après un moment de silence elle lui dit :

— Oui, monsieur, la colère ou, si vous l'aimez mieux, l'indignation, ou si vous le voulez encore, la honte que j'éprouve de ce qui se fait, de ce qui se dit et peut-être aussi de ce qui se passe.

Cette déclaration fit tout aussitôt l'effet nécessaire en pareille circonstance. Le sévère M. de Sommerive, qui semblait ne pas vouloir de la confidence de madame d'Houdailles, fut pris du plus violent désir de l'entendre ; et au lieu de se retirer comme lui ordonnaient le geste et la parole de la marquise, il répondit :

— Cependant, madame, cet entretien avait un but?

— Auquel, monsieur, je ne crois pas pouvoir arriver, et par conséquent cet entretien est inutile.

— Mais, madame, reprit M. de Sommerive, qui peut vous faire croire à cette inutilité? Vous ne doutez pas, je l'espère, de mon empressement à faire tout ce qui peut vous être agréable.

Madame d'Houdailles sourit d'un air ironique et repartit :

— Eh bien, monsieur, puisque vous désirez faire quelque chose qui me soit agréable, soyez assez bon pour présenter mes adieux à madame Ménier, et m'excuser auprès d'elle de mon départ précipité.

— Mais, madame, dit de Sommerive, madame Ménier sera désolée, et j'ose vous conseiller de ne pas partir.

— Nous ne nous comprenons pas, à ce je que vois, monsieur; une seconde fois, veuillez m'excuser de vous avoir dérangé.

— Tout à coup la porte de l'appartement s'ouvrit vivement, et madame Ménier parut.

FEMME ET SŒUR.

Madame Ménier était pâle; sa figure, d'ordinaire si souriante, avait une expression menaçante; ses yeux brillaient d'une colère qu'elle ne pouvait dominer. A l'aspect de M. de Sommerive elle se contint et essaya de reprendre le ton doux et caressant avec lequel elle parlait sans cesse; mais sa voix hésitait et tremblait lorsqu'elle dit :

— Que vient-on de me dire, chère Clara? vous partez!

La marquise eut peur d'une explication avec madame Ménier, et dit à M. de Sommerive, qui s'inclinait pour sortir :

— Demeurez, monsieur, nous n'avons rien à nous dire, ma sœur et moi, que vous ne puissiez entendre.

Monsieur de Sommerive s'arrêta; madame Ménier lui lança un regard qui le fit trembler.

— Je ne savais pas que M. de Sommerive, dit-elle, fût le confident de vos projets de fuite.

— Je les lui apprenais à l'instant où vous êtes entrée, dit la marquise.

— Et vous lui en avez sans doute dit le but?

— Je ne lui en ai pas dit les raisons, reprit madame d'Houdailles avec une dignité glacée.

— Je suis ravie d'être venue à temps pour les apprendre.

— Je m'imaginais que vous les connaissiez, dit madame d'Houdailles en clouant pour ainsi dire sa parole par un regard menaçant au front de madame Ménier.

Mais l'exaspération de celle-ci ne sentait plus de frein, et elle repartit :

— Doit-on fuir ainsi ses anciens amis après deux jours! Cela n'est pas bien... à moins que ce soit pour aller en retrouver de plus chers.

Tant d'audace confondit madame d'Houdailles, qui demeura un moment muette tandis que M. de Sommerive l'examinait comme s'il voyait enfin aborder la véritable question. Il parut avoir pitié de l'embarras de madame d'Houdailles et dit doucement :

— Aussi vous disais-je, madame, qu'il valait mieux ne pas partir.

— Ah ! dit madame d'Houdailles avec une indignation véritable, c'est là le sens que vous donniez au sentiment qui m'entraînait ?

— Madame... dit M. de Sommerive.

— Je n'ai qu'une chose à répondre à vous et à d'autres, monsieur, c'est que rien ne m'appelle hors d'ici, mais que quelque chose m'en chasse.

— Que voulez-vous dire? s'écria madame Ménier en prenant une attitude de tristesse désolée; la maison de votre frère vous paraît-elle insupportable parce qu'un accident plus rare que vous ne pensez peut-être est venu hier interrompre vos plaisirs? Vous saviez cependant ce qui en était.

— Ah! Claire, lui dit madame d'Houdailles avec amertume, est-ce ainsi que vous traduisez une résolution...

— Qui est une offense pour nous, Clara, dit madame Ménier; car si rien ne vous appelle hors d'ici, si quelque chose vous en chasse qu'est-ce donc, si ce n'est pas le déplorable état de votre frère?

Madame d'Houdailles parut prête à céder à l'indignation que lui causait cette ruse impudente; mais elle se contint en pensant à M. Ménier; plus calme elle répondit :

— Ma résolution est inébranlable; je laisse à chacun à lui donner l'explication qui lui paraîtra la plus utile à ses intérêts.

— Comme il vous plaira, ma chère, dit madame Ménier, mais n'oubliez pas que si cette explication est peu bienveillante, vous aurez mis vos amis dans l'impossibilité d'y répondre.

— Je n'attends de protection de personne, dit madame d'Houdailles, et je n'en ai pas besoin.

La porte s'ouvrit de nouveau, et Lise entra en disant :

— Madame, les chevaux seront ici dans une demi-heure ;

— C'est bien, dit la marquise, je serai prête.

Madame Ménier s'approcha de sa belle-sœur; et, lui prenant la main avec une sorte de rage convulsive, elle lui dit à voix basse :

— Ce n'est pas possible, Clara, vous ne partirez pas!

— Je partirai, madame!

— Vous avez rencontré M. de Cancel, vous l'avez vu cette nuit; je le sais, j'en suis sûre; vous voulez fuir ensemble, reprit madame Ménier les dents serrées, les lèvres tremblantes et la voix sifflante : vous ne partirez pas, ou vous m'écraserez sous les roues de votre voiture.

Cette menace, l'expression égarée de madame Ménier épouvantèrent la marquise; elle fit un signe à M. de Sommerive, qui sortit.

— Claire, dit la marquise, vous êtes folle?

— Un mot, et je verrai ce qui me reste à faire, lui dit madame Ménier : partez-vous avec lui, oui ou non?

— Je pars seule, et je ne reverrai volontairement M. de Cancel de ma vie.

— Volontairement! répéta madame Ménier.

— Je ne suis pas à l'abri d'une persécution, et je puis le rencontrer malgré moi, comme je l'ai rencontré ici, dans ma chambre, cette nuit.

— Oh! misérable que je suis! dit madame Ménier avec une douleur forcenée; il vous aime encore, il vous aime toujours!

— Eh bien! reprit madame d'Houdailles, sachez le traiter comme il le mérite, rompez avec un homme qui n'est pas digne de vous!

— Pour qu'il vous puisse aimer, n'est-ce pas? dit madame Ménier, pour que vous deveniez sa femme, car vous l'aimez aussi... vous l'aimez... n'est-ce pas? Et ses yeux dévoraient la marquise.

Madame d'Houdailles n'avait jamais vu passer devant elle ces passions violentes, excessives, qui ne connaissent plus aucun frein, qui n'écoutent aucune raison; elle s'indigna contre la supposition que renfermaient les dernières paroles de madame Ménier.

— Que je l'aime ou non, il y a un abîme entre nous.

— Folle! lui dit madame Ménier, vous vous croyez forte contre votre amour. Vous le serez un jour, un mois; mais

quand il s'attachera à vos pas à toutes les heures, à tous les instants, vous finirez par l'écouter, et quand vous l'écouterez il sera justifié.

— Je vous ai déjà dit que je ne reverrais jamais M. de Cancel.

— Eh bien ! reprit madame Ménier, donnez-moi un gage de votre bonne foi. Mariez-vous.

La proposition parut si outrageante à madame d'Houdailles qu'elle ne put s'empêcher de lui répondre :

— Croyez-vous donc que le mariage soit une garantie inviolable contre un amour tel que celui que vous me supposez ?

— Je vous comprends. Vous me reprochez ma faute, Clara, dit madame Ménier ; vous êtes bien fière parce que la vertu vous a été facile. Vous n'étiez pas enchaînée à un malheureux...

— Une pareille explication serait trop affreuse, dit madame d'Houdailles, veuillez m'en dispenser.

— Oh ! que vous êtes bien comme toutes vos pareilles, femmes sans cœur, impitoyables parce qu'elles n'aiment rien, et qui sont si heureuses de condamner, qu'elles refusent d'entendre !

— Je ne vous juge pas, Claire, dit plus doucement la marquise, je ne veux pas vous juger ; mais comprenez vous-même que j'aurais mieux fait de ne pas venir et qu'il est nécessaire que je parte.

— Mais il part aussi, madame, et vous le saviez, dit madame Ménier.

— Mais enfin, reprit madame d'Houdailles, suis-je donc l'esclave de vos caprices jaloux ? Je partirai parce que cela me plaît, parce que je le dois, parce que je ne veux pas être en butte aux espionnages de vos valets et aux propos de vos amis.

Madame Ménier eut un mouvement furieux de rage impuissante, mais elle se calma soudainement et reprit d'un ton larmoyant :

— Et que dirai-je à mon mari pour lui expliquer votre départ ?

— Ce que vous voudrez ; vous pourrez même m'accuser à votre aise.

— Il ne me croira pas, et Dieu sait ce qui m'en arrivera!

— Eh bien, madame, dit la marquise d'un air résolu, j'irai moi-même lui apprendre mon départ, et je me charge de le lui faire comprendre comme venant de motifs qui vous sont tout à fait étrangers.

A l'instant même on annonça que les chevaux venaient d'arriver, et madame d'Houdailles quitta sa belle-sœur en lui disant qu'elle allait se rendre auprès de M. Ménier.

Dans un moment de vivacité la marquise avait promis à madame Ménier plus qu'elle n'eût voulu. En effet, à peine fut-elle à la porte de l'appartement de son frère qu'elle sentit le courage lui faillir. Quel prétexte prendre? quelle raison donner?

Elle laissa un peu au hasard à la servir et entra dans la chambre de M. Ménier. Il était debout derrière le carreau d'une fenêtre qui avait vue sur les communs du château. En entendant entrer quelqu'un, il se retourna et reconnut sa sœur. Elle fut épouvantée de l'horrible pâleur de ses traits, de l'air de désespoir sombre qui avait succédé à son expression habituelle de bonhomie.

— Ainsi tu pars? lui dit-il en s'approchant d'elle.

Cette interpellation directe surprit la marquise, qui balbutia, et à laquelle M. Ménier dit avant qu'elle eût le temps de répondre :

— Tu pars, je le sais, et je sais pourquoi. Tu fais bien, tu n'as pas autre chose à faire, et je t'en remercie.

Il lui prit la main et ajouta plus tristement encore :

— Adieu pour longtemps, adieu pour toujours, peut-être!

— Oh! je reviendrai, dit madame d'Houdailles avec des larmes.

M. Ménier ne répondit que par un sourire glacé.

— Mais, lui dit madame d'Houdailles consternée, si tu dois m'en vouloir ainsi, je resterai, je vais rester.

— Rester! s'écria M. Ménier avec une colère qui fit tressaillir sa sœur : non, non, il faut que tu partes, c'est la condition nécessaire. Ils t'ont forcée de quitter le château, ils t'ont chassée de chez moi; mon tour est venu, je suis libre à présent, et ce sera bientôt fait.

— Que veux-tu dire, Edouard? reprit madame d'Houdailles; que signifient ces paroles?

— Rien, rien, dit M. Ménier en haussant les épaules.

Madame d'Houdailles le regarda avec une terreur inquiète dont M. Ménier s'aperçut.

— Ah! lui dit-il avec une amère tristesse, n'aie pas peur: le démon n'est pas toujours avec moi, je ne suis pas fou... Mais c'est affreux, ma pauvre sœur, d'avoir rêvé un peu d'amitié près de moi après quinze ans de solitude, et de tout perdre...

— Est-ce pour moi que tu parles ainsi, pauvre frère? Est-ce mon amitié dont tu doutes? Oh bien! je resterai, je resterai malgré toi!

— Non, Clara, non, ne reste pas. Pourquoi serais-tu le témoin d'une catastrophe inévitable?

— Mon frère!...

— Tu n'es ni une femme sans courage ni une femme sans raison; tu dois prévoir la fin de tout ceci, et tu combattrais mes projets par des paroles, que tu les approuverais au fond de l'âme. D'ailleurs toutes mes dispositions sont prises et personne n'aura à se plaindre de moi.

La marquise ne savait pas assez à quel genre de mal elle avait affaire; elle considérait son frère comme un homme dont la raison commence à s'altérer, et ne voulant pas discuter avec lui, mais frapper son esprit par une vive émotion, elle ouvrit la fenêtre et cria à Lise, qui était dans la cour:

— Renvoyez les chevaux, je ne pars pas!

M. Ménier en effet parut interdit de cette brusque résolution, mais après un moment de silence il reprit:

— N'importe! c'est résolu.

Et avant que sa sœur eût le temps de lui demander l'explication de ces paroles, il sonna et dit au domestique qui parut:

— Je vais m'habiller et sortir; qu'on mette des chevaux à une voiture. Priez M. le vicomte du Luc de m'attendre, j'ai à lui parler.

Il se tourne ensuite vers sa sœur et lui dit affectueusement:

— Avant de sortir, je te verrai, Clara.

— Tu me le promets? lui dit celle-ci.

— Je te le jure.

UN CŒUR DE TRENTE ANS.

La marquise sortit, et descendant rapidement au salon, elle arriva près du vicomte au moment où le domestique lui transmettait le désir de M. Ménier.

M. de Sommerive et Victor étaient dans le salon, mais madame d'Houdailles ne fit que leur rendre rapidement le salut froid et cérémonieux qu'ils lui adressèrent; elle s'avança vers du Luc et lui dit tout bas :

— J'ai un service à vous demander, monsieur; seriez-vous assez bon pour me suivre?

— Je suis à vos ordres, madame, lui dit du Luc avec empressement. Et tout aussitôt il entra dans le parc avec elle.

— Monsieur, lui dit vivement madame d'Houdailles, vous avez trop vécu dans le monde, vous en savez trop bien pénétrer les secrets pour que je sois obligée de vous expliquer longuement le motif de l'intervention que j'attends de vous; d'ailleurs je n'en aurais pas le temps. Mon frère vous a fait demander un moment d'entretien. Je crois, je suis sûre même qu'il s'agit de réclamer votre assistance pour une rencontre avec M. de Cancel, et je viens vous prier de prévenir ce combat.

— Ce combat ne peut avoir lieu, madame, du moins pour le moment, repartit froidement M. du Luc.

— M. de Cancel serait-il parti?

— Non, madame. M. de Cancel est blessé.

— Comment cela? dit rapidement madame d'Houdailles.

— C'est une blessure légère, madame; la colère de Victor l'a empêché de tirer avec sa justesse ordinaire.

— Mais quel a été le sujet de cette rencontre, monsieur?

— Ah! mon Dieu! répondit du Luc, la moindre chose, comme il arrive toujours quand les jeunes gens ont envie de faire leurs preuves. Victor prétendait que M. de Cancel ne s'était pas hier suffisamment excusé de sa maladresse quand il a tué cette malheureuse perdrix au-dessus de votre tête :

il prétendait aussi que M. de Cancel avait paru ne pas vouloir le saluer; nous sommes allés il n'y a pas deux heures trouver M. de Cancel dans la petite maisonnette où il se cache; ses réponses n'ont pas convenu à Victor, et comme nous avions apporté des pistolets, l'affaire s'est immédiatement terminée.

— Et c'est sur un prétexte aussi frivole qu'un homme comme vous a prêté sa présence à une pareille affaire? Vous me trompez, monsieur.

— Sur l'honneur, madame, il n'y a pas eu d'autres explications ni d'autres raisons apparentes de cette rencontre.

— C'est me dire qu'il y en avait de cachées.

— Je le pense comme vous, madame.

— Vous ne les connaissez pas?

— Vous faisiez tout à l'heure un si complet éloge de ma perspicacité que j'aurais mauvaise grâce à vous dire que je ne les soupçonne pas. La jeunesse n'admet pas les droits des autres, si anciens qu'ils puissent être.

— Vous aussi, monsieur? lui dit la marquise en interrompant Fernand. N'importe, monsieur, reprit-elle; veuillez me dire ce que vous répondrez à mon frère s'il vous adresse la demande que je suppose.

— Mais je ne sache rien de mieux à dire que la vérité telle que je vous l'avais dite.

— Alors, il fera comme moi, il vous demandera les raisons réelles de cette rencontre, et comme moi, il n'acceptera pas celles qui ne sont qu'apparentes et voudra savoir toute la vérité,

— Et je la lui dirai, madame.

— Vous oseriez?

— Cette vérité n'a rien qui puisse l'offenser, ce me semble!

— Monsieur du Luc, reprit madame d'Houdailles avec cet accent droit qui ne permet pas les restrictions mentales, parlons-nous franchement; s'il ne s'agissait que de moi, je vous laisserais l'opinion que vous avez et que je comprends; mais il s'agit de mon frère, il s'agit d'un combat... peut-être d'un suicide!

— Que dites-vous? reprit du Luc très-sérieusement.

— J'ai essayé de M. de Sommerive, c'est un pauvre homme; Victor est un enfant, un noble enfant cependant, et

ce qu'il a fait ce matin en est la preuve la plus manifeste. Vous êtes un homme, vous, à qui l'on peut confier le secret, l'honneur, le repos d'une famille tout entière; je le crois sincèrement et sincèrement je m'adresse à vous.

— Et aussi sincèrement, madame, repartit du Luc avec une émotion qui l'étonna lui-même, vous pouvez compter sur moi. Mais avant tout je pose mes conditions.

— Vos conditions?

— Oui, madame, reprit-il vivement : je suis venu ici pour essayer d'obtenir votre main ; je vous ai vue, et ce qui n'avait été qu'une spéculation sur votre fortune est devenu un désir de mon cœur. Dirai-je tout? Ç'a été encore plus, ç'a été le rêve de mon orgueil. J'ai pensé que si je vous obtenais, je serais peut-être plus fier qu'heureux. Eh bien, madame, ce rêve s'est enfui aussi vite qu'il était venu, car je vous ai crue coupable. Maintenant, à l'heure qu'il est, à ce moment enfin, je suis sûr de votre innocence sans qu'il soit besoin que vous me la prouviez.

— Et vous avez repris votre rêve? dit la marquise avec un air réservé.

— Non, madame, non; c'est parce que vous avez dû deviner mes sentiments que je m'explique ainsi avec vous. Du moment que vous me demandez un service, permettez-moi de séparer l'homme d'hier de celui d'aujourd'hui. Parlez-moi comme si vous parliez à votre frère, et ne vous alarmez pas de l'avantage que mon amour pourrait en tirer de vous. Je vous estime assez, madame, pour qu'un peu d'amitié, si je parviens à la mériter, me récompense de tout mon dévouement.

— J'accepte votre générosité, monsieur, lui dit madame d'Houdailles en souriant, et je puis vous dire avec la même franchise que si j'étais fort disposée à douter de la sincérité de vos sentiments amoureux, je n'ai jamais douté de votre loyauté en toute autre chose.

Du Luc s'inclina et répondit seulement :

— Maintenant, madame, je vous écoute.

Si la confidence de madame d'Houdailles était venue immédiatement après le mouvement rapide qui l'avait entraînée dans le jardin, elle l'eût abordée avec une parfaite liberté, comme on franchit sans y songer, dans une course

rapide, une porte devant laquelle on hésite lorsqu'il faut pour ainsi dire la franchir solennellement. Il y eut un moment de silence pendant lequel du Luc chercha à lire sur la physionomie de madame d'Houdailles ce qu'elle voulait et n'osait pas dire; enfin elle finit par laisser tomber avec embarras les paroles suivantes :

— Il faut que j'accuse quelqu'un, monsieur, et c'est douloureux...

Ils étaient arrivés, en parlant ainsi, au détour d'une allée qui menait à la petite porte du parc. A ce moment une femme traversa rapidement l'allée et sortit dans le bois. Madame d'Houdailles s'arrêta, du Luc ouvrit de grands yeux comme un homme surpris de n'avoir rien compris à une chose parfaitement claire.

— Madame Ménier ! s'écria-t-il.

— Je n'osais pas vous le dire.

— J'en sais assez, dit le vicomte, pour prévenir la rencontre que vous redoutez. Je crois entendre la voix de M. Ménier au salon; séparons-nous; il ne faut pas qu'il soupçonne que vous ayez pu m'avertir.

POSITION CRITIQUE.

Il était temps qu'ils se séparassent. A peine madame d'Houdailles se fut-elle glissée dans une allée prolongée par une haute et épaisse charmille, qu'elle vit son frère s'avancer rapidement vers M. du Luc. Elle eût désiré pouvoir entendre ce que M. Ménier avait à dire au vicomte, mais un sentiment de discrétion, plus encore que la crainte d'être découverte, la fit s'éloigner. Peu d'instants après, elle reconnut que Fernand avait tenu sa promesse, en voyant revenir M. Ménier seul et tellement absorbé dans ses pensées, qu'il ne semblait pas l'apercevoir, quoiqu'elle eût marché à sa rencontre.

— Je te remercie, lui dit-elle en l'abordant, de ne pas être sorti sans me parler.

— Je ne sors pas, dit tristement M. Ménier ; ou plutôt j'attendrai le retour de M. du Luc avant de sortir.

— N'as tu rien à me dire, Edouard, n'ai-je plus ta confiance ? reprit la marquise en le regardant avec une sorte de pitié craintive.

M. Ménier la regarda plus tristement encore.

— Ne sais-tu pas tout ce que je pourrais te dire? répondit-il.

— On ne confie pas seulement ses chagrins à ceux qu'on aime, on leur dit aussi ses projets et ses résolutions.

— C'est inutile quand ces projets sont irrévocablement arrêtés. Ton approbation n'ajouterait rien à ma force, ton blâme ne ferait que me chagriner sans m'empêcher de les accomplir.

— Edouard ! Edouard ! reprit madame d'Houdailles les larmes aux yeux, ce sera donc mon arrivée qui sera le signal d'une terrible catastrophe !... Pourquoi m'avoir fait venir ! Avant ces jours passés, avant que ma présence... eût éveillé des souvenirs éteints... vous viviez calmes... vous étiez heureux...

— Heureux ! répéta M. Ménier avec un accent qui glaça le sang de madame d'Houdailles; heureux !

Clara frémissait et de parler et de se taire, car elle redoutait qu'un mot imprudent de sa part ne vînt rendre à son malheureux frère une de ces commotions effrayantes qui le brisaient, et elle craignait de l'abandonner à des idées qui semblaient vouloir prendre une direction funeste. Dans cette horrible appréhension, elle le mena doucement du côté de la maison, persuadée que l'obligation de soutenir un entretien avec M. de Sommerive et avec Victor distrairait ses pensées du point fixe auquel elles paraissaient tendre. Mais ils ne trouvèrent au salon que M. de Sommerive, l'air singulièrement mécontent et blessé de la façon dont on recevait dans cette maison. Que le maître ou la maîtresse de la maison ne fussent pas dès le matin à la disposition de leurs hôtes, que madame d'Houdailles se dispensât de s'occuper d'eux, cela pouvait s'admettre avec beaucoup de complaisance ; mais que M. Victor, le neveu, sorti dès le matin, rentré à peine depuis une heure, s'échappât tout à coup comme un fou, pour s'élancer à travers le parc, sans s'excuser, et en le laissant tout seul, c'est ce qui venait d'arriver, et c'est ce qui paraissait tout au moins fort leste à

M. de Sommerive. L'honorable quarantenaire ne s'avouait pas à lui-même que son humeur eût été beaucoup moins vive si déjà madame d'Houdailles ne lui avait enlevé le vicomte du Luc, et s'il n'avait pu suivre de l'œil cette promenade tête à tête qu'on lui faisait passer sous les yeux sans la moindre retenue et le plus petit égard.

Madame d'Houdailles avait une telle conscience du malheur de son frère, qu'il lui semblait que tout le monde devait le comprendre, et qu'elle s'imagina trouver dans M. de Sommerive un homme qui mettrait comme elle tous ses soins à arracher M. Ménier à ses cruelles préoccupations. Celle-ci en entrant dit à l'honorable député :

— Comment! vous êtes seul, Sommerive?

— Vous voyez, dit celui-ci d'un ton piqué.

— Où donc est Victor?

— Votre neveu aurait les deux pieds foulés, repartit M. de Sommerive, que je ne me hasarderais pas plus qu'avant-hier à lutter avec lui. A sept heures il était déjà en campagne, à midi il était de retour; et à l'instant même il vient de se remettre à courir je ne sais où avant d'avoir pensé à déjeuner.

— Comment! dit M. Ménier d'un ton mécontent, on n'a pas encore déjeuné?

— Pas encore, que je sache, dit M. de Sommerive.

M. Ménier sonna vivement, et dit avec une sévérité rare chez lui :

— Servez à l'instant et priez madame de descendre.

M. Ménier fit un tour dans le salon pendant que madame d'Houdailles faisait à M. de Sommerive des signes que celui-ci s'obstinait à ne pas comprendre, soit inintelligence, soit humeur.

— C'est aussi un peu ma faute, dit tout à coup M. Ménier. J'ai si maladroitement été malade hier soir!

Ceci parut faire quelque effet sur M. de Sommerive, qui dit rapidement :

— Mon cher Ménier, vous êtes tout excusé et je vous avoue même que je n'espérais pas aujourd'hui votre compagnie, ni celle de madame Ménier, fort excusable de ne pas vous quitter en de pareils moments.

Si une femme comme madame d'Houdailles eût pu tra-

duire sa colère par des pensées brutales ou des mots grossiers, certes l'idée de donner des soufflets à M. de Sommerive lui serait venue en ce moment, et elle l'eût appelé des noms de butor, d'imbécile et de rustre. M. Ménier ne répondit pas, mais Clara remarqua, à son grand étonnement, que cette réplique de M. de Sommerive, au lieu d'irriter son frère, avait été bien accueillie par lui, car il repartit aussitôt :

— Cette pauvre Claire, au fait, est bien fatiguée, et j'aurais mieux fait de ne pas la faire prier de descendre.

— Vous avez raison ! s'écria vivement madame d'Houdailles, qui tremblait de ce qui allait arriver ; je vais l'avertir que nous déjeunerons sans elle.

La marquise n'avait pas achevé cette phrase que la fatale nouvelle qu'elle voulait prévenir arriva : le domestique qu'avait sonné M. Ménier reparut et dit aussitôt :

— Le déjeuner est servi, mais on n'a pas trouvé madame chez elle.

Madame d'Houdailles fut sur le point de faire à ce domestique des signes pour le faire taire ; mais elle craignait à la fois les regards de son frère et ceux de M. de Sommerive, et se hâta de dire :

— En vérité je deviens folle ; j'oublie que je l'ai priée de faire pour moi quelque chose qui l'a obligée à sortir un moment.

M. Ménier était complétement redevenu maître de lui, il parut accepter l'explication sans aucun soupçon, et dit d'un air tout à fait naturel :

— Eh bien ! Sommerive aura l'obligeance de se contenter de notre compagnie.

Malgré les efforts des trois convives, le déjeuner fut gêné, et cependant madame d'Houdailles et M. Ménier semblaient le prolonger à plaisir. En effet, chacun d'eux était dans l'attente d'un événement, et le fait d'être assis autour d'une table était une sorte d'occupation qui les empêchait d'être obligés de faire autre chose. Madame d'Houdailles surtout, qui craignait de voir son frère lui échapper, ne cessait de trouver de nouveaux prétextes pour ne pas quitter la table ; elle espérait, durant les minutes qu'elle gagnait ainsi péniblement, que madame Ménier rentrerait au château, que du Luc serait de retour. Mais M. de Sommerive n'y mettait pas

la moindre complaisance. Il n'était qu'à moitié assis sur sa chaise et ne voyait pas faire un mouvement à madame d'Houdailles sans avoir l'air d'être prêt à se lever. Toute l'habileté de la marquise était à bout lorsque tout à coup Victor reparut et entra dans la salle à manger.

INCONSÉQUENCE DE JEUNE HOMME.

Il semblait visiblement agité et au point que son oncle lui dit en se levant vivement :

— Qu'as-tu, Victor ? Que t'est-il arrivé ?

— Rien, mon oncle, rien, répondit celui-ci.

Madame d'Houdailles, redoutant le trouble de Victor, sans en deviner la cause, se hâta de dire :

— M. de Perdignan aura fait comme l'autre jour une course forcée, et le cœur lui bat sans doute très-fort.

Victor jeta un regard d'indignation sur madame d'Houdailles et répondit avec un accent amer :

— Oui, madame, c'est une course forcée, qui n'est peut-être pas si étrangère que vous le pensez à celle que j'ai faite pour vous rapporter votre mouchoir et...

Il s'arrêta tandis que madame d'Houdailles lui envoyait un regard suppliant. Mais déjà M. Ménier avait compris; M. Ménier s'était rappelé le billet trouvé dans le mouchoir, billet que sa sœur ne lui avait pas expliqué.

La marquise put voir une sorte d'incertitude dans la physionomie de M. Ménier. On eût dit qu'il comprenait que les paroles de Victor renfermaient une accusation, et que cette accusation n'était peut-être pas sans fondement. M. de Sommerive prenait de son côté des airs de plus en plus importants et résignés. Madame d'Houdailles éprouva un de ces mouvements d'indignation d'honnête femme outragée qui rejette sur les autres le dédain ou le soupçon dont on l'a frappée, et, sans calculer la portée de ses paroles, elle dit rapidement :

— Je serais fort obligée à M. Victor de s'expliquer plus complétement sur le but de cette course où il paraît que je suis intéressée, tout à fait à mon insu.

Victor était exaspéré, à ce qu'il paraît, car il répondit plus que brusquement :

— Je ne trahis les secrets de personne, madame.

— Mais j'aime assez à apprendre les miens, monsieur, dit avec hauteur madame d'Houdailles.

— Vous pouvez vous adresser à tout le monde pour cela, madame, répondit Victor.

— Vous oubliez à qui vous parlez, s'écria tout à coup M. Ménier devenu pâle et tremblant ; pensez-vous que j'aie fait venir ma sœur chez moi pour la laisser insulter par..... vous, par... le neveu de madame Ménier? car vous ne m'êtes rien, monsieur!

— Je le sais, monsieur, reprit modestement Victor; mais si je ne suis rien pour vous, vous n'en êtes pas moins pour moi un bienfaiteur, et je ne l'oublierai jamais.

— Le premier témoignage, le seul que j'en aurais voulu obtenir, Victor, dit M. Ménier d'un ton plus doux, ce sont les égards de la politesse la plus simple pour ma sœur.

Victor parut plus embarrassé qu'on ne peut le dire; il comprit la justesse de l'observation de son oncle; mais ce sentiment ne pouvait lui faire vaincre le ressentiment qu'il éprouvait contre madame d'Houdailles, et il répondit en balbutiant :

— Je me serais bien gardé de dire rien qui pût paraître désobligeant à madame votre sœur, si elle-même n'eût pas paru vouloir donner une tournure ridicule à la course que je viens de faire.

—Vous êtes bien susceptible, monsieur, dit madame d'Houdailles; je croyais qu'on pouvait se permettre une plaisanterie vis-à-vis de vous sans que cela vous blessât au point de vous rendre injurieux.

On put voir qu'une réponse mordante errait sur les lèvres de Victor, mais il se contint et répondit d'un ton amer et triste à la fois :

— J'aurai le soin, madame, de ne plus m'exposer à manquer aux égards que mon oncle réclame pour vous... dans une heure j'aurai quitté le château.

— Toi aussi, s'écria tout à coup M. Ménier.

— Oui, mon oncle, dit Victor, et vous me pardonnerez, je

l'espère, cette résolution; elle est plus nécessaire que vous ne pourriez croire.

— Nécessaire! reprit M. Ménier.

Quelques larmes vinrent aux yeux de Victor; il hésita à répondre.

— Mais qu'y a-t-il? reprit M. Ménier en regardant sa sœur. Est-ce le reproche que je t'ai fait, Victor?...

— Non, mon oncle, non, je vous le jure; mais il le faut... je ne puis pas faire autrement.

— Que s'est-il donc passé, Clara?.... Il y a quelque chose que je ne comprends pas! Me diras-tu de quoi il s'agit?

— N'interrogez pas madame d'Houdailles, mon oncle; elle ignore complétement le motif de cette résolution.

— J'entends, je veux le savoir! je le veux! s'écria M. Ménier dont l'œil brilla d'une colère terrible, mais qui n'avait pas cette sinistre et incertaine expression qui annonçait les approches du mal horrible dont il était frappé.

— Il me le dira à moi, je l'espère, dit M. de Sommerive, qui intervint en voyant la discussion prendre une tournure si animée.

Victor, la tête basse, les dents contractées, ne répondit pas à cet appel qui semblait vouloir amener une conciliation, et se frappa le front avec violence. Madame d'Houdailles sentit qu'il fallait terminer une scène qui pouvait avoir un résultat plus sérieux que M. de Sommerive ne pouvait le croire. Elle se leva, et s'adressant avec une dignité froide à son frère et à M. de Sommerive, elle leur dit :

— Comme je suis certaine d'être pour quelque chose dans la détermination de M. Victor, je le remercie de sa discrétion, mais j'espère qu'il voudra bien me l'expliquer. M. de Sommerive, ajouta-t-elle avec un de ces regards que les femmes les plus pures savent trouver pour l'homme qui leur plaît le moins, lorsqu'elles veulent en obtenir une complaisance, je vous en prie, et je vous serai bien... bien reconnaissante de cette bonté, attendez-nous avec mon frère, et vous verrez que tout ceci n'est qu'un malentendu. Édouard, attends-moi ici avec M. de Sommerive; je vous apporterai à tous les deux cette explication que j'obtiendrai, j'en suis sûre, de M. Victor.

M. Ménier sourit amèrement et repartit :

— Ne crains rien, Clara, je ne m'éloignerai pas.

— Voulez-vous avoir l'obligeance de me suivre? reprit aussitôt madame d'Houdailles au jeune homme.

Victor s'inclina et obéit.

UNE AME DE VINGT ANS

A peine avaient-ils fait quelques pas en dehors du salon que madame d'Houdailles reprit avec vivacité :

— Eh bien, monsieur, vous expliquerez-vous enfin? me direz-vous ce que signifient ces réticences maladroites, ces insinuations injurieuses, cette résolution folle?

— Oui, madame, repartit Victor, je vous dirai tout, à vous, tout, sans ménagement pour personne.

Il hésita encore et reprit :

— Il le faut; d'ailleurs, je ne vous apprendrai rien que vous ne sachiez déjà; seulement, je croyais que vous la plaigniez comme moi et non que vous la trahissiez...

— Je ne trahis personne, monsieur, dit fièrement madame d'Houdailles.

— Et cependant, reprit Victor, M. de Cancel était chez vous cette nuit; il était au rendez-vous qu'il vous avait sans doute demandé par le billet que je vous ai remis et qu'il avait déposé sur le banc où je l'ai trouvé.

— Monsieur Victor, quand l'âge vous aura appris ce que c'est qu'une femme qui se respecte, vous ne lui jetterez pas de pareilles accusations avec cette légèreté et cette assurance.

— Il n'y était donc pas de votre consentement? dit Victor avec étonnement.

— Je vous ai demandé une explication, monsieur, dit madame d'Houdailles, mais je n'en ai point à vous donner. Remarquez, je vous prie, que je ne me suis mêlée en rien des choses qui vous concernent, et que vous avez fait le contraire. J'ai le droit d'obtenir ce que vous n'avez pas celui d'exiger.

— Soit, madame, reprit Victor; mais alors veuillez bien m'écouter sans m'interrompre. Quoique je ne vous doive aucun compte de mes actions, je vous les dirai toutes, je vous

en dirai le motif. S'il vous paraît blessant, je le regrette, mais c'est la vérité que vous voulez, la voici donc. Ce matin, madame, toute la maison savait (comment le savait-elle? je l'ignore), toute la maison, dis-je, savait que M. de Cancel avait passé la nuit dans votre chambre.

— Passé la nuit! répéta madame d'Houdailles avec un frissonnement d'indignation. Continuez, monsieur, reprit-elle ensuite, continuez.

— Je fus longtemps, reprit Victor, à croire ce que l'on me disait à ce sujet. Après ce qui s'était passé hier entre nous deux, après notre rencontre avec M. de Cancel, je ne pouvais m'imaginer que des relations que je ne qualifie pas, qu'une intelligence aussi intime pût exister entre vous.

Pendant qu'elle écoutait Victor, la marquise était devenue tour à tour rouge, pâle et glacée ; l'agitation de ses lèvres, la crispation de ses mains, attestaient le violent effort qu'elle était obligée de faire pour contenir les sentiments tumultueux que ces paroles soulevaient dans son âme.

— Vous souffrez, madame, reprit Victor, de m'entendre parler ainsi ; je cesserai, madame, si cela vous convient.

— Continuez, continuez, reprit Clara avec vivacité ; j'aime mieux la brutalité de vos accusations, bien claires et bien formulées du moins, que les ménagements insolents et les airs de pruderie blessée de certaines personnes; continuez, vous dis-je.

— Soit, madame, reprit Victor en se raffermissant dans sa résolution de tout dire qu'avait ébranlée l'agitation de madame d'Houdailles. Vous êtes libre, madame ; vous avez aimé M. de Cancel ; vous pouvez paraître ne pas savoir qu'une autre passion l'a consolé de votre perte, ou bien vous pouvez la lui pardonner : je n'ai jamais aimé, madame, je ne sais jusqu'à quel point l'amour peut être jaloux de ses triomphes passés et jusqu'où il peut aller pour les ressaisir ; ainsi je ne vous blâme ni ne vous condamne. Si j'osais même porter un jugement en cette circonstance, je vous excuserais, car je sais que c'est par une trahison qu'on vous a enlevée à l'amour de M. de Cancel. Mais enfin voilà huit ans que cela s'est passé, voilà huit ans qu'une autre femme paie des transes les plus terribles, de la vie la plus malheureuse la folle passion à la laquelle elle vous a sacrifiée ; car

M. de Cancel ne l'aime pas, madame; M. de Cancel a voulu la perdre et la punir du mal qu'elle vous a fait; lui seul est coupable dans tout ceci ; s'il ne vous avait pas demandé ce rendez-vous, vous ne le lui eussiez pas accordé, et si à votre arrivée il avait quitté la Normandie, comme il l'avait promis à ma tante, on n'eût pas vu éclater cette rivalité entre deux sœurs, rivalité qui amènera de si terribles catastrophes, si un hasard inespéré ne nous sauve tous. C'est poussé par cette terrible pensée, madame, que je me suis rendu ce matin auprès de M. de Cancel, décidé à lui chercher une querelle dont il était incapable de deviner le motif. En effet, je savais que lui mort, ma tante le pleurerait sans doute; mais, lui mort, elle ne se fût pas perdue par un éclat comme elle le fait peut-être maintenant. C'est pourquoi j'ai voulu tuer cet homme, pour la sauver, pour vous sauver aussi peut-être, madame, car s'il vous préfère à elle... elle fera tout pour vous perdre.

A mesure qu'il parlait, Victor semblait plus ému ; madame d'Houdailles l'écoutait avec moins de colère, et quoique encore émue de la dureté de ses accusations, elle s'étonnait d'écouter ce jeune homme qui n'avait pas une pensée pour lui dans tout ce qu'il avait fait.

Comme Victor s'était arrêté, la marquise reprit d'une voix plus douce :

— Je vous écoute, monsieur.

— M. de Cancel accepta ma proposition avec un empressement qui me montra qu'il n'en avait pas compris le motif; il s'imagina, comme du Luc, que je venais venger sur lui la perte d'une espérance personnelle ;que, destiné par ma tante à l'honneur de prétendre à votre main, je venais punir sur lui l'injure qu'il avait faite au violent amour que vous m'aviez inspiré.

— Vous auriez pu le désabuser, monsieur, dit madame d'Houdailles, et peut-être en reconnaissant que vos provocations avaient un motif presque sacré, il eût évité une rencontre qui nécessairement amènera un éclat fâcheux.

— Je suis bien coupable, bien coupable sans doute, madame, reprit Victor, mais il est possible que si je lui eusse dit pourquoi je venais à lui, il eût refusé de se battre avec moi : il m'a cru amoureux, il m'a cru jaloux; il s'est trompé,

madame : vous êtes belle, plus belle qu'aucune femme au monde, sans doute; vous avez cette grâce qui séduit, qui enivre, cet esprit qui charme et qui domine; mais vous aimez M. de Cancel, vous lui avez gardé pendant huit ans un amour fidèle ; et bien fou serait celui qui oserait prétendre à obtenir une place dans votre cœur. Non, madame, non, je ne vous aime pas; car si je vous aimais, oh! j'aurais tué cet homme!... cet homme que vous aimez, je l'aurais tué certainement.

La voix de Victor était devenue âcre et sifflante pendant qu'il parlait ainsi, et chaque fois qu'il disait à madame d'Houdailles : Je ne vous aime pas, ses yeux lançaient des éclairs de colère, et son visage prenait une expression de désespoir qui démentait, non pas la sincérité de ses paroles, car il croyait à ce qu'il disait, mais la vérité de ce qu'il croyait éprouver. Madame d'Houdailles de son côté, les yeux baissés, le cœur ému, écoutait cet amour qui s'ignorait et parlait si haut; elle comprenait, elle, que le repos et l'honneur de M. Ménier étaient le prétexte que Victor avait donné à la fureur inconnue qui s'était emparée de lui; elle craignait de lui répondre de peur de jeter une clarté soudaine dans l'obscurité tumultueuse de ces sentiments. Victor l'arracha à son embarras en reprenant presque aussitôt :

— Mais, enfin, il ne m'a pas deviné, et le combat a eu lieu. Je ne sais quel mauvais génie plane sur cette maison, mais j'avais fait donner à du Luc sa parole d'honneur de n'instruire ni ma tante ni son mari de cette rencontre ; mais il y a à peine une heure, pendant que vous étiez avec M. du Luc, quelqu'un est venu qui a dit avoir rencontré M. de Cancel blessé et qu'on rapportait dans sa maison... Elle l'aime, madame; sans doute vous comprendrez mieux que moi le mystère de cet amour ; vous êtes femme, vous savez peut-être comment il se fait qu'on puisse oublier à ce point le soin de son honneur et de sa réputation ; mais à peine eut-elle appris cette nouvelle, que, sans réfléchir que la soudaineté de sa sortie devait dire où elle allait, sans avoir pu maîtriser devant ses gens l'épouvante et la douleur dont elle avait été frappée, elle est partie aussitôt, emportée par une passion irrésistible et aveugle. J'en ai

été averti par une femme qui sait tout dans cette maison et dont la condute est aussi un étrange mystère pour moi. Catherine est venue me dire que ma tante avait quitté le château, et qu'elle allait sans doute chez M. de Cancel; c'est alors que j'ai fait, madame, cette course que vous avez trouvée tout à l'heure si ridicule. Je suis parvenu à atteindre ma pauvre tante avant qu'elle fût par trop éloignée de la maison ; était-ce mon devoir ou non? Je l'ignore; mais moi, son neveu, à qui elle a servi de mère, j'ai essayé de la protéger contre elle-même. Sans paraître comprendre où elle allait, j'ai voulu la ramener en lui disant que son mari la demandait et s'étonnait de son absence; elle ne m'a pas écouté; et alors dans l'entraînement d'un dessein que je croyais généreux, j'ai osé lui dire ce que j'ai fait pour l'arrêter dans cet abîme où elle se précipite; je me suis jeté à ses pieds, je l'ai implorée avec des larmes, je lui ai parlé de l'honneur de son nom, de son repos : je n'ai rien trouvé, madame, qu'une résolution inébranlable, une colère qui a soudainement oublié, non pas seulement toute la tendresse que j'avais pour elle, mais encore toute l'affection qu'elle a eue pour moi; elle m'a traité d'ingrat et de misérable, et lorsque j'essayais de lui faire comprendre que si je m'étais trompé, c'était pour avoir aimé son bonheur, elle m'a chassé; elle m'a chassé sans retour, madame, et, afin de me faire obéir, elle m'a dit qu'elle préférait plutôt avouer la vérité à son mari que de supporter ma présence pendant une heure dans son château. Vous voyez donc bien qu'il faut que je parte absolument, et vous voyez aussi combien il m'est difficile de dire à mon oncle le motif de mon départ.

La fin de cette étrange confidence avait jeté madame d'Houdailles dans une profonde préoccupation. Victor, de son côté, était absorbé par la pensée de la difficulté de sa situation. « Comment rester, disait-il, et comment partir? » Tout à coup madame d'Houdailles reprit, comme si une idée lumineuse venait la frapper :

— Elle vous a menacé, n'est-ce pas, d'avouer tout à mon frère?

— Oui, madame.

— Elle vous en a menacé pour vous obliger à partir! Eh

bien? reprit madame d'Houdailles après une assez longue pause, restez, monsieur Victor, restez.

— Voilà un étrange conseil, reprit celui-ci d'un ton méfiant. Auriez-vous donc besoin que ma tante, exaspérée par ma résistance, poussée à bout par l'inimitié de tous ceux qui devraient la protéger, fît ce terrible aveu à son mari et se perdît sans retour?

— De tous les soupçons que vous m'avez montrés, reprit tristement madame d'Houdailles, celui-ci est assurément le plus cruel; la trahison dont vous m'avez accusée en disant que j'avais accepté le rendez-vous de M. de Cancel, ne serait qu'un jeu auprès de celle-ci. Dans votre morale de jeunes gens, reprit la marquise avec amertume, une femme qui reprend son amant à celle qui le lui a enlevé, use sans doute de ses droits légitimes; mais je ne pense pas que vous puissiez trouver une excuse à la duplicité qui veut se servir de la passion d'une rivale pour la perdre. Faites donc ce qui vous plaira, monsieur, et veuillez me dire ce que je dois répondre à mon frère.

— Eh! le sais-je, madame? et lorsque c'est à vous que je me serais adressé pour vous demander conseil et appui, vous m'accablez pour un mot inconvenant sans doute. Mon Dieu, je le sens, mais je ne puis répondre dans le désordre où je suis; car, si vous le voulez, je resterai; mais si je reste, elle parlera, vous dis-je; elle parlera, et c'est moi qui l'aurai poussée à se perdre.

Madame d'Houdailles parut en ce moment vivement agitée; puis, après quelques minutes d'hésitation, elle prit tout à coup une résolution nouvelle.

— Monsieur Victor, dit-elle d'un ton ferme et déterminé, vous êtes un noble cœur; si vous ne me comprenez pas aujourd'hui, je suis sûre que vous me rendrez justice plus tard : restez, vous dis-je, et madame Ménier ne parlera pas; elle ne parlera pas, monsieur, parce qu'elle sait bien qu'elle n'a rien à apprendre à son mari.

— Que dites-vous! s'écria Victor en reculant involontairement. Il le sait! Son visage prit une expression de dédain, et il ajouta en baissant la voix : Et il le souffre!

— Oui, monsieur, il le souffre, et de sa part c'est plus de noblesse, plus de courage, plus de grandeur que vous ne

pouvez vous imaginer; c'est une effroyable histoire, monsieur, mais que je ne puis ni ne dois vous dire encore; seulement ne blâmez pas M. Ménier, ne condamnez même pas votre tante avant de savoir ce qui a pu la pousser à mal faire, et puisque vous avez trouvé près d'eux tendresse et protection, soyez indulgent pour tous les deux et attendez.

— Mais vous, madame, dit Victor, vous que j'ai crue coupable, vous que j'ai offensée!

— Ne nous occupons pas de moi, reprit madame d'Houdailles, rentrons au salon; et si vous voulez être bon jusqu'au bout, dites à votre oncle que c'est la réprimande qu'il vous a faite qui vous avait décidé à partir; que c'est un mouvement d'humeur, d'emportement : et peut-être Dieu fera-t-il que ce nuage menaçant suspendu sur nos têtes passe sans amener d'orage.

— Et ne me dites-vous rien, madame, dit Victor, pour me donner la force de rester?

— Croyez-moi, monsieur, repartit madame d'Houdailles, le ressentiment de madame Ménier sera bien vite effacé, et elle vous saura bon gré d'avoir compté sur sa justice et de n'avoir pas obéi à l'emportement de sa douleur.

— Je le crois, madame, dit Victor d'un air sombre; je resterai puisque vous le voulez, mais il me semble que quand je fais tout pour vous, il me semble que vous pourriez bien me dire un mot.

— Je vous remercie, reprit madame d'Houdailles tout étonnée de l'humeur que montrait Victor, je vous suis reconnaissante de ce que vous faites, soyez-en assuré.

— C'est trop, madame; c'est trop, reprit Victor d'une voix contrainte et émue; je n'en demande pas tant, et je resterai; n'en parlons plus.

SOTTISE.

A ces mots, il quitta madame d'Houdailles avec tous les signes d'un vive colère, et celle-ci, malgré toute sa pénétration de femme, ne put comprendre de quoi il pouvait lui en vouloir à ce point.

Elle le suivit et arriva dans le sa. , presqu'au moment où il arrivait lui-même; mais, pour que nos lecteurs puissent comprendre la manière dont il fut accueilli, il est nécessaire de rapporter la scène qui venait d'avoir lieu entre M. Ménier et M. de Sommerive.

— Je suis bien aise d'être seul un moment avec vous, lui avait dit M. Ménier ; j'ai à vous parler de choses graves à propos desquelles je serais charmé de connaître vos sentiments.

— Je suis tout à fait à vos ordres, reprit M. de Sommerive, amadoué par cette déclaration, sans cependant dépouiller tout à fait le ressentiment de voir depuis deux jours son importance complétement méconnue. En effet, M. de Sommerive avait su que du Luc et Victor éta ent sortis ensemble, puis il avait vu madame d'Houdailles, d'abord en conférence sérieuse avec le vicomte, puis avec Victor ; il s'était passé quelque chose d'extraordinaire, et il l'ignorait. Il oubliait sans doute qu'on avait voulu le prendre pour confident, et qu'il s'était refusé à ce rôle. Il en était à se dire qu'il ferait bien de quitter une maison où on le comptait pour si peu, lorsque l'interpellation de M. Ménier le ramena à des sentiments plus indulgents. Celui-ci continua :

— Vous êtes trop galant homme, Sommerive, pour faire de la diplomatie avec moi, et pour ne pas me dire sans détours dans quelle intention vous êtes venu au château?

Malgré cet appel à sa franchise, le député conseiller d'État ne put pas se résoudre à répondre tout droit à ce qu'on lui demandait ; et il se prit à dire en faisait des simagrées assez maladroites :

— J'éprouve trop de plaisir à venir voir mes amis pour ne pas m'étonner de la question que vous me faites.

— Sans l'avoir précisement lue, reprit M. Ménier d'un ton railleur, je connais la lettre que vous a écrite ma femme. « Dimanche prochain, nous avons la belle madame d'Houdailles, la charmante veuve aux deux cent mille livres de rente ; nous désirons lui rendre agréable son séjour dans notre château, venez donc nous aider, etc., etc. » Je crois à votre amitié, Sommerive, mais je crois aussi que la belle madame d'Houdailles est pour quelque chose dans votre empressement à venir nous visiter. Je ne pense pas que son

titre de veuve et ses deux cent mille livres de rente vous aient fait beaucoup hésiter, et je m'étais imaginé que l'idée d'un mariage avec elle ne vous avait pas paru impossible.

M. de Sommerive fut encore très-embarrassé de répondre; il comprit que s'il acceptait cette interprétation de ses sentiments, il serait forcé d'expliquer catégoriquement à M. Ménier pourquoi ils avaient changé, et voulant se sauver le désagrément de dire à un frère de trop dures vérités sur le compte de sa sœur, il repartit d'un air précieux et pincé :

— Croyez, mon cher Ménier, que je n'ai pas eu un moment la fatuité que vous me supposez; ma fortune est loin de pouvoir se comparer à celle de madame d'Houdailles; mon âge, qui pourrait paraître convenable pour le sien, doit être un motif d'être repoussé auprès d'une femme qui, ayant eu un vieillard pour mari, considérera sans doute la jeunesse comme le premier droit à lui plaire. D'ailleurs, je suis à peu près convaincu que si j'avais eu la sotte prétention de penser à madame votre sœur, je n'aurais fait que lui paraître ridicule.

Comme nous l'avons dit, tout ceci fut débité de ce ton prétentieux que la vanité blessée prend si maladroitement pour de la dignité. M. Ménier ne se trompa point sur la nature du sentiment qui dominait M. de Sommerive, et voulant le forcer dans ses dernières retraites, il lui dit d'un air contrarié :

— Ce que vous me dites là me fait de la peine; j'aurais voulu laisser ma sœur entre les mains d'un homme qui sût la protéger et qui pût la rendre heureuse.

La tournure de cette phrase, bien plus que ce qu'elle disait, étonna Sommerive; il en reprit les mots avec cet accent interrogatif qui suffit pour en demander explication.

— Vous voulez laisser votre sœur, dites-vous...

— Oui, oui, repartit M. Ménier; il est possible que je quitte la France; c'est même, à vrai dire, un parti arrêté; le soin de ma santé l'exige absolument, et j'avoue qu'il me sera pénible de partir sans avoir assuré le repos et le bonheur de Clara; elle est trop belle et trop riche, mon cher Sommerive, pour ne pas être en butte aux spéculations de certains hommes et aux inimitiés de certaines femmes; elle est d'un caractère trop loyal et trop élevé pour ne pas être la dupe de ceux qui joueront vis-à-vis d'elle un rôle de désintéressement

et de franchise ; elle leur croira les qualités qu'elle possède et donnera peut-être sa main à un homme indigne d'elle, mais qui aura deviné son caractère.

— Il est fort difficile, mon cher Ménier, reprit M. de Sommerive, de prétendre diriger le choix d'une femme, alors même qu'elle n'est pas libre ; mais ce serait plus qu'une niaiserie de vouloir la faire revenir à des sentiments nouveaux lorsque ce choix est déjà fait.

La surprise de M. Ménier fut extrême à cette déclaration faite de ce ton piqué que M. de Sommerive n'avait pas quitté depuis le commencement de la conversation.

— Quoi! dit-il, du Luc, malgré ses fatuités maladroites...

— Je ne crois pas, répondit M. de Sommerive d'un ton dédaigneux pour le vicomte.

— Vous ne voulez pas sans doute parler de Victor, et comme vous vous mettez vous-même hors de cause, je ne vois pas à qui vous pouvez faire allusion.

— Je puis vous répondre comme Victor, dit M. de Sommerive, je ne trahis les secrets de personne.

— Sommerive, s'écria tout à coup M. Ménier en le regardant en face, êtes-vous homme à me dire toute la vérité ? Ce que je croyais un secret enfermé entre elle et moi serait-il déjà à la connaissance de tout le monde ? Nommez-moi celui que vous croyez le préféré de ma sœur ; dites-moi, je vous en supplie, ce qui vous autorise à avoir cette opinion ; il y va de mon bonheur, de mon honneur peut-être, et peut-être aussi de la vie d'un homme.

— Vous prenez ceci beaucoup trop gravement, reprit M. de Sommerive, et si madame d'Houdailles a agi avec une légèreté imprudente en recevant chez elle pendant la nuit M. de Cancel, c'est une chose qui ne doit point vous alarmer, car ce mariage serait assurément fort convenable, et, quelles qu'aient pu être mes espérances, je suis le premier à reconnaître que madame d'Houdailles ne pouvait faire un meilleur choix.

— Ainsi, reprit M. Ménier d'une voix sourde et creuse, vous savez que cet homme est venu ici cette nuit, et puisque vous le savez, d'autres, sans doute...

— Les personnes qui s'en sont aperçues, dit Sommerive, se sont étonnées du peu de mystère que paraissaient vouloir y mettre M. de Cancel et madame d'Houdailles, car le comte

a quitté le château après l'avoir traversé dans toute sa longueur, et sans prendre la moindre précaution pour ne pas être aperçu.

— Par conséquent, reprit M. Ménier, ma sœur est la fable de toute la maison. Par conséquent, c'est de là que partent votre froideur et l'impertinence de Victor à son égard, sans compter les tranchantes fatuités de du Luc. C'est trop, Sommerive, c'est trop, il faut que justice se fasse à la fin ; il ne faut pas que l'impudeur triomphe de l'innocence ; ma pauvre Clara, elle, cet ange de bonté, ce cœur à qui le mensonge est inconnu, Clara accusée, chez moi !

La voix de M. Ménier s'altérait à mesure qu'il parlait ainsi, et la vague expression de ses regards dénotait déjà le trouble de ses idées, lorsque madame d'Houdailles et Victor rentrèrent dans le salon.

VENGEANCE.

Comme un homme qui se noie, et qui, sentant sa vie se perdre et ses forces s'affaiblir parce qu'il n'aperçoit rien qui puisse lui prêter appui, et qui s'anime tout à coup d'une énergie nouvelle à l'aspect d'une barque qui s'approche ou d'une main qui lui est tendue, M. Ménier se releva tout à coup en voyant madame d'Houdailles, son œil reprit son éclat et sa limpidité; sa parole redevint ferme; il s'élança vers elle en lui disant :

— Sais-tu ce qu'ils disent, Clara? sais-tu de quoi ils t'accusent? ils prétendent que M. de Cancel a été reçu cette nuit dans ton appartement! Clara, surprise par la brusquerie de cette déclaration, Clara qui dans les demi-mots qu'elle avait échangés avec son frère jusqu'à ce moment, avait cru comprendre qu'il savait toute la vérité, Clara répondit ingénument :

— C'est vrai, mon frère, M. de Cancel est venu chez moi cette nuit.

La surprise de son frère à cette réponse confondit Clara, et elle éprouva un saisissement inattendu lorsqu'il lui dit d'un ton où perçait une joie qu'il ne pouvait contenir :

— Ainsi c'était pour toi, pour toi seule?

Les idées de madame d'Houdailles se troublèrent. Lorsqu'elle avait annoncé l'intention de partir, et que son frère l'avait aprouvée, elle avait cru qu'il comprenait qu'elle voulait échapper à une odieuse persécution; ce mot, « Je sais tout » qu'il avait prononcé, n'avait donc pas le sens qu'elle lui avait prêté? Que voulait-il dire, et où en était-elle? Elle jeta sur M. de Sommerive un regard effaré, mais il détourna la tête et Victor s'approcha d'elle et lui dit tout bas :

— Oh! par grâce! ne la perdez pas.

Malgré cette prière, malgré l'horreur du coup qu'elle allait porter à son frère, la marquise allait répondre de façon à se disculper de la visite de M. de Cancel, lorsqu'elle vit tout à coup entrer madame Ménier. Rien de la passion violente qu'elle avait montrée le matin à madame d'Houdailles, rien de ce trouble qu'elle n'avait pu cacher à ses domestiques, rien de cette colère qui avait éclaté contre Victor n'était sur son visage, qui avait repris ce calme caressant ce sourire séducteur qui la faisait passer pour un ange de douceur et de bonté.

— On n'a pas plus de bonheur que moi, dit-elle en entrant, car je trouve tous nos amis réunis au moment où j'apporte une heureuse nouvelle.

— Une heureuse nouvelle, dit M. Ménier, est toujours bien venue, et de votre part elle nous sera d'autant plus chère. De quoi s'agit-il?

— Ce matin, reprit madame Ménier, j'avais reçu une lettre de M. de Cancel, lettre que j'étais prête à vous communiquer, lorsque j'appris qu'il avait été blessé par l'imprudence d'un jeune fou qui ne regarde pas ce qu'il fait. J'ai eu peur que cet accident ne fût tellement grave qu'il ne me forçât à retarder cette communication. J'ai voulu m'en assurer par moi-même, et ayant appris que M. du Luc allait chez M. de Cancel, je l'ai fait prier de m'accompagner et je me suis assurée avec plaisir que son accident n'aurait pas de suite. Je puis donc donner à ma sœur une joie qui ne sera point troublée par la crainte de la voir lui échapper encore une fois. Voici la lettre par laquelle M. de Cancel me prie d'être son interprète auprès de M. Ménier, pour lui de-

mander formellement la main de sa sœur, la main de ma chère Clara.

A cette déclaration inouïe, faite de la voix la plus calme, du ton le plus sincère, de l'air le plus heureux, madame d'Houdailles douta de sa raison; elle ne pensa pas tout d'abord aux nombreuses circonstances qui donnaient un démenti formel à cette déclaration. En effet, n'avait-elle pas vu madame Ménier quitter la maison avant que du Luc eût parlé à M. Ménier et fût sorti à son tour. Madame Ménier n'avait-elle pas dit à Victor, dans l'excès de sa colère, qu'elle préférerait tout dire à son mari? La marquise s'arrêta à la seule pensée que le vicomte, à qui elle s'était pour ainsi dire confiée, lui avait manqué de parole, et elle s'écria :

— Et M. du Luc était présent à cet entretien!

— Oui, ma chère Clara, et certes si j'avais pu prévoir la douleur qu'il lui causerait, je lui aurais épargné ce chagrin. Mais si belle et si charmante que vous soyez, je n'avais pas imaginé que deux jours auraient suffi à lui inspirer une passion si vive, qu'il ne s'est pas senti le courage de revenir au château et qu'il ne reviendra pas. Mais il est homme à se consoler aisément de cet échec ; il est trop l'ami de M. de Cancel pour ne pas se féliciter de son bonheur. Car vous ne pouvez ni le refuser ni le faire attendre ; une passion qui a survécu à huit années de séparation, sans autre consolation qu'une correspondance bien innocente, car nous pouvons tout dire maintenant, une telle passion doit avoir hâte de réparer le temps perdu... Allons, Clara, il ne faut pas m'en vouloir de la franchise un peu rude de mes expressions, c'est le bonheur que j'éprouve qui me rend si bavarde, si indiscrète, si brutale même, ce qui n'est guère le rôle d'une confidente. Allons, ma chère sœur, ne rougissez pas ainsi, ne vous troublez pas comme une enfant et surtout n'oubliez pas que M. de Cancel attend.

Tant d'audace dépassait de si loin tout ce qu'eût pu supposer madame d'Houdailles, qu'elle ne savait si ce qu'elle entendait était réel. Accusée d'avoir entretenu une correspondance avec M. de Cancel par une femme qui disait en être la confidente, et qui n'avait pu l'apprendre que par la trahison de celui qui osait demander sa main... elle se per-

dit dans ce conflit d'idées contraires; une sorte de vertige s'empara d'elle, une sueur glacée inonda tout son corps, elle se sentit chanceler, et avant que son frère eût pu la soutenir, elle tomba par terre saisie d'une crise nerveuse violente. A cet aspect, madame Ménier se recula avec épouvante; elle contempla ensuite Clara d'un regard sinistre, puis elle s'approcha lentement et s'écria d'une voix lugubre :

— Elle aussi, mon Dieu ! O misérable famille!...

Tout aussitôt elle sonna avec tant de violence que les domestiques coururent de tous côtés, tandis que M. Ménier, l'œil fixé sur sa malheureuse sœur, tout entier à la pensée de l'accident qu'elle éprouvait, croyant découvrir en elle les principes du mal affreux dont il était frappé, semblait prêt à subir la même atteinte.

— Emportez-la dans sa chambre ! s'écriait madame Ménier d'un air épouvanté; emportez-la, la pauvre femme ! reprenait-elle avec des larmes. Clara, chère Clara !

Déjà Lise et une autre femme allaient emporter madame d'Houdailles, lorsque Catherine, qui, comme les autres, était accourue aux cris de madame Ménier et aux appels de Victor, s'avança, et avec une autorité qui sembla frapper tout le monde de stupéfaction elle s'écria :

— Laissez madame d'Houdailles sur le canapé; laissez-la devant tout le monde.

— Que signifie cette insolence? s'écria madame Ménier.

— Vous voyez, madame, reprit Catherine avec amertume, vous voyez, madame la marquise revient à elle; c'est un mouvement nerveux, voilà tout; c'est une émotion violente et inattendue qui l'a frappée et qu'elle n'a pu dominer...

En effet, madame d'Houdailles revenait à elle et jetait des regards encore éperdus sur ceux qui l'entouraient. Tout ce monde l'épouvanta : la pensée lui vint que la faiblesse qu'elle venait d'éprouver pouvait être comprise comme un accident pareil à ceux qu'éprouvait son frère, et succombant à cette terrible pensée, elle retomba dans de nouveaux spasmes, et madame Ménier reprit avec un nouvel effroi :

— Vous voyez bien que c'est la même chose!

Toute la volonté de M. Ménier succomba à cet affeux spectacle, et avant que Catherine eût pu l'entraîner hors de l'appartement, il tomba par terre saisi d'une de ces épouvanta-

ples attaques que jusque là il était parvenu, grâce à l'étrange dévouement qu'avait pour lui cette fille, à cacher à tous les yeux. On avait de vagues soupçons de sa maladie, mais personne n'en avait été témoin, et encore ces soupçons n'avaient-ils jamais frappé juste; en effet, quelques personnes l'accusaient d'ivrognerie et expliquaient ainsi sa sortie du souper.

— Oh! s'écria dans ce moment terrible Catherine, cette femme est un monstre! Fermons toutes les persiennes, fermons! la lumière le tue. Laissez-moi seule avec monsieur, et emportez madame d'Houdailles.

Lise, aidée d'une autre femme, emporta la marquise dans sa chambre, et madame Ménier quitta le salon avec Victor et M. de Sommerive.

Celui-ci aurait donné beaucoup pour être à dix mille lieues du château, mais il ne put échapper à madame Ménier, qui lui tendit la main en éclatant en larmes et en lui disant :

— Vous le voyez, monsieur, voilà ma destinée depuis dix ans.

— C'est horrible, madame, et je vous plains sincèrement reprit M. de Sommerive.

— Ah! monsieur, faut-il qu'un hasard que je n'ai pu prévoir vous ait rendu témoin de ce qui vient de se passer! Il est rare que M. Ménier soit atteint de plusieurs crises de suite, et je croyais que sa malheureuse sœur était pour ainsi dire tout à fait guérie de cette horrible maladie.

— C'est horrible, répéta tout naïvement M. de Sommerive, qui ne trouvait pas un mot de consolation à donner à une si épouvantable infortune.

— Ah! s'écria madame Ménier, qui semblait ne pouvoir contenir sa douleur, ce ne serait rien qu'une union si fatale, mais subir l'humiliation de voir une servante commander ici pour ainsi dire! Vous l'avez entendu, monsieur? Ah! je suis la plus malheureuse des femmes.

Victor entendait à peine sa tante; la pensée de madame d'Houdailles, cette femme si belle, si noble, si séduisante, frappée d'une si horrible infirmité, l'épouvantait.

Madame Ménier, toujours pleurant, toujours sanglotant, reprit bientôt :

— J'ose vous prier de me rendre un service, monsieur de Sommerive; ne quittez pas le château sans m'avoir revue;

j'ai besoin de vos conseils, j'ai besoin de votre appui.

— Je suis à vos ordres, madame, reprit M. de Sommerive fort contrarié d'être mêlé à tout cela, mais n'osant se refuser à cette pressante sollicitation.

— Permettez-moi de me retirer pour me remettre un peu; dans quelques instants je vous ferai demander un moment d'entretien.

— Ma tante, lui dit Victor, vous n'avez pas besoin de moi?

— De vous? lui dit-elle avec un regard glacé. Non, monsieur.

— Alors je vais partir, dit-il.

— Comme il vous plaira, répliqua madame Ménier en se retirant.

— Adieu, Sommerive, lui dit Victor; j'ai peur d'avoir fait bien des sottises depuis quelques heures. Je m'en vais. Protégez ma tante; elle doit être bien malheureuse, car ceux sur qui elle avait le droit de compter lui ont manqué.

— Je vous avoue, reprit M. de Sommerive, qu'il m'est fort pénible d'avoir à me mêler d'aussi tristes choses. Je comprends que votre tante veuille s'arracher à cette affreuse existence, mais en cela vous pouvez lui être plus utile que moi.

— Après ce qu'elle vous a dit, reprit Victor, vous ne voudriez pas l'abandonner.

— Non, certes, mais... Ah! ce du Luc, il a été plus habile que moi, il n'est pas revenu. Mais enfin, ce qui est fait est fait. Je resterai, j'attendrai. Mais madame d'Houdailles... qui l'eût dit? C'est affreux! c'est affreux!

Victor le quitta et s'apprêta à monter dans sa chambre, mais avant de sortir de la maison, il voulut voir une dernière fois son oncle et charger Catherine de lui faire ses adieux. Il se dirigea vers le salon et ouvrit doucement la porte.

Il entendit alors ces mots prononcés à voix basse :

— Pauvre Catherine, tu m'aimes, toi!... Tu me pleureras, toi!...

— Calmez-vous, lui dit-elle, monsieur.

— Tu m'appelles monsieur.

— Eh bien, Edouard, lui dit-elle, calme-toi, je t'en prie, je le veux, ou je ne t'aimerai plus.

Victor ne put retenir un cri. M. Ménier se redressa avec une horrible violence, et repoussant Catherine, qui s'était jetée à ses genoux et qui les embrassait, il s'élança vers Victor en criant :

— Malheureux!... Elle aussi, vous voulez la perdre!... Non... non... non, ce ne sera pas!

Il prononça ces derniers mots d'une voix de plus en plus embarrassée, et il retomba comme une masse inerte.

A ces cris, M. de Sommerive était accouru, et il put voir la confusion de Catherine avant que Victor fût sorti et eût fermé la porte derrière lui.

En attendant que nous disions à nos lecteurs le résultat de cette découverte extraordinaire, il nous faut suivre madame Ménier dans sa chambre, où elle écrivit le billet suivant à M. de Cancel :

« Monsieur,

» Je suis désolée de ne pouvoir faire une réponse aussi satisfaisante que je l'aurais désiré. A peine arrivée chez moi, je me suis adressée à la fois à M. Ménier et à madame d'Houdailles, et je leur ai fait part de votre honorable propositions; mais la joie qu'en a ressentie ma pauvre sœur a été telle qu'elle n'a pu me répondre et que la violence de son émotion a déterminé chez elle une crise de ce mal dont vous savez que son frère est atteint, et dont, au point où en sont les choses, je ne puis vous cacher qu'elle est aussi affligée. Dans quelques heures je pense qu'elle pourra m'entendre, et je vous ferai immédiatement parvenir la réponse que vous attendez avec tant d'anxiété. »

Cette lettre, écrite d'une main ferme, fut remise à un domestique qui eut ordre de la porter immédiatement à M. de Cancel; et madame Ménier, après avoir pris le temps nécessaire à calmer une douleur aussi violente que la sienne, descendit près de Sommerive, qu'elle trouva confondu de la découverte qu'il venait de faire. Victor n'était pas encore parti : un coup d'œil de madame Ménier lui ordonna de se retirer; mais avant de s'éloigner il s'approcha de sa tante et lui dit du ton le plus pénétré :

— Oh! maintenant je sais ce que vous avez dû souffrir ;

maintenant je vous admire et je me repens de vous avoir osé juger.

Mais cet acte de soumission ne toucha point madame Ménier, qui retira avec vivacité sa main que Victor avait essayé de prendre.

— Ah ! dit-elle dès qu'il fut sorti, il a brisé la dernière illusion qui me faisait croire aux sincères affections. Il m'aurait moins blessée s'il eût été mon fils, car un fils peut s'abuser en attribuant au devoir seul ce qu'inspire l'affection maternelle ; mais lui l'ingrat, à qui je ne devais rien, il a oublié que j'avais été plus qu'une mère pour lui !

Quelques larmes accompagnèrent ces paroles, et il y eut un moment de silence. Quand madame Ménier eut laissé encore à la douleur que lui causait l'ingratitude de Victor le temps de se calmer, elle reprit :

— Maintenant, veuillez m'écouter, monsieur. La loi n'a pas fait de certains malheurs un droit à s'affranchir de liens véritablement odieux. Si les mauvais traitements n'accompagnent pas les mauvaises actions, une femme doit tout supporter sans avoir le droit de se plaindre. Ainsi, monsieur, depuis dix ans je souffre, je souffre beaucoup. Après ce que vous venez de voir, ce mot n'a pas de commentaires. Mais ce que le droit n'accorde pas au malheur, on le reconnaît à l'outrage reçu. Cet outrage, je l'ai supporté longtemps avec résignation, tant qu'il n'a pas été public ; mais maintenant que chacun en a pu être témoin, je ne me sens plus le courage de supporter à la fois le malheur et la honte, et je ne vous le cache pas, monsieur, je demanderai à la loi la faible protection qu'elle accorde à une femme qu'on a outragée jusque dans ses foyers : je demanderai une séparation.

M. de Sommerive écoutait madame Ménier avec l'embarras d'un homme qui s'est arrangé depuis longtemps pour ne prendre de la vie que les choses faciles et sans éclat. Il aimait ses amis, il rendait volontiers service de sa bourse ; il était capable de faire de nombreuses visites à un ministre pour obtenir une faveur pour un de ses protégés ; mais se mêler activement à des débats de famille, se trouver appelé comme témoin ou comme conseil dans un procès où la qualité des individus, la bizarrerie des faits, amèneraient un certain scandale, se voir interpellé par des avocats qui, en

pareille cause, prennent un malin plaisir à dramatiser les plus simples témoignages, être enfin en discussion, cela lui était odieux, insupportable, et il se répétait tout bas que du Luc était bien heureux de s'être tiré à si bon marché de ce dédale où il se trouvait lui-même empêtré. Cependant, lorsqu'un homme est sollicité d'une façon si directe, et que cet homme a des ménagements à garder vis-à-vis de lui-même, il faut bien qu'il réponde et qu'il prenne le parti de la femme qui se confie ainsi à lui. M. de Sommerive essaya toutefois d'amoindrir la part qu'il pouvait prendre à cette affaire, et il dit à madame Ménier :

— Je conçois, madame, tout votre désespoir, je conçois votre résolution ; mais il vaudrait peut-être mieux lui donner un caractère moins public que vous le voulez. Ainsi je suis bien convaincu que si vous faisiez proposer à M. Ménier une séparation amiable...

— Une séparation amiable ! reprit madame Ménier, dont le visage gracieux prit en ce moment une expression de dépit et de méchanceté indéfinissable, une séparation amiable ! Mais, monsieur, il y a un obstacle invincible à un pareil projet. Il faut que celui avec qui on veut traiter puisse vous comprendre, et le premier mot qui serait porté à M. Ménier pourrait lui être fatal.

— En ce cas, madame, reprit M. de Sommerive, une sommation judiciaire serait d'un effet bien plus cruel.

Madame Ménier fit un geste de colère, et s'écria :

— Il faut donc que je meure à la peine, moi !

L'exclamation fut dite avec un accent si extraordinaire que M. de Sommerive en frissonna. Il hésitait encore à répondre, lorsqu'un assez grand bruit de voix se fit entendre dans la cour du château : on y reconnaissait celle de Victor, qui s'opposait avec violence à ce que quelqu'un pénétrât dans la maison ; puis on entendit la voix de du Luc, qui s'interposait et voulait faire entendre raison à Victor ; enfin la voix de M. de Cancel, qui dominait toutes les autres.

FOLIE.

— Il faut que je la voie, monsieur, il faut que je la voie! s'écriait M. de Cancel d'un ton impératif. C'est assez d'une victime à cette implacable vengeance.

Madame Ménier pâlit à cette voix et surtout à cette dernière parole.

Et presque aussitôt M. de Cancel, repoussant Victor, entra appuyé sur le bras du vicomte du Luc. A peine avait-il fait quelques pas dans l'appartement, que la porte du salon où se trouvait M. Ménier s'ouvrit, et Catherine en sortit en poussant des cris affreux.

— Mort! s'écria-t-elle. Il est mort! Soyez contente, madame, vous l'avez tué, car il vous entendait.

Madame Ménier devint pâle, mais demeura impassible. Etait-ce l'horreur de la nouvelle ou celle de l'accusation qui l'épouvanta à ce point? Nous ne pouvons le dire. Mais aussitôt elle jeta sur M. de Cancel un de ces regards de joie féroce qui n'appartiennent qu'aux démons. Sans pitié pour la douleur des autres, sans regret pour le malheureux qui venait d'expirer, sans remords pour le mal qu'elle avait fait, elle semblait s'écrier, dans ce premier regard triomphant échappé comme une lueur fatale et révélatrice des ténèbres de son âme : Je suis libre, entendez-vous, je suis libre!

M. de Cancel comprit sans doute cet appel à des engagements mystérieux, car il s'écria dans un premier mouvement :

— Jamais! jamais! jamais!

Ces paroles, comme le regard de madame Ménier, furent inintelligibles pour Victor et M. de Sommerive, mais du Luc en devina le sens, et prenant la main de M. de Cancel, il lui dit :

— Bien, Cancel, bien!

Madame Ménier les regarda tous les deux avec une haine égale; mais il y eut en elle un retour subit : ce visage d'ordinaire si gracieux, mais que la passion et les plus funestes pensées venaient d'altérer, prit tout à coup une expression de dignité désolée, et elle dit avec un geste qui achevait le sens de ses paroles :

— Messieurs, la douleur d'une veuve a besoin de solitude.

M. de Sommerive, M. du Luc et M. de Cancel firent un mouvement pour se retirer.

— Ma tante! s'écria Victor.

— Vous, lui dit-elle, j'ai le droit de vous chasser comme cette fille .. Sortez!...

Victor suivit ses amis; mais Catherine dit à sa maîtresse en sortant :

— Maintenant, madame, je puis dire la vérité.

Cette menace parut épouvanter madame Ménier, car elle jeta un regard sur le salon, où était abandonné le cadavre de son mari, et une nouvelle expression de triomphe brilla dans ses yeux. Immédiatement après elle monta chez madame d'Houdailles.

Celle-ci était couchée sur son lit. Lise était à côté d'elle et lui parlait avec des larmes. La marquise, le regard fixe, la figure bouleversée, ne paraissait pas l'entendre On eût dit qu'elle écoutait une voix intérieure dont elle ne saisissait pas bien la parole. Ce fut à peine si elle s'aperçut de l'arrivée de madame Ménier; mais lorsque celle-ci dit d'un ton impératif à la fidèle Auvergnate :

— Sortez, Lise,

Madame d'Houdailles, cette belle et noble femme, si riche, si hautement posée, si supérieure, se jeta en pleurant dans les bras de sa servante en lui disant avec l'accent d'un enfant qui a peur :

— Ne me quitte pas, Lise.... protége-moi.... ne me quitte pas.

— Oh! reprit Lise, en s'adressant à madame Ménier avec fureur, allez-vous-en, madame, allez-vous-en!

Madame Ménier ne fit pas attention à ces paroles. Elle contemplait madame d'Houdailles. Elle se la rappelait telle qu'elle l'avait vue deux jours avant, superbe, magnifique, traînant tous les regards, toutes les admirations à sa suite, sereine, radieuse, invulnérable au malheur, à ce qu'on eût pu croire, avec tant de beauté, de jeunesse, de fortune et de force, et maintenant repliée sur elle-même, pâle, anéantie, presque idiote.

Le regard de madame Ménier semblait fasciner l'infortu-

née, qui se tenait serrée contre Lise, tandis que celle-ci répétait avec un accent de plus en plus énergique :

— Allez-vous-en, madame ! allez-vous-en !

— Taisez-vous ! lui dit madame Ménier d'une voix sèche et impérative. Taisez-vous, vous allez rendre votre maîtresse tout à fait folle.

Un transport de colère invincible s'empara de Lise. Elle se leva, marcha sur madame Ménier et lui dit la main levée sur elle :

— Sortez d'ici, madame, sortez, ou bien je vous tue !

Madame Ménier lui jeta un regard calme et méprisant et tira un cordon de sonnette avec violence et à plusieurs reprises. Lise fut dominée à la fois par le calme implacable de madame Ménier et par ce geste qui, pour ainsi dire, rétablissait la distance de la maîtresse à la servante ; et se jetant aussitôt aux genoux de madame Ménier, elle reprit avec des larmes et des sanglots :

— Vous voyez bien que votre présence la tue...sortez, je vous en supplie.

Deux domestiques, deux hommes, entrèrent en ce moment. La marquise était assise sur son lit dans le désordre le plus grand ; à l'aspect de ces deux hommes, elle se jeta vivement sous les couvertures et s'en enveloppa avec terreur, dominée par ce sentiment de pudeur qui vit encore quand la volonté est éteinte.

— Qu'on aille chercher le maire, dit madame Ménier d'un air froid, et que cette fille ne puisse s'échapper ; elle m'a menacée de me tuer.

Lise voulait parler, mais dans l'indignation qu'elle éprouvait, ses premières paroles furent des injures pour madame Ménier, de façon que les domestiques en l'entendant crurent sans doute obéir à un ordre juste.

Lorsque madame Ménier fut seule, elle s'approcha du lit où était blottie madame d'Houdailles, tremblante et toujours effarée.

— Madame la marquise d'Houdailles, lui dit-elle d'une voix basse et moqueuse, j'ai une nouvelle à vous apprendre.

La marquise ne répondit pas. Madame Ménier se pencha vers elle et entendit qu'elle parlait tout bas.

— Clara, reprit madame Ménier d'une voix presque insinuante, j'ai quelque chose à vous dire.

Ce nouvel appel fut aussi inutile que le premier. Madame Ménier se pencha de nouveau et glissa doucement ces mots dans l'oreille de la marquise :

— Chère sœur, entendez-moi.

Rien ne répondit encore, et madame Ménier, cédant à un accès de rage frénétique, arracha les couvertures que madame d'Houdailles tenait fortement serrées dans ses mains, en lui disant :

— Ah! tu m'entendras!... malheureuse... tu m'entendras!...

— Madame Houdailles ne résista pas; elle paraissait encore écouter une voix autre que celle qui lui parlait.

— Elle est folle, murmura tout bas madame Ménier. Eh bien, ce sera là ma vengeance.

Mais ce n'était pas là sans doute ce que voulait madame Ménier, car elle reprit sa plus douce voix et appela de nouveau.

— Clara, chère Clara... entends-moi, Clara...

Madame Ménier jeta un regard inquisiteur autour d'elle, et baissant tout à fait la voix, elle reprit :

— Clara, j'ai à vous parler d'Edouard, de votre frère (Clara resta immobile); j'ai à vous parler d'Arthur...

A ce nom, pour la première fois, madame d'Houdailles regarda sa belle-sœur d'un œil attentif.

— Oh! murmura celle-ci avec rage, ce nom, ce nom seul lui est resté dans le cœur!

Puis elle reprit tout haut :

— Arthur veut vous voir... Arthur vous attend.

Madame d'Houdailles continua à regarder madame Ménier, et répondit doucement :

— Je l'entends : il est en bas... écoutez...

En effet, on parlait au pied de la fenêtre, mais d'une façon discrète, et madame Ménier put reconnaître, en y prêtant attention, la voix de M. de Cancel.

Les transports de cette femme avaient, au milieu de leur cruauté, un calcul épouvantable. Le fait de la présence de M. de Cancel qu'elle croyait parti l'exaspéra; mais, au lieu

de s'emporter en cris, elle conçut immédiatement une idée infâme qu'elle mit aussitôt à exécution.

— Oui, dit-elle tout bas à madame d'Houdailles, c'est lui : sans doute, il veut venir vous voir comme la nuit dernière. Ouvrez votre fenêtre et appelez-le...

RÉVÉLATION.

Madame d'Houdailles fit un signe de consentement, se leva doucement, et sans s'apercevoir de l'état où elle se trouvait, elle ouvrit doucement la croisée, tandis que madame Ménier se retirait au fond de la chambre, et se penchant sur le balcon elle appela :

— Arthur! Arthur! venez.

Il y eut un mouvement d'effroi à l'aspect de madame d'Houdailles dans ce déplorable état de folie, parmi ceux qui étaient au pied de ce balcon. Cancel poussa un cri, et malgré sa blessure il monta dans la maison. Madame Ménier l'entendit venir et ouvrit la porte. M. de Cancel arrivait, et déjà la marquise quittait le balcon pour aller au-devant de lui, lorsque madame Ménier, arrêtant tout à coup M. de Cancel lui dit, en lui montrant Clara :

— Maintenant je te la livre... Aime-la à ton aise... aime-la folle... oh! non pas folle... la folie a encore de la noblesse, aime-la... épileptique...

Après ces paroles, madame Ménier allait quitter la chambre, lorsque tout à coup une voix terrible lui dit :

— Restez! Et vous, messieurs, entrez; je vous en prie.

C'était Catherine, qui avait brutalement repoussé madame Ménier dans l'intérieur de la chambre. Du Luc, Victor et M. de Sommerive la suivaient.

— On m'outragera donc impunément chez moi! s'écria madame Ménier.

— N'y a-t-il pas un homme ici, reprit Catherine, qui veuille empêcher cette femme d'assassiner la sœur après avoir assassiné le frère? Voulez-vous que cette pauvre dame tombe morte à vos pieds comme M. Ménier est tombé mort, parce que cette femme se dit chez elle?

— Eh bien! messieurs, dit madame Ménier, vous êtes-vous faits les soutiens de cette servante?

Du Luc reprit tout haut :

— Madame, on tue par la violence morale comme par la violence matérielle. Vous avez fait bien du mal.

— Est-ce à vous que j'en dois compte, dans tous les cas? dit madame Ménier. Il y a des magistrats, et vous pouvez leur porter vos accusations.

— C'est à moi que vous en devez compte, à moi, que vous avez perdue, reprit Catherine, vous le savez, madame!

— Assez! s'écria madame Ménier. Livrez-moi passage, malheureuse!

— Vous resterez, dit Catherine, et vous m'entendrez. Messieurs, je vous le déclare ici : si cette femme quitte cette chambre avant que madame d'Houdailles soit hors de ses atteintes, elle la tuera, elle la tuera d'une façon ou d'autre. Je ne sais comment, mais elle la tuera.

Pendant que cette discussion avait lieu, Lise avait pénétré dans l'appartement et avait jeté un manteau sur les épaules de sa maîtresse qu'elle avait fait asseoir dans un fauteuil. Mais celle-ci paraissait toujours étrangère à ce qui se passait autour d'elle. Elle murmurait seulement ces mots :

— Edouard, mon frère... mort... il est mort!...

— Faudra-t-il, reprit madame Ménier, que j'appelle mes gens pour me délivrer? Est-ce une lutte à coups de poing que M. le comte de Sommerive et M. le vicomte du Luc veulent voir vider devant eux entre moi et cette femme? Ont-ils fait des paris à ce sujet pour l'une ou pour l'autre? Vous pouvez retirer vos enjeux, messieurs, la lutte n'aura pas lieu.

Un seul homme semblait pouvoir mettre un frein à l'impudence de cette femme : cet homme, que sa passion pour madame d'Houdailles eût pu excuser, et à qui ses relations avec madame Ménier donnaient un avantage que n'avaient pas les autres, M. de Cancel enfin, ne disait rien; à genoux devant madame d'Houdailles, il l'appelait doucement, il la conjurait avec des larmes, et semblait étranger à la discussion de Catherine et de madame Ménier. Celle-ci, d'abord absorbée par cette discussion, n'avait pas remarqué les soins que M. de Cancel prodiguait à la marquise. Tout à coup ses yeux se portèrent sur eux : dix ans d'astuce, de passion,

d'égarements, de menaces employés à détacher cet homme de cette femme, n'avaient réussi à rien ; il était à ses genoux. Si misérable, si dégradée qu'elle fût par une terrible atteinte, il n'avait de pensée, d'amour, de larmes que pour elle. Madame Ménier en frémit, et certes elle eût à ce moment frappé avec joie du même coup celui qui l'abandonnait ainsi et celle qui ne l'entendait pas. Mais il y avait des témoins, et madame Ménier reprit encore :

— Suis-je maîtresse chez moi ou non, messieurs ? Emmenez cette folle, si cela vous plaît ; mais sortez tous trois et à l'instant de chez moi !

La position était difficile.

— Soit, dit M. de Sommerive, nous allons nous retirer, madame ; mais vous nous permettrez d'emmener de ce château madame d'Houdailles.

— Vous pouvez la transporter chez M. de Cancel, sa maison est à deux pas, reprit madame Ménier.

Celui-ci se releva alors, et, comme fatigué d'une si insultante bravade, il lui dit tout haut :

— En ce cas, madame, et pour abréger le chemin, remettez-moi la clef qui ouvre la porte secrète de mon parc, et par laquelle vous veniez me visiter quand je ne venais pas assez tôt.

— Monsieur, dit madame Ménier, cette insulte sera punie.

Elle se tourna, avec une sorte de désespoir, vers ceux même qu'elle venait d'insulter, et leur dit :

— Et personne pour me venger !

— Vous avez tué votre mari, madame, lui dit M. de Cancel, et vous avez chassé votre neveu.

— Victor ! s'écria madame Ménier ; Victor ! toi aussi, tu me laisses insulter à ce point !

Victor baissa la tête en pleurant, mais il s'approcha de M. Cancel et lui dit avec des larmes :

— Je vous en supplie, épargnez-la ! épargnez-la !

— Non ! lui dit M. de Cancel, il faut que justice soit faite, et cette justice, ce n'est pas les tribunaux qui pourront la rendre. Il n'y a que la flétrissure du monde qui puisse infliger à cette femme le châtiment qu'elle mérite. Elle entendra tous ses crimes devant vous tous.

L'audace de madame Ménier était dépassée par la fureur

de M. de Cancel ; elle se prit à trembler et lui dit d'une voix véritablement suppliante :

— Arthur, taisez-vous, vous êtes fou…

— Oh! vous avez envie de me faire perdre aussi la raison par cette sotte apostrophe, comme vous l'avez fait pour elle. Non… non… vous entendrez la vérité.

— Ah ! fit madame Ménier en poussant des cris ; c'est affreux, c'est un assassinat !… A moi!… au secours! A moi !…

— Comédie ! vaine et sotte comédie ! s'écria M. de Cancel, et je la connais ; c'est ainsi qu'elle m'a cent fois arrêté quand je voulais rentrer dans la route du devoir.

A cette nouvelle accusation, madame Ménier se releva comme une vipère, l'œil en feu et les lèvres tremblantes.

— Vous êtes un lâche de parler comme vous faites, et vous tous des lâches de ne pas oser lui imposer silence. Eh bien ! moi, pauvre femme, qu'aucun ici n'ose et ne veut protéger, je me protégerai moi-même ; je me protégerai contre vos insultes et vos violences. Vous me menacez de vos injures, monsieur de Cancel ? Venez me les dire; venez les entendre, messieurs ; venez donc.

Aussitôt elle s'élança avec rapidité du côté de la fenêtre ouverte. Le mouvement avait été si violent et si inattendu que personne n'avait pu l'arrêter, et déjà on croyait la voir se précipiter dans le parc, lorsqu'elle s'arrêta tout à coup en poussant un cri horrible et en reculant.

— Là !… là !… disait-elle en désignant quelque chose du doigt. Tout le monde se précipita vers la croisée, et l'on vit en face M. Ménier, debout, appuyé contre un arbre et regardant cette chambre.

RÉSURRECTION.

La stupéfaction générale fut grande. En effet, deux mots et un cri de Catherine avait suffi pour faire croire à cette mort. Les singulières et terribles apparences que prend la maladie cruelle dont était atteint M. Ménier avaient trompé la pauvre Catherine, et, dans la rapidité et l'agitation des

événements qui s'étaient succédé, personne n'avait pensé à aller visiter l'état de ce malheureux abandonné dans un salon. Revenu peu à peu à lui, il s'était traîné jusqu'à l'arbre contre lequel il s'était appuyé, regardant sans voir et écoutant sans comprendre. L'effet de cette apparition eut un double effet : à l'instant même où il brisait pour ainsi dire l'audace jusque là impunie de madame Ménier, il parut rappeler à elle-même la malheureuse Clara. Comme les autres elle s'était levée, comme les autres elle avait vu ce spectre redoutable ; mais, tandis que madame Ménier reculait et que tous les autres restaient immobiles, madame d'Houdailles s'avançait vers lui en lui tendant les bras, et criait :

— Frère ! frère! à mon secours! à mon secours!

— J'y vais, répondit M. Ménier d'une voix sourde.

Ce mot fit tressaillir M. de Sommerive d'une façon singulière, et il s'écria tout aussitôt :

— Sortez, Cancel, sortez...

— Il a raison : votre présence peut renouveler le mal que lui a déjà causé le bruit seul de votre voix, dit du Luc.

Cancel sortit emmené par M. de Sommerive, et Victor entraîna sa tante en lui disant :

— Oh ! prenez garde. Venez, venez...

Presque aussitôt M. Ménier entra dans la chambre. Son premier mot fut pour Catherine, qu'il vit d'abord.

— Toi aussi, dit il, Catherine, tu m'as abandonné!

— Non, monsieur, non; vous étiez tranquille, et madame d'Houdailles s'est trouvée indisposée.

— Pauvre sœur! dit M. Ménier. Ce ne sera rien, reprit-il : un peu d'émotion.

Madame d'Houdailles, revenue à elle-même, eut effroi de voir son frère s'approcher; mais il s'arrêta à l'aspect de du Luc et lui dit :

— Ah ! c'est vous, du Luc : avez-vous fait ma commission?

Du Luc éleva la voix de façon à être entendu pour ainsi dire de dehors :

— M. de Cancel quittera la Normandie sans doute dans deux heures et la France dans trois jours.

— J'aurais mieux aimé en finir, dit M. Ménier.

— Ne parlons pas de cela en ce moment, dit du Luc en l'interrompant; madame d'Houdailles est très-fatiguée, elle

a besoin de repos. Si vous le voulez, nous causerons de cela dans le parc.

Catherine l'approuva du regard, et du Luc entraîna doucement M. Ménier. Par les soins de du Luc, un médecin avait été appelé, et il prescrivit d'abord un absolu repos. M. Ménier était retiré dans son appartement, et madame Ménier, cachée chez elle, n'avait pas reparu. Le soir même il y eut un long entretien entre du Luc, Victor, M. de Sommerive, le médecin et Catheriue. Quand ils se séparèrent, le docteur leur dit :

— Ce moyen seul est souverain pour calmer cette incessante et affreuse appréhension : la vérité tout entière, la vérité sur toutes choses et sur toutes personnes.

— C'est difficile à dire, et de pareils secrets, dit Sommerive, ne peuvent être répétés que par des personnes qui appartiennent à la famille.

— Ne comptez pas sur moi, dit Victor. Je plains madame d'Houdailles, mais il ne m'appartient pas de porter devant elle de pareilles accusations contre ma tante.

— Eh bien, messieurs, dit du Luc, j'essaierai. Cependant, la mission que je prends est trop grave, son issue est trop douteuse pour que je l'entreprenne sans crainte, et pour que je ne veuille pas une garantie contre ce qui peut arriver. Monsieur le docteur, vous avez dit que vous vous tiendrez pendant ce récit près de la chambre de madame d'Houdailles pour pouvoir accourir au premier appel. Je désirerais plus. Je désirerais que vous pussiez entendre ce que je dirai, je souhaiterais que Victor et M. de Sommerive pussent l'entendre comme vous. Songez que vous avez reconnu que ce récit peut amener la mort ou la folie aussi bien que le salut, et que j'ai besoin de témoignages qui répondent et justifient mes intentions si elles avaient un résultat fatal.

— C'est juste, dit le docteur, je me charge d'obtenir de madame d'Houdailles l'entretien nécessaire : d'ailleurs, pour en atténuer l'effet, la fille qui est au service de madame d'Houdailles et dont le dévouement nous répond, Lise, peut assister à l'explication de M. du Luc, pour lui enlever l'air de mystérieuse solennité qui pourrait alarmer la malade, tandis que nous serons dans une pièce voisine, d'où nous pourrons tout entendre et tout voir.

Ce plan ayant été arrêté pour le lendemain matin, chacun se sépara. C'était une chose triste que l'aspect de ce château, retentissant quelques jours avant du bruit d'une tête et dont tous les habitants attendaient maintenant que leur destinée fût fixée, car elle dépendait du résultat de cet entretien. Que madame d'Houdailles y succombât, et ç'en était fait de madame Ménier. Son mari ne lui eût point pardonné et sa vengeance s'en serait prise à lui-même après l'avoir punie. Victor voyait son avenir compromis par ces cruels débats de famille; M. de Sommerive s'apercevait qu'il avait joué un pauvre rôle dans tout cela; Fernand était triste, inquiet; il passa la nuit hors du château, chez M. de Cancel, et ne revint que le lendemain matin.

CURE MORALE.

D'après ce qui avait été convenu la veille, Fernand fit demander un entretien à madame d'Houdailles; le docteur, selon sa promesse, l'avait prévenue et avait exigé d'elle qu'elle reçût du Luc. Dans le premier moment, elle s'y était refusée avec terreur, puis elle avait accepté avec un empressement remarquable. Le médecin avertit du Luc de cette apparente contradiction.

— D'abord, lui dit-il, elle a eu peur et honte de se montrer; ensuite, elle a voulu tenter l'épreuve et voir si son aspect ne vous étonnerait pas. Soyez donc calme, et dominez toute émotion et surtout toute curiosité.

Cependant le docteur, M. de Sommerive, Victor et M. de Cancel se retirèrent dans la chambre d'où ils devaient écouter l'entretien de du Luc avec madame d'Houdailles. Catherine avait exigé de M. Ménier de ne pas quitter sa chambre, et madame Ménier, enfermée chez elle, semblait avoir abandonné toute participation à l'existence de sa maison et à ce qui pouvait s'y passer.

Enfin Lise vint avertir du Luc que madame d'Houdailles était prête à le recevoir. Lorsqu'il entra elle était à moitié couchée sur une chaise longue. Lise se plaça derrière elle. Fernand alla jusqu'à la marquise et s'assit près d'elle après l'avoir saluée avec une familiarité affectueuse.

— Je viens vous ennuyer bien matin, fit-il, mais j'ai un monde de choses à vous dire.

La marquise avait cherché vainement une expression d'embarras ou de pitié sur le visage de Fernand, il était entré comme il fût entré deux jours avant. Elle baissa les yeux, respira profondément et répondit :

— Qu'avez-vous donc à me dire?

— Vous allez voir, dit du Luc en souriant : c'est presque un roman ; mais vous serez indulgente pour le conteur s'il vous ennuie ; car c'est aussi une histoire vraie.

— Je vous écoute, monsieur.

— D'abord il faut, madame, que je vous raconte avec les détails les plus minutieux comment s'est passée mon entrevue avec M. de Cancel. J'espère que lorsque vous en saurez le résultat, vous me saurez bon gré de n'en avoir omis aucun. Sur votre invitation, je me suis rendu chez le comte; je le connais depuis longtemps, et sans avoir eu avec lui des relations très-intimes, je le savais assez homme d'honneur pour être assuré qu'il ne résisterait pas à des remontrances qui venaient de vous. Mais ces remontrances passaient par ma bouche, madame, et elles furent d'abord assez mal accueillies, et interprétées comme l'avait été la provocation de Victor. Ne voulant pas engager une discussion personnelle entre M. de Cancel et moi, je lui racontai les faits tels qu'ils s'étaient passés : l'histoire de la tache de sang, celle de la ballade, la singulière disparition de M. Ménier, la découverte faite par un valet curieux de sa visite nocturne, votre projet de départ et enfin la mission que vous m'aviez donnée de prévenir un combat entre lui et M. Ménier. A cela j'ai ajouté que vous aviez d'autant plus de raison de redouter cette rencontre que M. Ménier était venu me prier d'en être le témoin.

— Je ne m'étais donc pas trompée, dit madame d'Houdailles, qui fit un effort sur elle-même pour répondre d'une voix calme : Mais quel motif mon frère vous a-t-il donné pour justifier ce combat près de vous ?

— L'insulte que vous avait faite M. de Cancel en s'introduisant la nuit chez vous, l'insulte personnelle qu'il lui avait faite en ne respectant ni sa sœur ni sa maison.

— Pauvre frère! dit Clara, s'il savait que j'ai trahi son secret.

— J'ai accepté vis-à-vis de M. Ménier les motifs qu'il voulait donner à sa conduite, et je les ai fait connaître à M. de Cancel. Mes conseils n'avaient d'abord trouvé qu'irritation, mon récit amena un morne et long silence, et c'est après ce silence que, comme vous, madame, il me demanda les motifs que M. Ménier donnait à sa provocation. Je les lui dis tels que M. Ménier me les avait énoncés, et je vous demande pardon, madame, de répéter ici les propres paroles de M. de Cancel; leur familiarité n'a rien d'offensant. Lorsque j'eus dit au comte les raisons de ce combat, il montra une douloureuse impatience et s'écria avec colère :

— Pauvre Clara, il lui faudra donc toujours payer pour les fautes de cette femme!

— Il a dit cela, fit madame d'Houdailles dont les yeux se trempèrent de larmes.

— Oui, madame, et je ne crois pas avoir été au delà de mon rôle d'ami en me croyant autorisé par cette parole à aborder le côté grave de cette situation. Ce que je puis dire à M. de Cancel sur le trouble qu'il pouvait jeter dans votre famille, sur les malheurs qui en pouvaient résulter, sur le sacrifice qu'il vous devait de ses relations avec madame Ménier, sacrifice que je n'ai présenté que comme un devoir exigé par l'honneur, tout cela n'a pas besoin de vous être répété, mais je dois vous redire textuellement la réponse de M. de Cancel.

— Monsieur du Luc, me dit-il, cette rupture qu'on me demande, ce n'est pas un sacrifice ni à l'amour ni à l'honneur que j'accomplirais ; ce serait la délivrance bien désirée de la chaîne la plus odieuse que jamais homme ait portée. Mais ce que je n'ai pu faire depuis longues années pour mon repos, pour mon honneur, pour ma dignité, le pourrai-je pour elle? Oh! si vous saviez ce que c'est que madame Ménier! si vous pouviez savoir comment elle m'a entraîné, dans quels piéges je suis tombé, où elle m'a conduit et par quels liens elle me retient, vous seriez épouvanté de ce qui peut arriver, et vous n'oseriez croire à une duplicité si patiente et si implacable!

Je crus pouvoir faire observer à M. de Cancel que souvent

on jugeait mal de sa propre position ; je sollicitai, je l'avoue, une confidence, et la manière dont le comte me l'a faite me prouve qu'il n'y a pas vu une curiosité indiscrète, mais un désir véritable d'être utile à une famille que j'honore. Cette confidence, madame, il est nécessaire que je vous la redise.

— Le croyez vous indispensable ?

— Il le faut, madame, reprit Fernand, qui remarquait déjà que l'attention de madame d'Houdailles était assez attirée sur un sujet qui la touchait de près, pour l'éloigner des affreuses terreurs qu'elle avait éprouvées ; il le faut, reprit-il. La seule grâce que je vous demande, madame, c'est de me permettre d'être un narrateur fidèle et par conséquent un peu libre peut-être dans mes expressions. Vous vous étonnerez, je le crains, du style dont quelquefois les hommes parlent entre eux, mais il y a dans cette affaire des choses et une pensée que vous devez connaître tout entières, et que je ne veux pas affaiblir par des ménagements que je m'imposerais vis-à-vis d'une autre femme moins forte et moins supérieure que vous.

Cet éloge alla peut-être trop loin, car la physionomie de madame d'Houdailles s'altéra. Mais du Luc, alarmé, reprit immédiatement :

— M. de Cancel est un noble et galant homme ; M. de Cancel vous aime, madame. Jugez-en par le récit qu'il m'a fait, récit dont j'attesterais la sincérité sur l'honneur, si de fâcheuses préventions pouvaient vous en faire douter.

MARIAGE DE RAISON.

Du Luc s'approcha de madame d'Houdailles, et, après l'avoir considérée d'un regard qui prit une expression de mélancolie caressante, il lui dit en souriant :

— Il faut que je retourne jusqu'à vos plus jeunes souvenirs, madame ; il faut que je vous redise à vous-même votre propre histoire pour que vous puissiez bien comprendre la justification d'Arthur.

— Sa justification ! dit la marquise avec amertume.

— Oui, madame, sa complète justification ; car vous saurez

tenir compte de l'entraînement des circonstances, des faiblesses du désespoir, de tout ce qui demande enfin un esprit juste et généreux pour être bien apprécié. Vous vous souvenez, madame, de l'époque où mademoiselle Claire de Perdignan épousa M. Édouard Ménier, votre frère. C'était en 1826; vous étiez encore une enfant; mais (du Luc hésita, puis il reprit en souriant) encore une fois, laissez-moi parler comme s'il ne s'agissait pas de vous, sans cela je n'arriverai jamais.

— Faites, monsieur, dit madame d'Houdailles.

— Vous étiez donc encore une enfant, mais on n'arrive pas à une beauté comme la vôtre sans commencer de bonne heure.

La marquise, pour la première fois, sourit en haussant doucement les épaules.

— On vous fit sortir de votre pensionnat pour vous faire assister à cette noce; c'est là que j'eus l'honneur de vous voir et de vous admirer pour la première fois. Vous vous rappelez sans doute que pendant la cérémonie un cri sourd se fit entendre dans un des bas côtés de l'église, qu'il se fit un mouvement général, et qu'on parla d'un jeune homme qui venait de s'évanouir.

— Je me rappelle parfaitement tout cela, dit madame d'Houdailles avec un sourire un peu forcé; je n'ai pas perdu la mémoire encore, mais cet incident est tout à fait étranger...

— Pardon, dit du Luc en l'interrompant d'un ton grave. Cet incident appartient à ce que vous avez toujours ignoré de la conduite de madame Ménier; cet incident, je ne vous le rappelle pas pour savoir si votre mémoire est restée fidèle, mais pour vous apprendre que ce jeune homme qui venait de s'évanouir était M. Arthur de Cancel.

— Lui! s'écria vivement madame d'Houdailles.

— Lui. Fils d'un gentilhomme ami de M. de Perdignan, Arthur était chez le vieux vicomte comme un second fils, comme un frère de mademoiselle Claire. Ils étaient du même âge, ils s'aimèrent.

— Ah! fit madame d'Houdailles en serrant ses lèvres et en fronçant les sourcils, ils s'aimèrent.

— Je me trompe, madame, Arthur aima mademoiselle de Perdignan avec toute la noblesse généreuse de son cœur;

elle l'aima, elle, avec le calcul égoïste et impitoyable qui a présidé à toutes ses actions. Ne vous étonnez pas de l'indulgence de mes paroles pour l'un et de leur sévérité pour l'autre ; il m'en coûte peut-être plus que vous ne croyez d'être vrai, mais je vous l'ai promis et je le serai. Ce premier amour, madame, eut en apparence son cours et son dénoûment bien vulgaires. M. de Perdignan le devina, et représenta à Arthur que si sa fille était en âge de se marier, il était, lui, beaucoup trop jeune pour y penser (elle avait dix-neuf ans et lui dix-huit à peine). M. de Perdignan lui remontra sa pauvreté, et lui dit que, ne pouvant rien donner à sa fille, ce serait préparer à mademoiselle Claire un avenir fort pénible, et il lui demanda de cesser toutes poursuites. M. de Cancel le promit et, comme tant d'autres, il rêva qu'il était facile, avec de l'honneur et du travail, de conquérir une fortune. Il demanda à mademoiselle de Perdignan de lui garder un an seulement la parole qu'elle lui avait donnée mille fois de n'être jamais qu'à lui, et cette année n était pas écoulée qu'il annonçait, par une lettre datée de la Nouvelle-Orléans, qu'il revenait en France avec cinquante mille écus de fortune. L'arrivée de cette lettre fut l'occasion d'une scène qui serait d'un vrai comique s'il n'y avait eu un fond de cupidité odieuse.

— Ah! s'écria Claire lorsque son père lui lut cette lettre, cent cinquante mille francs de rente, et M. Ménier n'en a que cent mille!

— Elle dit cela! fit madame d'Houdailles.

— Oui, madame, elle a dit cela, et M. de Perdignan ne fit attention à cette exclamation que parce qu'elle lui apprit que monsieur votre frère était amoureux de mademoiselle Claire et lui avait sans doute offert sa main et sa fortune.

— Comment! lui dit M. de Perdignan, ce petit Edouard aurait l'impertinence de prétendre à ta main?

— Oui, mon père, il a fait plus de bruit de ses cent mille francs de rente que je ne puis vous le dire.

— A-t-il en effet cent mille livres de rente en mariage? dit M. de Perdignan.

— Qu'est-ce que c'est que cela auprès des cinquante mille écus d'Arthur! Ah! j'étais sûre de son cœur, et je ne me trompais pas lorsque je lui gardais le mien en secret et que

je feignais d'écouter ce M. Edouard pour mieux cacher mon attente à tous les yeux. Oh! vous ne repousserez plus Arthur, et ce M. Ménier mérite bien que vous le chassiez de votre présence.

— Son père est un très-galant homme, repartit le vieux vicomte, et il m'a rendu de trop grands services pour que je traite son fils, tout présomptueux qu'il est, avec cette rigueur.

— Eh! mon Dieu, mon père, je sais très-bien que vous devez de l'argent au vieux M. Ménier, son fils me l'a assez dit; mais on le lui rendra et on le mettra à sa place.

— Et avec quoi le lui rendra-t-on?

— Avec la fortune d'Arthur.

— Ses cinquante mille écus n'y pourraient suffire.

— Ce sera, s'il le faut, deux années de son revenu, dit Claire.

— Mais ce sera toute sa fortune et le double même.

— Comment! s'écria Claire, que voulez-vous dire?

— Que depuis cinq minutes nous parlons sans nous entendre. M. de Cancel m'annonce qu'il rapporte cinquante mille écus de fortune et non pas cent cinquante mille livres de rente.

— C'est impossible! s'écria mademoiselle de Perdignan.

— Ecoutez la suite de sa lettre, dit son père : « Certes, c'est une bien modeste fortune, mais on peut vivre avec sept ou huit mille livres de rente, et l'avenir m'appartient encore .. »

— Pour un autre que pour vous, madame, l'exclamation qui suivit la découverte de cette erreur de calcul serait sans doute fort plaisante : « L'indigne! comme il m'a trompée! » s'écria mademoiselle Claire de Perdignan.

La marquise ne put retenir un sourire dont la gaîté tempéra le mépris, et du Luc reprit

— Dieu vous a accordé d'être les plus nobles créatures du monde, quand vous êtes bonnes; mais vous pouvez aussi être ce qu'il y a de pire, dans les mauvaises passions. Avide, jalouse de tout succès, amoureuse de l'éclat, des fêtes, du plaisir, elle fit presque un crime à M. de Cancel de la promesse qu'elle lui avait donnée et qui la tenait en suspens depuis près d'un an, et s'armant de l'aveu que lui avait fait M. de Perdignan de ses obligations vis-à-vis de M. Ménier,

elle précipita son mariage avec M. Edouard, comme une fille qui se sacrifie pour sauver l'honneur de son père. De Cance arriva quelques jours avant ce mariage ; il ne put croire à un pareil abandon ; il vit M. de Perdignan, il vit sa fille ; il demanda un nouveau délai pour doubler cette fortune insuffisante ; mais il n'obtint rien. Il fut assez fou pour imaginer que sa présence arrêterait l'infidèle au pied de l'autel : il y alla, et ce fut au moment où elle prononça le serment indissoluble qu'il s'évanouit.

Madame d'Houdailles avait écouté d'un air plus sérieux cette dernière partie du récit de Fernand, et elle lui dit alors :

— Vous avez raison, monsieur. J'ignorais tout à fait les antécédents de ce mariage, et quoiqu'il vous plaise de donner à la détermination de Claire un motif de cupidité, il se peut que ce soit un pur dévouement qui lui a dicté sa conduite. Mais... il y a une chose que j'ignore encore et qui peut être une terrible accusation... ou une excuse puissante pour madame Ménier... (vous me comprenez, je suppose) ; ne pouvez-vous m'éclairer à ce sujet?

La voix de madame d'Houdailles était émue et un léger tremblement nerveux l'agitait pendant qu'elle parlait ainsi. Fernand ne parut pas y prendre garde et repartit :

— J'ai d'abord voulu vous expliquer les causes de l'incident de l'église pour que vous me compreniez mieux, et maintenant je vais aborder cette question, qui vous épouvantera, j'en suis sûr, tant il y eut de crime, c'est le mot, dans les pensées de madame Ménier. Votre père, madame, sollicité par son fils de donner son consentement à son mariage avec mademoiselle Claire, eût cru manquer à l'honneur s'il n'eût prévenu M. de Perdignan de l'affection fort légère alors dont était atteint votre frère, et qui, étant le résultat d'un accident, devait disparaître, et avait pour ainsi dire complétement disparu.

Madame d'Houdailles tremblait toujours ; mais Fernand, prenant un air irrité et élevant la voix avec force, continua sans ménagements pour cet effroi insensé.

SUITES.

La délicatesse de M. Ménier fut appréciée par M. de Perdignan, mais elle fut un horrible malheur pour votre frère. Écoutez-moi bien, car ce que je vais vous dire est horrible. M. de Perdignan avertit sa fille, qui demanda vingt-quatre heures pour répondre. Ces vingt-quatre heures, elle les employa à consulter plusieurs médecins sur la gravité de cette affection, non pour savoir si elle était guérissable, car, à vrai dire, elle n'existait plus déjà, mais pour savoir si elle était mortelle.

— Qu'allez-vous dire? s'écria madame d'Houdailles avec une épouvante indicible.

— Ce que votre belle-sœur a dit elle-même à M. de Cancel : « La mort manque rarement de suivre une de ces violentes attaques, et un jour prochain peut venir où je serai libre, riche, et nous serons heureux. »

— Oh! vous vous trompez, monsieur, vous vous trompez, ce n'est pas possible!... Tant de cruauté, un si horrible calcul, une si effroyable prévision ne peuvent entrer que dans le cœur d'un monstre.

— C'est que madame Ménier est un monstre, madame; c'est que, forte de cette espérance, elle accepta ce mariage; c'est que, dès le lendemain, elle marcha avec une froideur féroce au dénoucment qu'elle avait prévu. Vous êtes une honnête femme, madame, il y a des idées que vous ne comprenez pas, que vous ne pouvez comprendre, que le respect que vous inspirez empêche de vous expliquer ; mais madame Ménier, encore jeune fille, savait que les émotions violentes, les passions surexcitées, les plaisirs excessifs, appelaient des crises aussi dangereuses que les colères et les chagrins; et M. Ménier, amoureux, confiant et bon, ne comprit pas qu'une femme pût cacher un si horrible espoir sous le masque d'une si vive tendresse. Il se crut heureux, et déjà il était sauvé, car il pouvait penser que madame Ménier ignorait quelle affection avait tourmenté sa jeunesse : et elle n'avait pas en effet encore reparu.

Madame d'Houdailles paraissait confondue ; l'horreur de l'accusation portée contre madame Ménier avait détourné un moment sa pensée de l'appréhension funeste qui l'avait jusque là dominée ; mais presque aussitôt elle parut faire un retour sur elle-même. Fernand continua rapidement :

— Tant d'amour prodigué avait fait croire à votre frère au bonheur de tout son avenir, lorsque M. de Cancel reparut.

Madame d'Houdailles tressaillit et releva la tête en regardant du Luc avec anxiété.

— Il était reparti quelques jours après le mariage de madame Ménier, reprit du Luc, à l'heure même où elle lui avait confié son horrible espoir, et il revenait tranquille sur la foi de ce bonheur mutuel, dont le monde faisait mille récits, tranquille sur lui-même, qui croyait avoir effacé de son cœur le souvenir de sa propre passion, et n'osant croire à la réalité des espérances de madame Ménier, qu'il avait attribuée à un moment de folle exaltation.

Cette arrivée chagrina votre frère, car il savait les anciens projets de Cancel, et madame Ménier crut comprendre que la jalousie, l'inquiétude, le désespoir amèneraient peut-être le résultat qu'elle attendait. Avec une infernale coquetterie elle réveilla dans ce cœur mal guéri un amour qui ne demandait qu'à s'éteindre dans une sincère amitié et un respect fraternel, et du même coup elle excitait l'inquiète nature de M. Ménier, qui avait toujours gardé une crainte, un remords au fond de son bonheur. Votre belle-sœur devina rapidement son double succès, et enfin un jour arriva où Cancel, malgré tous ses efforts, montra si vivement sa passion, et où madame Ménier en parut si heureuse et si troublée que M. Ménier n'eut que le temps de s'enfuir. Sa femme le suivit, elle fut le témoin unique mais impassible des douleurs de votre frère ; et lorsqu'il revint à lui et que, les yeux en larmes, il se mit à genoux pour lui demander pardon, elle lui répondit :

— Vous êtes un infâme et vous m'avez trompée !

Madame d'Houdailles tressaillit encore, mais cette fois avec une terreur véritable.

Elle murmura d'une voix sourde :

— Oui, et cela revint avec le malheur.

— Comme cela avait disparu, dit Fernand, avec le repos, comme cela n'eût jamais reparu, car il a fallu toute la barbare persévérance de madame Ménier pour renouveler ces funestes accidents. Ne prenez pas pitié de cette femme! s'écria Fernand avec une feinte de colère dans le geste et dans la voix, afin de rappeler à lui l'attention de la marquise qui s'égarait encore. Ne la prenez pas en pitié, car c'est armée de ce qu'elle appelait son infortune qu'elle séduisit la noble résistance de Cancel. Un homme de cœur, madame, peut ne pas vouloir troubler la vie d'une femme heureuse, alors même qu'il éprouve pour elle un violent amour; mais lorsqu'elle lui demande une consolation, lorsque c'est avec des pleurs et des sanglots déchirants qu'elle parle de son existence sacrifiée, perdue, il lui faut une vertu que le monde trouverait presque ridicule pour résister à la passion qu'il éprouve, à celle qu'il inspire, et à cet attrait inouï de rendre à celle qu'on aime des joies qu'elle avait à jamais bannies de son cœur. La façon dont je parle est singulière, madame, mais à bien étudier le sens caché de cette fatale liaison, ce fut M. de Cancel qui succomba.

Madame d'Houdailles sourit et repartit d'un ton plus doux et plus calme :

— Vous êtes un bon avocat, monsieur.

— Je suis un juste appréciateur d'une passion dont je n'ai pas le droit de condamner les faiblesses; et maintenant, madame, veuillez m'écouter avec plus d'indulgence encore et plus d'attention, car il s'agit de vous, et je me permettrai de dire tout ce que je dois sans égard pour votre susceptibilité.

Cette coupable liaison durait depuis un an, madame, lorsque votre père, qui était sous le charme de cette fausse douceur avec laquelle madame Ménier a trompé tant de gens, vous fit quitter votre pensionnat. Vous êtes toujours belle, et aux yeux de quelques hommes cette beauté a grandi avec les années qui se sont écoulées depuis votre apparition dans le monde; mais j'eus l'honneur d'être invité chez M. votre père au premier bal qu'il donna pour vous présenter à ses amis; et je me rappelle, madame, que ce fut une admiration charmante et chaste qui s'éleva autour de vous. Cancel y était comme moi, et, quoique bien jeune alors, je compris,

à la muette extase qu'il éprouva en vous voyant, que vous étiez l'astre radieux qui venait d'éclairer son cœur et de lui montrer ce que c'est que l'amour. Il était jeune, il était beau, il souffrait horriblement de la chaîne qu'il portait; il osa vous dire qu'il vous aimait, et sans vous informer de quoi il était malheureux, vous l'avez aimé. Dès le premier jour, madame Ménier le soupçonna. Comprenez-vous, madame, la rage de ce cœur brûlé d'ambition, d'envie et de jalousie? Vous, plus belle qu'elle, aussi riche, d'une naissance bourgeoise et pouvant par un mot devenir la femme d'un homme jeune, beau, d'un grand nom! Quel triomphe! Elle n'eût pas été la maîtresse de cet homme qu'elle n'eût pas accepté ce partage pour vous. Et c'était son amant, c'était M. de Cancel que vous lui enleviez! Cette femme est une misérable, mais je comprends qu'elle n'ait pas accepté cette humiliante défaite de tous ses sentiments. Vous vous étonniez cependant des hésitations de M. de Cancel; lorsqu'il vous semblait que votre père l'accueillait avec faveur et qu'il pouvait librement vous parler, vous restiez glacée par sa froideur en votre présence, et vous lisiez avec surprise ces lettres furtives où vous trouviez un amour insensé et qui allait jusqu'au délire. Sûre de l'approbation de votre père, vous vous laissâtes entraîner à répondre quelquefois à ces lettres écrites en chiffres et dont le mystère vous paraissait si extravagant; puis un jour, quand l'aveu de votre amour vous eut échappé, M. de Cancel disparut, et l'on vous présenta le marquis d'Houdailles; et, pour vous déterminer à épouser cet honorable vieillard, on vous fit peur de votre amour : on vous dit, je le sais, que M. de Cancel était marié, marié en secret, vous en souvient-il? Enfant qui sortiez du pensionnat, ignorante du monde, plus ignorante des lois, on vous fit croire, on vous fit douter de tout en vous faisant douter de celui que vous aimiez, et vous vous laissâtes marier sans savoir quel lien vous acceptiez.

SECRETS DU CŒUR.

Fernand attachait sur madame d'Houdailles des regards

pleins de pitié, et la marquise, troublée et baissant les yeux, lui répondit d'une voix étouffée :

— Je vous remercie, monsieur du Luc, de me parler ainsi de mon passé ; j'ai été faible, crédule, mais Dieu ne m'en a pas punie.

— Je le sais, madame, dit Fernand, ce lien n'a pas été malheureux. M. d'Houdailles était un de ces nobles et bons vieillards qui avaient gardé intactes les plus belles qualités de la vieille noblesse française ; c'était un homme dont nous étions fiers, madame, et pour lequel, moi et tous ceux qui l'ont aimé, nous vous remercions du bonheur que vous avez répandu sur la fin de sa vie. Il fallait pour cela la grandeur que vous avez dans le cœur, il fallait vénérer cet homme vénérable. Une autre n'eût peut-être vu que le vieillard solitaire, maladif, retiré dans son vieux château, quelquefois dans ses vieilles idées : vous avez mieux fait, vous l'avez accepté pour ce qu'il avait de bon ; vous l'avez entouré d'un respect si tendre qu'il a pu croire que les vertus et les nobles qualités tenaient lieu de jeunesse et de beauté, et il est mort en vous bénissant. C'est bien cela, madame, c'est bien.

Les éloges de Fernand avaient quelque chose de si ému et de si enthousiaste que, par un mouvement plus puissant que sa volonté, madame d'Houdailles éclata en larmes et lui tendit la main en lui disant :

— Merci, monsieur, merci ; mais je n'ai pas été aussi à l'abri de tout reproche que vous pourriez le croire.

— Je sais tout, madame, reprit Fernand, et je sais faire la part de chacun. Vous devez savoir aujourd'hui quelle main avait éloigné M. de Cancel, quelle langue envenimée avait répandu contre lui le bruit de ce mariage secret ; mais ce que vous ne savez pas, madame, c'est par quel moyen on le força à vous quitter. Ce ne furent pas des pleurs, des supplications, ce fut la menace qu'on employa, et quelle menace ! vous allez en juger : « Si vous restez, Arthur, je dirai la vérité à mon mari, je la lui dirai à elle, je la dirai à l'univers, et je dirai partout que vous m'avez perdue ; et si le monde m'accuse, je révélerai au monde à quel misérable et maudit on m'a liée, et si le monde l'apprend, cet homme en mourra de honte ou se tuera de désespoir. »

— C'est vrai, dit madame d'Houdailles d'une voix altérée, il en mourra ou il se tuera.

Fernand toucha légèrement du bout de la main le bras de madame d'Houdailles, et reprit avec une vivacité exagérée :

— Arthur pouvait-il espérer vous obtenir après une pareille menace? Vous-même, s'il l'eût bravée, eussiez-vous osé accepter sa main après l'aveu de la faute de la femme de votre frère? et cet aveu, elle l'eût fait. Il partit donc ; et si, plus tard, il vous écrivit pour vous apprendre qu'on l'avait calomnié en disant qu'il était marié, c'est qu'un galant homme doit accepter son malheur mais non pas une infamie. Vous lui avez répondu, madame ; ce fut là ce qui le perdit tout à fait.

— Je ne vous comprends pas, monsieur.

— Vos lettres acceptaient une justification, vos lettres regrettaient un amour perdu ; ces lettres imprudentes et que vous avez écrites dans les premiers moments de votre mariage, ont été depuis dix ans constamment suspendues sur votre tête. Elles furent surprises, volées, oui volées. Des fausses clefs firent pénétrer madame Ménier dans l'appartement de M. de Cancel, lui ouvrirent ses meubles, et c'est armée de ces preuves de votre amour qu'elle l'a retenu. Huit ans entiers, madame, huit ans pour votre repos, sinon pour votre honneur, il a accepté cet esclavage.

— Et pensez-vous, monsieur, que s'il l'eût sincèrement détesté, il l'eût subi si longtemps? dit madame d'Houdailles.

Fernand parut embarrassé et répondit après un moment de silence.

— Sur mon honneur, madame, je crois et j'ose jurer que c'est pour vous qu'il l'a accepté. Ce sacrifice une fois fait, je ne sais... je ne puis vous dire... mais peut-on en vouloir à celui qui souffre la prison et les fers pour sauver une peine à un frère, à un ami, de s'arranger le mieux qu'il peut dans sa prison, d'alléger le poids de sa chaîne? Et tenez, madame, sans métaphores, dans combien de ménages n'arrive-t-il pas qu'on se pardonne des torts cruels, comme s'ils n'existaient pas, pour ne pas rendre plus insupportable un lien que la loi rend indissoluble! M. de Cancel était peut-être plus enchaîné qu'un mari ; pour quitter madame Ménier, il fallait vous perdre, il [illegible]

fait encore hier comme il y a huit ans : « Je dirai la vérité au monde entier, je la dirai à mon mari, et je ferai connaître sa misérable existence, et il en mourra de honte. » Voilà l'éternelle parole de madame Ménier. M. de Cancel en avait peur, et vous ne pouvez savoir jusqu'à quel point peuvent se dégrader la volonté et l'énergie d'un homme, quand il a laissé prendre sur lui l'empire de la menace par une femme perverse.

— Je voudrais vous croire, monsieur, dit madame d'Houdailles, mais ces menaces, il ne pouvait pas les redouter, car il n'ignorait pas que mon malheureux frère fermait les yeux sur l'inconduite de sa femme.

— A la condition sans doute qu'elle se tairait sur l'affreuse maladie dont il est frappé, à la condition aussi que jamais le monde ne soupçonnerait ni le désordre ni la tolérance ; je le crois ainsi, et sans doute de Cancel le savait ; mais comme on sait de pareilles choses, comme elles arrivent, comme elles s'arrangent. C'est le résultat d'un de ces accords tacites où rien n'est dit et où tout est compris. Mais jamais, et vous en avez peut-être la preuve, jamais M. Ménier n'a su et n'a pu avoir d'explication formelle à ce sujet avec madame Ménier, encore moins avec M. de Cancel. Et vous-même, malgré la sainte affection que vous avez pour votre frère, malgré cette tendresse passionnée qu'il a pour vous, avez-vous jamais osé aborder avec lui ce fatal sujet? N'y a-t-il pas des choses auxquelles personne n'ose toucher, et seriez-vous bien étonnée s'il était resté quelquefois des doutes à M. Ménier?

— Des doutes! fit madame d'Houdailles, ce n'est pas possible.

— Une espérance peut-être, sinon un doute, une espérance que cet abandon coupable cesserait, qu'on reviendrait un jour vers un cœur aussi plein de pardon que le sien. Eh! mon Dieu! madame, lorsque votre frère couvrait Victor de sa protection, de ses bienfaits; lorsque, par un testament bien volontaire, il lui léguait la meilleure part de son immense fortune, à qui faisait-il tout ce bien? à qui eût-il voulu que cela inspirât de la reconnaissance? vous devez bien le comprendre. Certes, Victor est un bon et loyal enfant, meilleur que vous ne le croyez peut-être ; mais il était

un prétexte à flatter un cœur qu'on voulait ravoir, qu'on espérait ramener. M. Ménier se croyait trop coupable de son malheur pour ne pas être indulgent, et il avait trop d'indulgence pour ne pas espérer en trouver à son tour. Oui, madame, il y avait des heures où il doutait de la vérité : et rappelez-vous le moment où il a pu croire que c'était pour vous seule qu'était venu M. de Cancel, le moment où il a espéré que vous pourriez l'épouser... le moment où madame Ménier est venue vous porter cette formelle demande de mariage ; ce n'est pas seulement son honneur sauvé ; ce n'est pas la visite imprudente de Cancel, expliquée de façon à ce que madame Ménier fût à l'abri de tout soupçon ; ce n'est pas un sentiment de pure vanité qui l'a ému : c'était l'espoir du repos, de l'ordre rentré dans sa famille qu'il entrevoyait, et qu'il eût accueillis comme s'ils ne l'eussent jamais quittée. Mais, madame, ce n'était pas le but de madame Ménier.

Dans la dernière partie de ce récit, Fernand avait affecté une certaine rapidité de langage et une déclamation vive; il mêlait à sa phrase un geste animé et une sorte d'importance oratoire. Madame d'Houdailles le remarqua, et ne se douta guère qu'il y eût une intention cachée dans cette façon de dire.

Cependant Fernand avait réussi, il avait abordé le moment où madame d Houdailles avait été frappée de cette crise nerveuse si cruellement traduite par madame Ménier, et elle n'y avait pas pris garde, son attention, qu'il avait excitée en révélant et commentant les calculs et la duplicité de cette femme, le suivait sans que l'horrible préoccupation qui l'avait dominée jusque là cherchât dans chaque mot une application au mal auquel elle se croyait vouée ; elle répondit donc :

— Je crois, monsieur, que mon mariage avec M. de Cancel n'entrait pas dans les idées de madame Ménier. Mais je voudrais savoir comment il est arrivé que M. de Cancel ait pu lui faire porter la lettre qu'elle nous a annoncée au moment...

Ce que les paroles de du Luc n'avaient point fait, son propre souvenir le lui ramena : madame d'Houdailles pâlit à ce mot qui devait être suivi du mot par lequel il lui fallait

dénommer la faiblesse qui l'avait saisie. — Au moment... au moment... répéta-t elle.

— Oh ! madame, s'écria du Luc avec vivacité, au moment où vous vous êtes évanouie, madame Ménier venait d'accomplir, avec une dextérité merveilleuse, la ruse la plus habile, comme elle a su tendre sous les pas d'une pauvre femme le piége le plus indigne ; car il y a une personne dont je n'ai pas encore parlé, et dont l'action s'est étrangement mêlée à cette histoire et à son dénoûment. Cette personne, c'est Catherine ; Catherine, quelque chose d'héroïque et de bon, quelque chose que vous devez comprendre et estimer, vous.

Ainsi, du Luc exagérait à la fois le mouvement et l'expression de son récit, pour ne pas laisser à madame d'Houdailles le temps de poser sur une de ces idées fatales qui sont comme entourées d'un abîme profond et qui donnent le vertige.

— Oui, répondit la marquise distraite, je sais que Catherine a été pour mon frère une servante fidèle et dévouée.

— Ce que vous dites là n'est pas juste, madame. Catherine n'a pas été seulement une servante fidèle et dévouée, elle a été grande aussi, elle a eu (à mes yeux du moins) un courage et une pitié admirables. C'est bien difficile à vous expliquer, madame, et il vous aurait fallu entendre cette femme, qui n'est qu'une servante sans éducation, vous dire, avec la rudesse de son langage et la délicatesse de ses sentiments, comme elle a été amenée là où elle est arrivée.

— Je suis persuadée de ce que vous me dites, monsieur, reprit madame d'Houdailles ; mais je ne conçois pas en quoi ce récit peut être pour moi d'une importance telle que vous sembliez le croire.

— Il est possible que je me trompe, madame, reprit Fernand : mais si j'abuse aujourd'hui de votre patience, c'est un tort qu'il ne me sera plus permis d'avoir bientôt, car...

— Car vous partez, n'est-ce pas, monsieur? lui dit la marquise en attachant sur lui un regard inquiet et curieux.

Par un sentiment qui s'expliquera plus tard, Fernand baissa les yeux et fut embarrassé ; mais il craignit que cet embarras ne fût interprété par la marquise d'une façon fâcheuse pour elle, et il reprit aussitôt :

— Puissé-je ne pas partir, madame ! qu'il arrive un inci-

dent, un mot, un geste qui me dise de ne pas partir, et je serai le plus fier et le plus heureux des hommes. Mais, madame, j'ai accepté la tâche de vous raconter, de vous dire le mystère de ce qui s'est passé ici depuis quelques jours, et je dois d'abord l'accomplir tout entière. Croyez que si j'y mets des formes qui vous paraissent avoir l'apprêt d'un récit convenu, c'est qu'il faut que vous sachiez tout ce qui a précédé les scènes des deux derniers jours, pour les juger comme elles doivent l'être et pour prendre le parti le plus convenable.

— Je vous écoute, monsieur, repartit madame d'Houdailles, le front sombre, tandis que Lise lui tenait les mains et les baisait d'un air suppliant.

UN DÉNOUEMENT.

— Ce n'est qu'il y a trois ans, reprit du Luc, que M. Ménier s'est décidé à rétablir ce château, qui a appartenu à la famille des Perdignan, et ç'a été de sa part une de ces nombreuses concessions faites aux caprices de madame Ménier, toujours avec l'espoir d'obtenir un peu de reconnaissance pour tant de bonté. Monsieur votre père, comme vous le savez, l'avait laissé se dégrader, et M. de Perdignan avait refusé de venir l'habiter et s'était renfermé dans la petite maison voisine du parc, la même qui est maintenant habitée par M. de Cancel. Le souvenir de M. de Perdignan était adoré dans le pays, et quoiqu'il n'y possédât presque plus rien, il y était encore considéré comme le maître et le seigneur du canton. Les fermiers, habitués au désordre qui règne toujours dans les affaires d'un homme endetté, se flattaient de l'espoir de lui voir reprendre ses biens; et parmi ceux que la régularité de M. Ménier gênait, et qui trouvaient inique qu'un acquéreur de biens nationaux exigeât des comptes mieux établis que l'ex-seigneur du lieu, on distinguait Vauvannier, le père de Catherine. Voici comment elle m'a dit elle-même ce qui s'est passé à cette occasion :

« Mon père vivait au cabaret, et nous étions deux enfants pour faire aller la maison, moi grande et forte, et une pau-

vre petite qui a été nourrie avec M. Victor ; elle serait morte à la peine, il y a deux ans, la pauvre enfant, sans celui qui nous a tous sauvés; car elle avait du cœur, et elle ne se fût pas humiliée comme moi à être servante après avoir eu du bien à nous. Tant que le vieux M. de Perdignan a vécu, ç'a été assez bien; il glissait de temps en temps quelques pièces de cent sous à mon père, qui n'allait qu'un peu plus au cabaret, mais qui ne venait pas nous prendre le peu que nous amassions pour payer les fermages. Oui, monsieur, c'en était là qu'il nous fallait cacher notre argent dans les trous du mur, l'enterrer dans des coins de jardin pour qu'il ne le trouvât pas, et quand il le découvrait et que nous lui faisions un reproche de nous l'avoir enlevé : — Bah ! disait-il, on rendra les biens aux nobles, ça ne va pas tarder ; et alors le compte des arriérés sera bientôt fini avec le vrai propriétaire. M. de Perdignan me donnera quittance, et une fois que ce sera lui, je travaillerai, parce que... lui, je le reconnais pour mon maître. C'est pendant ce temps que j'ai vu madame Ménier, qui était alors mademoiselle Claire, et M. Victor, qui avait été nourri par ma mère. Tout ce que nous avons souffert de l'inconduite de mon père est inutile à vous raconter : mais ça ne fit que devenir plus terrible à la mort de M. de Perdignan ; et il y a trois ans, quand M. Ménier se décida à venir habiter le château, nous étions en arrière de douze mille francs de fermage. Jusque là on ne nous avait pas trop tourmentés, et toutes les fois que l'homme d'affaires écrivait pour nous menacer, je m'adressais à madame Ménier pour la prier de nous défendre auprès de son mari, et comme les menaces cessaient, et que les poursuites ne commençaient pas, je croyais que c'était elle qui nous protégeait. Aussi, quand j'appris qu'elle venait au château, mon premier soin fut d'aller la remercier de ses bontés. »

— Mais à quelle occasion, monsieur, dit madame d'Houdailles, Catherine vous a-t-elle fait ce récit ?

— Oh ! je vous en supplie, madame, permettez-moi de continuer : un peu de patience, et vous verrez que rien de ce que je vous dis n'est inutile ; laissez-moi vous répéter le récit de Catherine comme elle l'a fait.

— Oui, madame, reprit Lise, qui jusque là ne s'était pas mêlée à cet entretien, écoutez M. du Luc.

M. du Luc reprit aussitôt, en continuant à faire parler Catherine comme il l'avait déjà fait :

« Elle me reçut d'abord assez aigrement et parut surprise de ma reconnaissance ; mais elle se ravisa, me questionna avec attention, et finit par me dire qu'elle aurait soin de moi, et qu'elle trouverait moyen d'arranger cette mauvaise affaire définitivement.

» Deux jours après elle me fit revenir et elle me dit d'un air triste, car vous ne pouvez pas vous imaginer comme cette femme est fausse, et combien de temps, combien de choses il m'a fallu avant d'y voir clair dans sa méchanceté ; elle me dit d'un air désolé :

— » Ma pauvre enfant, M. Ménier est revenu dans ce pays pour y faire marcher ses affaires qui étaient tout à fait en désordre. Je lui ai parlé pour ton père, mais j'ai eu beau faire, il n'a pas voulu entendre un mot à ce sujet ; il a dit qu'il en avait assez entendu comme ça, et que non-seulement il va vous chasser de votre ferme, saisir tout ce que vous possédez, mais qu'il fera renfermer ton père et qu'il le laissera mourir en prison, si lui ou toi et ta sœur vous ne le payez pas.

— » Et comment, lui dis-je, voulez-vous que nous le payions ?

— » Ma pauvre Catherine, ce sera dur, mais tu le peux : « Qu'elle entre comme servante à la maison, m'a dit mon mari, et je lui tiendrai compte de ses gages à mille francs par an pour me rembourser. » « Mille francs de gages, Catherine, dit madame Ménier, c'est beaucoup, et M. Ménier est généreux. »

» Ça me fendit le cœur de me voir réduite à être servante, mais il n'y avait que ce parti à prendre, et d'ailleurs madame Ménier m'avait déjà mise pour ainsi dire dans l'impossibilité de le refuser. « Ma pauvre enfant, m'avait-elle dit, chacun a ses peines, et toute riche que je suis, j'aimerais peut-être mieux être à ta place qu'à la mienne. » Vous ne savez peut-être pas ce que c'est que ce sentiment-là, mais quand on a été appris à respecter une famille et à en entendre maudire une autre, on croit tout bon d'un côté et tout mauvais dans le côté contraire. Ainsi, quand madame Ménier m'eut raconté ce qu'était son mari, lorsqu'elle m'eut

demandé de l'aider à cacher son malheur, et qu'elle m'eut promis en retour la libération de mon père et le fermage pour le fiancé de ma pauvre sœur, je n'hésitai plus et j'entrai au service de la maison. Je fus longtemps à comprendre la vérité, mais bientôt la présence assidue de M. de Cancel, l'abandon dans lequel on laissait M. Ménier, m'apprirent que ce malheur auquel je m'étais dévouée n'était pas du côté que je croyais.

« M. Ménier avait accepté mes soins, il m'en était reconnaissant, et il arriva qu'un jour il me parla de mon père et de ma sœur. Tout en le voyant malheureux, je croyais encore que c'était lui qui m'avait forcée à entrer comme servante dans la maison, et comme, à dire vrai, le bienfait dépassait encore l'obligation, je le remerciai en lui disant ce qui s'était passé entre moi et madame Ménier. Il fut bien un bon quart d'heure avant de me répondre; je voyais bien qu'il y avait quelque chose qui le tourmentait, et de peur que ça ne lui retombât sur le cœur, car il y avait des larmes dans ses yeux, je le priai de s'expliquer, et c'est alors qu'il finit par me dire : « Ecoute, ma pauvre fille, tu es trop bonne pour moi pour que je ne veuille pas te montrer que je le mérite un peu. De toutes les lettres que tu as écrites à ma femme, elle n'a lu que la première, qu'elle m'a remise en me disant : « Voici une affaire qui vous concerne : mais si vous voulez mon avis là-dessus, je vous dirai que ce Vauvannier est un mauvais garnement, qui se dérangera d'autant plus qu'on se relâchera envers lui. »

— « Il suffit, lui répondis-je, je verrai. » Je lus ta lettre, Catherine; elle était d'une honnête fille, et je fis cesser les poursuites. Toutes les fois que tu as écrit depuis, on n'a pas même ouvert tes lettres et on me les a envoyées.

— « Est-ce bien possible! m'écriai-je. C'est donc ça que, lorsque je vins remercier madame Ménier, elle a paru si étonnée.

— « Ce n'est pas tout, reprit M. Ménier; lorsqu'elle vint me raconter ce que tu lui avais appris, je lui dis alors que j'avais voulu, que, si jamais elle revenait dans ce pays, elle y trouvât une réputation de bienfaisance et de bonté; je lui dis que, puisqu'elle y était venue, je voulais qu'on eût à la bénir, et surtout parmi ceux qui avaient appartenu à sa

famille, et je lui remis sans condition, entends-tu, la quittance des arriérés de ton père et le nouveau fermage pour toi et ta sœur.

— « Vous n'avez pas exigé que j'entre à votre service? lui dis-je.

— « Non, c'est elle qui m'a dit que tu aimais mieux laisser la ferme à ta sœur qui allait se marier, que de l'habiter avec ton beau-frère, qui serait le maître, et que tu préférais entrer comme domestique au château.

— « Mais, mon Dieu, pourquoi a-t-elle fait ça? lui dis-je.

— « C'est, reprit-il d'un air sombre, qu'elle n'eût peut-être pas osé confier à un autre qu'à toi, qui croyais lui devoir le salut de ton père et le bonheur de ta sœur, le terrible secret de ma vie.

— « Eh, lui dis-je, il ne lui était pas nécessaire de mentir pour cela; elle n'avait pas besoin de faire un marché de ce que j'aurais accepté comme un devoir.

— « Peut-être, Catherine, me dit-il, peut-être : qui sait si elle n'a pas eu raison? Qui sait si tu aurais consenti, sans cette peur, à enchaîner aux côtés d'un malheureux ta jeunesse et ta beauté? car tu es jeune et belle, Catherine. »

— « A ce moment, il me regarda avec une singulière attention et avec une espèce de terreur.

— « Catherine, Catherine, me dit-il (vous remarquerez, madame, que je vous redis les paroles de Catherine, que je fais son récit comme elle l'a fait, dit Fernand en s'interrompant, Catherine, me dit M. Ménier, dans ces terribles moments, ne restes-tu pas enfermée seule avec moi?

— « Oui, monsieur.

— « De longues heures?

— « Des nuits entières.

— « Oh! s'écria-t-il, pauvre fille, sais-tu ce qu'on dira, et qu'on dit peut-être?

« La pensée qui me vint me fit horreur.

— « Oh! ce serait trop affreux! m'écriai-je. C'est si impossible!

« Ce mot fut d'un effet effroyable.

— « C'est si impossible, n'est-ce pas? me disait le pauvre homme, c'est si impossible qu'elle n'est donc pas si coupable

de m'avoir toujours repoussé, d'avoir cherché une consolation! C'est si impossible qu'on puisse m'aimer.

— « Hélas! ajouta Catherine en pleurant, que Dieu me pardonne cette dureté, je l'ai cruellement payée.

« A partir de ce jour, mes soins étaient presque insupportables à M. Ménier, et cependant chaque jour il devenait plus malheureux; c'est à peine si on le comptait pour une personne dans la maison. Ah! le monde est ingrat! plus il faisait de bien, plus on se moquait de lui : « Ce n'était pas bonté, disait-on, c'était faiblesse. » Je me repentis de le voir si isolé, si triste; je fis si bien que peu à peu il me souffrit encore près de lui, mais ce mot lui revenait sans cesse :

— « C'est si impossible! » me redisait-il quelquefois avec un rire qui me glaçait.

« Je ne sais comment cela se fit, mais un jour qu'il avait visité ses pistolets, un jour que je l'avais vu rêver longtemps et qu'il me redit encore le soir ce mot de désespoir : « C'est si impossible! » j'eus tellement peur et pitié de lui, que je lui dis en pleurant :

— « Mais si moi, qui ne suis qu'une pauvre servante, je vous aimais! »

— « Toi! s'écria-t-il.

— « Mon Dieu! je le vis si heureux que s'il avait pu croire que je m'étais jouée de lui ou que ce n'était qu'un mot de pitié, je l'eusse tué, j'en suis sûre, je l'eusse tué.

— A ce moment de son récit, dit Fernand d'une voix émue, Catherine a éclaté en larmes et s'est écriée :

— « Allez, monsieur, j'ai chèrement payé les bienfaits de cette famille pour la mienne. »

— Noble fille! reprit Fernand. Oh! pardonnez-moi, madame, de me servir de ce mot pour la qualifier! l'austérité de votre vertu peut s'en alarmer; mais je suis un homme, je ne porte peut-être pas dans mes jugements la sévérité que vous avez le droit d'avoir; mais j'admire cette faiblesse comme une action héroïque.

— Vous me jugez mal, monsieur du Luc, dit la marquise d'un ton affectueux, si vous pensez que je juge trop sévèrement Catherine. Je sais apprécier le sentiment qui a pu l'entraîner; mais il est affreux de penser que mon frère

n'ait trouvé que dans cette affection la consolation que lui devait une autre femme.

— C'est que vous ne savez pas que c'est là que madame Ménier voulait pousser son mari, et Catherine le comprit aux insinuations de madame Ménier, à ses questions, à ses promesses, à l'ambition de faire fortune qu'elle lui suggérait; c'est alors que, prenant en haine votre belle-sœur, elle l'espionna, et ne voulant pas rester sans défense contre elle, elle porta l'audace jusqu'à la surprendre chez M. de Cancel, et madame Ménier fut forcée à redouter celle qu'elle avait voulu perdre pour l'accomplissement de ses indignes projets.

DERNIÈRES EXPLICATIONS.

Fernand s'arrêta, respira péniblement et reprit :

— La liberté par la mort (je suis dur, madame, mais je suis forcé d'être vrai) ; la liberté par la mort, c'est-à-dire le veuvage, ne venant pas assez vite au gré de madame Ménier, elle avait espéré s'armer ainsi d'une disposition de la loi pour obtenir une séparation ; mais Catherine avait en main des preuves de la conduite de madame Ménier, et il fallait attendre; d'ailleurs M. Ménier avait plus que jamais abdiqué toute autorité; il s'était résigné à n'être plus que le spectateur désintéressé de ce qui se passait dans sa maison, lorsqu'on apprit la mort de M. d'Houdailles.

A partir de ce jour, madame, ce fut de la part de madame Ménier un calcul constant pour vous éloigner; votre volonté de ne pas quitter l'Auvergne avant la fin de votre deuil la servit, et il n'a pas tenu à elle que vous n'y fussiez toujours demeurée; mais, à cette occasion, M. Ménier reprit cette autorité qu'il n'avait jamais revendiquée; il fallut s'attendre à vous revoir, et on s'arrangea en conséquence. D'après les calculs de madame Ménier, vous deviez arriver le jour du départ de M. de Cancel.

Elle avait exigé ce départ, il l'avait promis, il n'eut pas la force de tenir parole; un mot imprudent apprit à madame Ménier qu'il était encore dans le pays; ce fut la cause de son refus de venir à la Ruine, ce fut pour l'appeler

et exiger son départ immédiat qu'elle demeura au château, et ce que personne de nous n'a su, c'est que M. Ménier avait aperçu dans la forêt M. de Cancel, qui, ne sachant pas qu'on irait chasser, y était allé lui-même. M. Ménier ne put donc pas douter d'une trahison, car il en doutait encore. Madame, un mot d'Arthur prononcé hier devant vous, quand il redemanda la clef qui servait à madame Ménier pour passer de son parc dans celui de M. de Cancel a pu nous dire qu'ils y mettaient un mystère qui avait pu tromper tout le monde. D'ailleurs, madame, M. Ménier eût-il eu la conviction de cette intrigue (ce qu'il n'est permis à personne d'affirmer ou de nier), ce qui était pour lui, ce qui est pour beaucoup d'hommes le véritable outrage, c'est la publicité; et ce fait du départ de M. de Cancel publiquement annoncé et qui n'avait pas eu lieu, ne pouvait s'attribuer qu'à madame Ménier ou à vous.

C'est surtout la pensée que sa femme pouvait vouloir couvrir ses intrigues de votre nom qui a irrité votre frère, c'est cette maladresse que Victor et vous-même avez mise à ne pas vouloir chanter cette ballade où il est parlé d'un mari pareillement trompé, qui lui apprit que vous craigniez qu'il ne s'en fît l'application et qui lui prouva que vous et Victor saviez tout. Or, pouvait-il croire que ce secret ne serait pas également pénétré par beaucoup d'autres? et c'est ce qui a amené l'accident d'avant-hier soir.

On se rappelle sans doute sous quelle appréhension Fernand avait commencé ce récit; il l'avait à dessein prolongé sur des événements anciens, sur les perfides combinaisons, sur les crimes de madame Ménier; il y avait alors mêlé de temps à autre un mot ou deux relatifs à la maladie de son mari, et malgré tous ses soins pour appeler et fixer les idées de la marquise sur cette série de combinaisons coupables, de calculs honteux, il avait vu madame d'Houdailles tressaillir toutes les fois qu'il avait abordé le sujet fatal. A cette dernière phrase qu'il venait de prononcer, elle se troubla visiblement et répéta :

— L'accident d'avant-hier... ç'a été affreux, n'est-ce pas ? ajouta en regardant du Luc avec ces yeux de malade qui cherche sa destinée dans la physionomie de celui qui lui parle.

Du Luc, arrivé à ce point de son récit, sembla avoir entrepris une tâche au-dessus de ses forces; mais la pensée d'abandonner cette femme si belle à ses folles terreurs lui donna un nouveau courage, et il lui dit, en prenant un air presque riant :

— En vérité, madame, la tactique de madame Ménier a été si admirable qu'il a fallu un concours de circonstances bien extraordinaires pour l'empêcher de réussir. Elle avait cru éloigner M. de Cancel, et elle avait appelé une armée d'épouseurs dont Sommerive, Victor et moi nous étions le bataillon sacré ou la vieille garde. Vous ne vous doutez pas que ce bal et cette chasse vous ont mise en montre à plus de trente beaux garçons à marier dont la visite vous menace. C'est là le gros de l'attaque; mais nous autres nous étions des épouseurs de choix, et madame Ménier avait compté que M. de Cancel absent ne tiendrait pas quinze jours contre la distinction et la position considérée et considérable de Sommerive; ou bien contre la jeune ardeur, la brûlante passion et la charmante loyauté de Victor; ou bien enfin, puisqu'il faut me nommer, contre l'adresse que je pourrais mettre à conquérir un cœur de deux cent mille livres de rente.

La visite nocturne de M. de Cancel a dérangé tous ses projets, et à ce propos, il faut que je vous explique, madame, pourquoi Arthur a quitté votre appartement comme il l'a fait : c'est qu'à peine il était monté qu'il y avait quelqu'un au pied de votre fenêtre.

— Votre valet de chambre, je crois? dit madame d'Houdailles.

— Oui, madame, repartit Fernand, mon valet de chambre posé là en sentinelle par une femme qui appartient à madame Ménier, et qui lui a donné deux louis pour cela. Il paraît qu'on l'avait jugé assez bavard à l'office pour que madame Ménier, informée de cette qualité, l'ait préféré à tout autre pour cette commission. Arthur sortit donc avec bruit, bien décidé, s'il était rencontré, à dire qu'il sortait de chez moi, et il me savait homme à lui laisser dire en pareil cas tout ce qu'il aurait voulu, sauf explication postérieure. Cependant, madame, vous savez ce qui s'est passé dans cette matinée d'hier, jusqu'au moment où vous m'avez chargé d'aller près de M. de Cancel pour prévenir une rencontre à laquelle

M. Ménier était résolu ; c'est ici, madame, que je vous prie de me prêter une sérieuse attention, détachée de toute préoccupation ; car le récit que je vous fais a un but plus grave que vous ne le pensez. De la façon dont vous l'accueillerez dépendra peut-être le châtiment de madame Ménier, peut-être la mort de votre frère ; c'est pour lui surtout que je vous prie de bien peser mes paroles, de n'en pas laisser passer une, si elle ne vous semble pas convenable ou suffisamment claire, sans m'en demander l'explication.

— Vous m'effrayez, monsieur, dit madame d'Houdailles.

— Je ne vous cache pas, dit celui-ci, que la position est grave ; que M. Ménier est exaspéré, qu'il ne veut plus entendre parler de pardon, et que si vous n'interveniez pas, il résulterait de tout ceci des scandales fâcheux pour votre famille, mais que votre frère est décidé à braver plutôt que de souffrir plus longtemps qu'on ose l'outrager et surtout qu'on ose mêler votre nom à une intrigue, pour le déshonorer.

— Je vous écoute, monsieur, fit madame d'Houdailles.

— Permettez-moi de me retirer un instant pour vous laisser prendre un moment de repos, et je reviens dans quelques minutes, dit Fernand avec un léger sourire, et il quitta madame d'Houdailles.

LES QUATRE PRÉTENDANTS.

A voir sortir du Luc de la chambre de madame d'Houdailles, l'air tranquille et reposé, on eût dit qu'il venait de se livrer à une conversation aimable. Mais à peine fut-il dans un salon plus éloigné qu'il se laissa tomber sur un fauteuil et qu'il s'écria pendant que Sommerive, le docteur, Cancel et Victor l'entouraient :

— Oh ! sur mon âme, je ne sais si je pourrai aller jusqu'au bout.

— Que dites-vous ? s'écria le docteur, vous avez réussi mieux et plus que je ne l'espérais ; nous vous écoutions tous avec une anxiété qui s'est bientôt calmée en entendant les réponses et les observations de madame d'Houdailles.

— C'est possible, mais vous ne la voyiez pas, dit Fernand; vous ne voyiez pas ce visage qui s'altérait par intervalles, ce regard qui me dévorait avec une curiosité épouvantée. Tenez, messieurs, je me rappelle avoir couru en ma vie quelques dangers réels : j'étais en amateur à côté de Lamoricière quand l'on nous a fait sauter à la porte de Constantine ; j'ai vu mieux que cela, j'ai été emporté en tilbury par un cheval enragé qui me menait droit à une carrière de cinquante pieds de profondeur où je devais nécessairement me tuer, et me tuer comme un imbécile, sans profit pour personne, aussi bêtement qu'un homme puisse se tuer, ce qui rend la mort plus déplaisante; eh bien ! jamais je n'ai ressenti une terreur, un tourment de cœur pareil à celui qui s'est emparé de moi qand j'ai senti approcher le moment où j'ai dû raconter à madame d'Houdailles la scène qui s'est passée chez Cancel, l'horrible cri qu'a jeté madame Ménier quand la marquise s'est évanouie. La voix est toujours prête à me manquer lorsque je pense que je puis par une parole imprudente, mal calculée, donner à cette appréhension qui la tourmente le caractère d'un mal réel, et qu'une seconde faiblesse amenée par moi serait la condamnation de cette malheureuse et charmante femme. Docteur, pensez-vous que cela soit nécessaire?

— Oui, reprit le médecin, il faut que madame d'Houdailles comprenne bien qu'il y a eu une horrible machination contre elle, une accumulation de menaces, d'événements pour amener une colère, une faiblesse, une révolution telle quelle, afin de pouvoir la flétrir de cette imputation avec laquelle madame Ménier perdait sa rivale bien plus sûrement que s'il s'agissait d'uue faute, bien plus sûrement qui si elle avait pu l'accuser d'un crime. Courage, monsieur du Luc! vous avez bien commencé et vous ne pouvez abandonner votre entreprise.

Fernand ne répondit pas, tant il paraissait abattu ; puis il dit enfin :

— Voyons, docteur, vous est-il jamais arrivé de faire une amputation dangereuse, et n'avez-vous pas tremblé en prenant vos aciers?

— Quand j'étais convaincu que la mort était certaine si l'opération n'avait pas lieu, et que je me donnais une chance

si légère qu'elle fût de sauver un malade en la pratiquant, je n'ai jamais hésité.

— Mais vous savez votre métier, docteur, vous êtes un opérateur habile ; au lieu que moi je ne sais où je toucherai, je ne puis prévoir ce qui peut épouvanter madame d'Houdailles et ce qui peut la rassurer. Convaincu par vous que ce que je vais lui dire est nécessaire à son salut, je ne suis pas assuré de le lui bien dire.

Il se tut, tandis que Sommerive et Victor se regardaient avec embarras.

— J'ai peur, reprit-il tout à coup... J'ai peur.

— Mais, maintenant, aucun de nous ne peut continuer ce récit, et si vous faiblissez...

— Messieurs, dit tout à coup Fernand en se levant, je le continuerai et j'irai jusqu'au bout avec courage, je vous jure, mais à une condition.

— Laquelle?

— Si je réussis, messieurs, si madame d'Houdailles, bien convaincue de la folie de ses terreurs, redevient la femme si parfaite que vous aimez, je vous laisse à tous le droit de rechercher sa main comme je le ferai moi-même. Si au contraire je ne réussis pas, si en voulant éclairer cet esprit frappé, je l'aveuglais tout à fait, si je la perdais enfin ! je veux pouvoir seul lui demander sa main, je veux pouvoir l'épouser, je veux adopter son malheur et le veiller, comme vous, docteur, avez adopté l'enfant d'un homme que vous avez tué par une négligence.

— Si ce malheur arrivait, dit Cancel, je réclamerais ce droit.

— Vous, lui dit Fernand, vous, Cancel, vous ne pouvez être le mari de madame d'Houdailles ; vous m'avez entendu, vous m'écouterez encore, et vous jugerez si je vous accuse ou si je combats une de vos espérances ; vous jugerez, messieurs, si je cherche à prendre avantage contre l'un de vous de la mission que j'ai acceptée ; mais je suis trop loyal pour ne pas vous dire, Cancel, que si l'amour de madame d'Houdailles vous choisissait, ce serait un malheur pour elle.

— Du Luc, dit M. de Cancel, prétendez-vous que je sois indigne de ce choix ?

— Non, mon cher Arthur, mais il y a entre vous et elle

trop de souvenirs cruels. Votre part serait belle, mais la sienne, croyez moi, serait affreuse. La veuve de M. le marquis d'Houdailles ne vous apporte pas un passé dont vous ayez à vous plaindre ou à rougir; mais vous resteriez pour elle celui qui a été, sans le vouloir, l'objet de cette rivalité qui a voulu la perdre, et, soyez-en sur, ce serait toujours entre vous et elle un abîme que tout votre amour ne pourrait combler.

— C'est ce que Clara décidera, repartit M. de Cancel avec hauteur.

— Et si elle ne se décide pas en votre faveur, croyez que ce n'est pas moi qui l'en dissuaderai. Mais n'oubliez pas que je me garde le droit de l'épouser si je me trompe.

M. de Sommerive était fort mécontent et du rôle qu'il avait joué et de la petite part qui lui avait été faite dans le récit de du Luc, et au moment où celui-ci allait quitter le salon, il murmura à l'oreille de Victor :

— Après tout, une femme de deux cent mille livres de rente est bonne à prendre, en quelque état qu'elle soit, pour un lion endetté.

Ce mot n'avait été dit que pour Victor, mais il arriva à l'oreille de du Luc.

Il se retourna vers Sommerive, pâle de colère et d'indignation.

Il le mesura d'un regard furieux et lui dit d'une voix tremblante :

—Ce que vous venez de dire là, Sommerive, est une lâcheté.

— Monsieur! cria le comte, vous me rendrez raison de ce mot.

— Plus bas, lui dit Fernand; c'est pire qu'une lâcheté contre moi, c'est une lâcheté contre madame d'Houdailles. Sommerive, je vous tuerai, sur mon âme, je vous tuerai! mais je ne rentrerai pas dans cette chambre.

— Que dites-vous? s'écria le docteur.

— Eh! ne voyez-vous pas que si le malheur voulait que je ne réussisse pas, M. de Sommerive dirait que j'ai peut-être aidé à la folie de cette pauvre femme pour assurer mes droits

fais mes excuses. Du Luc, nous nous battrons quand vous voudrez, comme vous voudrez. Mais entrez dans cette chambre, sauvez madame d'Houdailles. Je vous en supplie, je vous en prierai à genoux s'il le faut.

Fernand hésitait.

— Du Luc, reprit Victor, vous n'êtes pas un homme à qui on puisse offrir la fortune pour le décider; sans cela, je le ferais. Vous n'êtes pas un homme à qui l'on puisse faire peur; sans cela je vous dirais que je vous assassinerais. Mais tenez, si vous n'entrez pas chez madame d'Houdailles, par une fausse délicatesse je me battrai avec vous et vous me tuerez aussi. Sauvez-la, Fernand, ajouta-t-il en pleurant, sauvez-la.

Du Luc tendit les deux mains à Sommerive et à Victor et sortit en disant :

— A la grâce de Dieu, messieurs.

Ils restèrent tous quatre immobiles et entendirent sangloter à une porte du salon : c'était Catherine qui était tombée à genoux et qui pleurait avec des larmes...

Notre siècle, nos mœurs, nos malheureux doutes ne pouvaient permettre à ces quatre hommes réunis d'imiter cet exemple, de prendre cette humble posture ; mais il fut facile de deviner sous leur silence recueilli que leur pensée s'était tournée vers cette justice suprême à laquelle Fernand venait de faire appel, à laquelle Catherine s'adressait si humblement.

CHOIX.

Lorsque Fernand rentra, il trouva madame d'Houdailles assise et la main dans la main de la fidèle Lise ; elle avait le visage vivement ému et elle parla la première à du Luc.

— Je vous attendais, monsieur, non que je sois très-curieuse de la fin de votre confidence, mais c'est que j'ai moi-même quelque chose à vous apprendre.

— Je suis à vos ordres, madame, je vous écoute.

— Non, monsieur, non, quand vous aurez fini, lui-dit la marquise.

— Eh bien! madame, dit celui-ci, que l'air agité de la marquise épouvantait, M. de Cancel, chez qui j'étais allé par

votre ordre, achevait de me faire le récit que je vous ai répété, lorsque madame Ménier y arriva, poussée par la jalousie, car elle avait appris la visite de M. de Cancel et le duel de Victor, qu'elle avait attribué à son amour pour vous. Ma présence chez M. de Cancel la confondit; mais avec une rare habileté elle donna à sa visite un prétexte qui me trompa moi-même.

« Je sais, lui dit-elle, que mon mari est furieux contre vous. Après ce qui s'est passé cette nuit, il n'y a qu'une démarche solennelle de votre part qui puisse réparer l'inconvenance de votre démarche. Vous vous devez, vous devez à l'honneur de ma sœur de demander sa main, et je suis venue solliciter de vous cette demande formelle, car j'ai entendu M. Ménier demander des chevaux, et dans une heure il sera peut être ici. Vous accorderez aux larmes d'une femme, monsieur, ce que vous refuseriez peut-être aux injonctions d'un homme. J'attends de vous cette lettre de demande. M. du Luc comprendra, je suppose, combien est honorable le motif de ma visite dans cette maison. »

— Il faut excuser Cancel, madame, reprit Fernand ; je ne me crois pas tout à fait un pauvre niais crédule, mais je fus fasciné par cette raison, je crus voir un repentir sincère dans cette prière adressée à Cancel ; cela sauvait tout, cela sauvait surtout madame Ménier; je me rangeai de son côté, je poussai Cancel à écrire, je le blâmai de sa résistance, je lui rappelai qu'il venait de m'avouer encore tout son amour pour vous ; il écrivit et madame Ménier nous quitta.

A peine fut-elle sortie que Cancel voulut se lever.

— L'avez-vous vue ? s'écria-t-il.

— Oui, lui dis-je, il m'a semblé, dans cette glace, voir un geste de menace.

Et son regard de démon! J'avais raison de résister, elle fera un usage fatal de cette lettre!

— Mais lequel ?

— Je ne sais, mais... j'ai peur, me dit Cancel. Si vous saviez, et vous venez de le voir, avec quelle rapidité elle trouve dans un incident le germe d'une perfidie ! Elle arrivait ici la rage dans le cœur... elle vous a vu, et cette scène de comédie, qui vous a trompé, est venue à point pour la sauver. Oui, me dit-il, courez au château, prévenez madame d'Hou-

dailles ; cette demande de sa main après ce qui s'est passé cette nuit, cette demande lui arrivant par madame Ménier lui paraîtra une nouvelle insulte ; elle peut croire que je me suis entendu avec Claire pour la jeter comme un manteau sur ses désordres passés.

Fernand parlait avec une sorte d'exaltation fébrile, l'œil fixé sur madame d'Houdailles. Il continua d'une voix tremblante :

— Malheureusement je ne l'ai pas cru... et il est arrivé...

Fernand hésita.

Madame d'Houdailles sourit.

Fernand eut peur.

Clara lui tendit la main et lui dit :

— Et il est arrivé que je me suis évanouie comme une sotte, que madame Ménier en a profité avec cette horrible habileté que connaît si bien M. de Cancel, et que moi j'ai eu la faiblesse de me laisser envahir par des terreurs que vous vous êtes chargé de dissiper.

— Ah ! madame, s'écria du Luc, comment savez-vous ?

— J'aurais honte de vous avouer que je vous ai suivi là, tout à l'heure, que je vous ai écouté, entendu ; j'en rougirais si je n'avais pas encore été folle, mais vous me pardonnerez, Fernand, quand je vous aurai dit : J'ai toute ma raison, je suis guérie, et je vous demande si vous voulez être mon mari.

— Bravo ! cria une voix éclatante, tandis que Fernand, le beau Fernand, le lion Fernand, s'était mis à genoux devant madame d'Houdailles.

C'était Victor qui entrait ; M. de Sommerive et le docteur suivirent.

— Et vous lui défendrez de me tuer, dit Sommerive en baisant la main à madame d'Houdailles.

Fernand était si heureux qu'il serrait la main à tous ses amis ; son regard cherchait quelqu'un, lorsque tout à coup une détonation se fit entendre, puis une seconde. Madame d'Houdailles se jeta avec une terreur affreuse dans les bras de Fernand, qui l'emporta jusqu'au fond de la chambre. Victor, le docteur, de Sommerive coururent vers le corridor obscur par lequel M. de Cancel s'était échappé en entendant la déclaration faite à du Luc par madame d'Houdailles. Ils

trouvèrent Cancel la tête fracassée d'un coup de feu et madame Ménier blessée au cœur.

—Ah! s'éria Victor, mon oncle s'est vengé.

— Non, dit madame Ménier en se soulevant, c'est moi.

Elle tenait encore les armes fatales.

Un an après le vicomte du Luc disait à sa femme :

« Clara, je viens de recevoir une lettre de votre belle-sœur Catherine ; elle nous demande d'aller lui faire une visite à la Viguerie avant de partir pour l'Italie.

— Nous irons, Fernand. Mais que nous dit-elle de son mari ?

— Votre frère est heureux ; il est guéri.

LE CHATEAU DE MONTFILLON

Je désire que ce récit ne paraisse pas à mes lecteurs une prétention de faire connaître les mœurs d'un pays que j'ai longtemps parcouru, mais que je n'ai pas eu le loisir d'étudier; c'est une histoire véritable, que je raconte comme elle s'est passée, avec les individus et les caractères tels qu'ils se sont montrés à moi. Cependant il peut résulter de ce récit une réflexion qui, pour ma part, m'a semblé juste lorsqu'elle m'a été faite : c'est que nos provinces sont pleines d'habitudes, de préjugés, de caractères, qui habilement mis en œuvre, donneraient matière à des ouvrages aussi curieux que ceux de Walter Scott : personne ne peut dire aussi beaux. Si je me trompe, ce sera ma faute, et je prie mes lecteurs de me la pardonner.

Au mois de septembre 1831, je fus appelé par quelques affaires de famille dans le midi de la France. Je partis de Paris avec un de mes amis, Ernest de Montfillon, un assez beau jeune homme, qui, avec de l'esprit et un grand nom, écornait en assez mauvaise compagnie l'héritage futur qu'il attendait de son père, M. le marquis de Montfillon. Nous montâmes en voiture un lundi à minuit, et le jeudi suivant nous entrions, à six heures du soir, dans la métropole du Languedoc. Nous avions parcouru en soixante-six heures les cent quatre-vingts lieues qui séparent Paris de Toulouse. On peut aller plus vite quand on observe ; mais ni l'un ni l'autre n'avions pensé à regarder par la portière de notre voiture pour étudier les mœurs et l'histoire des pays que nous traversions. Nous avions voyagé dans une dormeuse, gran-

dement approvisionnée de cigares et de vin de Bordeaux, et, en conséquence, nous avions considérablement bu, dormi et fumé. Enveloppés dans la vapeur de nos cigares, comme dans un de ces nuages enchantés qui voilent les voyages rapides des fées, nous n'avions rien vu des cent quatre-vingts lieues qui se déroulent entre Paris et Toulouse. Arrivé dans la ville savante, je sus immédiatement que le notaire à qui j'avais affaire était absent pour huit jours. J'avais donc devant moi une semaine d'attente et d'ennui. Ernest me la demanda, et vingt minutes après notre entrée à Toulouse, nous étions sur la route de Castres, dans une diligence à quatre ou cinq coupés juxtaposés, façon de voiture qui met de beaucoup la province au-dessus de Paris pour le confortable du voyageur. Nous avions pris les trois places du coupé antérieur, moins pour nous y étendre en liberté que pour y continuer à l'aise cette effrayante consommation de cigares qui nous absorbait merveilleusement depuis Paris. Ce fut donc dans cette atmosphère, où la pensée dort et où l'image des objets environnants pénètre à grand'peine, que nous abordâmes Castres, où je puis dire que nous arrivâmes de plein saut, comme si nous avions bondi des tours de Notre-Dame sur le marché à arcades de cette ville tisserande.

Lorsque nous fûmes exposés au grand air, sur des chevaux que M. de Montfillon nous avait envoyés, nous semblâmes nous éveiller d'un long sommeil, et nous regardâmes d'un air tout surpris le pays que nous parcourions, et auquel rien ne nous avait préparés.

Ce petit préambule m'a paru nécessaire pour expliquer l'étonnement que j'éprouvai à l'aspect de la contrée que je traversais et au contact des hommes que j'y rencontrais. Sans cette façon de voyager, que nous ne choisîmes dans aucun but, je me serais probablement fait à la vue de nouveaux costumes, à l'audition d'une langue qui n'est plus le français ; je me serais usé, en courant, la nouveauté de la vie que j'allais mener, je me serais averti moi-même que j'allais pénétrer dans l'intimité de ces dissemblances qui distinguent la province de la capitale, dissemblances dont l'extérieur m'eût frappé, ne fût-ce qu'en traversant au galop une rue de Châteauroux, de Limoges ou de Montauban.

D'abord nous gravîmes assez lestement une galerie qui saillissait sur le flanc de l'une des hautes collines qui commencent la chaîne de la Montagne Noire. Nous étions suivis par une sorte de paysan mal endimanché, portant un gilet rouge qui ne recouvrait pas la naissance d'un pantalon bleu, dont l'ampleur postérieure se plissait disgracieusement à ses reins par le tirage forcé des bretelles; une veste grise, et plus exiguë encore que le gilet, complétait l'accoutrement. Lorsque nous étions montés à cheval, Jacquet, dont j'avais usurpé la monture, avait ôté ses souliers et ses bas pour nous suivre à pied : ceci me parut une profonde intelligence de l'usage des bas et des souliers; du reste, le trot de nos roussins ne dépassait jamais le pas rapide du jeune gaillard, et lorsqu'il y avait une montée, il avait l'obligeance de nous attendre. Alors il s'asseyait sur une pierre et nous regardait avec une curiosité singulière. Je demandai à Ernest si ce n'était pas un garçon de ferme qu'on nous avait envoyé.

— Bon! me répondit-il, mon père ne traite pas si lestement l'héritier futur de son nom; c'est son valet de chambre qu'il m'a député, et celui-ci vient de me dire que l'intendant est désolé de s'être donné un coup de bisaiguë au pied en équarrissant une poutre; ce qui l'empêchait de venir lui-même au-devant de moi.

Le valet de chambre nu-pieds et l'intendant équarrissant une poutre allaient commencer la série de mes étonnements, et donner lieu de ma part a quelques questions, lorsque Jacquet s'arrêta tout d'un coup et parut ecouter. Ernest lui-même suspendit le trot de son cheval, et j'entendis un *hâäou* éloigné et plaintif qui gémit dans l'air comme le son du cor. Un autre cri du même genre, mais dont la note aiguë attestait une voix de femme, répondit à cette espèce d'appel.

— Est-ce quelqu'un? dit Ernest en s'adressant à Jacquet.

— Non, monsieur le marquis, répondit celui-ci; ce sont les tessiers (tisserands) de Mazamet qui *houpent* les filles de Montfillon.

Un moment après, nous entendîmes répéter le premier cri; le second lui répondit encore, et sur-le-champ ce fut des deux côtés de la montagne un duo de hâäou masculins et fé-

minins, qui venaient plus pressés, à mesure que les deux groupes qui les poussaient se rapprochaient davantage.

— Êtes-vous curieux de voir nos ouvriers dans leurs atours? me dit Ernest.

— Celui-ci, lui répondis-je en montrant Jacquet, m'en donne une suffisante idée.

— Celui-ci, reprit Ernest, est une dégénérescence du montagnard pur, un paysan de la plaine, corrompu dans la civilisation toulousaine, où il accompagne mon père tous les hivers. Celui-ci est un de ces êtres transitoires entre les espèces, existence presque toujours ridicule et incomplète dans tous les ordres ; c'est le singe entre l'homme et la bête, l'huître entre l'animal et le végétal.

— Voyons donc l'espèce dans sa pureté.

— Jacquet, dit Ernest, je voudrais voir les tessiers.

— Oui, monsieur le marquis, dit Jacquet avec une obéissance qui était accoutumée à ne demander compte d'aucun ordre.

— Aussitôt il s'arrêta pour prendre haleine, et lança dans l'air trois *hââou* qui retentirent longtemps dans les replis de la montagne; la réponse nous arriva bientôt, et nous nous remîmes en marche.

— Voilà une manière de correspondance qui vaut bien les télégraphes! dis-je à Ernest.

— Oh ! me répondit-il, si vous connaissiez cette langue, elle vous charmerait à entendre. C'est au printemps, quand la saison amourache toutes nos populations, qu'il fait beau entendre ces longs dialogues d'amour qui partent d'une montagne à l'autre, et se croisent sans se confondre. Il y a quelque chose de merveilleusement sauvage dans ces hurlements forts et retentissants qui annoncent à la vallée l'apparition de quelque beau montagnard, et dans ces longs gémissements, partis de la plaine, qui disent qu'une belle fille les a entendus ! Puis ces cris qui continuent plus doux, à mesure qu'ils s'approchent et qui s'éteignent enfin dans le silence, le plus doux langage des amants ! Que de fois, encore enfant, je les ai écoutés, sans les comprendre, jusqu'au jour où j'ai moi-même crié, à pleine poitrine de jeune homme, mes appels d'amour à quelque grande montagnarde qui me répondait !

— Quoi! Ernest, lui dis-je en riant, vous avez fait cet amour de chat qui miaule sur une gouttière ?

— Amour de chat! me dit-il, lorsqu'il est enfermé dans la domesticité de la maison, amour de tigre sur nos vastes montagnes, où il faut avoir la poitrine large pour y bien aimer et y bien respirer!

Je considérai Ernest avec étonnement; ce n'était pas là mon ami blasé du foyer de l'Opéra, mon compagnon fumant et dormant du coupé de la veille. Il s'en aperçut, et me dit :

— Est-ce que vous ne vous sentez pas retrempé jusqu'à vos illusions dans cet air dense et pur qui vous pénètre? Quant à moi, j'y redeviens jeune de tout mon être. Je crierais si j'osais.

— Criez! mon cher, lui répondis-je ; je serais curieux d'entendre votre voix flûtée lutter avec les rudes organes de vos belles.

Ernest ne se le fit point redire, et se mit à pousser le hâaou national de la Montagne Noire. Jacquet se retourna à ce cri; un sourire presque attendri passa sur ses lèvres hâlées, et il dit avec un petit mouvement de tête :

— C'est ça, monsieur le marquis; merci, merci, vous ne nous avez pas oubliés.

— Ni eux non plus, dit Ernest en entendant la réponse qui nous vint une minute après. Ils m'ont reconnu. Combien sont-ils?

Jacquet ne répondit pas; mais il jeta sur moi un regard soupçonneux. Ernest le comprit sans doute, car il s'approcha du valet de chambre, et ils se mirent à causer à voix basse, en me laissant un peu en arrière.

J'ignorais pourquoi Ernest venait dans sa famille, je ne la connaissais pas. Seulement je savais que son père et sa mère vivaient, et qu'il était leur fils unique; je savais aussi qu'ils étaient de cette noblesse provinciale qui avait en abomination l'événement de 89 et celui de juillet, et je regrettai de m'être imprudemment exposé à passer huit jours en face de gens qui m'assommeraient de toutes les vieilleries d'anathèmes qu'un gentilhomme doit à toute révolution. Je prévoyais déjà mes discussions avec M. le marquis, et je voyais la marquise me lançant aux jambes le dernier carlin de la création, dormant à ses côtés dans une boîte four-

rée de peau de mouton. J'y pensai d'abord sérieusement ; puis je pris le parti d'en rire, et je m'arrangeai en conséquence. Je tirai d'un portefeuille un bout de ruban bleu, liséré de rouge, que j'avais destiné à intéresser en ma faveur le républicanisme de mon notaire, et je m'inscrivis à la boutonnière : Homme de juillet ! Ma visite au marquis carliste me parut en devenir originale. Lorsque Ernest se rapprocha de moi, il me regarda d'abord sérieusement, puis il me dit en souriant :

— Voilà qui est beau et brave ! Ce serait plus brave cependant si nos paysans savaient exactement ce que cela veut dire, et si vous voyagiez seul dans la montagne.

— Et que m'arriverait-il ? lui dis-je.

— On pourrait bien vous faucher un peu.

— Je ne comprends pas.

— C'est que, me dit Ernest, quand nos montagnards ont l'esprit à l'envers, ils emmanchent de même leur faux, et alors...

Il s'arrêta et reprit :

— Mais le pays est tranquille, et il n'y a rien à craindre.

Je ne sais pourquoi, mais je trouvais à Ernest quelque chose de grave et de mystérieux que je ne lui avais jamais vu ; si ce n'eût été à Paris le plus insouciant viveur que j'eusse connu, j'aurais soupçonné qu'il tramait quelque terrible complot contre le gouvernement, ou quelque mauvaise plaisanterie contre moi. Nous redescendions l'autre côté de la colline que nous venions de franchir, lorsque nous fûmes avertis, par le trot serré d'un cheval, que nous étions suivis par un cavalier mieux monté que nous ou plus pressé. Ce cavalier était une cavalière, assise sur une large selle, aux deux flancs de laquelle étaient attachés deux grands ballots recouverts de toile cirée, de façon que les jambes de l'amazone étaient remontées à la hauteur du cou de sa mule, car le cheval était une mule. Elle portait l'étroit casaquin, renouvelé, il y a quelque vingt ans à Paris, sous le nom de *spencer ;* le casaquin noir, à manches justes, orné de boutons de métal à la hussarde ; le jupon rouge haut coupé, les bas de filoselle bleus et les souliers noirs bordés de feu, avec des rubans de même couleur qui se croisaient autour de la jambe ; elle avait quitté le bonnet à

auréole qui, dans le Midi, est la couronne de la grisette, et avait coiffé le madras, aux plis anguleux, aux couleurs tranchées, d'où s'échappait un bandeau de batiste à plissure microscopique. Son casaquin, ouvert en gilet, laissait voir les bords d'un fichu bigarré qui servait d'accompagnement à ses revers ; sur son cou, souple et dégagé, brillait un collier de corail, et ses oreilles étaient ornées de grands anneaux d'or. Son visage brun ne l'était pas assez pour absorber le noir éclat de ses yeux et de ses longs sourcils; ses dents blanches et d'un émail humide luisaient au soleil; ses membres menus, sa taille qui plia comme un jonc quand elle sauta lestement à terre; tout cet ensemble chaud, frêle et hardi, rappelait volontiers le sang maure qui a longtemps fécondé la population du Midi, et dont le type s'est gardé dans les classes inférieures de nos pays, comme les traits blonds et busqués des Francs ont longtemps été le partage de la noblesse pure du Nord.

— Ah! fit Ernest voilà une femme de Montpellier!

— C'est sans doute son costume lui dis-je, qui vous apprend le nom de sa ville natale ?

— Pas précisément, me répondit-il, car il se peut qu'elle soit née à Castres ou au petit village que nous laissons à gauche; ce qui ne l'empêche pas d'être une femme de Montpellier.

— Mon cher Ernest, il y a en vous préméditation de me mystifier d'une façon ou d'autre; prenez garde, je suis gascon de naissance, et quoiqu'il y ait de bien longues années que je n'ai touché le sol sacré de la patrie, je peux, comme un nouvel Antée, y trouver des forces pour me venger.

— Le système des mystifications est tombé avec la cuisine de Cambacérès, me dit Ernest, et vous oubliez d'ailleurs que les droits sacrés de l'hospitalité m'interdisent toute tentative de cette espèce. Mais vous devriez vous servir de vos souvenirs pour me comprendre et non pour vous venger.

— Je trouve fort difficile à comprendre, avec quoi que ce soit en aide, qu'une femme de Castres soit une femme de Montpellier.

— Comment! vous ne savez pas que la plupart des femmes

du petit commerce de Montpellier font le métier de colportage; que ce sont elles qui fournissent toute la province de foulards, d'indiennes, de mercerie; et ne comprenez-vous pas que, par extension, on a donné le nom de femmes de Montpellier à toutes celles qui exercent le même métier? Vous parlez de souvenir; mais, tout petit enfant, vous n'avez donc jamais bondi de joie lorsque vous avez vu s'arrêter à la porte de votre château le magasin à cheval, où se trouve au fond quelque joujou que la marchande a gardé expressément pour vous: et, plus tard, dans la solitude virginale de votre manoir, peuplé de parents à barbe grise et de tantes tant soit peu blettes, vous n'avez pas accueilli avec une douce espérance ces lestes filles dont vous voyez un si joli modèle! Allons, décidément, vous n'êtes pas de votre pays.

— Un moment! m'écriai-je, j'en suis, mais je n'ai ni château ni manoir; je suis un homme de peu, qui ai vécu dans la civilisation de nos petites villes, avec un épicier-mercier-marchand de modes, d'un coté de ma porte, et un tailleur-fabricant de draps, de l'autre; ce qui ne m'a point obligé à avoir recours à ce commerce ambulant des femmes de Montpellier.

— Eh bien! me dit Ernest, ce sont les anges consolateurs de la Montagne Noire; sans elles, point d'excellents tabac prohibé, point de jolies cravates toutes fraîches arrivées de Paris, point de savon parfumé, point de gants, point de cosmétiques d'aucune sorte; puis, sous un autre rapport, point des petites brochures défendues par la police, point de gais romans défendus par les papas!

— Je vois, lui dis-je, que ces filles d'Eve vendent volontiers toutes sortes de *fruits défendus*. J'appuyai sur les mots *fruits défendus*, pour les rendre intelligibles dans toute leur portée. Ernest me répondit :

— Quelquefois, mais pas toutes, et pas à tout le monde; d'ailleurs, elles donnent souvent aux beaux garçons; mais les intentions de ces belles et le moment de les comprendre sont difficiles à bien saisir. Les coquettes, car nulle grande dame ne s'entend à coqueter comme ces jolies filles, les coquettes ont une espèce de conversation qui prend un si juste milieu entre le rire et la passion, qu'on s'expose,

à la moindre tentative, à une rebuffade d'une moquerie plus qu'impertinente, ou à des protestations d'amour immortel bien plus redoutables.

— Ma foi, en voici une pour laquelle, lui dis-je, on peut courir toutes les chances. Croyez-vous qu'elle soit abordable ?

Ernest prit son lorgnon, ce qui lui rendit un moment son véritable air parisien, et inspecta la jolie colporteuse qui marchait en avant de nous en causant avec Jacquet; puis il me dit :

— Je crois l'entreprise difficile; cette fille a un amoureux, et n'en a qu'un : ou bien elle n'en avoue qu'un.

— Ceci devient merveilleux, lui dis-je; où diable avez-vous vu tout cela?

— Voyez, me repondit-il, ces mains à moitié couvertes de mitaines tricotées; elles ne portent qu'un gros anneau d'argent, c'est l'anneau du fiancé. Si j'avais vu reluire à l'un de ses jolis doigts quelque bague d'or, avec un grenat lourdement enchâssé, je vous aurais dit : Tentez. Si nous avions découvert, en outre, quelque anneau à la chevalière en gros or massif, ou quelque jonc de brillants probablement distrait de l'écrin conjugal d'un veuf à qui sa femme a légué sa bijouterie, je vous aurais dit : Faites votre marché. Si j'avais remarqué des mains chargées de bagues de toute dimension, je vous aurais dit : A la première rencontre, prenez un rendez-vous; au premier rendez-vous... Mais rien ne m'autorise à vous donner de tels conseils. Cette fille-ci est au-dessus du soupçon, ou peut-être au-dessus du prix que vous voudriez y mettre. Je puis m'en informer.

— Non, lui dis-je, laissez-moi le charme de tenter une séduction ou un marché. Je pense que nous verrons la belle à Montfillon.

— Cela n'est pas douteux; probablement elle s'informe à Jacquet de ce qui nous manque.

Au moment où nous finissions notre dialogue, Jacquet et la jeune fille s'arrêtèrent, et celle-ci, désignant Ernest du geste, dit en patois au valet de chambre :

— Ès aquel? (C'est celui-là?)

Le domestique lui répondit affirmativement. Ceci me rap-

pela que je parlais et comprenais admirablement ma langue maternelle, et je me tins pour dit de cacher cette science pour en tirer parti au besoin.

La jeune fille profita de la première borne du chemin pour s'exhausser et sauter d'un bond sur sa mule; elle passa lestement les jambes par-dessus le cou de sa monture, et repartit au trot en nous disant d'un air *amistous :*
— Adieu, messieurs!

— Est-ce une fille du pays? dit Ernest à Jacquet lorsqu'elle fut éloignée.

— Eh! c'est Marianne, répondit Jacquet; comme si l'univers devait connaître Marianne.

Je ne sais si l'univers la connaissait; mais assurément Ernest savait qui elle était, car il s'avança immédiatement auprès de Jacquet, et recommença avec lui son dialogue aparté. J'étais toujours travaillé de l'idée qu'un mystère tournait autour de moi; la figure de Marianne me paraissait trop gracieuse pour se mêler à un complot, et je m'apprêtai à quelque surprise campagnarde et seigneuriale qui nous attendait au château de Montfillon. Or, nous cheminions toujours, et bientôt nous aperçûmes de loin, et à l'embranchement de deux routes, un groupe nombreux d'hommes et de femmes dont le vent nous apportait de temps à autre les joyeux éclats de rire.

— Haut la main! me dit Ernest; un train de galop jusqu'à cette foule; nous ne pouvons pas arriver au milieu d'eux comme des métayers qui reviennent de la foire, et qui ont peur de faire sonner l'argent de leurs sacoches.

Et prenant des mains de Jacquet le bâton que celui-ci portait, Ernest rossa sa rosse avec une vivacité et une persévérance qui la déterminèrent à une série de bonds qui figuraient passablement le galop. L'esprit d'imitation gagna ma monture, à qui Jacquet appliqua, en guise d'avis, deux ou trois coups de pied dans le ventre, et elle partit à son tour, en me secouant les entrailles à me les déraciner. Je tins à honneur de rester sur la ligne d'Ernest, et moi, battant avec fureur ma rosse des talons; lui, talonnant la sienne de son gourdin, nous arrivâmes triomphalement parmi une vingtaine de paysans de tout sexe qui encombraient le confluent des deux routes que nous avions de-

vant nous. Toutes les têtes se décoiffèrent à notre aspect; mais je ne pus m'attribuer la moindre part de cette politesse, car c'est à peine si on daigna me regarder, tandis qu'on entourait Ernest qui distribuait royalement des poignées de main aux paysans qui les recevaient avec un respect profond. Je me réservai d'en faire la guerre au carlisme de mon camarade, qui avait beaucoup blâmé les poignées de main de la royauté citoyenne, et je profitai de ce qu'on ne faisait point attention à moi pour examiner les autres. Ce qu'Ernest appelait les atours des campagnards ne différait guère de ce qu'on appelle à Paris un habit de matin, si ce n'est par le chapeau, les bretelles et le gilet; c'était le vaste pantalon flottant, la chemise attachée avec l'épingle à ardillon, dans un énorme anneau d'or. Le chapeau était large et haut, avec des ailes immenses; le gilet brodé de boutons de cuivre, et ouvert en cœur, de manière à laisser voir les bretelles, où brille tout le luxe des montagnards. Elles étaient travaillées en laine avec un soin exquis; elles glissaient sur des boucles d'argent et se joignaient par une espèce d'accolade, à la pointe de laquelle pendaient des glands de laine, d'argent et même d'or; il y avait deux, trois, quatre glands comme au harnachement d'un mulet, et ils étaient la plupart un don d'amour. C'étaient comme les chevelures des ennemis vaincus que les sauvages de l'Amérique portent à la ceinture. Tout le monde avait des souliers aux pieds. Plus tard j'appris que les dignes montagnards les avaient ôtés de leurs mains pour recevoir dignement le jeune marquis. Quant aux filles, elles avaient le costume de Marianne, diversement bigarré, plus le superbe bonnet rayonnant, d'où sortait leur figure brune. Je fus très-peu charmé de ce petit morceau de la population. Lorsque j'en parlai à Ernest, il me dit : Ce ne sont pas là nos montagnards, ce sont pour la plupart des ouvriers de fabrique, rabougris dans des ateliers malsains, débauchés par la nature de leurs travaux sédentaires, qui, comme vous le savez de reste, ont une fatale influence sur les mœurs. Le quartier des tisserands, à Athènes, était renommé par l'impudicité de ses habitants. Pausanias nous l'atteste, et le moindre médecin vous expliquera pourquoi cela était et est encore ainsi.

Cependant Ernest faisait des questions à tous ces honnêtes prolétaires sur leur famille, et toutes les réponses étaient saupoudrées d'une révérence et d'un monsieur le marquis, qui commença à me paraître ridicule. J'allais me mêler à la scène lorsque je remarquai, à quelques pas de la foule, un grand gaillard de ceux qui réalisaient la poésie d'Ernest, qui m'observait plus attentivement que je n'avais observé les autres et qui m'expliquait à deux ou trois rustres de son espèce. Comme il n'y avait rien de bienveillant dans leurs regards, je poussai vers eux, et je les abordai en disant :

— Je vous parais bien curieux, à ce qu'il me semble, mes braves gens?

— Mais assez curieux comme ça, me dit un des paysans, de venir écouter ce que nous disons.

— Taïse-té, Joseph, ès un pataon, dit un gros homme à celui qui avait parlé; ce qui voulait dire : Tais-toi, Joseph, c'est un pataud. Un pataud voulait dire en 93 un républicain, en 1815 un bonapartiste, en 1820 un libéral, en 1831 un partisan de la révolution de juillet, depuis le juste-milieu Guizot jusqu'à l'opposition Cabet. Je n'avais pas encore eu le temps de répondre, que Jacquet se jeta vivement au milieu de nous.

— Que fais-tu là, Joseph ! cria-t-il avec vivacité, es-tu fou?

— Je voulais voir notre jeune marquis, répondit encore Joseph.

— Et pour ça, tu t'exposes à te faire prendre. Sauve-toi ! Si je disais à monsieur le marquis que tu es venu ici, il te planterait là.

— C'est bon ! dit Joseph, je m'en vais.

— Un moment, reprit Jacquet; as-tu vu Marianne ?

— Oui, il y a un moment.

— C'est donc ça que tu es ici, tu voulais la voir; tu te soucies bien de monsieur le marquis; tu le compromettras, et te feras fusiller.

— Je m'en vais! je m'en vais ! répondit encore Joseph.

Et sur-le-champ il gravit lestement les revers d'une colline, et se perdit parmi les bois rabougris dont elle était couverte. Tout ce dialogue avait eu lieu en patois, et je trouvai qu'il n'était point rassurant pour mes projets. De conséquence certaine, ce Joseph était l'amoureux de mademoiselle

Marianne, obstacle notable à mes désirs de séduction ; de plus, ce même Joseph, protégé par monsieur le marquis, et qui courait risque d'être fusillé, me prouvait que je m'avançais dans une intrigue coupable. Je gardai mes observations et rejoignis Ernest, qui, sur un mot de Jacquet, se remit en route avec moi.

A partir de l'endroit où nous nous étions arrêtés, nous prîmes un chemin montant, rocailleux, malaisé et coupé de petits ravins, qui attestaient le passage des eaux de la montagne : Jacquet était bien loin devant nous ; Ernest me semblait embarrassé.

— Mon cher ami, me dit-il, pour des raisons que je vous expliquerai plus tard, vous m'obligeriez de dégarnir votre boutonnière de ce ruban bleu.

— Mon cher ami, lui répondis-je, pour des raisons que je n'ai point besoin de vous expliquer, je n'en ferai rien : du reste, je suis tout prêt à regagner Castres et Toulouse. Renvoyez-moi ma malle demain, et adieu.

— Non, me dit Ernest, ce n'est pas pour moi que je vous parle, c'est pour vous.

— Et c'est pour moi que je garde ce ruban ; adieu.

— Non, non, reprit Ernest en arrêtant mon cheval, que je retournais à grand'peine du côté où n'était pas son écurie; vous prenez les choses trop au sérieux. Je voulais prévenir quelque fâcheuse apostrophe qui pourrait bien vous être adressée par un passant; mais nous sommes deux, et nous nous en tirerons toujours, tant bien que mal.

— A la garde de Dieu, dis-je, quoique je ne voie pas trop ce que nous avons à craindre.

Nous continuâmes à monter avec peine pendant une demi-heure ; nous ne fîmes d'autre rencontre que celle de quelques laboureurs qui se mirent sur le bord de leurs champs pour saluer monsieur le marquis; mais au moment où nous entrions dans une gorge assez resserrée de la montagne, nous vîmes sortir d'une maison quatre ou cinq soldats, puis quatre ou cinq autres, et enfin un sous-lieutenant qui nous salua et m'examina beaucoup.

Ernest s'arrêta à la porte de cette maison, et il en sortit un vénérable paysan qui l'aborda avec respect. Ils se retirèrent ensemble dans un coin. Le sous-lieutenant tournait au-

tour de moi ; enfin il se hasarda à me faire un signe ; je m'approchai de lui, et il me dit rapidement :

— Malgré cette décoration, je suppose que vous êtes un ami de M. de Montfillon.

— Je suis au moins celui de son fils.

— Eh bien ! monsieur, épargnez-moi un devoir que je remplirais avec peine, mais que je remplirais avec sévérité : prévenez-le que son château sera visité par ma compagnie, et que je ne voudrais rien y trouver de contraire aux lois.

Il s'éloigna après ces mots, et je vis Ernest s'approcher de lui.

— Monsieur, lui dit-il, je me plains à vous des désordres qui ont été commis dans cette ferme. Hier on y a tué une vache appartenant à ce brave homme.

— Monsieur, répondit le sous-lieutenant, je vous ferai d'abord observer que je ne sais à quel titre vous me faites ces plaintes. Je suis ici par l'ordre de mes supérieurs, et je ne peux pas laisser mes soldats mourir de faim.

— Ce n'est pas une raison pour vous emparer violemment de la propriété de ce malheureux

— Monsieur, reprit l'officier, cet homme, vous le savez aussi bien que moi, est le père d'un soldat réfractaire ; je dois occuper sa maison, et il doit m'y nourrir, moi et mes garnisaires, tant qu'il plaira à mes chefs de m'y laisser. L'acte dont vous vous plaignez n'eût point été commis s'il m'avait fourni ce qui nous est alloué.

— Eh ! monsieur, dit Ernest, il ne le peut pas, et vous vous armez d'une loi odieuse pour le ruiner.

— Monsieur je n'ai pas à discuter avec vous la loi à laquelle j'obéis; mais vous savez peut-être mieux que moi pourquoi le fils de cet homme ne rejoint pas.

— Faut-il en punir son père?

— Il serait peut-être plus juste, monsieur, dit l'officier en s'animant, de punir ceux qui le poussent à cette résistance ; — mais je me tiens dans les limites de mes devoirs, reprit-il plus doucement. Permettez-moi de ne pas avoir à regretter d'avoir voulu adoucir leur sévérité.

Il tourna le dos à Ernest et rentra dans la maison.

— Que veut-il dire? me demanda Ernest.

Je lui répondis par l'avis que m'avait donné l'officier, et

Ernest ne put s'empêcher de reprendre soucieusement :

— Il a raison. Alors, ne nous arrêtons pas davantage.

Nous nous remîmes en route, toujours gravissant la montagne, et nous arrivâmes à des chemins presque impraticables. Enfin, après une heure et demie de marche, nous aperçûmes le château de Montfillon.

Il était situé à la pointe la plus élevée d'un rocher qui saillissait sur la colline ; ce rocher était coupé presqu'à pic au-dessus d'un ravin de près de cinq cents pieds, au fond duquel courait un torrent. Le château n'était abordable, du côté de la plaine, que par le chemin que nous suivions ; mais on n'en apercevait pas la façade ; l'architecte l'avait tournée vers la plaine de Mazamet, de façon qu'on y entrait par une basse-cour latérale et que la porte cochère de la grande cour s'ouvrait sur un revers de colline toute plantée de pins et de bois parmi lesquels on avait taillé un chemin en rampe, qui le plus souvent avait été pris sur le vif du roc. Le chemin où nous étions, après avoir longé les derrières du château, tournait et continuait à gravir le flanc de la montagne. Quant au château, c'était un édifice carré, à trois corps de bâtiments, ayant une tour à sommet pointu à chaque angle et un mur épais qui finissait le carré et formait la cour d'honneur, qui était au milieu du château. Une foule de masures, couvertes en tuiles, étaient appuyées aux murs extérieurs ; c'étaient des buanderies, des poulaillers, etc. ; enfin tout le ménage d'une habitation de campagne.

Lorsque nous arrivâmes, deux domestiques du style Jacquet vinrent prendre nos chevaux, et l'un d'eux me pria de le suivre, tandis qu'Ernest grimpait lestement l'escalier de pierre de la tour. Mon conducteur me fit prendre, au premier étage, un long couloir, il ouvrit une vaste salle à cinq croisées, au milieu de laquelle gisait un énorme tas de blé ; et à l'une des extrémités de cette salle, il me fit entrer dans une enfilade de chambres, en me disant : Voici l'appartement de monsieur. Dans l'une d'elles il y avait grand feu. Je m'y installai. Cette chambre, tendue de damas jaune, avait au moins trente pieds carrés ; un lit à ciel en tenait le fond, et de vastes fauteuils en ornaient le pourtour.

Je demandai à mon conducteur s'il n'y avait pas un cabinet de toilette; il m'ouvrit une porte, et j'aperçus (il n'y a que la sainteté de la vérité qui puisse m'excuser de le dire), j'aperçus vingt-cinq ou trente chaises percées rangées dans un ordre admirable.

— Que diable est-ce que c'est que ça? m'écriai-je.

— C'est pour les jours de fête, me répondit le domestique, quand monsieur le marquis reçoit beaucoup de monde.

Après cet étrange magasin, le domestique m'introduisit dans une petite chambre ronde où je trouvai une toilette couverte d'un basin blanc de neige. Mon valet me demanda si je voulais me faire faire la barbe. A tout risque, j'acceptai, car nos malles ne devaient arriver que dans une heure, et le drôle me savonna de sa propre main dans un plat à barbe, et me gratta la peau avec une impassibilité de bourreau. Tout cela fait, je regagnai ma chambre, non sans m'arrêter à considérer la magnifique collection que j'avais en voisinage. Jamais je n'ai vu une si prodigieuse variété de formes et de tailles : celle-ci simulant une pile d'in-folios, celle-là un fauteuil, deux ou trois resplendissant d'incrustations en cuivre dans de l'écaille. Aujourd'hui que la mode du Boule est à son comble, je suis assuré que des amateurs passionnés en pourraient bien placer quelqu'une sur une console de salon et qu'elle y ferait très-bon effet. Comme je traînais à côté de mon feu un prodigieux fauteuil à la Molière, qui était en tête de mon lit, un petit coup discret fut frappé à ma porte, et, sur mon invitation, je vis entrer un monsieur de soixante ans, d'une mise convenable, et qui me salua avec un fonds de politesse obséquieuse qui me le fit supposer le majordome de la maison.

— Monsieur, me dit-il d'un air gracieux, mon frère et ma sœur m'ont chargé de les excuser près de vous de n'être pas venus vous recevoir eux-mêmes; mais vous devez comprendre que le plaisir de revoir leur fils...

— Parfaitement. J'ai l'honneur de parler, à ce que vois...

— Je suis le comte Annibal de Montfillon, me dit-il avec un sourire paterne.

— Je suis trop heureux...

— Et moi aussi...

Et nous nous assîmes en face l'un de l'autre en nous souriant. Après cinq minutes de silence, où chacun cracha, toussa, se moucha, autant que possible pour passer le temps, le comte Annibal me dit avec son éternel sourire :

— Vous avez eu un très-beau temps.

— Oui, très-beau temps.

— Les routes sont belles.

— Très-belles.

Autre silence avec accompagnement de mouchoirs et de toux.

— En usez-vous? me dit le comte Annibal d'un air triomphant, en me présentant une tabatière de carton où il y avait un Henri V en grisaille.

— Avec plaisir.

— C'est une bonne chose que le tabac.

— Une excellente chose.

Troisième silence. Le comte m'examinait; il remarqua mon ruban bleu.

— Vous avez servi en pays étranger?

— Non, monsieur.

Quatrième silence.

La porte s'ouvrit avec fracas.

— Que faites-vous là, Annibal? lui dit Ernest; ma mère vous demande.

— J'y vais, mon ami, j'y vais, dit l'oncle, et le comte sortit à reculons en me saluant jusqu'à terre.

— Où donc êtes-vous logé, Ernest?

— Ici, me dit-il; on m'avait donné l'appartement du second : c'est une halle. Je vais faire porter un lit dans cette chambre; elle est assez grande pour contenir une compagnie. Maintenant causons un peu, c'est-à-dire écoutez-moi un peu.

Il se mit dans un second exemplaire du fauteuil in-folio que j'occupais et me tint le discours suivant :

— Vous pensez bien que je n'ai pas fait deux cents lieues pour le plaisir de les faire; je suis ici pour deux motifs très-graves. Je ne puis guère vous dissimuler le premier. Il faut que je prévienne des imprudences qui pourraient aller trop loin. Dans cette espèce de pays perdu, où rien ne pénètre juste, ni idées, ni faits, on s'imagine qu'il n'y a qu'à

faire des démonstrations hostiles au gouvernement pour le renverser, et parce qu'on donne asile à quelques réfractaires des montagnes et qu'on empêche douze ou quinze conscrits de rejoindre, on se figure qu'on désorganise l'armée. Jusqu'à présent ceci était une plaisanterie qui coûtait à mon père plus d'argent que de dangers; car nos paysans tirent admirablement parti des exactions qu'ils subissent : la vache du père Jacquet nous coûtera un bœuf; mais j'ai été averti que cela prenait une tournure plus sérieuse, et je suis accouru. Maintenant que vous êtes informé de la raison de ma venue ici, je prendrai devant vous les renseignements dont j'ai besoin.

Ernest sonna et dit à Jacquet de lui envoyer Gaspard, l'intendant.

— Et dans quel but m'avez-vous engagé à vous accompagner? dis-je à Ernest.

— Ceci vous intéresse autant que moi, reprit-il en éludant ma question, attendu que vous trouverez ici le notaire à qui vous avez affaire.

— Comment! le républicain Liret est le notaire du carliste marquis de Montfillon!

— Il faut bien prendre les honnêtes gens où ils sont, me dit Ernest. Cela contrarie assez mon père; mais nous avons à M. Liret des obligations qui datent de trop loin pour qu'il n'y eût pas ingratitude à nous à les oublier.

L'intendant entra. C'était un homme de cinquante ans, à tournure sévère et grave.

— Eh bien! Gaspard, lui dit Ernest, comment vas-tu?

— Ce n'est rien que ça, dit Gaspard en montrant sa jambe, si ça n'avait pas attrapé une vieille blessure, j'en aurais eu pour deux jours.

— Est-ce celle de Wagram, celle de Lutzen ou celle de Dresde, dit Ernest en riant.

— Pardon, monsieur le marquis; c'est celle de la bataille de Toulouse.

— Bon, dit Ernest, cette fière bataille où les Anglais se conduisirent en vrais Français, comme dit mon oncle Annibal.

— Hum! fit le vieux soldat, l'oncle Annibal est un sacré... Pardon, monsieur le marquis; je n'aime pas votre oncle Annibal.

— Et mon père, l'aimes-tu toujours?

— Ah! pour celui-là, dit Gaspard, c'est un brave homme... C'est ça un digne homme, quoiqu'il ait son défaut, comme je vous l'ai écrit et qu'il veuille faire des siennes.

— Eh bien! Gaspard, nous l'en empêcherons; je suis ici pour ça.

— Et un peu aussi pour l'autre chose, dit Gaspard.

— Pour toutes deux; mais procédons par ordre.

Combien avons-nous de fermes occupées par les garnisaires?

— Cinq sur neuf, dit Gaspard, partout où il y a des *fillots* en âge de conscription.

— Ils ont donc bien peur du feu.

— Ouah! fit le soldat, ils partiraient comme des moutons si on le leur disait un peu serré. Il n'y a que ce grand gueusard de Joseph qui se rébellionne de bon cœur, d'autant que vous savez... vous savez bien.

— Oui, dit Ernest, Marianne. Il a bon goût, le gaillard.

— Et la fille n'a pas mal choisi, repris-je.

— Vous l'avez donc vu? me dit Ernest.

— Mais je crois que c'était un des trois paysans qui causaient à part, tandis que vous receviez les félicitations de vos vassaux.

— Oui, dit Gaspard; Jacquet m'a conté qu'il a failli se disputer avec monsieur.

— Je donnerais vingt-cinq louis pour qu'il se fît pincer par la gendarmerie.

— Ouah! dit Gaspard, la gendarmerie, un tas de poules mouillées qui ont des tas de réglements à observer. Ne m'en parlez pas plus que de ces culottes rouges qu'on nous a envoyées en garnisaires. Ça reste comme des oisons dans une ferme, à regarder l'herbe pousser. Ah! cré coquin! qu'on nous eût dit ça du temps de l'empereur, de venir lui pêcher ici ces cadets : nom de nom! Ah! quelle sauce! Comme je vous aurais secoué le pays, moi! Les pères et les mères, les amantes et les seigneurs, *je te vous* les aurais dénichés, les merles, moi, et dru encore. Mais ce n'est plus mon affaire; je suis au service de monsieur le marquis, je pense comme lui; je trouve que c'est bête ce qu'il fait, mais c'est pas à moi à le juger.

— C'est juste, dit Ernest. Donc il n'y a que Joseph de difficile à décider. Eh bien ! nous prendrons le parti que je t'ai dit : nous lui achèterons un homme.

— Plaît-il ! dit Gaspard, lui acheter un homme, eh bien ! c'est bon ! vous n'auriez qu'à mettre la clef sous la porte si vous faisiez cette bêtise ; mais ils en voudraient tous, des hommes : ce serait une rente à perpétuité. Allons donc, il faut que ça marche... Nous avons bien marché, nous, n.. d. D..., pour la république, une et indivisible, que nous haïssions de cœur et d'âme. Ils détestent le gouvernement : c'est pour ça qu'il faut qu'ils le servent. Ils auraient envie d'un empereur, les malins ; trop blancs-becs pour ça : il n'en pousse pas comme des champignons ; mais voici l'affaire : nous pourrions commencer par faire filer les plus doux, et quant à Joseph, en avertissant un peu les soldats...

— Oh ! dit Ernest d'un ton de reproche , une trahison !

— Allons donc, une trahison ! reprit Gaspard ; un gaillard de cinq pieds sept pouces qui ne veut pas être soldat ! il se croit donc sorti de la cuisse de... enfin, je ne sais pas, Jucifer, Lucifer, quelque chose comme ça.

— C'est bon, dit Ernest, je verrai M. Liret ; nous arrangerons ça. Et l'affaire de Marianne ?

— Ça va, dit Gaspard ; nous avons les curés dimanche.

— Bien. Qui est-ce qui dit la messe au château d'ordinaire ? reprit Ernest.

— Eh bien ! répondit Gaspard, c'est Laurot.

— Ah ! il est donc ordonné ?

— Comment, dit Gaspard, il est vicaire de la paroisse ; vous ne saviez pas ?

— Ma foi, non ; et quelle tournure a-t-il ?

— Oh ! un pouf, un air bête ; il ne tient pas de la famille. C'est que l'oncle Annibal a été très-bel homme autrefois. C'est ça qui faisait un joli abbé !

— Gaspard ! dit Ernest en l'avertissant de l'œil.

— Prenez que je n'ai rien dit, répliqua Gaspard. Après tout, Laurot est un honnête garçon, et il se conduit très-bien avec sa mère, qui n'est plus gardeuse de cochons comme par le passé, vous savez ; elle lui sert de gouvernante.

— C'est bon, dit Ernest ; envoyez-moi Jacquet. Il faut que nous nous habillions pour dîner.

— Comment dîner ! lui dis-je ; il est une heure.

— Et c'est une heure de concession faite à l'esprit du siècle, dit Ernest ; trop heureux si ma belle tante de Lancey nous honore de sa présence à une heure si incongrue.

— Qui appelez-vous votre belle tante de Lancey ?

— Une sœur de ma mère, que je vous laisse à étudier, comme je comptais vous laisser deviner mon vénérable oncle Annibal, dont je puis vous dire maintenant l'histoire. Il était diacre au commencement de la Révolution. En sa qualité de cadet déshérité, il devint un fougueux partisan de l'abolition de la noblesse, et le même jour où mon père passait à l'armée de Condé, mon oncle jetait le froc aux orties et se faisait soldat républicain. Je ne sais comment il fit, mais avec quelque instruction et de la souplesse, il ne put jamais dépasser le grade de caporal. Mon père le trouva dans cette position en rentrant de l'émigration et lui fit quitter le service. Il lui alloua une petite pension que l'oncle mangeait toujours en trois mois. Enfin mon père, pour éviter les réclamations de tous les cabaretiers du pays, le prit chez lui, et depuis vingt-cinq ans il y est installé et devenu raisonnable par l'impuissance de mal faire. Ce furent des scènes affreuses à l'époque où la fille Laurot vint apporter son poupon à mon père, en le priant de le nourrir. Ma tante de Lancey ne parlait pas moins que de faire excommunier Annibal ; mais ma mère, dont la piété est vraie et par conséquent indulgente, prit l'enfant et le fit élever. Nous fûmes près de huit ans sans voir madame de Lancey, qui trouvait que ma mère encourageait le vice. Enfin le malheureux objet de ces dissensions ayant été destiné au séminaire, madame de Lancey se radoucit, et je ne serais pas étonné que ce fût à elle que Laurot dût sa place de vicaire.

— Mais vous devriez un peu me dire ce qu'est votre père, votre mère.

— Vous les verrez, me dit Ernest. Pensons à nous habiller.

Un moment après, on nous fit avertir que le dîner était servi, et nous partîmes pour le salon ; toute la famille y était réunie. Ernest me présenta à son père et à sa mère. Je trouvai un vieillard d'une politesse un peu insuffisante, mais d'une distinction rare. Quant à madame de Montfillon, qui

avait dû être fort belle, c'était un ensemble d'obligeance digne et bienveillante qui me charma tout d'abord. Nous avions madame de Lancey. Rien de plus renfrogné ne m'avait jamais apparu. Elle était vêtue de noir, sèche, tirée, aiguë. Ernest m'étonna fort quand il m'apprit, plus tard, qu'elle avait éclipsé autrefois la jeunesse de sa sœur, madame de Montfillon. Un gros homme qui se chauffait les mollets, les pieds établis sur les chenets, se leva à cette phrase de M. de Montfillon :

— Monsieur Liret, voici un de vos clients qui a été assez aimable pour venir vous trouver jusqu'ici.

— Ah! bonjour, jeune homme, dit M. Liret en se retournant... Eh! fit-il en me voyant, c'est un homme. Diable! nous nous faisons vieux, l'abbé, dit-il à Annibal. Vous devez vous rappeler le père de monsieur; nous étions tous ensemble aux Oratoriens; vous étiez déjà tonsuré. Je connais votre affaire, reprit-il en s'adressant à moi. Allons dîner.

Il présenta le bras à madame de Montfillon, et nous gagnâmes la salle à manger, M. Laurot y entrait par une autre porte.

— Vous arrivez bien tard, lui dit le marquis d'un air un peu sec.

— Hélas! reprit-il en essuyant la sueur crasseuse qui ruisselait sur sa face rouge, hélas! j'étais à méditer dans le ravin quand j'ai entendu la cloche du dîner.

Le manant sentait le vin d'une lieue.

— Reposez-vous, l'abbé, lui dit d'un ton amical madame de Lancey; et nous attendîmes, tous debout autour de la table, qu'il eût repris haleine pour nous réciter un *Benedicite* hypocrite. Ceci me rappela que nous étions à un jour de vendredi : le dîner était maigre. J'étais prêt à me résigner, lorsqu'on nous apporta un service gras complet. A son aspect, madame de Lancey se signa ; l'abbé Laurot en fit autant.

— C'est bon, dit Liret en se préparant à servir; mangez votre soupe aux herbes et vos salsifis; voici deux jeunes gens qui vont m'aider à démembrer cette volaille.

J'acceptai; mais je fus très-étonné de voir Ernest refuser. Un imperceptible sourire, accompagné d'un coup d'œil de côté, glissa sur les lèvres du notaire. Madame de Lancey regarda Ernest d'un air incrédule.

— Ah çà! mon cher monsieur, dit Liret, vous avez donc vu les *glorieuses ?*

A ces mots, un salut circulaire tourna autour de la table, chacun inclina sa tête. Je regardai tout le monde; Liret se mit à me rire au nez.

— Vous ne comprenez pas, me dit-il; c'est une plaisanterie carliste.

— Liret, reprit le marquis, nous ferions croire à monsieur que nous sommes ennemis du roi... comment l'appelez-vous donc? du roi... ah! M. Louis-Philippe; c'est ça.

Je demeurai tout à fait ébahi. Liret reprit :

— Très-bien, mon cher marquis, je vous l'abandonne mais il faut que vous respectiez les *glorieuses.*

Autre salut général. Je n'y étais pas du tout.

— C'était donc bien beau? dit Liret en s'adressant à moi.

— Plus beau que vous ne pouvez vous imaginer, monsieur, repris-je; jamais si solennelle leçon n'a été donnée à la royauté, pas même celle du 14 juillet.

— Si elle avait bien profité de la première, me dit le marquis, elle n'aurait pas reçu celle-ci. J'étais sur la place Louis XV avec le régiment de L....., dont j'étais lieutenant-colonel, lorsque nous chargeâmes la populace, et je sais comment on en vient à bout.

— Bon, mon frère, dit madame de Lancey, qui n'avait encore desserré les dents que pour manger; comment t'exposer contre de pareilles gens! il suffisait de faire couper la tête à une centaine de libéraux; ça aurait épargné bien du sang.

Puis, s'adressant à moi d'un air larmoyant, elle re

— Est-ce qu'il y a eu véritablement beaucoup de de tués? me dit-elle.

— Mais... quelques-uns.

— Oh! fit-elle, Dieu les récompensera : ce sont des tyrs.

— Nous devons prier pour eux, ajouta l'abbé Laurot.

— Il fallait employer le canon tout de suite, dit le comte Annibal; un peu de bonne mitraille, et c'était fini.

— Vous croyez, monsieur? lui dis-je : en êtes-vous encore là? ne savez-vous pas que cinquante mille hommes n'y auraient rien fait, qu'il n'y a pas d'armée qui résiste à toute

une population décidée à se battre et qui déteste le régime qui lui est imposé ?

— Voilà ce qu'ils ne veulent pas croire, mon cher monsieur, me dit le notaire. Ce qu'ils ne veulent pas croire non plus, c'est que l'esprit des troupes même était contre eux.

— C'est bien pis aujourd'hui, dit l'abbé Laurot, aujourd'hui qu'on a supprimé les aumôniers.

Si j'ai rapporté quelques mots de la conversation qui s'établit entre nous, c'est pour montrer comment dès l'abord chacun s'établit dans la liberté et la franchise de la discussion. Je n'ai ni le désir ni le temps de raconter les inconcevables propos que moi et le notaire nous avions à repousser ; mais voici en somme ce qui résulta pour moi des observations que je fis sur les personnes qui habitaient Montfillon.

Le marquis était un homme au courant des idées de son siècle, point entiché de l'opinion qu'un paysan fût une bête de somme, mais très-décidé à croire qu'il n'y avait qu'une forte aristocratie qui pût faire le bonheur du peuple. Il avait là-dessus des idées fort arrêtées. Je me rappelle qu'il me cita un fait très-remarquable, à propos de ce que je lui disais de l'inféodation du pouvoir et de la propriété dans les familles nobles.

— Mais, me répondait-il, la noblesse était aussi facile à aborder que votre cens d'éligibilité. Voici un calcul statistique plus probant que tous les raisonnements. Sur onze cents familles nobles qui votèrent, dans le Languedoc, pour l'élection des députés aux états de 1588, il n'y en a que sept qui votèrent au même titre aux états de 1789. Ainsi, dans deux cents ans, toutes les propriétés seigneuriales des mille quatre-vingt-treize autres avaient été acquises par la bourgeoisie. Vous me parlez de nos priviléges d'officiers qui achetaient des compagnies ; mais l'homme assez riche aujourd'hui pour faire élever son fils à Saint-Cyr ou à l'Ecole polytechnique ne lui achète-t-il pas de fait une sous-lieutenance ! Celui qui fournit un remplaçant à son fils ne jouit-il pas d'un privilége qu'il ne doit qu'à l'argent ? Vous préférez la noblesse des uns ; j'aime mieux la mienne : voilà tout.

L'abbé Laurot était un de ces prêtres ignares et grossiers que la Restauration expédiait par grosses dans les campagnes.

Bas envers le marquis, envieux des domestiques, qui étaient bien traités, et insolent avec eux.

Annibal, dont j'ai dit l'histoire, était seul plus détesté que lui dans la maison ; il y vivait dans un état de servitude de salon qui eût fait pitié, s'il ne l'avait si lâchement accepté.

Annibal, arrangez donc le feu ; Annibal, fermez la porte ; Annibal, ouvrez les fenêtres ; Annibal, taisez-vous ; Annibal, allez vous coucher ; Annibal, mon chien a besoin de sortir ; et le comte Annibal de Montfillon obéissait toujours avec son éternel sourire.

Madame de Lancey seule ne lui parlait pas ; elle le traitait en pestiféré, et s'écartait de lui quand il passait près d'elle. Ce fut Gaspard qui m'apprit qu'elle avait été d'une rare beauté, fort galante et joueuse forcenée. Elle avait perdu au jeu la fortune de son mari. Sa dévotion datait d'une histoire lugubre, où elle avait été trouvée par ses domestiques, évanouie dans son lit, à côté d'un prêtre assassiné. Cette histoire s'était passée en 93, dans une nuit où son château fut pillé par les paysans. Madame de Lancey était véritablement fanatique, et c'était par les plus rudes macérations qu'elle expiait les égarements de sa jeunesse. Dans les huit jours que je passai à Montfillon, j'entendis tous les matins la messe dans la chapelle du château. Madame de Lancey l'écoutait à genoux sur la pierre et dans une componction extrême. Le côté plaisant de la cérémonie était de voir le comte Annibal de Montfillon devenir enfant de chœur de monsieur son bâtard, l'abbé Laurot, à qui il servait la messe avec un dédain de latiniste et une servilité de valet fort réjouissants. C'était une espèce de pénitence qui lui avait été imposée par madame de Lancey ; et je m'amusais beaucoup à entendre l'abbé Laurot marmottant son latin gascon, auquel le comte Annibal répondait en faisant sonner la belle prononciation latine qu'il avait apprise des Oratoriens. Du reste, le père et l'enfant se méprisaient souverainement ; le vieux comte considérait l'abbé Laurot comme un goujat, et l'abbé considérait le comte comme un sacrilége.

Puisque je suis à parler des personnages du château, je dois rappeler un trait de madame de Lancey, qui arriva le dimanche suivant. Le curé était au château, et son vicaire

lui avait cédé l'honneur de dire la messe. Ce curé était un vieillard de quatre-vingts ans, qu'on appelait l'archiprêtre titre perdu depuis le concordat de 1801. Ce vénérable vieillard, plein de douce piété et d'esprit railleur, nous expédia la messe en vieux praticien ; ce fut l'affaire de dix minutes. Lorsqu'il s'agit de dîner, on ne trouva pas madame de Lancey ; il fallut l'attendre, et lorsqu'elle revint et que M. de Montfillon lui demanda où elle était allée, elle lui répondit aigrement :

— Je suis allée entendre la messe du village ; est-ce que vous croyez que l'on fait son salut avec des messes de dix minutes?

Quant à madame de Montfillon, c'était une singulière position que la sienne entre sa piété sincère, son élégance de manières et la grossièreté des façons des prêtres qui l'entouraient. Excepté l'archiprêtre, c'était une assemblée de gros hommes qui buvaient des rouges bords et se retroussaient pour s'asseoir à table. Je me souviens que le jour du dîner des curés, ils étaient onze ; l'un d'eux s'offrit à découper une volaille truffée qui était devant lui. Je n'ai jamais vu un air si alarmé que celui de madame de Montfillon, à la droite de laquelle j'étais, et qui dit aussitôt :

— Voici monsieur qui s'y entend à merveille et qui va s'en charger.

— C'est que je n'y entends rien, lui dis-je.

— Prenez toujours, me répondit-elle, hachez-la, mais qu'ils n'y touchent pas. En général, ces messieurs ont les mains fort sales et les mettent partout.

Je me dévouai. Il n'était plus temps, ledit curé avait pris la volaille *à pogne-main* par une cuisse et la démembrait. Il n'y eut que les curés qui en mangèrent, tout le monde refusa, même madame de Lancey, qui ne put retenir un mouvement de dégoût, tandis que le curé léchait ses doigts juteux.

Cela me fit demander pourquoi madame de Montfillon les invitait à sa table. Je ne pus le savoir, car, après le dîner, il y eut une conférence de famille à laquelle je ne pus pas assister. Je profitai de la liberté qu'on me laissait pour visiter les environs du château. Je m'en écartai peu à peu, et j'arrivai près de la ferme du père Jacques ; je ne m'aperçus

point d'abord que j'étais suivi, ou plutôt observé par un paysan qui longeait à travers bois le revers de la montagne pendant que je suivais le chemin. D'abord je n'y pris pas garde, mais l'apparition d'un homme qui se montrait de temps en temps, et toujours à la même hauteur que moi, finit par m'occuper. Cependant je continuai, et j'étais à peu de distance de la ferme, lorsque je vis Marianne causant avec l'officier de ligne qui occupait la maison de Jacques. Elle riait en paraissant se défendre de quelques observations que lui faisait l'officier. Lorsque je m'approchai d'elle, elle me dit, comme si nous étions de vieilles connaissances :

— Oh! venez donc, monsieur, dire à cet officier que je suis une pauvre fille qui vend des rubans et des cravates, et que je n'ai rien de défendu dans mes marchandises.

— Ce n'est pas ce que je veux savoir, reprit l'officier, et ceci regarde la douane; mais vous servez de messager aux réfractaires, vous les avertissez de l'approche des troupes, vous êtes toujours en route par la montagne ; vous vous ferez quelque mauvaise affaire.

— Da! dit Marianne, avec une nonchalance de tête et de sourire pleine de séduction, il n'y a pas de mauvaises affaires entre les jolies filles et les officiers qui sont gentils.

La déclaration était tellement à brûle-pourpoint, que le sous-lieutenant en fut tout troublé.

— En ce cas, répondit-il, faisons-en une bonne ensemble, et nous la commencerons sur l'heure par une embrassade.

— Oh! que non, fit Marianne en sautant sur sa mule, est-ce qu'on s'embrasse en plein jour? Jésus! si mon galant me voyait, que dirait-il? une autre fois nous verrons quand nous serons seuls.

— Et quand cela arrivera-t-il? dit l'officier.

— Da! monsieur, fit Marianne en se balançant sur sa mule, on peut se rencontrer quand on habite le même pays. Je passe par ici deux fois par semaine. Guettez le moment. Adieu, adieu!

Et elle poussa sa mule vers la montagne, tandis que le lieutenant s'amusait à regarder ses jolies jambes qu'elle lui montrait bénévolement.

— Vous connaissez cette fille? me dit-il.

— Je sais qu'elle vend un peu de tout.

— Il faut que tout ceci finisse, dit l'officier en réfléchissant ; on m'oblige à un métier odieux. Si j'avais été sage, j'aurais visité les ballots de cette marchande, mais....

— Mais elle est trop jolie pour cela.

— Je ne sais pas ce que j'aurais fait si elle était vieille, mais le diable m'emporte si je ne donne ma démission, s'il faut que je continue à vivre ici comme en pays conquis.

J'avais hâte de rejoindre Marianne, je saluai l'officier, et courus après la belle marchande.

— Vous êtes venu à propos, me dit-elle, j'ai cru qu'il allait visiter mes ballots.

Cette crainte me surprit, mais je n'en témoignai rien.

— C'eût été fâcheux, lui dis-je.

— Comment! me dit-elle, nous étions perdus. Je les ai.

Comme elle disait cela, elle tourna dans un petit chemin et me dit :

— C'est par ici.

Avec ce que je savais des projets d'Ernest, je voulus pénétrer le mystère jusqu'au bout. Je la suivis sans lui demander ce qu'elle avait de si précieux dans ses ballots.

— Savez-vous, me dit-elle, que c'est bien beau à M. Ernest d'être venu se mettre à la tête des vassaux de son père!

— Très-beau, assurément, d'autant que je ne les crois pas très-nombreux.

— Que dites-vous là ? reprit-elle, depuis deux jours qu'il est arrivé, la moitié des paysans est décidée; oh! nous le ferons danser votre coquin de....

J'en demande pardon au procureur du roi; elle nomma en toutes lettres le personnage dont elle voulait nous parler.

— Diable ! lui dis-je, je ne croyais pas que ce fût si avancé.

— Plus que vous ne pensez, reprit-elle en baissant la voix, et l'officier peut me demander des rendez-vous, et moi lui en donner. Je sais quelqu'un qui l'empêchera d'y aller, et avant qu'il soit longtemps.

Nous nous arrêtâmes à ce moment, et elle me dit :

— Allons, dépêchons-nous, aidez-moi.

Tout aussitôt, elle détacha ses ballots, les ouvrit, et en

sortit une douzaine de fusils de chasse démontés, dont elle plaça toutes les pièces dans le tronc d'un vieil arbre : il y avait aussi trois ou quatre paires de pistolets. Je ne savais trop quel parti prendre lorsque je vis Joseph sortir d'un fourré, et je reconnus que c'était l'homme que j'avais remarqué me suivant et me surveillant.

— Voilà deux heures que je t'attends, dit-il à Marianne assez rudement, ce n'est pas ainsi que nous marcherons.

— On fait ce qu'on peut, reprit la jeune fille d'un air soumis.

— Et on s'amuse à causer avec les *Francimans.*

Ce mot de franciman est la dernière trace de la vieille séparation de la France en langue d'oïl et langue d'oc ou langue provençale. Franciman est un Français, un homme qui ne parle que la langue nationale du Midi, c'est un terme de haine et de mépris.

— Jésus ! dit Marianne, fallait bien *l'amuser* cet officier, il voulait voir ce que je portais dans mes ballots.

— Nous ne pouvons donc plus nous promener sur les grandes routes ! dit Joseph avec fureur. Ah ! nous les renverrons à Paris, les uniformes ! Nous verrons, et pas plus tard que ce soir.

— Un moment, lui dis-je, vous attendrez les ordres de M. Ernest, avant de rien entreprendre. Il m'a chargé de vous le dire.

— J'ai des ordres de quelqu'un qui le vaut bien, répondit Joseph avec humeur, et d'ailleurs je ferai ce qui me plaît.

Il se baissa et ramassa les armes.

— Voulez-vous donc les emporter ? lui dis-je.

— Est-ce que vous croyez, répondit-il, que je vais les laisser là au clair de la lune ?

— Vous ne les toucherez pas, m'écriai-je, que vous n'en ayez reçu l'ordre de M. de Montfillon.

— Et je l'ai, cet ordre, me dit Joseph.

Je vis qu'il parlait du vieux marquis.

— Son fils a décidé qu'il fallait attendre. Obéissez-lui.

— Allons, Joseph, dit Marianne, écoute monsieur ; il est venu avec M. Ernest de Paris pour ça, et il doit savoir ce qu'il faut faire mieux que nous.

— Il pouvait y rester, dit le paysan en patois. C'est égal,

je ferai ce qu'il veut. Allez-vous-en, on peut s'apercevoir que vous avez quitté le grand chemin.

Nous reprîmes le petit sentier avec Marianne après avoir rattaché les ballots, tandis que Joseph s'enfonçait dans les bois. Au moment où nous débouchâmes sur le chemin du château, nous fûmes surpris de rencontrer Ernest qui se promenait sur la route en causant avec le lieutenant.

— Eh! nous dit-il en me voyant sortir avec Marianne, voilà qui est très-bien; comment, notre belle convertie, vous allez dans les bois avec un jeune homme, vous ne savez donc pas que les filles y perdent toujours quelque chose?

— Elles y perdent beaucoup, dit le lieutenant qui s'était approché de la mule, car voilà des ballots qui étaient pleins tout à l'heure, et qui, maintenant, sont à moitié vides. Dites donc, ma belle fille, reprit-il sévèrement, est-ce que vous avez été par là vendre des cravates et des bretelles aux buissons et aux arbres? Il faut que ceci s'explique.

Ernest me regardait d'un air ébahi. Je lui avais fait un signe qu'il n'avait pas trop compris, et Marianne, les yeux baissés, jouant avec un bouton de son casaquin, ne répondait rien.

— Enfin, dit l'officier, qu'y avait-il dans vos ballots?

— Da! reprit la jeune fille, monsieur le sait aussi bien que moi.

— Eh bien! monsieur, me dit le lieutenant, me direz-vous ce que contenaient ces ballots?

— Je ne sais de quel droit vous m'interrogez ainsi, et le ton que vous prenez...

— Monsieur, dit le lieutenant sèchement et avec une politesse railleuse, mes droits résultent d'ordres très-précis, et le ton que je prends est tel que vous n'y trouveriez rien à dire, si vous av ez quelque chose de bon à me répondre.

— Eh bien! monsieur, tenez-vous pour dit que je n'ai rien à vous répondre.

— Alors, monsieur, tenez pour bon, reprit l'officier, que je m'assure de votre personne.

— Comment, m'écriai-je, m'arrêter! Oh! pour ceci, mon cher Ernest, la plaisanterie devient trop grave; je ne me soucie pas d'aller en prison pour les lubies de M. votre père.

— Mais, mon Dieu! s'écria Ernest, qu'y avait-il dans ces malheureux ballots?

— Eh bien! dis-je, il y avait...

— Des armes! dit l'officier.

Je fis un signe affirmatif.

— Comment! s'écria Ernest en parlant à Marianne, vous avez osé...

— Eh! monsieur le marquis, j'ai obéi à votre père, dit la jeune fille, habile à se débarrasser de l'accusation qui allait peser sur elle.

— A mon père?

— Vous l'entendez, monsieur, reprit le lieutenant, et j'espère que maintenant vous ne me solliciterez plus de retarder la visite que je dois faire chez vous.

— Marianne, dit Ernest, allez au château, et ne dites à personne ce qui vient de se passer. Je voudrais parler à monsieur.

— Pardon, reprit le lieutenant, il est inutile que cette jeune fille aille avertir M. votre père de l'endroit où sont ces armes. Elle aura la bonté de demeurer avec nous. D'ailleurs, je manquerais trop ouvertement à mes devoirs en ne m'assurant pas d'elle.

Ernest allait répliquer lorsque nous vîmes accourir Liret qui nous cherchait partout. Lorsqu'il nous eut rejoints, nous lui racontâmes la position.

— Diable! diable! dit-il..... Mais, mon cher Ernest, vous n'avez pas dit nos projets au lieutenant?

— A peu près, dit Ernest en faisant signe que Marianne écoutait.

— C'est vrai, dit le notaire, l'enfant pourrait causer, diable! diable! Monsieur le lieutenant ne parlait-il pas de la faire arrêter?

— Sans doute.

— Eh bien! mon cher ami, c'est ce que vous avez de mieux à faire pour le moment; allons, petite, allons, il faut vous laisser mettre dans la chambre de Jacqueline, vous causerez ensemble. C'est l'affaire de vingt-quatre heures.

— Mais on l'attend au château, dit Ernest.

— Diable! diable! fit Liret, ça se complique cruellement.

Il s'arrêta, prit trois prises de tabac, alla se placer devant le lieutenant, et le regarda dans le blanc des yeux.

— Monsieur, lui dit-il tout d'un coup, voulez-vous croire à la parole d'honneur d'un homme qui a soixante-dix ans et qui est réputé pour honnête homme?

— Je croirai à la vôtre, dit le lieutenant.

— Voilà qui est bien. Vous allez me laisser cette jeune fille pendant deux heures, parce que j'ai besoin d'elle; elle vous sera rendue à votre première sommation; et cette sommation, vous viendrez nous l'apporter vous-même au château ce soir vers dix heures. Vous trouverez Gaspard, au bout du petit chemin, il vous conduira dans la chambre de ces messieurs, et nous arrangerons tout ça.

— Ces messieurs s'engagent-ils à ce que rien ne sera changé d'ici là dans l'état des choses, que rien ne sera soustrait du château?

— Je m'y engage, dit Ernest.

— Et vous? dit l'officier en s'adressant à moi.

— Moi, monsieur, lui dis-je, je ne m'engage à rien; je me trouve déjà assez follement engagé dans une affaire à laquelle je ne comprends rien.

Liret me regarda du coin de l'œil.

— Mon cher ami, me dit-il d'un air rusé, vous ne savez pas comme on cause bien entre deux verres de punch de l'affaire la plus compliquée. C'est un soir que j'étais un peu gris que je découvris dans un acte une nullité que j'y cherchais vainement depuis six mois.

Je dois dire, à la honte de l'humanité, que je compris très-bien, car le notaire était possesseur d'un acte qui me concernait; et je dois dire, toujours à la honte de l'humanité, que je pris aussitôt le même engagement qu'Ernest et Liret.

— En ce cas, reprit le lieutenant, si vos intentions sont telles que vous me le dites, vous ne devez pas vous soucier que ces armes arrivent à leur destination?

— Non vraiment, dit Ernest, il faut les enlever.

— Où sont-elles? demanda-t-il à Marianne.

— Le Parisien peut vous le dire, répondit-elle avec un froid dédain. Il m'a déjà dénoncée.

— Que le diable vous emporte tous ! m'écriai-je en fureur ; tout à l'heure je vais passer pour un espion : j'en ai assez, faites vos affaires vous-mêmes.

— Bon, très-bon, dit Liret, je vais le savoir sans autre information. Et se remplissant d'air avec effort, il jeta un hââou aigu comme celui d'une femme, et un instant après on lui répondit par un cri pareil et un coup de fusil qui s'entendit à peine.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? reprit l'officier.

— Cela veut dire, répliqua le notaire, que pendant que nous babillons ici, ils ont emporté les fusils.

— En ce cas, dit le lieutenant, tout est rompu, et je ne puis rendre la liberté à cette prisonnière.

— Traitons, dit le notaire ; nous allons laisser monsieur (c'était moi) pour otage, et, dans deux heures, vers sept heures, au moment du souper, nous vous renverrons la fille délinquante. Vous acceptez, c'est entendu. Allons, dépêchons, on nous attend au château.

Je n'eus le temps de rien objecter, car Liret, Ernest et Marianne partirent sur-le-champ, et je ne pus que leur crier de m'envoyer au moins des cigares.

— J'en ai d'excellents à votre service, me dit le lieutenant.

Et nous demeurâmes seuls. Tout en causant, je lui appris comment je me trouvais mêlé dans cette affaire, et je sus de lui que cette Marianne lui avait été désignée comme l'agent des intrigues des nobles du pays.

— Elle a été d'autant plus utile à leurs relations, me dit-il, qu'elle est protestante, et qu'en général les protestants sont très-patriotes ; car vous savez sans doute qu'ici les opinions politiques sont encore des opinions religieuses.

Nous eûmes à ce sujet une longue conversation, et le lieutenant Vamès me prouva qu'il avait observé le pays qu'il habitait.

— Cette différence de religion a laissé, me dit-il, entre les habitants des petites villes, qui presque tous sont fabricants et protestants, et les catholiques nobles qui possèdent la plupart des fermes, une haine telle, que si nous voulions laisser faire la garde nationale du pays, elle aurait bientôt fait prompte justice de toutes ces résistances ; mais ce serait ou-

vrir carrière à des désastres sans nombre. Les gardes nationaux, irrités encore de la suprématie des nobles et des prêtres qu'ils ont subie pendant quinze ans de restauration, en leur qualité de patentés et de protestants, ne parlent pas moins que de démolir ou de brûler les châteaux qu'ils supposent servir d'asile aux réfractaires; si un pareil acte était commis, il donnerait lieu à de cruelles représailles, et certes, le lendemain d'un château dévasté, vous auriez plus d'une manufacture incendiée. Ce serait mettre le pays à feu et à sang. Je regrette d'être forcé au métier que je fais, mais cependant je pense que c'est le seul parti sage qu'il y eût à prendre, que de charger, pour ainsi dire, des neutres de rétablir l'ordre dans ce pays.

Ce fut en causant ainsi qu'il me raconta que des gardes nationaux s'étant engagés dans la montagne avec le procureur du roi, celui-ci avait été fait prisonnier; que les gardes nationaux avaient tué deux paysans, et avaient eu de leur côté un officier presque coupé en deux par un coup de faux.

Peu à peu la conversation nous entraîna bien loin de la Montagne Noire; elle retourna à Paris, le but de toute espérance de jeune homme. Il se trouva que M. Vamès y avait tenu garnison; nous nous rencontrâmes sur trois ou quatre noms d'amis que nous connaissions chacun de notre côté; nous étions en pleine voie d'intimité, lorsque nous vîmes revenir Marianne sous l'escorte du fidèle Gaspard, qui avait fait un héroïque effort sur sa jambe pour nous la ramener.

Je remarquai que la jeune fille avait perdu quelque chose de cet air décidé que je lui avais remarqué: elle avait beaucoup pleuré, et Gaspard, en partant, lui remit un petit volume qu'en homme de guerre expérimenté il fit passer à l'inspection du lieutenant. Nous fûmes tous deux très-surpris en voyant que c'était un livre de messe.

Je rentrai au château sur la foi des traités, et j'arrivai au moment où l'on allait se mettre à table pour souper. Tout le monde était, sinon triste, du moins silencieux et grave; madame de Lancey était plus sombre que jamais; elle aussi avait beaucoup pleuré, et je pensais qu'il y avait connexité d'intérêt dans ses larmes et dans celles de Marianne. Comme on es parlait peu, je me mis à réfléchir, et l'histoire de l'abbé

Laurot me servant de fanal, je m'imaginai que Marianne pouvait bien avoir avec madame de Lancey des rapports semblables à ceux du comte Annibal et de l'abbé. Je n'eus guère le temps de me livrer à la méditation et à l'arrangement de cette supposition; le souper fut court, et après un quart d'heure d'entretien, tout le monde se retira. J'ai oublié de dire que tous les curés avaient disparu.

A peine fûmes-nous rentrés dans notre chambre avec Ernest, qu'il se jeta dans un fauteuil en poussant un ouf! qui dénotait combien la journée lui avait pesé.

— Qu'y a-t-il? lui dis-je.

— Attendons Liret, reprit-il, il ne me pardonnerait pas de vous avoir révélé son plan de campagne; il s'en réserve la gloire.

Une heure se passa à peu près, pendant laquelle Jacquet apprêta un immense bol de punch, alluma un feu d'orgie dans la cheminée, et disposa cinq fauteuils autour de la table.

— Pour qui, dis-je à Ernest, ce cinquième siége?

— Pour Gaspard; il est de la mine et de la contre-mine, et par conséquent admis au conseil.

Ernest avait un ton de gaîté et de bonne humeur que je ne lui avais pas vu depuis longtemps. Bientôt Liret arriva sur la pointe du pied comme un écolier qui vient à un régal secrètement préparé dans la mansarde d'un collége.

— Trop de citron, dit-il en goûtant le punch vers lequel il se dirigea d'abord; ajoutez du thé, du sucre et du rhum.

Ceci doubla le bol de punch, et Liret dit gravement en s'asseyant dans un fauteuil sans quitter le précieux liquide du coin de l'œil:

— Voilà qui va bien.

Il y avait entre nous une sorte de recueillement qui nous empêchait de parler, et nous étions tous trois dans un profond silence lorsque nous entendîmes monter dans la tour angulaire qui nous servait de cabinet de toilette.

— Les voilà, dit Liret. Il prit lui-même un flambeau et alla au-devant du lieutenant et de Gaspard, qui étaient entrés par une petite porte qui ouvrait sur la campagne. Quand le notaire traversa avec le lieutenant la fameuse salle aux chaises percées, il ne put résister au désir de faire un mau-

vais calembour, et ma fidélité d'historien m'oblige à le répéter.

— Mon cher lieutenant, dit-il, vous allez trouver ici une vraie place de guerre, et voici d'abord les pièces de siége.

Si je vous dis que nous eûmes la sottise de rire de cette bêtise, c'est pour vous apprendre que nous nous abordâmes avec le lieutenant en disposition de gaîté. L'assemblée étant au grand complet, Liret désigna sa place à chacun, et lui-même se laissant tomber dans son fauteuil, s'écria :

— D'abord buvons : c'était la manière des anciens pour garantir à leurs hôtes les droits sacrés de l'hospitalité.

— Très-bien, dit Ernest ; mais ils buvaient dans la même coupe.

— Sottise! dit Liret, car si le vin était bon, le premier était un imbécile de ne pas tout boire.

Nous trinquâmes, et le notaire, se renfonçant dans son fauteuil, commença en ces termes :

— Voici les positions : monsieur est le fils de M. le marquis de Montfillon, qui lui laissera cinquante mille livres de rente. *Ma*, monsieur est le neveu de madame de Lancey, qui en possède quatre-vingt-dix mille. Les rentes paternelles sont immanquables, les rentes de la tante sont chanceuses, d'autant plus chanceuses que ladite dame est fort poussée à en faire don à l'Eglise, par des raisons de pénitence à nous inutiles à révéler, et que ces raisons ont été corroborées par la conduite du neveu ci-présent, qui, au grand scandale de toutes les âmes pieuses, s'amuse à perdre son âme et, qui plus est, son argent avec des danseuses de l'Opéra et autres.

— Pardon, dit l'officier, mais cela ne me paraît pas avoir grand rapport avec l'affaire des réfractaires.

— Rapport intime, mon cher, reprit Liret; mais vous m'avez interrompu, et je ne sais jamais reprendre haleine sans m'ouvrir la voix par un verre de quelque chose : donnez-moi du punch, et n'oubliez pas qu'à chaque interruption je double le moyen oratoire.

— Diable! fit Ernest, n'allons pas dire deux paroles de suite.

— Comme vous voudrez, dit Liret; je continue. Ergo, comme les jeunes gens n'ont jamais assez d'argent, et que

les prêtres en ont toujours trop, il est juste, il est bon, il est évangélique, que le jeune homme recueille et que l'Eglise soit frustrée.

Quelqu'un eut envie de rire.

— Si vous riez, je bois, dit le notaire, et je fais écrire au procès-verbal : rires et interruptions.

Nous gardâmes notre sérieux.

— Vous me demanderez peut-être pourquoi nous voulons pourvoir dès à présent à l'inconvénient de perdre quatre-vingt-dix mille livres de rente ; je vous répondrai que c'est parce qu'il faut que ce soit fait aujourd'hui, ou jamais. Ladite dame veuve de Lancey, par ces mêmes raisons que je n'ai pas voulu vous dire tout à l'heure, veut se retirer du monde, s'enfermer dans une communauté de sœurs de la Charité, et, en sa qualité de femme qui va mourir au monde, elle veut faire un testament.

— Je ne vois pas trop, dit le lieutenant.

— Buvons ! s'écria le notaire, deux verres, s'il vous plaît, c'est promis.

— Taisons-nous, ou dans un quart d'heure Liret sera gris comme un Polonais.

— N'insultez pas la Pologne, dit Liret, dont les yeux flambaient déjà, et écoutez votre vénérable, enfant. C'est donc le testament que prépare la susdite dame qui est important à surveiller, et qu'il est nécessaire de tourner du côté laïque au préjudice de la rapacité cléricale. Or qu'a fait le notaire Liret, l'ami de la noble famille des Montfillon ? Il a été chez l'archiprêtre de la paroisse, un vieux honnête homme que l'esprit de la robe n'a point gagné ; il lui a dit la chose, et voici ce qui a été adopté par lui, tout en regrettant qu'une si bonne œuvre lui vînt par l'inspiration du démon : le démon, c'est moi ; la bonne œuvre est celle-ci. Je ne sais en quels termes le brave archiprêtre a persuadé madame de Lancey, mais voici comment, moi, je l'aurais prêchée. « Donner son bien aux prêtres, est une chose fort commune et que les derniers des bourgeois se permettent quelquefois, à l'instar des plus nobles pécheurs. Il est une œuvre à la fois plus agréable à Dieu et plus remarquable aux yeux du monde, c'est de ramener au giron de l'Eglise une âme égarée. Il y a près de vous une jeune fille protestante que vous

avez quelque raison de connaître, fille d'une mère abandonnée par sa mère coupable, *id est*, petite-fille d'une pécheresse qui l'a oubliée dans la misère où elle a vécu. Le malheur de sa naissance appartient à une cruelle faute de cette pécheresse, et le malheur de sa perdition tient à ce vain orgueil, qui a craint de la protéger de ses bienfaits de peur de dénoncer les liens qui l'unissaient à une famille d'un nom respectable. Il faut réparer tous ces torts en un coup, il faut ramener la brebis égarée au bercail de l'Eglise, et, comme il est impossible de lui donner un nom, il faut lui assurer une existence honnête. Cet acte sera bien plus agréable au ciel que le don de votre fortune, qu'il sera alors convenable d'assurer à votre neveu Ernest, jeune homme complétement corrigé de ses erreurs, et qui donnera une éclatante preuve de son repentir en venant vous seconder dans votre pieuse entreprise et en servant de parrain à la jeune convertie dont vous serez la marraine. La dame a accepté.

— C'est sublime ! m'écriai-je.

— Du punch ! cria le notaire, du punch ! du punch !

Il tint sa parole et en avala quatre verres.

— Admirablement bu ! lui dit l'officier ; mais je ne sais pas encore en quoi ceci regarde l'affaire des réfractaires.

— En quoi ! s'écria le notaire tout à fait flambant de punch et de regard. C'est que ladite Marianne est l'amoureuse du nommé Joseph, le plus têtu des réfractaires, lequel se soucie de la légitimité comme d'un vieux sabot, mais lequel se soucie beaucoup de sa maîtresse. Or, suivez bien mon raisonnement. La foi nouvelle et chancelante de la nouvelle convertie a besoin d'un appui pour ne pas fléchir, d'un guide pour ne pas errer, et je ne sais rien de mieux pour appuyer la foi chancelante d'une jeune fille qu'un beau mari qui lu donne le goût du catholicisme, par des raisons que je n'ai pas besoin de vous dire. Ledit Joseph ne demande pas mieux, ladite Marianne ne demande pas mieux, nous ne demandons pas mieux ; donc nous achetons un remplaçant à Joseph, nous le marions avec Marianne, nous faisons faire donation à la tante, le pays est tranquille.

— Et Ernest a les quatre-vingt-dix mille livres de rente, dis-je.

— Et je vous invite tous à célébrer ce grand jour, dit Ernest.

— Et nous boirons du sillery crémant, dit le notaire.

— Et je serai l'intendant de M. le marquis, dit Gaspard.

Et nous reprîmes tous en chœur :

— A boire! à boire!

Et nous trinquâmes en nous levant et en jetant nos bonnets de velours au plafond, Liret jeta sa perruque.

— Donc, reprit-il, nous avons besoin d'un délai de huit jours pour cela, et voilà les raisons, lieutenant, qui nous font demander un armistice.

— Accordé ! s'écria celui-ci joyeusement.

— Accordé ! répétâmes-nous en chœur.

Nos bonnets voltigeaient encore en l'air, nos verres se choquaient encore lorsque nous fûmes interrompus par quatre ou cinq coups de feu suivis de longs cris.

Liret laissa tomber son verre, l'officier jeta le sien et ouvrit la fenêtre qui donnait sur la campagne, et s'écria avec colère :

— C'est une lâche trahison, messieurs, un piége infâme où vous m'avez attiré, les montagnards attaquent la ferme de Jacques.

— S......... dit Liret : c'est vrai; mais croyez, lieutenant, que nous sommes complétement étrangers.....

— Messieurs, dit le lieutenant en tirant son sabre, ouvrez-moi; on attaque mes soldats, et je ne suis pas à leur tête.

— Prenez garde, dit Liret, que les paysans soient entre le château et la ferme, car vous ne pourrez passer.

— Ouvrez-moi, répéta le lieutenant qui devenait plus furieux à chaque coup de fusil qui retentissait dans la campagne. Vous êtes des.....

— Epargnez-vous des injures, dit Ernest, nous allons vous accompagner.

— Je n'ai pas besoin de vous, ouvrez-moi sur l'heure, ou je vous fais sauter la cervelle, dit-il, en tirant de sa poche un petit pistolet, qu'il arma.

— Venez, venez, dit Liret, qui vit que cette menace allait faire sur Ernest un effet contraire à celui qu'en attendait le lieutenant. Il prit un flambeau et conduisit l'officier par l'escalier dérobé de la tour, et ils sortirent par la porte basse.

— Suivous-le, me dit Ernest en prenant un fusil. Gaspard, fais disparaître ce désordre.

Je pris un fusil comme Ernest, et nous sortimes. Liret était sur la porte en criant :

— L'imprudent ! l'imprudent !

Il nous expliqua en deux mots que les montagnards, repoussés par les soldats, passaient devant le château quand l'officier en était sorti, et qu'il s'était audacieusement jeté parmi eux.

— Quelques coups de feu ont été échangés ; les misérables l'ont tué ! ajouta le notaire.

Nous courûmes vers le chemin, et comme Ernest allait franchir la haie qui séparait la route de l'avant-cour du château, il fut saisi au collet par un sergent, qui se mit à crier :

— J'en tiens un.

Les soldats accoururent, et ayant reconnu Ernest pour le jeune homme qui avait causé avec leur officier, ils l'interpellèrent violemment.

— C'est le maître de ce château ! — Notre lieutenant y est venu. — Qu'as-tu fait de notre lieutenant ? — Je te casse la tête et je brûle ta bicoque, si tu ne nous le rends pas sur l'heure. — Notre lieutenant ! — Notre lieutenant !

Ernest cherchait à se dégager plutôt qu'à répondre. Les soldats s'exaltaient dans la lutte ; la position devenait grave, nous tentions de vains efforts pour nous interposer ; enfin, Liret s'avança, et s'écria :

— Eh bien ! vous l'aurez votre lieutenant, avant une heure.

— Tout de suite ! tout de suite, dirent les soldats ; vous l'avez assassiné ! Où est-il ?

— C'est vous qui assassinez ce jeune homme ! dit Liret avec colère. Assurez-vous-en, mais ne le maltraitez pas.

— Qui êtes-vous ? dit le sergent.

— Je suis notaire et maire de ma commune, dit Liret, et je vous somme, au nom de la loi, de cesser vos violences.

— Très bien ! dit le sergent à ses soldats, attachez le prisonnier, et qu'on fouille le château. En avant !

Pendant ce temps, tout le monde s'était éveillé en sursaut ; on descendait dans la cour, et les soldats, trouvant les portes ouvertes, y pénétrèrent facilement. Le sergent fit garder

l'entrée principale, et ordonna qu'on rassemblât tous les gens de la maison dans le salon principal, où il fit conduire Ernest ; déjà le marquis y était avec sa femme. Bientôt madame de Lancey, le comte Annibal, l'abbé Laurot y furent amenés, ainsi que tous les domestiques de la maison. L'aspect des divers costumes sous lesquels chacun se présenta eût été passablement plaisant, si l'affaire n'eût été si grave. Dans son épouvante, l'abbé Laurot avait oublié de mettre sa chemise dans son pantalon, et Annibal avait enfourché sa culotte courte sans avoir eu le temps de passer ses bas. Ernest, garrotté, était surveillé par deux soldats. Le vieux marquis interrogeait Liret qui ne répondit pas, et qui se gorgeait le nez de prises de tabac comme pour voir s'il ne se trouverait pas une idée dans sa tabatière. On empêchait M. de Montfillon d'approcher de son fils, et il s'adressait à Gaspard, qui lui disait avec humeur :

— Vous l'avez voulu ; ça devait finir par là.

Le marquis se récriait en demandant compte de cette violation de domicile ; enfin Gaspard l'arrêta en lui disant sèchement :

— Mon Dieu ! ne les embêtez pas trop ! ils en feraient dix fois plus qu'ils n'auraient pas tort. Hum ! si c'était moi ! grommela-t-il.

Enfin le sergent rentra, il avait lui-même inspecté le château. Dès qu'il fut dans le salon, il jeta lourdement la crosse de son fusil par terre, et dit brusquement :

— Mon lieutenant n'est pas ici ; il faut qu'on me le retrouve !

— Et, diable ! on vous le retrouvera, votre lieutenant. Mort ou vivant, il faut bien qu'il soit quelque part !

— Comment ! dit le sergent : mort ou vivant ! S..... vous me faites regretter de n'avoir pas passé ma baionnette au travers du corps de ce muscadin.

— De mon fils ? dit M. de Montfillon, et pourquoi ?

— Parce qu'il a été arrêté un fusil à la main lorsqu'on attaquait la ferme, et que dans ce moment si c'était fait, ce serait fait ; voilà tout ! En attendant, et puisqu'il faut agir légalement, je vas envoyer un de mes hommes à la ville pour m'amener le procureur du roi.

— C'est ce que je désire, dit M. de Montfillon, et ce que je

demande, c'est qu'on nous explique pourquoi on a ainsi violé ma maison.

— Mon père! dit Ernest, il faut tout vous dire.

— Il ne faut rien dire du tout, reprit Liret; il faut retrouver le lieutenant. Ils ne l'auront probablement pas tué!

Liret redoutait l'explication, et je voyais les 90,000 livres d'Ernest bien compromises.

— Mais qu'ai-je affaire de ce lieutenant? dit le marquis.

— Comment! reprit le sergent, vous l'avez attiré chez vous pour l'assassiner.

Ernest me parut ruiné; probablement il n'y pensait pas.

— Chez moi! dit le marquis; que faisait-il chez moi?

— Que voulez-vous? il s'est trouvé être un ami intime de monsieur, dit Liret en me montrant, et il est venu lui faire une visite.

— Ça, c'est possible, dit le sergent. Je les ai entendu causer ensemble de leurs connaissances de Paris.

Je ne sais par quelle fatalité j'endossais la responsabilité de toutes les maladresses qui se faisaient autour de moi, et dont j'étais parfaitement innocent; je ne voulais ni compromettre Ernest vis-à-vis de sa famille, ni me compromettre moi-même, et je ne sais trop ce que j'allais répondre, lorsque j'entendis la voix de Gaspard qui dit au sergent:

— C'est tout simple qu'ils se soient reconnus tout de suite, parce que les jeunes gens n'ont pas à se rappeler du vieux, comme nous, Godot!

Le sergent se retourna à ce nom.

— Tonnerre de Dieu! c'est toi, Gaspard, dit-il; comment se fait-il que je ne t'aie pas vu depuis huit jours que je rôde par ici?

— C'est que ma jambe allait mal.

— Tiens, dit le sergent, toujours la même; elle a du malheur. Et qu'est-ce que tu fais ici?

— Je suis l'intendant de monsieur le marquis, et tu m'obligeras d'être bon enfant.

— Très-bien! très-bien! dit Liret en fermant sa tabatière, qui ne lui avait rien fourni que de me mettre de la partie. Vous allez laisser ces dames se coucher tranquillement, et nous allons causer.

— Causer de quoi? dit le sergent. Personne ne bougera d'ici qu'on ne m'ait retrouvé mon lieutenant.

— Mais que diable! mon cher, dit Liret en s'emportant, comment voulez-vous qu'on vous le retrouve, si on ne va pas le chercher? Vous êtes stupide!

— Hein! fit le sergent d'un air courroucé.

— Tais-toi donc, dit Gaspard; il dit que tu es bête; voilà tout.

— Comment! bête.

— Eh! oui, si ton lieutenant est par là caché dans quelque taillis...

— Mon lieutenant ne se cache pas, dit le sergent; c'est frais, mais c'est bon.

— Je ne te dis pas; mais s'il est blessé quelque part par là.

— Comment, blessé!

— C'est possible, dit Liret; quand il a entendu les coups de fusil, il s'est élancé comme un furieux de la chambre de monsieur, et s'est précipité sur les montagnards qui passaient.

— Vous étiez donc aussi dans cette chambre? dit le marquis.

— Oui, fit Liret d'un air ravi de prendre le marquis en défaut d'observation; oui, j'y étais pour m'entendre avec monsieur sur l'affaire pour laquelle il a été assez aimable pour venir me relancer jusqu'ici.

J'étais près d'Ernest.

— Me voilà bien recommandé! lui dis-je.

— Mon cher, Liret vous en tirera et moi aussi; regardez son air joyeux; son plan de campagne est tracé.

Probablement il l'expliquait au sergent qui l'écoutait silencieusement, après avoir donné un ordre à quatre soldats qui étaient sortis.

— C'est possible, finit par lui dire celui-ci; mais ça n'empêche pas que je vais envoyer un homme avertir le procureur du roi.

— C'est ça, dit Liret, un homme que vous ferez peut-être assassiner sur la route!

— Diable! dit le sergent.

— Mon cher, reprit Liret, attendez jusqu'au jour, et si nous ne vous ramenons pas le lieutenant frais comme une

rose, alors... alors, ma foi, comme alors, vous ferez ce qu'il vous plaira.

Bientôt les soldats rentrèrent et déclarèrent qu'ils avaient fouillé tous les recoins, et qu'ils n'avaient trouvé aucune trace du lieutenant, et rien qui témoignât que quelqu'un eût été blessé.

— Bravo ! dit Liret, ils l'ont emmené prisonnier. Nous le retrouverons. Allons, hé! qu'on selle les deux bidets.

— Vous savez donc où il est? dit le sergent.

— Moi, fit Liret, pas le moins du monde, mais je trouverai bien quelqu'un qui le saura. Voyons un peu, vous autres ; viens ici, Jacquet, tu dois savoir où ces coquins se retirent.

Le marquis, qui craignait d'être trahi, fit un signe au valet de chambre de répondre négativement; Liret s'en aperçut, prit Jacquet par le collet, et lui faisant faire une demi-conversion, il lui tourna le dos au marquis et continua, en le tenant à deux mains par les revers de sa veste.

— Tu sais ça, toi, Jacquet; tu es malin comme un singe, tu as découvert leur repaire, tu vas nous conduire.

Le marquis toussait, Jacquet se démontait le cou pour voir le marquis.

— Da, monsieur, disait-il, je ne sais pas.

— Je comprends, tu ne sais pas si tu dois savoir; mais, ajouta-t-il plus bas, comme tu leur as apporté le reste de la vache du père Jacques, si tu ne sais pas tout de suite, je te livre à la justice comme leur émissaire, et, qui plus est, comme leur munitionnaire général.

A ce mot de munitionnaire, dont Jacquet n'avait aucune idée, il trembla comme s'il s'était déjà vu entre les mains des gendarmes, et il reprit :

— Alors je vais vous conduire.

— Très-bien, dit Liret en le lâchant; il vint à moi et me dit :

— Allons, jeune homme, dépêchons, nous allons partir sur-le-champ.

— Nous? lui dis-je.

— Pardieu ! il serait plaisant, répliqua-t-il, que vous ne voulussiez pas aider M. de Montfillon à sortir de la fâcheuse position où vous l'avez mis. — Et il me tourna le dos.

— Ah ! s'écria Ernest en se levant, c'est trop fort!

— Non, lui dis-je, c'est superbe de *gascon;* j'irais partout avec un homme pareil, fût-ce dans une caverne de voleurs, d'abord parce qu'il m'amuse, et ensuite...

— Ensuite, dit Liret, parce que vous avez besoin de moi. Gaspard, reprit-il en élevant la voix, une bouteille de Rancio et des biscuits; les nuits sont froides en diable. Marquis, vous n'avez pas un carrick à me prêter? mon habit n'est pas doublé de chaleur.

Le marquis fit un signe majestueux à Gaspard, et celui-ci sortit de la chambre.

Peu à peu le trouble général s'était calmé; tout s'expliquait, grâce à la raison qu'avait donnée Liret de la présence du lieutenant au château. Les dames se retirèrent sur la sollicitation d'Ernest; on permit aux domestiques d'aller dans une chambre séparée, et le vin de Rancio fut apporté.

— Allons, dit Liret, une rasade au succès de notre entreprise; sergent, est-ce que vous ne voulez pas que ce jeune homme trinque avec nous?

Ernest avait encore les mains attachées; le sergent défit la corde.

— Allons, reprit Liret, un verre, Gaspard, un verre, Jacquet, ça te donnera des jambes; un verre, monsieur le marquis, ça vous remettra du souci de penser que votre fils, pris les armes à la main, pourra bien aller expier sa folie en prison.

Le marquis, qui comprit la leçon, accepta un verre, et force lui fut de trinquer avec le militaire républicain, le décoré de juillet, le sergent de M. Louis-Philippe, son intendant et son valet de chambre.

Jamais le nom de Montfillon n'avait été aussi compromis. Il y avait un air de dignité résignée dans le visage du marquis dont Liret s'amusait prodigieusement en me faisant des grimaces d'intelligence.

Au moment de partir, on nous souhaita un bon voyage et un prompt retour; nous montâmes sur les bidets du marquis, et prîmes la route de la montagne.

— Hum! hum! fit le vieux notaire, comment tout ça finira-t-il? — Il fait un froid de chien. — Si ces gueusards-là l'ont tué! — Ils en sont capables. — Je suis sûr que j'en aurai un rhume. — Ils l'auront enterré dans quelque coin.

— Si encore j'avais pris mon bonnet de coton. — Enfin, nous allons voir.

Nous marchâmes à peu près pendant une demi-heure en suivant la crête du ravin qui coupe la montagne de Montfillon en deux. Bientôt Jacquet nous fit prendre un petit sentier qui descendait vers le torrent qui coule au pied du château. Il faisait une nuit très-obscure, et, la pente du terrain sur lequel nous descendions s'effaçant dans les ténèbres, il me semblait que nous glissions le long d'un mur et suspendus au-dessus d'un gouffre.

— Est-ce que tu veux nous noyer? dit le notaire à Jacquet qui était devant nous; il me semble que j'entends le bruit de la cascade.

En effet, depuis un moment, un murmure sourd annonçait le voisinage d'une chute d'eau.

— Pardieu! répondit Jacquet en patois, ils sont à la caverne des fées (*al Roc de las incantadas*).

— Il y en a donc partout! m'écriai-je.

— Ah! fit Jacquet, vous savez le patois?

— Un peu. Mais qu'est-ce que cette caverne des fées?

— Diable! dit le notaire; j'ai fait là-dessus un poëme dans ma jeunesse, voulez-vous que je vous en dise quelque chose?

— Oui, lui répondis-je, dites-moi le sujet.

— Heim! me dit-il, vous paraissez mépriser les vers de province; pardieu! vous avez raison, ils ne valent pas mieux que ceux que vous faites à Paris.

— D'accord, mais nous ne les récitons pas.

— Vous faites pis, vous les imprimez. *Verba volant...*

— J'aime encore mieux vos vers! m'écriai-je.

— Les voici : c'est qu'il y a du merveilleux tout neuf à extraire de nos montagnes, une mythologie complète, plus heureuse que le christianisme, car elle a encore ses êtres surnaturels qui parlent aux hommes, et ses hommes qui y croient. Du reste, voici ledit poëme; il se récite ou se chante à volonté : attendu le brouillard qu'il fait, je vais vous le réciter.

Il commença. . . . .

Quand il eut fini cette immense kyrielle de vers, nous étions dans un étroit défilé qui semblait ne pas avoir d'issue.

— Il faut que vous descendiez de cheval, dit Jacquet, nous allons entrer dans le fourré.

Il attacha nos chevaux à un arbre, et nous pénétrâmes dans un bois de petits chênes rabougris, entremêlés d'énormes bruyères et de houx qui nous piquaient horriblement les jambes. Après que nous eûmes ainsi marché un bon quart-d'heure, Jacquet poussa un petit cri doux et lent, et bientôt il lui fut répondu. Nous continuâmes à nous égratigner le long de cet infernal taillis, et tout à coup nous rencontrâmes une pente roide et presque perpendiculaire, le long de laquelle je ne pus descendre, pour ma part, qu'en m'asseyant par terre sur toutes sortes d'épines, et sur laquelle Jacquet marchait comme j'aurais pu faire dans une allée des Tuileries; après quelques minutes de cette descente, nous trouvâmes une large fissure dans le roc, et dans cette fissure nous vîmes luire la flamme d'un foyer. Si je n'avais peur de la description après en avoir beaucoup fait, j'aurais une occasion superbe d'ordonner une belle décoration; la seule chose qui me frappa trop pour que je la néglige, c'est un effet de lumière que me fit remarquer Liret. Le foyer placé en face de la cascade s'y reflétait sur les mille petites vagues qui bouillonnaient à son pied, et y scintillait avec une rapidité de jets de flammes qui en faisaient un feu d'artifice liquide; la nappe, allongeant l'image du feu dans toute sa longueur, le faisait couler limpide à l'œil comme du fer en fusion, et la brume qui s'élevait du fond du ravin se teignait d'un rose tendre, et formait un nuage au milieu duquel toutes ces lueurs s'agitaient.

— C'est ce que j'ai voulu peindre dans ma septième strophe, me dit Liret; vous vous rappelez?

— Très-bien! lui dis-je.

Je n'en avais aucune idée.

Enfin, nous pénétrâmes dans la fissure de la roche enchantée, et après avoir été reconnus par un paysan, nous pénétrâmes dans la Grotte des Fées. Ce n'était que l'entrée; elle avait, en outre, une douzaine de salles plus ou moins grandes qui se communiquaient, et possédait plusieurs issues qui la rendaient un refuge inappréciable pour les misérables qui s'y trouvaient; ils étaient onze, sans compter le capitaine Joseph et notre véritable lieutenant.

— C'est heureux que nous arrivions, me dit Liret, ils sont treize; ils n'auraient pas passé minuit à treize, et ils étaient gens à jeter le lieutenant dans le torrent, pour revenir au nombre heureux de douze.

Joseph ne s'était pas levé pour nous recevoir; il y avait déjà en lui un air d'autorité et de commandement bien senti. Liret le regarda du coin de l'œil.

— Si ce drôle ne se fait point pendre, il fera fortune, me dit-il.

Alors il entra tout à fait dans la caverne, et, reprenant son air insouciant, il dit :

— Bonjour, vous autres! bonjour, Joseph! Rallumez un peu le feu, je suis gelé. Bonjour, lieutenant! nous ne vous avons pas oublié.

— Que venez-vous faire ici? lui demanda Joseph assez brutalement; qu'y vient faire monsieur?

— Nous venons vous demander si vous voulez être tous ici fumés comme des renards, ou bien signer une paix honorable pour tous les partis?

— Fumés! lui dit Joseph, qu'on nous fume si on peut! En voici un, dit-il en montrant le lieutenant, qui saura si ça chauffe, et un autre, dit-il en me désignant, qui verra si ça cuit!

— Peste! mon garçon, dit Liret, tu as la peau bien dure; mais voici quelques-uns de tes camarades qui ne sont pas aussi résolus que toi. Voyons, vous autres.

— Taisez-vous! dit Joseph; ils m'ont nommé leur capitaine, et ce n'est qu'à moi que vous aurez affaire.

— Ah! c'est comme ça que tu le prends, dit Liret en rajustant son carrick; eh bien! mon garçon, adieu!

Puis, faisant quelques pas dans un état de colère admirablement joué, il cria à l'ouverture de la caverne : Allez, allez; fusillez-les tous, je...

— Qui ça? dit Joseph en se levant et en saisissant son fusil.

— Oh! n'aie pas peur, ça ne te regarde pas encore, dit Liret; c'est tout bonnement Ernest, Gaspard, ton père, et... il essuya une larme, la pauvre Marianne!

— Marianne! mon père! dit Joseph.

— Ah çà! est-ce que vous croyez, mes drôles, dit Liret

toujours furieux, que vous mettrez le pays sens dessus dessous, sans qu'il vous en coûte quelque chose? Le château est pris; il y a trois mille hommes d'arrivés, avec un *généralissime.*

Ce mot de généralissime fit presque autant d'effet sur Joseph que celui de munitionnaire sur Jacquet.

Cependant il reprit :

— Trois mille hommes! C'est impossible, nous en aurions été informés.

— Imbécile! dit Liret, comment veux-tu le savoir? Ils sont arrivés en malles-poste.

J'aurais eu la tête sur le billot que je n'aurais pu m'empêcher de rire. Liret me sauta au collet pour empêcher qu'on ne s'en aperçût, et il me dit avec colère :

— Voyons, dites-leur ça, vous qui les avez introduits dans le pays.

— Monsieur? dit Jacquet.

— Oui, monsieur.

— Et c'est la première fois qu'il y vient?

— Je ne sais pas si c'est la première fois, dit Jacquet; mais il entend fièrement bien le patois.

C'était depuis trois jours un parti pris de me mystifier, ou un malheur inconcevable qui me faisait toujours intervenir comme agent principal dans tout ce qui se passait. Liret m'adressa la parole en patois.

— Allons, faites vos propositions à ces messieurs.

— C'est inutile, dit Joseph, je ne veux rien entendre d'un espion.

— Ah! m'y voilà! m'écriai-je au comble de la fureur. Monsieur, dis-je à Liret, vous me rendrez raison de tout ceci.

— Tu vois, Joseph, reprit-il d'un air piteux, j'ai voulu vous sauver, et voilà monsieur qui me menace de me faire fusiller aussi.

Je n'y tins pas, le rire me prit; mais tous les paysans s'étaient levés à ces mots de Liret, et lui avaient crié de tous côtés :

— Nous ne voulons pas! Oh non! ce bon M. Liret! Da! ça ne se peut pas.

— Merci, mes amis, merci! disait le notaire; mais ce Joseph est têtu comme un âne.

Les autres paysans commencèrent à murmurer.

— Il vous laisserait tous fusiller, jusqu'au dernier.

— Eh bien! qu'est-ce qu'on demande? dit Joseph qui voyait son autorité s'ébranler

— Mon Dieu! dit le notaire, c'est bien simple, et le généralissime m'a chargé de remettre à monsieur le lieutenant un plein pouvoir pour traiter en son nom.

Le lieutenant, que deux paysans avaient tenu éloigné de la scène, qu'il avait cependant entendue, s'approcha, et Liret lui ayant fait un signe, tira quelques papiers de sa poche.

Il les feuilleta, en prit un, et l'approchant du feu, il allait le brûler.

— Qu'est-ce que c'est que ça? lui dit Joseph.

— Oh! c'est un papier inutile, le projet de ton contrat de mariage avec Marianne, et d'une donation de mille écus que te faisait le jeune marquis ; c'est du papier perdu.

— Pourquoi ça? dit Joseph en arrêtant le notaire.

— Si nous sommes tous fusillés, je ne vois pas à quoi c'est bon.

— Ah! voici votre affaire, lieutenant. — Vous reconnaissez l'écriture? me dit-il.

Je pris le papier; il commençait ainsi :

« Qu'il est doux d'aimer et de boire! »

C'était une chanson de table. Je la parcourus et je dis au lieutenant :

— Lisez ceci très-sérieusement.

Il en coûta au lieutenant quelques morsures aux lèvres qu'il avait l'air de mâchonner d'un air préoccupé.

— Eh bien! dit-il, que venez-vous proposer à ces rebelles?

— 1°, dit Liret, de se rendre demain à la ferme de Jacques, où vous les recevrez comme s'ils s'y rendaient de bonne volonté.

— Accordé! répondit le lieutenant après avoir fait attendre assez longtemps sa réponse pour lui donner le mérite d'une concession

— Et enfin de rejoindre les régiments vers lesquels ils seront tous nommés *caporals* (1) en arrivant.

(1) Plus tard, comme je racontais la scène de Liret au château

— Pour ceci, dit le lieutenant, je ne puis.

— A moins, reprit Liret, se hâtant de l'interrompre, que chacun ne préfère recevoir en partant cent écus en pièces de six livres, à l'effigie du roi Louis XVI.

— Nous aimons mieux l'argent! crièrent-ils tous.

— C'est possible, dit Joseph ; mais ça ne me va pas.

— Qui est-ce qui te parle de partir, toi? lui dit tout bas Liret.

— Eh, mon Dieu! lui dis-je de mon côté, laissez-le tout seul ; il faudra bien qu'il cède.

— Oui, me dit-il ; mais sans lui point d'abjuration de Marianne, qui n'a guère de foi qu'aux vertus théologales de ce chrétien; sans abjuration, point de donation de la tante. Ergo... Allons, finissons cette affaire. Il nous emmena dans un coin et reprit :

— Voyons, lieutenant, cela vous va-t-il sérieusement? et pensez-vous qu'on pardonne à ces gaillards?

— Oui, dit Vamès, je puis en répondre ; mais il faut que la soumission soit complète, et, d'après ce que vient de dire Joseph, je ne vois pas que je puisse m'engager.

— Entendons-nous : accepteriez-vous un remplaçant?

Le lieutenant hésita. Enfin il se décida et dit :

— Oui, je ferai comprendre à l'autorité...

— Bien, dit Liret. — Jacquet, Jacquet! viens ici.

Jacquet approcha.

— Est-ce un homme comme ça qu'il vous faudrait? il est un peu maigre ; mais c'est bien charpenté.

Et il lui donna un coup de poing dans la poitrine, qui fit tomber Jacquet sur son...

— Vous voyez, dit Liret.

— C'est égal, dit le lieutenant, je m'en contente.

— Allons, viens ici, Jacquet ; voyons, combien gagnes-tu chez le marquis?

— Cent francs par an et les vieux habits.

en lui rappelant le mot « ils seront tous *caporals,* » le notaire me répondit : — Vous auriez dit caporaux, et pas un ne vous eût compris, car la traduction immédiate était pour eux : Je serai caporaux. Je maintiens que *caporals* est ici un sublime barbarisme.

— Eh bien! mon cher je t'offre une place à 5 sous par jour, ce qui fait 90 francs et des habits neufs.

— Je me soucie bien des habits neufs!

— Plus, dit le notaire, une gratification de 1,500 francs en pièces de 5 francs, qui ne perdent rien. On te traite comme si tu valais cinq hommes. Est-ce convenu?

— Da, monsieur, fit Jacquet, je ne sais pas.

— Dépêche-toi, ou je donne la préférence à un autre : n'oublie pas que tu as désobéi au marquis en nous conduisant ici, et que le premier acte de sa justice sera de te mettre à la porte, et il fera bien.

— Comment, il fera bien! s'écria Jacquet; c'est vous qui m'avez forcé.

— Que diable, dit Liret, qui pouvait s'attendre à te voir refuser une fortune?

— En ce cas, j'accepte; puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement.

— Voilà qui est dit; tu pars à la place de Joseph; mais *motus* sur les 1,500 francs, ça humilierait les autres.

— Je comprends, fit Jacquet d'un air fin.

— Ah! s'écria Liret, enfin!

Joseph était resté dans son coin.

— Ah çà, vous autres, vous allez retourner chez vous, et je vous invite tous à déjeuner demain à la ferme du père Jacques. C'est là que vous recevrez les 300 livres que vous avez si noblement gagnées. Quant à toi, Joseph, tu vas venir avec nous.

Il le prit à part, et Joseph fut bientôt persuadé. Une demi-heure après nous sortîmes tous de la caverne et nous reprîmes le chemin du château. Jamais je n'ai fait une marche si bouffonne. Liret nous improvisait des couplets sur chaque circonstance.

— Ah! s'écria-t-il, il est fâcheux que le *Mercure de France* soit mort, je les lui aurais envoyés.

Quand nous arrivâmes au château, nous fûmes reçus avec des acclamations de joie. Le lieutenant renvoya ses soldats à la ferme, et nous nous retirâmes avec lui dans notre chambre. Nous racontâmes à Ernest notre ambassade et l'assurance de Liret.

— C'est un homme étonnant, nous dit-il : dans la Révolu-

tion il a sauvé les biens de toute notre famille. Et ce qu'il y a d'admirable dans sa vertu et sa probité, c'est qu'il ne s'en drape point solennellement comme tant d'autres.

Un moment après, Liret entra.

— Comment! s'écria-t-il, vous n'avez pas fait préparer quelque chose? Allons, un peu de punch. — Enfin, le plus difficile est fait, le vénérable marquis retourne dans huit jours à Toulouse et abandonne ses projets de résistance : ma foi, tout ceci a été pour le mieux, car sans le danger que vous avez couru, mon cher Ernest, et qui pouvait aller loin, puisque enfin vous avez été arrêté les armes à la main, je ne sais pas trop si nous serions venus à bout du marquis.

— Et mon père a consenti à payer les frais de la paix, dit Ernest.

— Bon! reprit Liret, je ne lui en ai pas dit un mot : les trouvez-vous trop chers?

— Non, certes; mais je n'ai pas le sou pour l'heure, et vous avez promis pour demain.

— C'est mon affaire, dit Liret.

— Merci, mon cher notaire, lui repartit Ernest, je vous remettrai cela dans quelque temps.

— Quelle niaiserie! reprit Liret. Voyons : vous m'avez envoyé une note des dettes que vous avez faites à Paris, et que madame de Lancey s'est engagée à payer en récompense de votre retour à la religion : la voilà.

Il s'assit, prit une plume et calcula.

— Onze gaillards payés à 300 francs en pièces de 6 livres, 290 francs chacun. Pour onze, 3,190 livres. Plus 1,500 francs à Jacquet : 4,690 f Voilà ; ajoutez à votre note 4,690 francs, donnés aux pauvres de mon arrondissement.

Nous partîmes tous trois d'un éclat de rire bruyant.

— Allons, dit le notaire, écrivez.

Et il dicta pendant qu'Ernest répétait en écrivant :

— 4,690 francs donnés aux pauvres de mon arrondissement.

— Arrêtez, s'écria Liret, quelle faute nous allions commettre! — Arrondissement! division infâme et républicaine! Mettez aux pauvres de ma paroisse.

Nous faillîmes tomber aux genoux de Liret, ceci était du génie, car le beau du génie, c'est d'être complet, de saisir

tout l'ensemble d'une idée et d'en soigner les moindres détails.

Je m'arrête ici, car si je voulais raconter le reste de mon séjour à Montfillon, je n'en finirais pas. Seulement, je dois dire que le dimanche suivant, Marianne abjura le protestantisme dans la chapelle du château, et quinze jours après cette abjuration on y célébra son mariage avec Joseph ; la donation fut régulièrement faite, et madame de Lancey se retira dans un couvent où elle ne sait rien, sans doute, de l'usage qu'Ernest fait de ses 90, 000 livres de rentes. Quant à la raison qui m'avait amené à Toulouse, c'est une histoire si compliquée, qui me fit faire tant de chemin et me conduisit dans des lieux si ignorés du vulgaire, que je me réserve d'en parler prochainement, si vous voulez bien le permettre.

SOUVENIRS DE L'ARIÉGE

J'avais quitté le château de Montlillon, et j'étais retourné à Toulouse. Je crois avoir dit que c'était une affaire de famille qui m'appelait dans le Midi ; il s'agissait de ne pas manger en procès un assez mince héritage partagé entre une infinité de cousins. Pour cela, il fallait voir tous ces cousins ; pour cela, il fallait les voir séparément ; le seul moyen de les accorder était de les empêcher de se rencontrer. Je tâchai d'y parvenir. La première chose que je remarquai en pénétrant dans les affaires de famille, c'est combien il y a en ce monde de gloires usurpées. Les Normands sont réputés, ce me semble, pour le peuple le plus processif des peuples de la France, et les Gascons, pour le plus menteur. J'avoue que j'ai trouvé fort peu de mensonges en Gascogne, mais une infinité infinie de procès. La petite ville où je suis né, siége d'un tribunal de première instance, et peuplée de trois mille individus, nourrit grassement et enrichit, en quelques années, une douzaine d'avocats et d'avoués ; ce qui, d'après les proportions de population, dépasse de beaucoup l'industrie normande dans ses villes les mieux famées. D'un autre côté, si je dois cette vérité à ma patrie, qu'elle est infestée de la rage judiciaire, je lui dois cette justice, qu'elle est beaucoup plus exempte qu'on ne le dit du vice de mentir.

Le Gascon est hableur, ou, si vous l'aimez mieux, ou plutôt, si vous le permettez, le Gascon est un blagueur ; mais il s'en faut encore qu'il égale, à beaucoup près, le blagueur parisien, seulement le Gascon porte en soi des habitudes d'être qui mettent son défaut en relief. Ainsi le Gascon a une facilité d'élocution étourdissante et un cliquetis d'expressions origi-

nales, qui le font écouter ; en outre, il parle haut, et gesticule avec une chaleur qui lui donne toujours l'air d'un homme qui met un prix énorme à ce qu'il dit ; il crie comme s'il était persuadé, et gesticule comme s'il voulait persuader. Il en résulte que, s'il n'y a qu'un conte en l'air, au bout de tout ce bruit, on trouve que l'homme qui l'a débité avec tant d'énergie, doit être un forcené menteur.

De cette remarque faite à celle que je vais dire, la transition est assez naturelle pour que je me laisse aller. Je dis donc, que le plus souvent l'expression physique de l'homme entre pour beaucoup dans l'opinion morale qu'on se fait de lui. Ceci pour les choses les plus graves comme pour les plus futiles.

Que de fois, en entendant reprocher à la jeune littérature de ne point connaître les salons, et de prêter surtout aux femmes du grand monde un langage qu'elles n'ont point, nous avons essayé de saisir cette différence réelle entre la grande dame de race et la grande dame de coffre-fort ; il nous semble avoir bien écouté les termes à la mode chez les unes et les autres, les tours de phrase dont elles se servent, les sentiments qu'on donne en pâture à la conversation, et nous avons cru reconnaître, à notre grand étonnement, que le choix des mots est plus délicat, la phrase plus précieuse, les sentiments plus retenus, dans la classe la moins élevée. Au creuset, la bourgeoise semble la plus distinguée, le raisonnement le dit ; mais l'instinct le nie aussitôt. Soit préjugé en faveur des hautes manières de l'aristocratie, soit pouvoir irrésistible des grands noms, l'instinct leur laisse la distinction, malgré ce que l'on croit avoir remarqué. Cependant, comme nous sommes à un siècle où les préjugés ne sont pas de mise, et où l'influence des grands noms doit paraître tout à fait méprisable sous peine de passer pour un sot, nous avons beaucoup cherché, beaucoup étudié pour nous rendre compte de cette supériorité présente et insaisissable comme le parfum d'une fleur, manifeste et impondérable comme la lumière, et nos études et nos recherches nous ont irréfragablement prouvé que toute cette supériorité était extérieure. Elle est dans une aisance complète en face de tout, dans un certain *chez-soi* qui ne s'étonne de rien, dans un air de tête à part, dans une indépendance de geste, une autorité de voix, une franchise de diction, un accent décidé ; elle est dans une né-

gligence impertinente de mille petites précautions physiques, dans une façon d'écouter, de s'asseoir, de se lever si particulière, si entièrement convaincue de sa perfection ; dans un ensemble si dédaigneux de toute critique, qu'on en est subjugué, et qu'on sent malgré soi le génie de la distinction. Puis, quand on veut peindre ce monde, comme le papier ne peut rendre que l'expression toute nue et dépouillée de l'habit élégant qui la rend si gracieuse, il en résulte qu'on embourgeoise ces femmes, même en reproduisant textuellement leurs paroles.

Il ne faut pas s'imaginer que cette digression soit une de ces banalités qu'on a dans l'esprit, et qu'on met où l'on peut, ce n'est point cela; c'est, il faut le reconnaître ou l'avouer, une précaution d'écrivain, pour faire comprendre au lecteur que, si je parle de l'esprit gascon sans le reproduire, il doit penser que cet esprit gît dans une certaine diction animée, originale, saisissante, dans une mimique pleine de vivacité, dans une physionomie rapide et expressive, dans un accent même que je ne puis écrire, et auquel je prie tous mes lecteurs de vouloir bien suppléer.

J'avais donc quitté le château de Montfillon, et j'étais retourné à Toulouse; Toulouse, noble et savante ville, si riche en souvenirs de toute sorte, qu'il ne faut pas moins qu'une histoire complète pour les raconter. Or, ceci n'étant point une histoire, je me hâte de quitter Toulouse dans mon récit, comme je m'empressai de le quitter dans mon voyage. Je me rendis à l'hôtel de la poste, et je pris une place dans une voiture qui s'appelle *le Courrier*, et qui devait me mener à Pamiers. A peine avais-je arrêté ma place, qu'un beau jeune homme se présenta pour retenir la sienne. J'étais dans le bureau où le commis me remettait la monnaie de mon appoint, et je pus remarquer le désespoir qui se peignit sur le visage de ce jeune homme quand il apprit qu'il ne pouvait partir. Mais, en vérité, je ne sais si je dois l'appeler jeune homme, car à peine semblait-il avoir dix-sept ans ; c'était presque un enfant aux joues fraîches et creusées par la croissance, frêle, élancé, et dont le corps avait encore beaucoup à se développer ; cependant il y avait dans sa voix une si ferme accentuation, dans son regard une volonté si souveraine, dans son geste une telle assurance, que ce n'était que par réflexion

qu'on remarquait la suave délicatesse de ses traits. Le commis lui avait répondu lorsqu'il avait demandé une place :

— Je viens de donner la dernière à monsieur.

Le jeune homme me considéra un moment ; puis il me dit rapidement :

— Monsieur, à moins qu'un intérêt pressant ne vous fasse tenir à la place que vous venez de prendre, rendez-moi le service de me la céder, il y va pour moi de la vie.

Je remarquai un sourire d'incrédulité sur le visage du commis, qui me fit douter du risque que pouvait courir le jeune homme, et je répondis à celui-ci :

— Je ne puis vous céder ma place, mais vous pouvez faire ce que j'aurais fait si j'étais arrivé après vous ; je serais monté sur l'impériale.

— Parbleu ! vous avez raison, me dit-il ; je partirai sur l'impériale.

— C'est pour le coup, reprit le commis, qu'il y va de votre vie ; ne commettez pas cette imprudence, monsieur Lucien, les nuits sont longues et froides.

— Merci de votre intérêt, répliqua le jeune homme, mais inscrivez-moi pour ce soir.

— Je crois que je ferais mieux de prévenir madame la comtesse.

— Ma mère ! dit le jeune homme troublé ; n'en faites rien, je vous en supplie.

— C'est qu'il ne nous est pas permis de mettre des voyageurs sur l'impériale.

Le jeune homme s'approcha du commis et lui glissa quelques pièces de cent sous en sus du prix de sa place, et le commis ajouta :

— A sept heures précises, au moins ; nous n'attendons pas cinq minutes.

J'avais écouté ce dialogue, et je demandai au commis quel était ce jeune homme, et pourquoi il était si dangereux de le laisser partir sur l'impériale.

— Ce jeune homme, répondit le commis, est le fils de la comtesse de Mauvrelier, un fils unique qui aura bien une centaine de mille francs de rente s'il vit ; mais il est attaqué de la poitrine, et s'il ne se ménage beaucoup, il sera bientôt enterré.

Et le commis, me regardant par-dessus ses lunette pendant qu'il mettait dans sa poche l'argent que lui avait glissé le jeune homme, me dit froidement :

— Vous lui avez donné là une bien mauvaise idée de partir sur l'impériale; il peut en crever; mais ça vous regarde.

— Il me semble, lui dis-je, que vous avez aidé plus que moi.....

— Hé! Bertrand! cria le commis d'une voix de stentor, pesez les paquets pour Ax.

Puis il me dit gracieusement :

— Monsieur, à sept heures précises, au moins; nous n'attendons pas cinq minutes.

Et il se mit à écrire les kilogrammes, sous la dictée du conducteur qui pesait les malles.

Le soir venu, je trouvai M. de Mauvrelier à la diligence; je remarquai qu'il n'avait aucun de ces bagages qui annoncent un voyageur préparé à faire une longue route. D'après ce que le commis m'avait dit, je pus naturellement supposer que le jeune homme s'était échappé de chez sa mère sous prétexte de visite. L'attention que je mis à le regarder m'empêcha d'observer les cinq compagnons de voyage qui s'encoffrèrent avant moi dans la diligence; de façon que lorsque ce fut mon tour d'y monter, la place que je devais prendre se trouva absorbée par deux hommes d'un diamètre si prodigieux, qu'à moins de vouloir étouffer entre ces deux matelas, il n'était pas prudent de monter dans la voiture. En toute autre circonstance, je n'eusse pas probablement montré beaucoup de longanimité pour un pareil accident; j'ai peu de tendresse pour les hommes gras, non point parce qu'ils sont gras, mais à cause de leur propension à se mettre à l'aise aux dépens de tout le monde.

En général ils ont un art impudent, de présenter l'ampleur de leur ventre comme excuse à toute espèce de licence, qui m'a inspiré une singulière haine pour l'homme gras, et une grande prédilection pour l'homme maigre. Probablement quelque mauvaise querelle se serait élevée entre moi et ces deux colosses qui débordaient sur ma place, si je n'avais été saisi soudainement d'un accès de curiosité et de philanthropie. Au lieu de me fâcher, je parus prendre gaîment mon parti du malheur qui m'arrivait, et je déclarai que je

me trouverais fort bien sur l'impériale. Nous quittâmes Toulouse, et nous étions à peine à une lieue de la ville que je savais l'histoire de M. Lucien Mauvrelier.

Elle était en vérité si simple, que je m'étonnai de ne pas l'avoir devinée. Lucien était amoureux d'une jeune fille; le père de la jeune fille l'emmenait dans son village au milieu des Pyrénées, et Lucien courait après elle. Sans doute c'est bien là une simple histoire, et cependant elle m'étonna singulièrement. Il vient un âge où le cœur oublie ces frais et jeunes sentiments, si naïfs dans leur exaltation, dont les joies sont si folles et les douleurs si poignantes. Ce n'est pas que plus tard on n'aime souvent avec le même excès, on ne souffre avec le même désespoir; mais l'amour jeune a un éclat de fraîcheur, un charme, une pudeur, dont les passions tardives sont presque toujours déflorées.

Pendant que Lucien me parlait de Pauline, je l'écoutais pour l'entendre parler d'elle, et cependant il ne m'avait dit de leur passion qu'un seul mot: c'est qu'ils s'aimaient. A la place de cet enfant amoureux, un homme de trente ans m'eût appris en bien moins de paroles, si Pauline était femme ou fille, si elle était grande ou petite; il m'eût dit ses yeux, sa tournure, son sourire; il m'eût raconté d'elle quelque beau trait, quelque mot heureux : Lucien ne m'avait parlé que de Pauline qui l'aimait et qu'il aimait aussi. Ce ne fut que plus tard, lorsque je l'eus pressé de questions, que j'appris que Pauline était la fille d'un fabricant de drap de La... petit village situé au pied du mont Saint-Barthélemy. J'allais à ce village, mais je ne suivais pas le chemin direct comme Lucien. Arrivé à Pamiers il fallait m'arrêter, tandis qu'il continuerait sa route. Cependant, à tout hasard, nous nous y donnâmes rendez-vous.

Nous voyagions en nous entretenant ainsi; mais à mesure que la nuit avançait et que le froid devenait plus piquant, je remarquai que Lucien éprouvait une toux fréquente, qui bientôt devint opiniâtre et lui déchira la poitrine. Je le savais, pour en avoir vu de cruels exemples ; dans nos montagnes des Pyrénées, la vie doit être forte ou ne pas être. L'air qui descend de nos glaciers est cruel comme la loi de Lacédémone : il tue jeunes ceux qui ne sont pas nés puissants. Soit souvenir de tant de fraîches existences que j'avais vues

s'éteindre ainsi, soit la singulière responsabilité que m'avait jetée le commis des diligences, je me sentis pris, pour ce jeune homme, d'une cruelle anxiété. Je le fis coucher près de moi, je l'enveloppai de mon manteau, je l'abritai le mieux possible du vent glacé qui soufflait de la montagne, et tandis qu'il s'endormait, je veillai à côté de lui. Nous courions avec rapidité sur cette route qui me menait à la maison paternelle.

Sorti de mon pays à l'âge où commencent les souvenirs, je n'avais guère à m'occuper des personnes que j'allais voir. Ce n'étaient pas d'anciens amis à retrouver ; c'étaient des connaissances à faire, et après la maison de ma sœur où je devais descendre, le seul endroit où mon cœur m'ordonnât d'aller, était la tombe de ma mère. Je dois donc le dire, j'éprouvai peu de ces émotions qui tourmentent l'esprit de ceux qui regagnent leur pays natal. J'y allais comme étranger, j'y serais reçu comme étranger. Ne pouvant donc réfléchir sur des hommes que je ne connaissais pas, je me pris à penser aux lieux que je traversais; et dans ces quelques lieues que j'avais à parcourir, je retrouvai tant de grands souvenirs historiques, à défaut de souvenirs personnels, que je m'étonnai que cette noble province du Languedoc n'eût pas son histoire à elle seule, histoire pleine de noms illustres, de passions brûlantes et de luttes terribles pour toutes sortes de libertés. Ce fut en Languedoc que furent vaincus tous les schismes religieux qui ont ensanglanté la France; en Languedoc que périrent les dernières franchises municipales de nos provinces.

Nous traversâmes Auterive, siége d'un comtonat, titre éteint comme celui de vidame ; nous rencontrâmes bientôt le Secourieu, la magnifique propriété du maréchal Clausel, qui, avant d'être la demeure d'un homme de guerre, avait été l'asile du père Vannière, et dont les ombrages, à un siècle de distance, ont entendu discuter des plans de batailles, et réciter les vers paisibles du *Prædium rusticum*. Plus loin encore, Bolbonne, dont les moines avaient, au XIII[e] siècle, organisé une poste aux chevaux pour le service de leur table. Les voitures de poste qui alimentent de poisson frais la gastronomie parisienne ne sont donc qu'un souvenir et non pas un progrès : puis nous passâmes à Saver-

dun, la seule ville de France qui réclame l'honneur d'avoir donné un pape à la chrétienté; et enfin, nous abordâmes Pamiers dont le saint Antonin est aussi fameux et aussi douteux que le saint Denis des Parisiens.

Peut-être fut-ce à ce voyage fait dans le silence de la nuit, que je dus le désir d'écrire quelques pages de l'histoire de mon pays ; en effet, dans cette route de quelques lieues, on ne rencontre pas une pierre qui ne dise un combat, pas un nom qui ne soit l'écho d'un grand événement. Dans la ville où je me rendais, dans la petite cité de Mirepoix, le nom du seigneur qui l'a dominée jusqu au jour où toutes les dominations seigneuriales cessèrent, ce nom est un grand souvenir, ce nom me rappelait deux immenses révolutions, l'une, à l'origine de sa puissance, l'autre, à sa chute. Ce fut la guerre des Albigeois qui, au XIIIe siècle imposa le sire de Lévi à notre cité, et ce fut la révolution de 89 qui l'en délivra. Le premier de cette famille fut sénéchal du comte de Montfort, et conquit, dans la fameuse croisade du nord de la France contre le midi, le titre du marechal de la Foi, qu'il légua à sa descendance ; le dernier de cette descendance fut le père de madame de Paulastron, cette amie de Charles X, qui près de mourir, obtint, dit-on, de lui le serment de rétablir le trône des Bourbons sur ses antiques bases, serment, dont on suppose que l'influence ne fut pas étrangère aux ordonnances de 1830.

Cependant le jour était presque venu ; nous étions arrivés à Pamiers, c'était là que je devais quitter la voiture de Toulouse. Je descendis dans l'auberge, et les deux énormes voyageurs qui avaient si bien rempli leurs places et la mienne, s'y arrêtèrent avec moi. Lucien continua sa route, et nous nous donnâmes rendez-vous à La...

Une fois que je fus dans la vaste cuisine de l'auberge, je pus examiner les deux voyageurs pour qui j'avais été si complaisant. Quoique tous les deux d'une monstruosité remarquable, ils avaient une grande différence d'aspect; l'un était un homme qui avait dépassé soixante ans ; mais, à l'exception de quelques cheveux blancs, rien chez lui n'attestait la vieillesse ; il avait le regard plein de feu et de méchanceté, et son sourire semblait toujours le résultat d'une pensée fâcheuse contre quelqu'un. L'autre était beaucoup

plus âgé; sa physionomie, comme celle du premier, était réjouie, mais sans malice; son regard brillait encore, mais inoffensif. Assurément, de ces deux hommes, le premier s'était beaucoup amusé aux dépens de tout le monde, et le second avait mené joyeuse vie à ses propres dépens. Bientôt je vis que je ne m'étais pas trompé. J'avais devant moi les héros de mille petites histoires, de mille petites anecdotes locales, empreintes chez l'un, de cette impitoyable moquerie gasconne qui tue par le ridicule, et chez l'autre de cette joyeuse originalité qui peuple notre pays d'individualités si précieuses. Quelques paroles que prononça ce monsieur à l'air méchant me donnèrent l'occasion d'apprendre quelle puissante tyrannie le ridicule exerce dans nos petites villes. A peine arrivé, le gros homme demanda des nouvelles du jeune Saint-S.....

— Il vivote ici, répondit l'aubergiste ; mais il a beau faire, les enfants l'injurient toujours quand il passe, et il sera obligé de quitter Pamiers. Saint-S.... a voulu dernièrement se marier, et, lorsque sa prétendue se rendait à l'église, on lui a tellement chanté aux oreilles la chanson du poële national et celle du mélodior, que la pauvre fille n'a pas osé s'exposer à porter un nom si ridicule.

Comme tout cela se disait pendant qu'on nous préparait le déjeuner, je demandai indifféremment quel était ce Saint-S.... et quelles étaient ces chansons. L'aubergiste parut très-embarrassé, et s'excusa de n'avoir pas le temps de répondre à ma demande. Le ton d'humilité qu'il prit en regardant le gros monsieur, me prouva qu'il avait une peur réelle de cet homme. Assurément ce devait être un personnage bien redoutable, car il semblait épouvanter tout le monde. Je me demandais si ce n'était pas quelqu'un de ces hommes qui ont marqué dans nos diverses révolutions, et qui ont sur les mains le sang de leurs compatriotes. J'étais dans une ville qui a eu ses verdets en 1815, et qui vingt-cinq ans avant envoya à la Convention un de ces représentants terribles qui firent payer de leur tête, à plus d'une personne, les bons mots et les dédains qu'ils avaient eu à en souffrir autrefois. Vadier, comme Fabre d'Églantine, avait puni de mort les plaisanteries de ses rivaux ; et son seul regret lorsqu'il perdit la puis-

sance, fut de n'avoir pas découvert le véritable auteur d'une épigramme assez peu méchante ; la voici :

Sans doute je n'ai pas la main aussi légère
Que le barbier qui rasa Bartholo;
Mais certes, Vadius, il n'est pas nécessaire,
Pour te faire le poil, d'égaler Figaro.

Cette épigramme coûta plus de têtes à notre département qu'elle n'avait de vers. Vadier avait condamné au hasard tous ceux qu'il soupçonnait capables de mettre une rime en face d'une rime, et il n'avait pu atteindre le véritable rimeur. Sans doute, les jugements qu'on porte sur les physionomies sont bien faux, car je m'imaginai un moment que c'était Vadier que j'avais devant moi; point, c'était le poëte; et peut-être est-ce une chose remarquable que le poëte faisait plus de peur que le terroriste. C'est que dans ce pays, tout renfermé dans ses petites passions, une plaisanterie est plus fatale que la mort. C'est un héritage qui pèse sur une famille durant de longues années. En voici la preuve.

Saint-S.... était un musicien de Foix, homme d'un génie tout spécial, ayant à côté de ce génie une profonde ignorance de ce qui ne touchait pas à son art, et une crédulité que les plus niais ne possèdent pas. Avec ses qualités, Saint-S.... tomba dans les mains de Tri... Entre mille plaisanteries dont il fut l'objet, deux étaient restées dans le souvenir du peuple de Foix, et après avoir tourmenté la vie du père, elles avaient pour ainsi dire proscrit la vie du fils.

C'était à l'époque de la Révolution, alors que tout se faisait nationalement. Saint-S...., à qui cette révolution avait enlevé la place d'organiste qui le faisait vivre, sollicitait sans cesse, près des autorités, quelque modeste emploi. Tri...., alors employé, s'amusait à le bercer de promesses et d'espérances toujours déçues, lorsqu'un matin où Saint-S.... allait renouveler ses sollicitations, Tri.... le reçoit d'un air rayonnant.

— Enfin, mon cher, lui dit-il, la Convention a reconnu vos droits à une fonction élevée. Et d'abord elle vient de décréter une institution magnifiquement philantropique ; il va être

établi dans chaque commune de France, et au milieu de la place publique, un poêle destiné à chauffer les habitants pauvres de chaque commune. Ce poêle s'appellera *le poêle national*, et vous avez été nommé directeur de tous ceux de notre district.

C'était assez pour que Saint-S.... fût persuadé de ce qu'on lui annonçait, mais Tri.... poussa la précaution jusqu'à lui montrer un ordre ministériel qu'il avait fabriqué et la commission qui nommait le pauvre musicien à cet emploi.

— Saint-S...., ravi de sa nouvelle grandeur, courut aussitôt en faire part à tous ceux qu'il connaissait, et, soit que la mystification fût complétement préparée, soit cet esprit moqueur qui rend un Gascon complice de toute mauvaise plaisanterie qui se présente, Saint-S.... ne trouva que des gens qui le confirmèrent dans sa croyance, et qui lui expliquèrent même l'organisation du fameux poêle national.

Un jour suffit pour informer toute notre petite ville de cette mystification, et le lendemain, tout le monde, sans s'être donné le mot, crut devoir y prendre part ; aussi de tous côtés, les maçons et les serruriers se présentèrent pour soumissionner la construction du poêle national, les architectes pour en faire le plan, les marchands de bois pour l'alimenter; dès que Saint-S.... paraissait dans une rue, chacun le saluait avec respect, en l'appelant M. le directeur du poêle national ; il recevait des lettres adressées à M. le directeur du poêle national. Toute une ville conspirait pour prouver à un fou qu'il était directeur du poêle national au moment même où cette ville palpitait éperdue sous le menaçant régime de la Terreur.

Le poêle national était une épigramme contre la Convention, et la ville de Foix la poussa si loin qu'un jour fut pris pour la pose de la première pierre de ce philanthropique monument.

Ce fut un véritable jour de fête ; toutes les croisées se pavoisèrent de drapeaux, tous les marchands s'endécadisèrent, ne pouvant s'endimancher : les boutiques furent fermées, et une population tout entière s'associa à la représentation d'une farce, où, sous prétexte de rire d'un fou, on ridiculisait cette épithète de *national* attachée à toutes les institutions révolutionnaires. Le cortége fut magnifique ; on y pa-

rut habillé à la romaine ; tous les insignes de la république y furent portés dérisoirement ; il ne fut pas besoin de payer des maçons et des ouvriers pour y figurer, chacun s'empressa de s'attribuer son rôle, et enfin, le 21 janvier 1794, la première et la dernière pierre du poêle national fut posée sur la place publique. Il s'ensuivit une fête, des danses, des banquets, et le lendemain des arrestations, et le surlendemain des têtes coupées, et puis on n'en parla plus que pour poursuivre le malheureux Saint-S... de son titre de directeur du poêle national.

La plaisanterie du mélodior fut à peu près la même, si ce n'est qu'il s'agissait d'un immense instrument qui, placé dans le chef-lieu du département, devait par des conduits souterrains faire entendre son harmonie dans les deux cents communes qui composent l'Ariége. A une heure dite, et lorsque Saint-S... toucherait le mélodior, le son de ses accords, porté dans mille endroits différents, devait instantanément réjouir toute la population des chants patriotiques décrétés par la Convention ; Saint-S..... avait cru au poêle national, il crut au mélodior. Il y eut fête, il y eut cortége ; on alla recevoir l'instrument à deux lieues de la ville ; on l'avait placé sur un immense chariot traîné par douze ou quinze paires de bœufs ; on avait élevé au sommet de la caisse, qui était censée renfermer le mélodior, un trône sur lequel était assis Saint-S..... couronné de roses. Tout ce que la ville avait gardé de jeunesse était entassé sur le char, et chantait des hymnes en l'honneur de la circonstance ; l'entrée fut triomphale, et la plaisanterie se termina comme la précédente.

En racontant ces deux incroyables mystifications, je n'ai pas tant voulu constater une manie des habitants de ce pays qu'en montrer les fâcheux résultats. Tant que Saint-S..... vécut, sa folie ne le sauva pas des quolibets, mais l'empêcha de les sentir. Il n'en fut pas de même de ses enfants : les spectacles, les rues, les promenades, leur furent interdits ; ils ne pouvaient paraître nulle part sans qu'un fâcheux refrain ne les y poursuivît ; bourgeois et gens du peuple, femmes, vieillards, enfants, tous savaient la fatale complainte où le nom de Saint-S..... était livré au ridicule, et la malédiction publique contre un grand coupable ne se montra jamais si acharnée que cette moquerie contre un innocent.

Le fils de Saint-S.... fut obligé de quitter sa ville natale; et comme il ne s'en était éloigné que de quelques lieues, la plaisanterie l'y avait poursuivi. Je sus plus tard qu'il n'y avait échappé qu'en allant se cacher parmi les quarante mille habitants de la ville de Toulouse. Je compris alors l'effroi qu'inspirait ce terrible Tri....., et je m'étonnai de la sorte de déférence qu'il montrait envers son compagnon, plus gros et plus âgé que lui; était-ce donc un rival redoutable dont les tours eussent dépassé de bien loin ceux de Tri.....? sa physionomie naïve ne permettait pas de le supposer. Seulement échappé au ridicule parce qu'il avait été plus original que ridicule, on n'avait pu exciter le rire contre lui, parce que cet homme portait le rire en lui-même et qu'il l'épandait à grands flots; il n'y avait rien à inventer sur le compte d'un homme dont les actions avaient quelque chose d'incroyable. Cet homme était le curé Em.....

Em..... était, avant la Révolution, curé d'un petit village aux environs de Mirepoix. Un jour l'évêque de cette petite ville comença une tournée pastorale, et fit prévenir notre curé qu'il irait souper chez lui. La pauvreté de M. Em..... était extrême; curé à la portion congrue, il avait en outre le malheur d'être fort gourmand, et la seule pièce qui fût passablement meublée chez lui, était la cuisine; cependant il fallait recevoir l'évêque d'une manière décente. Les paroissiens aimaient leur curé qui les faisait danser lui-même aux accords de son violon; en conséquence, il se trouva bientôt chez lui une table convenable, des chaises, du linge blanc, de la vaisselle, enfin tout ce qui pouvait annoncer un curé bien établi. L'évêque arrive, la tenue de la maison lui paraît satisfaisante; tout est simple, mais convenable. Au jour tombant, on se prépare à se mettre à table, mais en ce moment on s'aperçoit que quelque chose d'important manque au souper: ce ne sont ni les mets, ni le vin, ni le linge, ni les gobelets; ce sont les chandeliers. Les bouteilles vides qui en servaient d'ordinaire sur la table de M. Em..... n'étaient pas présentables sur la table de l'évêque. On court chez les paysans les plus voisins, mais les paysans du Languedoc ont peu de chandeliers: la lampe à trois becs, l'antique *calel*, est le seul flambeau qu'ils possèdent; le curé en eût trouvé cinquante à son service, mais on ne peut mettre un calel

sur une table. Alors dans cet embarras, le génie de M. Em... vient à son aide; il envoie chercher les enfants de chœur de sa pauvre église, il les revêt de la robe rouge et de l'aube blanche, il enlève au maître-autel quatre cierges à peine entamés, les met dans les mains des enfants de chœur, et place ces quatre jeunes lucifères aux quatre angles de la table. Le souper se trouvant ainsi dignement éclairé, on introduit l'évêque; celui-ci, après s'être assis, considère ce mode d'éclairage d'un œil assez mécontent, et finit par dire à M. Em.....

— Parbleu! curé, vous avez là de drôles de chandeliers.

— Ma foi! monseigneur, répondit M. Em..... je suis bien aise que vous les ayez trouvés gentils.

— Pourquoi ça?

— Parce que je les ai faits moi-même.

Vis-à-vis de tout autre que l'évêque en question, la réponse du curé, sur l'origine desdits chandeliers, eût pu être dangereuse; mais elle rappelait à l'évêque une autre aventure qui lui était arrivée avec ce même M. Em...., et qui força l'évêque à être indulgent pour l'industrie qui avait donné naissance aux drôles de chandeliers.

Un matin que le curé avait à parler à son évêque pour une affaire où il était gravement compromis, la porte de l'évêché lui fut refusée, attendu que M. l'évêque n'était point encore levé. Dans l'espace d'une demi-heure, le curé se présenta sept ou huit fois; mais chaque fois en faisant un tel bruit, que l'évêque l'entendit de la chambre où il était censé reposer. Il sonna un de ses gens, et demanda ce qui se passait. On lui dit que c'était un de ses curés, qui voulait lui parler. L'évêque ordonna de le faire revenir plus tard. Il est bon de remarquer que déjà, à cette époque, notre curé était accusé de se livrer avec excès à la fabrication de chandeliers. Il était menacé de destitution, et il avait un très-grand intérêt à voir l'évêque avant que le chapitre, qui devait la prononcer, ne fût assemblé. Il ne tint donc compte de l'injonction de monseigneur, et se reprit à faire à la porte de l'évêché un tapage scandaleux. L'évêque, fatigué de tout ce bruit et surtout fort mécontent d'entendre M. Em..... crier à tue-tête : qu'il était impossible qu'un homme aussi rigide que monseigneur ne fût pas levé à dix heures du matin, l'évé-

que quitta son lit, en ferma les rideaux, s'enveloppa d'une robe de chambre, et donna l'ordre d'introduire le curé. A peine celui-ci parut-il sur le seuil de la chambre, que l'évêque, l'apostrophant avec colère, s'écria :

— Vous voilà donc, monsieur ! Ce n'est pas assez de scandaliser tous vos paroissiens par le libertinage de votre conduite, vous venez encore à ma porte faire des scènes de portefaix ! Que me voulez-vous ? Est-ce que vous venez encore me parler de votre maîtresse ?

— Précisément, monseigneur, répondit M. Em... en s'inclinant : elle m'a chargé de vous demander des nouvelles de la vôtre.

— De la mienne ? s'écria l'évêque en devenant rouge de colère ; et il s'apprêtait à foudroyer le curé de reproches sanglants, lorsqu'une voix féminine, partie du fond du lit dont les rideaux étaient fermés, répondit à cette exclamation de l'évêque :

— Est-ce qu'elle me connait?

L'évêque demeura abasourdi, et le curé s'approchant du lit répondit gracieusement :

— Oui, madame ; elle désire avoir l'honneur de vous être présentée.

Ce fut Tri..... qui me raconta ces anecdotes durant le déjeuner. Je demeurai tout un jour dans cette ville de Pamiers, que mes compagnons de voyage quittèrent quelques heures après, et que je quittai moi-même le lendemain. Au lieu de suivre la route qui devait me mener directement à Mirepoix, je fus obligé, dans l'intérêt de mes affaires, de me rendre dans un petit village où demeurait une personne de ma famille. Force me fut de prendre un cheval de louage pour arriver au hameau où j'avais affaire. Ce que le fiacre de Paris peut présenter de plus maigre, est encore fort dodu en comparaison de l'arête que je fus obligé d'enfourcher. Ce que j'ai remarqué, c'est qu'en me louant le cheval, la selle, la bride, on me loua aussi l'éperon ; un seul éperon, entendez bien, et comme je voulais le mettre à mon pied droit, j'en fus empêché par le maître du cheval, qui me dit que la bête ne sentait déjà plus de ce côté. Cadet, car ma monture s'appelait Cadet, n'avait pas moins de quinze ans ; durant les dix premières années de sa vie, il avait été éperonné

du côté droit, et c'était maintenant le tour du côté gauche.

Ce fut dans cet équipage que je partis pour le village de J..... C'était par des chemins de traverse que je devais y arriver, et dans cette route, comme dans beaucoup d'autres, j'appris, à mon grand regret, combien peu les sentiments de bienveillance sont ordinaires parmi les paysans de nos plaines. Je me sers de ce mot à dessein, car à quelques lieues plus loin, lorsqu'on est dans la montagne, si on trouve dans l'aspect de ses habitants et dans leur allure quelque chose de déterminé et presque de sauvage, du moins on n'y remarque pas cette méchanceté malicieuse que je voyais sur toutes les figures que le hasard me faisait rencontrer.

Sans doute, mon équipage était fort ridicule ; mais j'avais pris, pour ma part, une contenance si humble et si résignée, qu'elle devait m'épargner les quolibets qu'à chaque rencontre on jetait sur moi et sur mon cheval. Je n'avais pas mis mon orgueil dans ma monture, et je riais volontiers de la peine que tous ces gens se donnaient pour m'humilier, lorsqu'il me prit fantaisie de savoir ce que leur ferait ma politesse. Je saluai le premier manant qui se trouva sur ma route, et je lui demandai, en français, l'heure qu'il était. Comme tous les autres, le drôle me regarda en clignant des yeux, et me répondit en patois :

— *Tout dreit*, *tout dreit.* (Tout droit, tout droit.)

C'est une réponse stéréotypée dans la bouche d'un paysan languedocien.

On a beaucoup écrit contre la barbarie des peuples du nord : si l'on parle en ce sens de l'etat des sciences et des idées politiques dans les hautes classes de ces peuples, je pense qu'on a raison de les dire moins avancés que nous; mais si l'on fait entrer en ligne de compte les sentiments d'humanité et de bienveillance des hommes les uns envers les autres, sentiments dont la civilisation doit tendre à doter les peuples, je pourrais affirmer qu'on a tort. Je doute qu'il existe dans aucune contrée, une population plus vaniteuse et plus insolente que celle de nos campagnes dans le Midi.

Quoique je fusse assuré que mon paysan m'avait compris, et que c'était simplement par haine pour la langue française qu'il m'avait répondu de travers, je m'adressai de nouveau à lui, mais cette fois en lui parlant patois, et je lui dis que

ce n'était point le chemin, mais l'heure que je lui demandais. Mon nouveau langage sembla l'étonner et le disposer favorablement; mais une mauvaise plaisanterie lui vint aux lèvres, et nul Gascon n'a jamais résisté au désir de dire une mauvaise plaisanterie.

— Vous me demandez l'heure, dit-il; il est l'heure où les mal montés la demandent.

Puis il s'éloigna en ricanant, et en méditant sans doute sur le moyen de faire, de cette rencontre, une histoire bien longue et dans laquelle il aurait montré beaucoup d'esprit. Je continuai ma route, et bientôt je me vis obligé de faire par nécessité ce que j'avais essayé comme moyen d'observation. Je commençais à me perdre dans les indications qu'on m'avait données, et bientôt je fus surpris par un orage devant lequel ma monture s'arrêta tout net. J'eus beau la tourmenter de l'éperon gauche, tout ce que je pus obtenir d'elle, ce fut de la faire tourner une douzaine de fois avec une rapidité qui m'eût beaucoup avancé dans ma route si elle l'eût employée à aller en avant, mais qui n'eut d'autre résultat que de m'étourdir et me désorienter tout à fait. Aussi, quand la pluie eut cessé et que ma bête reprit sa marche, je ne savais plus trop si je retournais sur mes pas ou si je continuais ma route. Je voulus m'en assurer en interrogeant un paysan que j'aperçus à quelque distance sur la porte de sa maison; j'étais trempé jusqu'aux os, et je me dirigeai vers lui. Il m'attendit patiemment jusqu'à ce que je fusse assez près pour l'entendre, puis il me dit avec cet exécrable ricanement qui semble un trait caractéristique du pays :

— Eh! monsieur, est-ce que vous avez besoin d'une brosse?

Cette fois la colère me prit, et je commençais à apostropher ce misérable, lorsqu'il me ferma tranquillement sa porte au nez et me laissa sur la route sous la pluie qui recommençait.

J'avoue que j'étais furieux, et que si, dans ce moment, j'eusse pu chercher querelle à quelqu'un, je m'en serais donné la joie; mais la route était déserte, et il me fallut bien continuer à la suivre au hasard. Je trottai ainsi, durant deux heures, et je commençais à désespérer de jamais

arriver, lorsque je fis rencontre d'un colporteur. Je ne me risquai pas à lui demander mon chemin, ni l'heure qu'il était, je jugeai plus prudent d'employer, vis-à-vis de lui, l'argument éternellement persuasif en quelle langue qu'on le rédige, et je lui criai :

— Veux-tu gagner dix francs?

— *Beléou* (peut-être), me répondit-il.

— Il s'agit, lui dis-je, de me conduire à Ja....

Le colporteur écouta cette proposition avec un air fort indécis, puis après quelque hésitation il repartit :

— Je le veux bien à cause de vous.

Cette hésitation me fit soupçonner que je m'étais égaré et que je devais être bien loin du but de mon voyage ; je remerciai intérieurement le hasard de m'avoir fait rencontrer un brave homme qui, pour moi et pour mes dix francs, voulait bien se déranger de sa route pendant quelques heures. J'en étais même touché à ce point, que je lui demandai s'il était du pays, persuadé que tant de vertu ne pouvait être indigène. Il eut à peine le temps de me dire qu'il était des environs et de me proposer une paire de bretelles et un portrait de Henri V, que j'aperçus devant moi les premières maisons d'un petit village qu'il me déclara être Ja..., puis il s'approcha de moi et me demanda les dix francs promis.

Nous avions marché à peu près cinq minutes ensemble, je trouvai la friponnerie un peu forte, et j'en fis l'observation à cet honnête homme ; il me répondit paisiblement :

— Ce n'est pas moi qui ai demandé ces dix francs, c'est vous qui me les avez offerts.

A cette excellente raison, je répondis en payant. Je me fis assez sottement l'application de ces deux vers du *Misanthrope*.

Ce sont vingt mille francs qu'il pourra m'en coûter,
Mais pour vingt mille francs, j'aurai droit de pester.

Je ne m'aperçus pas que la plaisanterie d'Alceste n'était bonne que parce qu'elle était chère, et que mes dix francs me donnaient tout au plus le droit de passer pour un niais.

Enfin, j'arrivai chez l'un de mes nombreux cousins.

C'était un vieillard de près de quatre-vingts ans, père d'une nombreuse famille, dont je trouvai la plus grande partie dans le vaste salon qui tenait la moitié du rez-de-chaussée de la maison. Mon vieux cousin, assis dans un fauteuil de canne, lisait un *Constitutionnel* qui avait vingt-cinq jours de date; un de ses fils nettoyait un fusil de chasse; l'aîné rendait compte à sa mère de la vente des moutons qu'il avait faite dans une foire voisine; l'autre lisait son bréviaire dans un coin, et le plus jeune, étendu sur un canapé de paille, sifflait des airs de romances. Trois filles étaient assises et cousaient autour d'une table. La plus jeune pouvait avoir vingt-cinq ans, la plus âgée au moins quarante.

Je tombai comme une bombe, au milieu de cette assemblée patriarcale; je ne m'attendais pas à un accueil bien empressé. Je me trouvais être, au même titre que toute cette famille, héritier d'un assez mince patrimoine, et je savais que, lorsque j'avais parlé de faire valoir mes droits, on s'en était beaucoup indigné.

En effet, moi qui n'avais jamais habité le pays, je venais assez incongrûment mettre la main dans des biens dont on avait fait le partage sans penser à moi. Je dérangeais les calculs de tout le monde; il paraissait souverainement injuste à mes cohéritiers qu'un étranger, qui n'avait jamais entretenu ses bonnes dispositions par de fréquents envois de gibier, par des hommages de raisiné ou des cuisses d'oies confites, profitât de la fortune du parent qu'ils avaient choyé à leurs frais. Cependant on me salua avec quelque cordialité, et je m'aperçus que je n'étais pas un homme sans quelque importance, lorsque je vis disparaître presque tous les membres de la famille et que je pus remarquer, à leur tour, que les filles avaient remplacé, par un tablier de soie noire, le tablier de cotonnade qui protégeait leur robe d'escot; que le fils au bréviaire était allé quitter ses sabots pour mettre des souliers, et que le siffleur de romances s'était organisé autour du cou une cravate blanche de mousseline, ornée d'une superbe rosette.

Parmi toutes ces figures, la plus curieuse assurément était celle de mon vieux cousin. Dès que les confidences officielles eurent cessé, il s'empressa de me demander des nouvelles de Paris

— On m'a dit que vous faisiez des pièces de théâtre, me dit-il. Avez-vous jamais travaillé pour le théâtre de Marat ?

— Le théâtre de Marat, répondis-je ; mais je crois qu'il n'existe plus.

— Tant pis, reprit mon vieux cousin, c'était un charmant théâtre, et j'y allais souvent, bien qu'il fût situé rue de l'Estrapade, et que je demeurasse rue de la Loi, section des Piques.

Mon vieux cousin était venu à Paris à l'époque de la Révolution ; il avait appris son Paris comme il l'avait vu, et pas une des modifications qu'y avaient apportées l'Empire et la Restauration n'avait pu pénétrer dans la tête du vieillard. Par une singulière distinction, il consentait bien à appeler *monsieur* tous les hommes qu'il n'avait pas connus autrefois, ou qui étaient nés depuis la chute de la République ; mais il nommait citoyens tous ceux à qui il avait donné autrefois cette qualification : ainsi, en me parlant littérature, il me disait quelquefois :

— Sans doute, M. Casimir Delavigne est un homme de talent, mais je préfère de beaucoup le citoyen Chenier.

Son vieux républicanisme lui inspirait de dire Bonaparte, comme les légitimistes se plaisent à nommer Napoléon. Il n'y avait pour lui qu'une révolution, celle de 89. Il n'appelait jamais les nobles que les aristocrates et décorait du titre de patriotes ce que nous appelons plus justement *opposition.* A bien considérer cet homme, qui avait près de quarante ans quand la République s'établit, et qui a encore vécu trente ans depuis qu'elle est tombée, on peut juger de quelle impression cette terrible époque dut frapper tous les esprits. Toute la vie de cet homme semblait s'être absorbée dans les souvenirs de la période révolutionnaire. Tout ce qui avait précédé ce moment avait perdu son nom dans son esprit, tout ce qui l'avait suivi n'avait pu en acquérir un nouveau ; ainsi, pour ne parler que des objets physiques, il semblait, pour lui, que la place de la Révolution n'eût jamais été la place Louis XV, et ne fût jamais devenue la place de la Concorde.

Toute cette conversation, à laquelle vint se mêler mon jeune cousin à la cravate blanche, nous mena jusqu'à

l'heure du souper. A huit heures il était fini, et chacun était déjà retiré, lorsque ledit cousin, me prenant à part, me demanda si je n'étais pas curieux d'assister à la veillée des filles du village qui se tenait dans la grange de la ferme voisine, à laquelle se trouverait assurément la plus jolie *fille* du monde.

Qu'on me permette, à propos de ce style, de remarquer combien la bégueulerie parisienne appauvrit chaque jour notre langue. Autrefois, une fille était tout simplement une femme qui n'était pas mariée. Grâce à la pudeur prétentieuse de nos bourgeoises qui a supprimé le véritable nom d'un certain état, ce mot *fille* est devenu une odieuse dénomination. Toutefois, il a paru bientôt avoir trop d'énergie, et le mot de *demoiselle* qui était resté aux femmes non mariées, commence à prendre aujourd'hui la place du mot fille et à devenir une expression de mépris. Ainsi, quand ce que nous appelons une dame pince les lèvres, cligne les yeux et dit d'un ton gêné, comme si les mots la brûlaient :

— C'est une demoiselle, vous savez, une demoiselle.

Cela veut dire tout simplement : c'est une fille publique. Il en a été de même pour la qualification des maris trompés ; il en est de même pour les noms de certains meubles ; et il y aurait un dictionnaire à faire de tous les mots grotesques que la pruderie bourgeoise a inventés, pour dire le remède que Molière appelait un lavement. Ainsi le mot *fille* ne peut plus s'employer aujourd'hui qu'à condition qu'il sera précédé de l'épithète de jeune, et j'avoue pour ma part, que lorsque je l'entendis sortir, sans correctif, de la bouche de mondit cousin, il sonna à mon oreille, comme si le cousin m'avait fait une mauvaise proposition.

J'étais curieux cependant de voir par mes yeux ce qu'on appelle une veillée villageoise, chose dont je n'avais d'idée que par M. Ducray Duminil, et que je me figurais devoir se passer autour d'une table entre des filles qui causent, des mères qui filent et des hommes qui boivent. Mais lorsque j'entrai dans la grange, je fus tout surpris du spectacle qui s'offrit à moi. C'était l'époque où on dépouillait de leurs grains les lourds épis de maïs. Ils étaient jetés au fond de la grange et s'y élevaient en amphithéâtre jusqu'au toit, et c'est sur cet amphithéâtre que s'étaient assis pêle-mêle les gar-

çons et les filles ; les plus sages et les plus retenues au pied de la montagne, les plus rieuses au sommet. Au moment où j'entrai, la veillée était occupée à chanter en chœur les refrains harmonieux de notre province.

Je me souvins d'avoir entendu l'un des plus gracieux, chanté à l'Opéra par les premiers artistes de l'Académie royale de musique, et Nourrit, qui l'avait rapporté d'une tournée dans le Midi. Sans doute ce jeune artiste avait été séduit par l'effet magique de ces chants qui bercent si doucement la nuit de nos campagnes ; mais il en est de nos refrains comme de certaines fleurs, ils ne peuvent vivre que sous le ciel où ils sont nés. L'essai de Nourrit fut presque ridicule, il ne fit que me décharmer un souvenir d'enfance, et comme tous les spectateurs de l'Opéra, je crus que ces harmonies, si vantées dans nos provinces, n'étaient que de misérables psalmodies comparées aux puissants effets de notre Opéra. Mais lorsque je les entendis sous leur ciel, dans leur cadre et avec leur expression native, ils saisirent vivement mon imagination et charmèrent mon oreille.

C'est comme l'œil brûlant et le teint fauve des filles arabes dont l'un semble trop lubrique et l'autre trop noir, parmi nos pâles européennes et sous notre ciel gris, mais dont le feu ne parait que languissant près du soleil resplendissant de l'Afrique, dont la couleur semble douce dans cette nature si rigoureusement peinte.

Il y a dans les exécutants de nos provinces une justesse d'intonation, une variété de combinaisons harmoniques, une si naturelle entente du contraste du *forte* au *piano*, que je demeurai à la porte de la grange pour écouter longtemps. D'ailleurs je savais que nos paysans, qui aiment fort à chanter pour eux, n'aiment à chanter pour personne ; ils s'arrêtent dès qu'ils supposent qu'on les écoute pour les juger ; ou bien si la vanité leur dit de continuer, ils se laissent aller à un sentiment qui a gâté trop de choses, en fait d'art ; ils méprisent le chant populaire qu'ils disent si bien, pour entonner quelque sotte romance qu'ils écorchent abominablement.

Je ne m'étais pas trompé. Dès que j'entrai, on se tut, puis quand je les pressai de recommencer, ils me répondirent que cela n'en valait pas la peine, mais que, si je le voulais,

mademoiselle Pauline, qui avait habité Toulouse, chanterait quelques jolis airs à la mode. Ce nom de Pauline. cette circonstance d'avoir habité Toulouse, me rappelèrent mon jeune compagnon de voyage. Je regardai de près la jeune fille qui portait ce nom de Pauline, et je trouvai que le portrait que Lucien m'en avait fait était fort ressemblant, car il m'avait dit qu'elle était adorablement belle.

Le refus qu'elle fit de chanter avait quelque chose de timide et de triste, qui semblait plutôt provenir d'un cœur préoccupé que d'une mauvaise volonté prétentieuse. Nous fûmes obligés de nous contenter du talent d'une grande fille brune, couchée au sommet de la pyramide de maïs, qui nous dit une de ces chansons si communes dans notre pays, moitié française et moitié patoise, et dans lesquelles un seigneur propose toujours ses châteaux et ses richesses à une bergère qui les refuse toujours, pour demeurer fidèle à son bel ami.

Lorsque Florian, dans ses nouvelles à la crème, qu'il appelait *pastorales*, faisait demander à ses bergères leur doux et tendre ami, il n'avait étudié ni la littérature du pays ni la manière dont les filles y regardent les garçons. C'est toujours mon bel ami qu'elles veulent; et elles le font comme elles le chantent. Je n'oublierai jamais l'expression singulière d'une femme à qui je parlais d'un jeune garçon qui nous servait de cocher; il était frais et vermeil, avec des yeux pétillants de désirs et un sourire toujours amoureux. Il se retournait de temps en temps pour regarder dans l'intérieur de la guimbarde qu'il conduisait, et à chaque fois il nous faisait l'histoire des jeunes filles à qui il jetait de joyeuses plaisanteries en passant. Au moment où je demandai à cette dame quel était ce jeune garçon, elle cligna de l'œil en le regardant et me répondit :

— *Oh! es un poulit poulissou* (oh! c'est un joli polisson); et rien ne peut rendre ce que ce mot avait d'admiration, ce que l'expression de la dame avait de bienveillance pour le joli polisson.

Tout ce qu'une femme trouve d'excuse parmi notre civilisation parisienne, dans la position élevée, l'esprit, ou la renommée de l'amant qu'elle prend, toutes ces excuses, nos femmes du Midi les trouvent volontiers dans la beauté de celui qu'elles choisissent.

Mon grotesque cousin, qui malgré sa cravate blanche et sa rosette, ne portait aucune excuse en soi, papillonnait inutilement du haut en bas de l'amphithéâtre où les filles étaient étagées, et n'en obtenait d'autre parole que cette question :

— *Ques aquel moussurot?* (Quel est ce petit monsieur?)

Petit monsieur, ce mot par lequel on me désignait, ne veut point dire petit monsieur comme nous l'entendons, c'est-à-dire monsieur à la tournure maigre et stérile, il veut dire un homme qui usurpe l'habit qu'il porte; et comme j'étais pour le moins aussi bien mis que le fils de l'ancien seigneur du village et que je n'étais probablement qu'un roturier, on m'appelait *moussurot*. Certes, il n'existe en France aucun pays où la haine du peuple soit aussi violente que chez nous pour l'homme du peuple qui s'est élevé au-dessus de sa condition : et ce qu'il y a peut-être de plus étonnant, c'est que cette envie, qui s'obstine à nier le bien acquis de toute fortune faite depuis peu, n'empêche pas, dans nos paysans, la haine des vieilles familles et des fortunes anciennes. Aussi dès qu'on sut dans l'assemblée qui j'étais, et le motif qui m'appelait dans le pays, il sembla s'organiser contre moi une espèce de conspiration.

Elle commença par l'échange de quelques épis de maïs dépouillés de leurs grains et devenus par conséquent fort légers et que les filles commencèrent à jeter à la tête des garçons. Ces épis, que dans cet état on appelle *couscourets*, s'égarèrent peu à peu de la direction qu'on semblait vouloir leur donner; quelques-uns m'atteignirent, et bientôt ce fut une pluie sous laquelle on m'eût peut-être enterré, si j'avais laissé faire; mais ne pouvant me défendre contre tout le monde à la fois, je choisis un ennemi; cet ennemi fut mon malheureux cousin qui trouvait fort drôle de me laisser assiéger ; je choisis l'épi le plus lourd que je pus trouver, je le lui adressai au milieu du visage, d'une façon si vigoureuse, que le sang jaillit, et au moment où il s'irritait et me faisait observer qu'on ne jouait pas ainsi, je lui répondis si sèchement que c'était ma manière d'avertir que ce jeu me déplaisait, qu'on le cessa tout à fait.

Il me sembla même que j'acquis quelque estime parmi les paysans de la veillée; les hommes me regardèrent avec un

peu de haine, et conséquemment les femmes avec un peu de faveur. Mais ces deux sentiments se changèrent bientôt en une curiosité inquiète, lorsqu'on remarqua l'espèce d'intelligence qui s'établit entre moi et Pauline, et le trouble sérieux dont cette jeune fille fut agitée. J'étais près d'elle au moment de l'attaque que j'avais subie, et comme elle cherchait à excuser son pays de la grossièreté de ses habitants, je lui répondis que je le connaissais de longue main, et que je préférais de beaucoup les montagnards aux habitants de la plaine. Je tenais peu à montrer de l'adresse dans la manière dont j'arriverais à mon but, et je lui dis tout simplement qu'il ne m'en serait pas arrivé autant à La..., où je devais être dans quelques jours et où je devais rejoindre M. Lucien de Mauvrelier.

Il faudrait à nos romanciers et à nos comédiennes beaucoup d'études du genre de celles qui s'offrirent à moi ; peut-être comprendraient-ils mieux ce que c'est que l'étonnement amoureux dans le cœur d'une femme. Jamais aucun regard ne me pénétra aussi profondément que celui que Pauline jeta sur moi, en entendant prononcer le nom de Lucien ; il y avait tout ensemble dans ce regard la surprise d'être devinée, la crainte de l'avoir été par un ennemi, et la prière la plus humble et la plus touchante d'avoir pitié d'elle. Tout cela fut l'affaire d'une seconde.

Je rassurai Pauline en lui apprenant rapidement combien j'étais étranger, pour ainsi dire, à la confidence que je venais de lui faire ; je lui racontai comment je connaissais Lucien, où je l'avais quitté, et où je devais le retrouver.

— Mon Dieu ! je n'y serai pas, fut la seule réponse de Pauline à mes confidences.

Cette simple parole de Pauline était non-seulement pleine de regrets pour elle-même qui ne verrait pas Lucien, elle était aussi pleine de pitié pour Lucien, qui ne la verrait pas : c'était la plus naïve expression de cet amour qui est sûr du bonheur qu'il donne. Après cette parole, où Pauline m'avait dévoilé toute son âme, sa première pensée fut de chercher un moyen de prévenir Lucien des raisons qui l'empêcheraient de se trouver au rendez-vous. Elle me raconta rapidement et à voix basse comment son père, craignant la poursuite de M. de Mauvrelier, s'était séparé d'elle à Pamiers et

l'avait envoyée passer quelques jours à La..., chez une de ses tantes. Elle termina ce récit en me disant :

— Dites-lui tout cela quand vous le verrez; dans trois jours je serai à La....

— Mais, lui répondis-je, je n'y serai pas moi-même avant ce temps, et je ne pourrai prévenir Lucien. Je crus devoir ajouter que j'étais assuré que Lucien l'attendrait, et je lui promis de hâter mon départ le plus que je pourrais. Tout ce dialogue, qui se passait dans un coin de la grange, intrigua singulièrement les paysans; ils ne savaient si cette conversation intime résultait d'une ancienne connaissance avec Pauline, ou de l'influence de la séduction parisienne. Mon cousin, dont j'avais si bien bossulé le front, lui qui savait précisément pourquoi j'étais dans le village, et combien j'étais étranger au pays, ne douta point que ce ne fût une conquête que je venais de faire en quelques minutes; je le vis au dépit avec lequel il parla à cette jeune fille, et si ce n'eût été le souvenir très-récent de mes façons d'agir, il est probable que ce dépit fût devenu injurieux. Cependant l'heure était avancée, je demandai tout bas à Pauline où je pourrais la revoir; elle me répondit que le lendemain dimanche, après vêpres, je la trouverais à la danse. Je promis de m'y trouver.

Il était à peu près dix heures lorsque je rentrai dans la maison de mon cousin; je croyais tout le monde couché, et je fus fort étonné de voir tous les hommes, ou plutôt tous les fils attablés autour de quelques bouteilles de blanquette de Limoux, le champagne du pays.

Si jamais il plaît à quelque buveur émérite de mettre ce vin à la mode, nul doute qu'il ne détrône bientôt le champagne. Il a, à un plus haut degré assurément, toutes les qualités qui recommandent le vin champenois. En effet, si on considère celui-ci, seulement pour ses qualités vineuses, il ne mérite pas la dixième place parmi les vins blancs que possède la France. Le riche et puissant sauterne lui est aussi supérieur que Molière peut l'être à M. Scribe, et il n'est pas jusqu'au chablis qui ne méritât la préférence, s'il y avait encore dans le monde des estomacs sans préjugés. Ce n'est donc que pour sa mousse, sa pétulance et son clinquant, que le champagne est si fort en vogue. Eh bien ! toutes ces qua-

lités la blanquette de Limoux les pose d'une manière plus élégante que le champagne ; sa mousse est plus légère et argentée, son parfum plus suave, son ivresse plus facile et plus passagère, son abus plus innocent, et l'on peut dire que, si le champagne représente la vigueur bondissante de mademoiselle Elsler, la blanquette de Limoux a la suavité aérienne de mademoiselle Taglioni.

Il n'y a pas si longtemps que le vin de Bordeaux a détrôné le vin de Sèvres et d'Argenteuil, pour qu'il ne soit pas permis de douter de la sûreté du goût parisien. Il fallut que le maréchal de Richelieu fût nommé gouverneur de la Guyenne pour que le saint-émilion et le lafitte prissent rang dans nos caves, et il n'y a pas deux siècles que Sauval écrivait que Paris était situé au milieu des plus excellents vignobles de la France, et qu'Argenteuil produisait des vins si délicieux qu'ils n'étaient servis que sur les tables royales. Cette gloire d'Argenteuil était contemporaine de celle de Chapelain et de Voiture. Qui peut prévoir les Chapelain et les Voiture de notre époque, qui partagent le succès du vin de Champagne, et qui tomberont comme lui ?

On doit supposer qu'avec de pareils principes, je ne reculai point devant les verres répétés de cet adorable nectar. Sans doute, sans la confiance que cet excellent vin établit entre nous, je n'eusse point accepté la proposition que me fit mon cousin le chasseur, d'aller tuer quelques perdrix avec lui le lendemain. Cependant, j'eus occasion de m'exercer de nouveau à une chasse que je n'ai rencontrée que dans notre pays ; c'est ce qu'on appelle *la tirasse.* On peut dire que c'est une sorte de pêche au gibier.

La tirasse est un énorme filet que le chasseur porte sur son bras gauche ; lorsque le chien a arrêté une compagnie de perdrix, le chasseur lance de la main droite l'extrémité de ce filet, armée d'un plomb très-pesant ; il lui fait décrire un arc considérable de manière à ce que le filet enveloppe à la fois le chien et le gibier. C'est absolument l'usage de *l'épervier* (filet de pêche) appliqué à la chasse.

Pour lancer la tirasse, il faut une force et une adresse peu communes ; et bien que cette manière de chasser paraisse très-destructive du gibier, elle ne l'est pas autant qu'on pourrait le croire par la difficulté qu'elle présente.

Je n'avais suivi mon cousin le chasseur que pour ne pas manquer à la promesse que je lui avais faite ; aussi je rentrai au bout de deux heures de chasse, mais je trouvai la maison déserte; tout le monde était à la messe; je fis comme tout le monde, je me rendis à l'église, et je reconnus le brave et digne curé Em..... qui faisait chanter ses paroissiens au lutrin, en les accompagnant de son violon. J'avais été averti de cette circonstance, et j'en fus peu surpris; mais ce qui m'étonna davantage fut de voir l'église encombrée d'hommes qui se tenaient debout, et qui causaient d'une manière fort animée. En écoutant leur conversation, je reconnus comment un culte en remplace un autre. Autrefois l'église était le rendez-vous des chrétiens et des pensées pieuses, aujourd'hui c'est celui des marchands et des intérêts mercantiles; la religion du veau d'or pénètre partout; l'église est devenue une sorte de bourse, et aucun des hommes qui s'y trouvaient ne s'occupa, pendant l'office, que du prix des grains, de l'augmentation des laines, de la baisse des fers. L'aîné de mes cousins semblait être le Rotschild de cette réunion où les marchés se concluaient, non en francs et en centimes, mais en pistoles. Quand la messe fut achevée et la bourse close, je demandai à m'entendre avec lui sur notre affaire, et alors il m'exposa son plan. Qu'on me permette de le laisser parler.

— D'abord, me dit-il, je déteste les procès; la mauvaise foi de mes voisins m'en a suscité un assez grand nombre, pour que je sache que c'est le moyen le plus ruineux d'avoir raison. Je ferai donc, pour éviter un procès avec vous, tous les sacrifices possibles. Voici comme je l'entends.

Au lieu de déranger le partage que nous avons fait entre nous et en votre absence, nous maintiendrons ce partage; seulement on arbitrera la valeur de la portion qui pourrait vous revenir, elle vous sera payée en espèces. Je suppose que cela vous arrange mieux que de rester possesseur de quelques champs que vous ne pourriez surveiller. Cependant il se présente une difficulté assez grave : c'est qu'aucun de nos cohéritiers ne se soucie, ou n'est dans la possibilité de mettre des fonds dehors; mais je hais tant les procès, que je me charge de lever cette difficulté. Je me chargerai de vous payer seul, et au nom de tous, la somme qui vous sera

due, à condition que chacun de nos cohéritiers me donnera, sur sa part, une hypothèque pour la somme que j'aura avancée pour lui. Cependant, comme je déteste autant les discussions que les procès, voyez, si cela vous arrange, à faire accepter cet arrangement par tous nos cohéritiers; ce n'est que pour vous que je le fais, et il en est parmi eux qui y porteraient obstacle, s'ils pensaient que j'y prends le moindre intérêt.

On ne pouvait trouver un homme plus serviable ; et pour en finir tout de suite avec ce cousin qui détestait tant les discussions et les procès, je dois dire que j'acceptai sa proposition avec empressement, que j'employai toute mon éloquence, dans les jours qui suivirent, et pendant lesquels je visitai mes autres parents, à leur persuader que c'était moi qui avais ainsi combiné cette affaire, et que mondit cousin n'y avait souscrit qu'avec beaucoup de difficulté. Tout s'arrangea à merveille, et il y a encore quelques mois que j'admirais la serviabilité de mon cousin l'homme d'affaires, lorsque j'ai appris, que, grâce aux hypothèques qu'il avait obtenues par moi, il était arrivé à faire, à nos sept cohéritiers, sept procès au moyen desquels il les avait dépossédés de la meilleure part de leur propriété. Toutefois, à l'époque dont je parle, j'étais bien loin de prévoir ce résultat, et je demeurai fort reconnaissant de ce qu'il faisait pour aplanir les difficultés de mon affaire.

Il ne me restait plus qu'à voir Pauline, et pour cela je me rendis à la danse. Elle était établie en plein air, autour d'un orme colossal. L'orchestre était composé, comme à l'ordinaire, d'une musette et d'un tambour; dans cette singulière musique, il est presque impossible de deviner le motif que joue l'instrument sous la foule de variations dont le musicien le surcharge. C'est une continuité de notes qui se poursuivent avec une rapidité toujours égale, et sans aucune interruption. Le tambour accompagne cette musique, et marque la mesure qu'il serait difficile de saisir à travers ce déluge de notes sans temps et sans arrêts. Il en est un peu de la danse comme de la musique; elle n'a, à vrai dire, ni commencement, ni fin. Les hommes font un grand cercle devant l'orchestre, et semblent être là comme les tenants de ce carrousel de danses ; les jeunes filles courent

autour d'eux et choisissent le danseur qui leur convient; ensuite une tape sur l'épaule avertit le danseur qu'une nouvelle fille veut danser avec lui. Il est tout aussitôt obligé de se retourner et de quitter sa première danseuse pour faire face à la nouvelle. La première se repose ou va chercher un autre danseur qu'elle avertit de la même manière en lui frappant sur l'épaule. De cette façon les danseurs restent quelquefois des heures entières debout, tandis que les jeunes filles se relaient les unes après les autres. Je me rappelle avoir vu des amants jaloux tenus ainsi en danse, pendant que leur maîtresse causait à quelque distance avec un autre galant. C'est en cela que les jeunes filles trouvent cette danse amusante; et lorsqu'il y a quelque passion intéressée, il arrive des moments où elle devient fort dramatique, car ce serait une honte pour un garçon de quitter la danse, tant qu'il s'y trouve une jeune fille pour lui tenir tête. J'eus moi-même à en faire l'expérience.

Je vis Pauline, que je cherchais depuis longtemps des yeux. Au moment où j'allais l'aborder et lui parler, elle me dit tout bas :

— Dansez, si vous voulez que nous causions.

Je me mis donc de la partie en invitant ma plus jeune cousine, et un moment après je me sentis frapper sur l'épaule, et je me retrouvai en face de Pauline. Pendant que nous suivions aussi exactement que nous le pouvions le rhythme rapide de cette bourrée sans fin, elle me dit :

— J'ai demandé à ma tante de retourner chez mon père, mais elle n'y veut pas consentir, parce qu'elle n'a personne pour me faire accompagner. Il faudrait que vous lui apprissiez que vous allez à La..., et peut-être permettrait-elle que que je partisse avec vous.

— Mais, lui dis-je, je ne connais pas votre tante, et je ne sais comment l'aborder.

— Il faut.....

Au moment où Pauline allait m'indiquer le moyen de la servir, une grosse tape me tomba sur l'épaule, et il fallut me retourner pour faire face à une paysanne réjouie, qui paraissait charmée de m'avoir dérangé. Malgré ma mauvaise humeur, je ne quittai point la danse, pour donner à Pauline l'occasion de revenir me parler. Mais, soit crainte d'être re-

marquée, ou honte de s'avancer si librement vis-à-vis de moi, elle me laissa subir les tapes d'une demi-douzaine d'autres danseuses, et je la vis provoquer à son tour un pareil nombre de malôtrus. Je perdais patience, lorsque je la vis enfin se rapprocher de moi; elle arriva juste au moment où la musette exténuée allait mettre fin à cet infernal trépignement. La danse cessa, et moi Parisien, assez gauche à ces sortes de jeux, il me fallut faire comme les autres, c'est-à-dire asseoir ma danseuse dans ma main droite, et l'enlever vigoureusement jusqu'à la hauteur de ma tête. Pauline était svelte et flexible; elle aida si gracieusement à ma gaucherie, que je me tirai de cette épreuve avec quelque honneur. Tout aussitôt elle prit mon bras et me dit :

— Maintenant que vous êtes mon danseur, nous pouvons causer ensemble.

C'est un droit acquis à la dernière partenaire que l'on rencontre, et je compris alors combien le dénouement de la danse doit quelquefois avoir d'intérêt. C'est un moment d'autant plus difficile à saisir, que souvent le musicien laisse tomber les sons de son instrument pour faire croire que la danse touche à sa fin; puis, lorsque chaque danseuse a joint celui avec qui elle veut demeurer, le musicien recommence de plus belle, et quelques jeunes filles, se mettant de moitié dans sa malice, se jettent alors au milieu des danseurs, et troublent tous les rendez-vous pris. Heureusement que Pauline avait réussi; elle m'assura qu'il suffirait de dire à la tante que j'accompagnerais sa nièce jusqu'à La... pour qu'elle me la confiât. Cela ne m'étonna point, je savais la liberté dont jouissent les jeunes filles dans notre pays. Elles sortent seules, vont seules à la promenade; souvent même, dans nos petites villes, elles reçoivent; et le plus souvent, pour elles, le mariage n'est pas le moment de leur entrée dans le monde, mais plutôt celui de leur retraite.

Ce fut donc une affaire bientôt arrangée, et il fut résolu que je partirais le lendemain avec Pauline. Nous devions laisser à Mirepoix les chevaux qui nous auraient conduits, et là nous en devions prendre d'autres pour continuer notre route jusqu'à La...

Le jour était à peine levé, lorsque nous partîmes. L'habitude de voyager à cheval est fort commune dans notre pays,

même pour les femmes d'une certaine condition. Quelquefois elles font ces voyages assises sur ce que nous appelons des selles à la fermière, mais le plus souvent elles montent leurs chevaux à califourchon, en s'enveloppant d'un manteau de drap dont j'ai oublié le nom. C'est une espèce de vêtement formé de deux tabliers d'une très-grande longueur, qui s'attachent à la taille, et qui tombent de chaque côté sur les hanches, jusqu'au delà des pieds.

La coquetterie plus avancée des habitantes des petites villes de la plaine commence à abandonner cette manière de monter à cheval, et le département possède, depuis quelques années, deux ou trois modèles de selles de femme à l'anglaise. Mais Pauline était d'un village de la montagne, où la civilisation est toujours en retard d'une vingtaine d'années sur celle de nos petites villes, et c'est dans l'équipage que j'ai décrit plus haut qu'elle se mit en route avec moi.

Presque toujours les descriptions qu'on fait de certains habillements ou de certains usages séduisent aisément le lecteur. Cependant, si je m'avisais de vouloir prouver qu'une femme à califourchon sur un cheval est un objet gracieux, on trouverait que j'y mets de l'impertinence ; et pourtant Pauline, ainsi huchée sur une assez méchante rosse, était bien la plus gracieuse chose que j'eusse vue de ma vie. C'était peut-être le contraste qui me séduisait, je ne sais ; mais j'aurais voulu la voir poser devant quelque peintre naïf ; elle était si fraîche, si rose, si sincèrement belle, qu'il semble qu'elle dût rendre charmant tout ce qu'elle faisait. Quand son cheval trébuchait, et qu'elle appuyait ses petites mains sur le pommeau de la selle, sa taille de jonc se pliait si doucement ! lorsque épouvantée des faux pas de son coursier, elle avait laissé échapper un cri d'effroi, le rouge lui montait si gaîment au visage ! elle me jetait un sourire si suavement embarrassé, comme pour s'excuser de sa peur ; ce sourire s'ouvrait par des lèvres si pures et si jeunes, sur des dents si brillantes, le regard qu'elle me versait à travers ses longs cils était d'une familiarité si tendre, que durant plus de deux lieues, je me laissai aller à regarder Pauline sans autre pensée que de la regarder.

Il y a un charme inexprimable dans le regard de nos femmes du Midi ; il respire une nature amoureuse et co-

quette, qui appelle l'adoration et promet de la comprendre. Sans doute, pour les hommes qui vivent perpétuellement au milieu de cet assaut continu de regards, il faut que ces regards prennent une expression particulière pour qu'ils les croient en quelque chose ; sans cela, ce ne serait jamais qu'amour et séduction entre les deux sexes ; mais pour le Parisien, accoutumé ou à la réserve des coups d'œil civilisés, ou à l'impertinence de la double lorgnette de nos belles dames, ce regard a un charme qui le trompe, le séduit, et le trouble jusqu'au fond de l'âme. Si ce n'eût été le souvenir du jeune Lucien, j'aurais dit à cette jolie fille combien je la trouvais jolie, j'aurais dit à cette enfant si frêle combien je me sentais faible devant elle. Mais, en y réfléchissant, je rougis de toucher, par une parole indiscrète, à cette âme si candide ; et comme le silence de notre voyage me laissait tout entier à la regarder, j'entamai la conversation, afin de penser à autre chose qu'à ma compagne de voyage.

Un petit accident, assez commun dans nos campagnes, où la police des routes n'est pas très-exactement faite, donna à cette conversation un intérêt qui m'absorba complétement.

Nous passions à travers une lande assez étendue ; le chemin, creusé entre deux champs beaucoup plus élevés que la route, ne permettait pas à l'œil de s'étendre au delà de quelques pas ; nous marchions fort près l'un de l'autre, lorsqu'au détour d'un autre petit sentier qui venait aboutir dans celui que nous suivions, nous fûmes surpris par un grognement sauvage ; le cheval de Pauline s'arrêta tout net, ainsi que le mien, et nous aperçûmes quelques chiens qui dévoraient un cheval mort, qu'on avait jeté sur le bord du sentier. A cet aspect, Pauline devint pâle, et si je n'avais été tout à fait à côté d'elle, elle fût certainement tombée de cheval. L'horreur du spectacle qui s'était offert à elle suffisait sans doute à une pareille émotion. Je soutins Pauline du mieux que je pus, pendant que je forçais les chevaux à franchir cet obstacle ; mais elle était prise d'un effroi si profond, qu'elle semblait ne plus entendre mes paroles. Son visage était d'une pâleur effrayante, et un léger tressaillement agitait convulsivement ses lèvres.

Des larmes abondantes succédèrent à cette crise nerveuse, des larmes parmi lesquelles elle cherchait à s'excuser de

l'émotion qu'elle avait éprouvée, émotion qui m'étonnait véritablement, tant elle avait été puissante devant une rencontre qu'il n'est pas rare de faire dans nos plaines. Enfin, j'entendis à travers les sanglots de Pauline qu'elle me disait tout doucement :

— Je n'en n'ai pas peur..... Ce n'est pas cela... Mais c'est si affreux... Mon Dieu! après ce que j'ai vu.....

Et tout en se lamentant ainsi, elle regardait avec terreur du côté où nous avions rencontré ces restes horribles. Je la rassurai, et bientôt son agitation se calma peu à peu, et elle me dit :

— Il ne faut pas m'en vouloir de ce que j'ai éprouvé, ce n'est pas ma faute, je vous jure ; mais si vous saviez quels souvenirs ce spectacle a réveillés en moi! Le rapprochement en est si hideux, qu'il me fait fremir.

Elle s'arrêta, puis elle reprit, en secouant la tête :

— J'ai tort d'aller retrouver Lucien. La montagne me sera fatale ; il m'y arrivera malheur, c'est sûr.

— Pourquoi cela ? lui dis-je.

— Ce que je viens de voir, répliqua-t-elle, est un avertissement. Voyez-vous, toutes celles de notre famille ont péri dans la montagne. Ma cousine Louise s'y est noyée dans un torrent, et ma pauvre sœur! quel horrible sort elle y a trouvé !

Je demandai à Pauline de quelle mort sa sœur avait péri ; et la jeune fille commença ainsi son récit :

— Elle était bien plus grande que moi ; j'étais toute petite enfant, qu'elle avait déjà quinze ans. Elle était *amoureuse* du fils d'un de nos voisins, dont je me souviens encore, car il était bien beau. Il s'appelait Fabre, et son père est encore tisserand de drap dans notre village ; il était pauvre comme il l'est toujours. Mon père s'aperçut que Fabre venait quelquefois rôder autour de la maison. On lui avait dit qu'à la messe il ne quittait pas ma sœur des yeux, et qu'ils se coudoyaient d'intelligence, lorsqu'ils se croisaient à la promenade Fabre était employé dans la manufacture de mon père, et mon père le chassa, sans en rien dire à ma sœur. La pauvre fille *espéra* son ami pendant plusieurs jours, et voyant qu'il ne venait pas, elle crut qu'il avait pris une autre *maîtresse*. De son côté, Fabre était désolé, et sans doute il

eût fini par pénétrer à tout risque dans notre maison, s'il ne m'avait rencontrée un jour que je m'en étais échappée pour aller jouer. Fabre me chargea d'un billet pour ma sœur. Il était à peu près midi, lorsque je le lui donnai ; puis, quand vinrent sept heures du soir, heure du souper, mon père la fit chercher vainement par toute la maison, dans les ateliers et chez toutes les personnes de notre connaissance où elle allait quelquefois. On ne la trouva nulle part. Aujourd'hui que je peux m'expliquer mieux qu'à cette époque les sentiments de mon père, je comprends la colère furieuse dans laquelle il se mit, lorsqu'un de nos domestiques lui proposa d'aller chez le vieux père Fabre, pour savoir si ma sœur n'y était pas. Mon père faillit battre le domestique, en lui disant que rien ne devait lui faire supposer que ma sœur fût chez cet ouvrier, puis il ajouta avec rage :

— Si elle y était je la tuerais.

La soirée était fort avancée, dix heures avaient sonné. La nuit était sombre, et la neige qui était tombée toute la matinée sur la montagne, s'étendait déjà jusqu'à nous. Mon père restait assis dans le coin de son feu ; aucun des domestiques n'osait lui renouveler la proposition d'aller chercher ma sœur chez le vieux Fabre. Cependant l'heure s'avançait, et il n'y avait plus de chance de la trouver si ce n'était chez son *ami*. C'est que, entendez-vous, ma sœur aimait Fabre ; elle l'aimait autant que j'aime Lucien, si ce n'est que, comme il était pauvre, elle n'était pas fière avec son ami, comme quelquefois je le suis avec le mien. Mon père le savait, mais il ne voulait pas de cet amoureux, parce qu'il était au-dessous de lui, comme il ne veut pas du mien, parce qu'il est au-dessus de nous. A ce moment il doutait encore que sa fille eût quitté sa maison pour celle du vieux père Fabre ; il eût voulu s'en assurer, mais son orgueil n'y pouvait consentir. Il demeurait ainsi immobile à sa place, losqu'un coup frappé à notre porte nous fit tous tressaillir. On crut que c'était ma sœur qui rentrait, on s'empressa d'ouvrir ; mais au lieu de ma sœur, ce fut le père Fabre lui-même qui parut devant nous, tremblant et désolé ; mon père s'imaginant que le pauvre ouvrier lui ramenait sa fille, dont il était si inquiet, cria au père Fabre, avant que celui-ci eût prononcé une parole :

— Je ne veux pas la voir, je refuse de la voir.

Dites-moi donc, monsieur, pourquoi cette sévérité de mon père qui, un instant avant, pleurait sur ma sœur, lorsqu'il ne l'avait pas près de lui, et qui n'eut qu'une malédiction pour elle du moment où il crut l'avoir retrouvée ? Il en sera ainsi de moi. Quand je serai morte il me regrettera, j'en suis sûre, et tant que je vivrai, il me fera mourir. Mais je parle de moi, et j'oublie ma pauvre sœur.

Quand le vieux Fabre entendit que mon père ne voulait plus la voir, il s'écria douloureusement :

— C'est donc vrai qu'elle n'est pas revenue dans votre maison ? Oh ! les pauvres enfants se seront égarés dans la montagne, et ils y périront !

— Ils y sont donc allés? s'écria mon père.

— Je ne sais, répondit Fabre, mais mon fils n'a pas reparu non plus, depuis une heure de l'après-midi, que je l'ai vu gagner le sentier de Saint-Barthélemi.

Les domestiques interrogés dirent aussi que c'était vers cette heure que ma sœur avait disparu de la maison. Alors mon père menaça le vieux Fabre, en lui jurant qu'il tuerait son fils. Il voulait, disait-il, l'envoyer aux galères. Mais vous ne pouvez vous imaginer de quel effroi mon père fut saisi, quand Fabre l'interrompant avec désespoir, lui cria :

— Mais je vous dis qu'ils ne sont revenus ni l'un ni l'autre ; ils sont dans la montagne, et tout à l'heure, en passant sur la place, j'ai entendu hurler les loups.

Ce mot calma mon père par la terreur qu'il lui inspira. Ce ne fut bientôt plus dans toute la maison qu'un cri d'alarme, qui se propagea rapidement dans tout le village. Les recherches de mon père et celles de Fabre avaient suffisamment averti les habitants que ces deux jeunes gens avaient disparu ; peut-être les voisins en riaient-ils déjà entre eux, lorsque ce mot fatal retentit bientôt d'une maison à l'autre :

— Les enfants sont dans la montagne !

Ce fut un mot d'ordre qui rallia en un instant tout le monde autour de la maison de mon père. On s'était armé de torches, de fusils, et chacun s'offrait à l'accompagner et à l'aider dans la recherche qu'il allait faire. On partit, et moi qui tremblais de l'idée de rester seule dans notre maison

déserte, je m'attachai aux jupons d'une grande servante, et je suivis tout ce monde, au milieu de la nuit, et à travers la campagne glacée.

Mon père, pour diriger nos recherches, avait détaché de chaîne un de ces grands chiens de la montagne, qui servait à garder nos troupeaux durant l'été. On commença par faire le tour de la maison. Arrivé à la porte placée au fond du jardin, le chien s'engagea dans un ravin qui gravissait presque à pic le revers de la montagne. Déjà l'instinct du chien ne nous eût plus été nécessaire, car le petit pied de ma sœur, imprimé sur la neige, devenait pour nous un guide assuré. Nous suivîmes longtemps cette trace, éclairés par les torches nombreuses que portait toute cette foule. Bientôt, à l'embranchement d'un petit chemin, les pas de ma sœur ne furent plus seuls; à côté de chacun de ses pas se trouvait une empreinte plus grande; c'était assurément là que Fabre avait rencontré ma sœur. Ces traces étaient d'abord assez éloignées l'une de l'autre, puis elles se rapprochaient, puis elles s'éloignaient encore, et enfin, il y eut un moment où elles étaient arrêtées et presque confondues. C'est que, voyez-vous, monsieur, ils s'étaient d'abord abordés en tremblant; puis ensuite ils s'étaient appuyés l'un sur l'autre pour se dire combien ils s'aimaient, puis sans doute, quand ils s'étaient arrêtés, ils s'étaient juré de s'aimer toujours en se pressant le cœur contre le cœur. La trace continuait plus loin plus régulière et plus égale. Ah ! sans doute à ce moment ils étaient calmes tous deux ! ils avaient pris une résolution de ne jamais se trahir ! Mais voilà qu'au moment où nous pénétrions de plus en plus dans ce chemin roide et tortueux qui gravit la montagne, voilà que notre chien s'arrête, ses poils se hérissent, et il pousse un long hurlement. Il y avait une troisième trace à côté de celles de ma sœur et de Fabre : une empreinte terrible, une empreinte qui jeta la pâleur sur le visage de tous ces hommes ; la griffe d'un loup était inscrite sur la neige, et cette griffe continuait à marcher sur les pas des deux pauvres enfants.

Sans doute le féroce animal n'était arrivé que longtemps après eux, car les pas humains continuaient à être égaux et tranquilles. Mais bientôt ils s'allongèrent, bientôt ils furent largement distancés, et la neige, chassée à droite et à gauche,

annonçait une course rapide. Les enfants avaient aperçu sans doute, bien loin derrière eux, le loup attaché à leurs pas, et ils avaient espéré lui échapper ; mais la trace persévérante du loup marchait toujours à côté de cette trace désespérée ; puis vint un moment où le pied de Fabre seul avait foulé la neige, mais alors la trace était plus profonde et moins rapide : c'est qu'il avait emporté ma sœur dans ses bras. A quelque distance nous reconnûmes qu'il avait trébuché à une grosse pierre du chemin et qu'ils étaient tombés ensemble. Ils s'étaient relevés, et ma sœur avait marché encore ; mais ses pas se suivaient irrégulièrement, et on voyait à chaque instant qu'elle s'était arrêtée, manquant de force et de courage. La trace seule du loup était infatigable ; sa marche ne semblait s'être ni hâtée ni ralentie un seul moment ; c'est comme le malheur qui nous poursuit et qui est toujours sûr d'arriver.

Enfin nous atteignîmes un endroit du sentier, où toutes ces traces se jetèrent soudainement de côté ; mais elles s'étaient arrêtées à quelques pas de là. A cet endroit, la neige était foulée et sanglante ; à cet endroit , il y avait eu une lutte terrible entre l'homme et la bête féroce. Cependant ni l'un ni l'autre n'avaient succombé là, et ce ne fut que quelques pas plus loin que nous trouvâmes les lambeaux de corps humains tout saignants et tout déchirés. L'issue même de ce combat semblait écrite en ces restes misérables. Ma sœur tombée sur la face, les bras en avant, avait sans doute succombé en tentant un dernier effort pour s'échapper. Fabre, traîné dans la neige, les deux bras tendus, n'avait sans doute lâché le loup que lorsque la force ou la vie l'avait quitté ; car ses ongles sanglants et ses mains fermées avec force étaient encore pleines des poils fauves du terrible animal.

J'étais bien jeune encore lorsque je vis cet horrible tableau, et cependant il m'est demeuré si présent à la pensée, que lorsqu'il se rencontre quelque chose qui me le rappelle, comme tout à l'heure, je sens ma raison près de s'égarer. Il me semble que toute chair est celle de ma sœur, et je puis vous le dire même, en rapprochant la rencontre que nous venons de faire du but de mon voyage, il me semble y lire un avertissement de malheur.

Le récit de cette jeune fille l'avait fortement émue, mais ce n'était plus d'un effroi convulsif et égaré, c'était d'un sombre pressentiment. Je tâchai de la distraire en m'informant à elle de beaucoup de choses qui se trouvaient sur notre passage, et en la forçant à me répondre. Déjà nous apercevions à l'horizon le haut clocher de Mirepoix tout hérissé de têtes de loups. Bientôt nous arrivâmes dans cette ville, autrefois le siége d'un évêché, et qui a jeté sur un torrent un pont plat, bien longtemps avant que les Parisiens eussent à admirer le pont d'Iéna.

Je n'ai rien à dire du séjour que je fis en cette ville. J'avais laissé Pauline dans une auberge pendant quelques heures, et lorsque je la revis, j'avais appris une nouvelle et triste histoire; plus triste que l'histoire de sa sœur, car la souffrance avait duré longtemps et le supplice avait été souffert dans la solitude.

En cherchant des papiers de famille, chez une de mes parentes qui s'appelle Henriette, je trouvai une lettre datée de Paris et qui lui était adressée; j'en lus les premières lignes : la curiosité me prit; j'étais seul; encouragé par l'excuse banale de tous les forfaits grands et petits, je m'enhardis à commettre celui de lire une lettre qui n'était pas pour moi.

Je dois le dire, je comptais sur une aventure scandaleuse, ou tout au moins amoureuse. Voici ce que je trouvai.

Paris, 10 mars 1830.

Je suis heureuse, Henriette, plus heureuse que tu ne peux te l'imaginer; je suis riche, j'ai un grand nom, je suis mariée. J'ai hésité longtemps à te l'écrire, parce que tu seras affligée d'un bonheur qui fait le malheur de ton frère. Mais, ma chère enfant, il ne faut pas être envieuse, vois-tu, c'est un hasard qui a fait tout cela; et si le comte de Maskiew m'a trouvée belle et m'a aimée tout de suite, c'est qu'en vérité parmi les femmes du salon de madame C..., j'étais un peu la seule qui valût la peine d'être remarquée. Et puis Charles est un jeune homme plein d'honneur sans doute, mais il a de singulières opinions; il fait de la poésie à propos de tout, il déclame toujours contre le vice, contre l'égoïsme

du siècle; il s'indigne de la vénalité des hommes; en outre, il fait de l'opposition au gouvernement, il est libéral. Ton frère n'arrivera à rien, chère Henriette, il s'exclut lui-même de la bonne compagnie : les personnes qui désireraient le plus lui être utiles sont fort embarrassées de le servir : moi toute la première, qui, après tout, lui ai pardonné les obstacles qu'il a voulu apporter à mon mariage. Il m'aimait, et je ne me dissimule pas qu'autrefois j'ai eu le tort de m'en apercevoir et de n'en être pas fâchée. C'est une imprudence qui doit te servir de leçon, chère Henriette. Quand on est sans expérience, qu'on ne connaît pas la vie, on prend des engagements avec des personnes qui ne peuvent nous mener à rien; on se rêve un bonheur d'enfants dans le partage d'espérances qui ne se réaliseront pas : puis, quand on rencontre sa vraie fortune, son véritable avenir, on se trouve mal posée, entravée par des folies sans nom; et si l'on n'avait un peu de caractère, si l'on n'était raisonnable pour deux, on resterait dans sa mauvaise situation avec la chance de vivre pour vivre. Je te dis cela, ma chère amie, à cause de ton frère qui ne serait pas excusable, s'il n'était si exalté. Il n'est pas de folies qu'il n'ait faites ou qu'il n'ait dites pour m'empêcher d'épouser le comte de Maskiew.

Tu sais cet anneau que nous avons échangé à Bellegarde, lorsque je suis allée passer quelques jours chez ta vieille tante; il disait que c'était un gage sacré de fiançailles, un lien indestructible, une chaîne que je ne pouvais briser sans trahison : des phrases de roman, chère enfant, de ces sottises avec lesquelles on endort la raison. Mais enfin j'ai voulu, j'ai exigé, et il me l'a rendu. Tu comprends qu'une femme d'honneur ne peut laisser de pareils objets aux mains d'un fou, car ton pauvre frère l'est devenu tout à fait; imagine-toi qu'il a essayé de tout pour contrarier mon bonheur. Lorsqu'il a vu que ces prétendus serments de notre enfance, car j'avais à peine seize ans quand il m'aimait, et lui n'en avait pas vingt; lorsqu'il a vu que tout cela n'était qu'une plaisanterie de mauvais goût, il s'est mis à invoquer ce qu'il appelle des sentiments plus saints et plus ineffaçables : il m'a parlé de patrie. Le vois-tu, disant qu'il fait froid en Russie, dépeignant ce pays avec sa verdure sale, ses neiges de neuf mois, son soleil pauvre, son climat délétère.

Il me faisait pitié, parce qu'il était de bonne foi; mais le pauvre garçon a fini par me faire rire : n'a-t-il pas été jusqu'à me conter qu'il n'y avait en Russie ni pêches, ni raisin, ni ces belles figues sucrées que nous mangions ensemble à la bastide de la *Bista*.

C'était si ridicule, chère Henriette, que je n'ai pu y tenir : comme si la vie était là, et non pas dans les douces affections du cœur. Car j'aime le comte de Maskiew, je l'aime beaucoup, et tu peux l'écrire à Charles pour qu'il en soit bien persuadé. Il ne veut pas le croire; il dit que je prends l'étourdissement de ma nouvelle fortune pour de l'amour. Il m'a dépeint mon avenir sous les plus tristes couleurs..... jusqu'à la politique qu'il a fait intervenir dans ses plaidoyers. Oui, vraiment, il m'a fait un cours de liberté, et a *flétri en termes énergiques*, comme on dit dans les journaux libéraux, le stupide despotisme des czars de Russie, l'esclavage où il tient ses sujets, qui n'ont de fortune, de nom, d'existence, que sous son bon plaisir; tandis qu'en France, il n'est si petit être qui n'ait un protecteur dans la loi : un peu plus, il m'eût dit, dans son style de 93, qu'il valait mieux être la citoyenne Henriette Vallée, marchande de toiles, que la comtesse de Maskiew. Tu comprends que ce sont là des intérêts qui touchent assez peu une jolie femme; aussi a-t-il tenté une autre voie. Après s'être vainement escrimé contre la Russie en elle-même, contre son gouvernement absolu, il s'est mis sur le compte des Russes en général. A son dire, c'est de la barbarie endimanchée, que leur politesse, leur esprit, leurs belles façons, jusqu'à l'indépendance de leurs opinions; tout cela est un luisant qu'ils prennent à la frontière comme un passe-port pour la civilisation. Sur ce chapitre, il m'a cité des moralistes, des historiens, des publicistes, jusqu'à Napoléon, ma chère, Napoléon lui-même, dont il a cru devoir me redire une phrase assez sotte : « Grattez le Russe, et vous trouverez bientôt le Tartare. » Je l'ai arrêté au moment où il allait faire de ces généralités, une application directe au comte de Maskiew.

Mais je parle sans cesse de ton frère, et pas de mon mari qui est un homme charmant. C'est un diplomate qui a vu tout le grand monde de toutes les capitales de l'Europe. Il a été en relation avec presque tous les noms illustres qui ali-

mentent la conversation. Il a connu lord Byron à Venise, Scott à Abbotsford; il est un peu parent par sa mère, qui était Allemande, de M. de Metternich, et il a une cousine mariée à un neveu de M. Canning. Entre nous soit dit, il a été l'amant de la..., cette danseuse si ravissante, et de la..., la fameuse cantatrice italienne qui a refusé un pair d'Angleterre qui voulait l'épouser : et puis il m'adore. Du reste, il a ces grandes manières qui n'appartiennent qu'aux étrangers, et cette élégance de politesse partie de France pour aller se réfugier dans les cours du Nord. Il ne me refuse rien de ce que je lui demande, et, avec la plus complète science du monde, il se fait gloire de se laisser guider par moi, soumettant, comme il le dit souvent, sa sauvagerie moscovite à ma bonne grâce parisienne, quoique tu saches bien qu'il n'y a qu'un an que j'habite Paris. Mais, ma chère, quand on naît d'une nature distinguée, c'est l'affaire de quelques mois pour se mettre de niveau avec toutes ces femmes qui font la loi des salons et qui dirigent le bon goût à chaque renouvellement de saison. J'oublie en t'écrivant le véritable but de ma lettre. Le comte avait mis dans ma corbeille un portefeuille ravissant enfermant une somme considérable; c'était pour mes présents de noces. Tu devais avoir le premier : la fausse position où ton frère m'a mise vis-à-vis de toi m'en a fait retarder l'envoi. C'est peu de chose, cette petite montre de Lépine avec sa chaîne ; mais on ne sait que donner à une demoiselle. Tu n'en es pas encore aux parures, ma chère. Adieu, je t'embrasse comme ma meilleure amie.

EUGÉNIE, comtesse de Maskiew.

P. S. Ton frère m'a fait un singulier conte. Il y a deux ans, je ne sais pourquoi, je lui écrivis un mot. Il prétend qu'il a gardé ma lettre comme une relique, et que, comme une relique, il n'a pas voulu l'exposer aux chances de son dernier voyage au Mexique, et qu'il te l'a laissée enfermée dans une espèce de médaillon. Si tu trouves ce chiffon, renvoie-le-moi. Tu dois connaître, par ce qui est arrivé entre Charles et le comte, que celui-ci est un homme qui tirerait vengeance d'une indiscrétion, si légère qu'elle fût.

Au moment où j'achevai cette lecture, Henriette entra; je

ne voulus pas ajouter le mensonge à la curiosité et lui remis cette lettre : elle me parut ravie de l'avoir retrouvée, et me demanda si je l'avais lue. Je lui avouai mon indiscrétion.

— Pauvre Eugénie! me dit-elle, j'ai là les deux seules lettres qu'elle m'ait écrites depuis celle-là, et à elles trois elles font une bien triste histoire.

— Pauvre Eugénie! répétai-je, tout étonné de cette exclamation; j'avoue que je comprends mal votre pitié pour la femme qui a pu écrire une pareille lettre, cette femme eût-elle été depuis la plus malheureuse du monde. C'est le délire de la plus sotte vanité; c'est la sécheresse de cœur la plus impertinente que j'aie jamais rencontrée.

— Homme que vous êtes, me dit Henriette, que vous comprenez mal le cœur des femmes, et que votre jugement sur leur compte est quelquefois ingrat et léger! Vous ne voyez dans cette lettre qu'impertinence et dureté; moi, qui suis femme, j'y devinai tout de suite du malheur. Tenez, puisque vous avez la prétention de faire des romans, je vais vous conter cette histoire. Je n'y aurai pas grand mérite, car les deux lettres que voici en feront pour ainsi dire le drame, le reste n'étant qu'une sorte de commentaire explicatif.

Eugénie Tersin était ma compagne d'enfance; elle fut ensuite mon amie de pension. Nous quittâmes la classe et le dortoir le même jour, pour entrer dans le monde par la même porte, celle de la pauvreté, étroite et basse, mais pas assez pour que l'espérance n'y passe pas avec la jeunesse. Nous nous aimions trop pour ne pas rêver ensemble notre avenir; moi, avec ma figure médiocre, mon talent de couture et ma sonate de piano, je ne pouvais raisonnablement espérer qu'un avoué, un notaire, un receveur de l'enregistrement; je me trouvais bien audacieuse quand je m'élevais jusqu'au sous-préfet (n'oubliez pas que c'était sous la Restauration). Quant à Eugénie, avec sa belle figure noble et suave, ses cheveux noirs qui bondissaient à flots de son front à ses épaules et de ses épaules à sa ceinture, ses yeux supérieurs, sa taille de reine, l'harmonie de sa harpe et l'empire de sa voix, je ne lui voulais pas moins qu'un prince, et elle acceptait volontiers le prince. Puis c'étaient des romans infinis, des événements impossibles pour ne pas séparer mon

avoué de son prince, et vivre tous ensemble; puis nous riions avec joie de la défaite de nos belles imaginations vaincues par la distance qui sépare le prince de l'avoué. Un avertissement de vrai-vivre nous éveilla des rêves plus cruellement que nos rires. Une cousine chez qui Eugénie vivait se laissa mourir soudainement, et avec elle disparut sa pension de veuve de général. L'avenir se réduisit à un asile et au pain de la vie. Je gagnai une retraite pour Eugénie dans la maison de ma tante, qui détestait cette charmante fille parce qu'elle était plus belle que moi. Je ne pus lui sauver, à la pauvre enfant, tous les mots connus, par lesquels on vous soufflette d'un bienfait : elle devint fort malheureuse et se résolut à chercher une enfant à élever ou une vieille femme à amuser. La vieille femme arriva tout d'abord : c'était cette dame C..... qui agréa Eugénie sur sa beauté. Je crois que cette femme eut un instant l'idée de mettre les belles demoiselles de compagnie à la mode, comme sont les beaux chasseurs. Du moins ne cessait-elle d'admirer son acquisition, en répétant sans cesse : — Je n'en connais pas beaucoup de faites comme ça.

Avant d'aller plus loin, il faut vous dire que ce fut chez ma tante, pendant ce séjour de quelques mois, que Charles et Eugénie se rencontrèrent. Charles fut le dernier coup porté aux rêves de prince. On ne calcula plus que sur l'avenir raisonnable d'un jeune négociant; vous voyez qu'ils s'aimaient déjà.

Leur amour fut plus sérieux qu'ils ne pensèrent d'abord : il y a dans le caractère de Charles une passion résolue qui, si vous me permettez d'employer un barbarisme de mon jardinier, *s'expressionne* par des actions plutôt que par des paroles. A l'entendre parler, on eût dit que c'était un amoureux assez vulgaire, sans larmes, ni serments, ni fureur, ni désespoir. Chez Eugénie, il y avait un fonds de solennité que l'insouciance joyeuse de la jeunesse a dissimulée d'abord et que l'affectation de la frivolité a ensuite faussée tout à fait. Ils se quittèrent doucement, mais avec des promesses qu'ils tinrent tous deux pour sacrées. Madame C..... emmena Eugénie à Paris : ce fut là qu'Eugénie commença à se perdre. Certes je n'entends pas ce mot dans l'acception ordinaire du monde : je ne veux pas dire que ce fut là qu'elle prit de mauvais sen-

timents, qu'elle oublia ses devoirs d'honnête fille, et qu'elle fit quelque chose dont elle pût rougir. Non : mais ce fut à Paris qu'elle prit la vie en vengeance. Là, belle et charmante, elle fut insolentée des dédains de mille femmes qui lui appuyaient sa domesticité sur le cœur, pour lui faire payer par des larmes le tort d'être plus belle qu'elles; là, douce et noble, elle fut la proie des moqueries et des propos insultants. Regardée d'abord par les hommes qui la trouvaient belle; dédaignée à leur première question qui leur apprenait qu'elle était pauvre; raillée de cet abandon par les autres jeunes filles en mots qui se traduisaient ainsi pour elle : « Impertinente qui a cru que sa figure pouvait lutter avec le mérite de notre fortune et de notre position; » ravalée par les propositions infâmes de vieux libertins, dont quelques-uns poussèrent l'enchère jusqu'à soixante mille francs par an, Eugénie, douce, noble, belle, jeta au ciel ce cri de rage et de désespoir :

« Oh! puissé-je un jour poser le pied sur ce monde qui me foule si indignement! » A ce moment, se présenta le comte de Maskiew. Charles était aussi à Paris. Le premier trouva Eugénie dans ces sentiments et en profita sans s'en douter; Charles les devina et les aggrava par sa présence. Ce serait le cas de vous faire ici le portrait de ce Russe, si cet homme n'avait besoin de trois portraits ; et que ceci ne vous semble pas une exception ; presque tout grand seigneur russe en est là. Tout Russe est trois hommes : voici le premier ; nous rencontrerons tout à l'heure les deux autres. Un homme grand, d'une belle figure blonde où l'habitude de se bien tenir jette une sorte de dignité ; dont la réputation de finesse qu'ont les diplomates du Nord fait traduire l'insignifiance en habile retenue. Un costume parfait, puisé toujours aux meilleurs tailleurs dont Saint-Pétersbourg est fort instruit par les journaux de mode qu'il lit beaucoup ; un empressement fastueux pour les femmes, décalqué de vieilles anecdotes du siècle de Louis XIV ; une fortune colossale et qui se compte par hommes : tout cela fait un Russe, et faisait du comte de Maskiew une espèce d'hommes dont il y a une espèce de femmes qui est fort curieuse. Ces femmes étaient celles qui entouraient Eugénie ; le comte traversa leur cercle pour mettre tout son avoir, nom, personne et fortune aux pieds

de la demoiselle de compagnie. Ce fut un magnifique coup de théâtre qui écrasa tout le monde de surprise. Charles, que madame de C... avait admis dans son monde par charité pour Eugénie, pour qu'elle eût à qui parler, Charles seul n'en fut point troublé; le pauvre garçon compta qu'un amour promis, et, mieux que tout cela, qu'un peu de raison lui vaudraient la préférence. Il avait mal jugé, comme presque tous les hommes jugent mal, quand ils luttent contre un désir de femme avec des droits positifs. Charles, qui avait déjà fait un premier pas de fortune, se posa brusquement le rival du comte de Maskiew. Ce fut une bonne fortune pour le salon de madame C... Eugénie et son petit marchand de toile leur parurent une agrégation tout à fait sortable. On humilia le comte de Maskiew de la mièvrerie sociale de son rival, et on dit obligeamment à Eugénie qu'elle était bien heureuse de rencontrer un aussi honnête homme que M. Charles Vallée, qui voulût bien se charger d'une pauvre fille comme elle. La pauvre fille pouvait répondre à ces félicitations impertinentes par un titre qu'enviaient toutes ces femmes; la tentation était puissante : seule elle eût peut-être résisté; la poursuite de Charles la fit mentir à elle-même. Refuser un comte, une fortune, pour rien, c'était un triomphe de vanité qui eût suffi à Eugénie non recherchée par Charles pour répondre aux dédains du monde; l'avenir lui pouvait offrir mieux; mais le refuser pour accepter un mince bourgeois, c'était justifier ces mots douloureux qui tournaient incessamment autour d'elle :

— C'est bon pour un comptoir et ça ne comprend pas autre chose; le comte de Maskiew lui présenterait un sceptre qu'elle renoncerait à l'aune. — Elle serait à mourir de rire dans un salon, à mourir de rire dans une loge d'opéra, à mourir de rire dans un équipage.

— Ah! se dit Eugénie, je veux leur donner cette joie.

Elle pleura trois nuits de suite et épousa le comte de Maskiew en aimant Charles. Le comte de Maskiew était d'ailleurs un homme d'honneur, un homme brave, un homme à idées élevées. Il avait résisté aux coquetteries de mille autres femmes, avait légèrement blessé d'un coup d'épée Charles, qui l'avait regardé de travers; et lorsque Eugénie lui avouait son obscure naissance et son manque de fortune, il avait ré-

pondu par des maximes banales de grandiose généreux. Il avait mis au-dessous de la beauté, de la vertu, des grâces d'Eugénie, tous ces vains avantages de fortune qu'il ne devait qu'au hasard ; il poussa l'enthousiasme jusqu'à citer ces deux vers mal rimés :

> Les mortels sont égaux ; ce n'est point la naissance,
> C'est la seule vertu qui fait leur différence.

Eugénie mariée prit une éclatante revanche ; elle se fit un parler, un air, des sentiments à l'unisson de ceux qui l'avaient si longtemps molestée : seulement elle le prit d'un ton plus haut que ses anciennes rivales, pour dominer le murmure commun ; ce furent six mois d'un luxe, d'une frivolité, d'une impertinence sans égale. Elle arriva à faire solliciter l'entrée de son salon. Et cependant elle souffrait d'avoir aimé et d'aimer encore dans ce tourbillon de triomphes ; mais à chaque douleur elle appliquait un nouveau succès de vanité ; vanité de position, vanité de fortune, elle les eut toutes, même celle de son bonheur. Charles eut l'air de la plaindre ; ce fut alors qu'elle m'écrivit cette triste lettre que vous avez lue, cette lettre qui commence par : « Je suis heureuse. » Pauvre malheureuse femme, que je devinai toute nue sous le clinquant de ses impertinences ! si vous aviez bien regardé ce papier, vous auriez vu qu'elle y a pleuré à chaque page. Pendant ce temps, le comte de Maskiew *ballonnait* d'être le maître du salon le plus recherché, le mari de la femme la plus brillante. Tant que le bonheur marcha du même pied, tant que le comte et Eugénie confondirent leur âme dans des jouissances de vanité, ils crurent tous deux s'être choisis chacun comme le seul être que Dieu eût créé pour la félicité de l'autre.

Un grand événement, dont ni l'un ni l'autre ne purent deviner les suites pour leur existence particulière, remit chacun à sa place et dans ses vrais sentiments ; ce fut la révolution de juillet 1830. L'empereur Nicolas, ce Russe des Russes, ne comprit l'usurpation que de frère à frère. Cet empereur de six pieds, grand comme son empire par l'étendue, se prit à grincer les dents de fureur contre la révolution française, et il ordonna à tous ses sujets de rentrer au

giron de l'empire. Dans le giron de l'empire étaient pour le comte de Maskiew son nom, son titre, ses vingt mille paysans, tout ce qu'il valait ; il y retourna et emmena sa femme avec lui à Saint-Pétersbourg. Charles s'y trouvait par hasard pour des affaires importantes. Eugénie partit avec de cruels pressentiments ; il lui vint à l'esprit que ces phrases sur l'esclavage d'un seigneur russe, phrases dont elle avait tant ri, n'étaient peut-être pas si ridicules. Elle considéra comme une consolation de trouver Charles à Saint-Pétersbourg; c'était un Français, un ami. Le mot patrie prenait un sens dans le cœur d'Eugénie. Il en est presque toujours ainsi de ce qu'on a, on ne le mesure que quand on le perd.

Henriette s'arrêta à cet endroit de son récit, et, après un moment de réflexion, elle ajouta : Je crois vous en avoir assez dit pour que vous compreniez la seconde lettre d'Eugénie. La voici, lisez-la ; elle me l'écrivit six mois après son arrivée en Russie.

Saint-Pétersbourg, mars 1831.

Ma bonne Henriette, je t'écris tout en larmes; c'est un événement bien affreux, bien imprévu, que je n'ai pas été maîtresse de prévenir, et dont il ne faut pas que tu m'accuses. C'est une fatalité que ma vie. J'ai fait à Charles tout le mal qu'il pouvait souffrir à cause de moi. Il y a un an, j'ai brisé sans pitié les espérances de son cœur ; aujourd'hui j'ai peut-être ruiné pour toujours ses espérances de fortune; j'ai fait plus, je lui ai mis au cœur une vengeance impossible. Cependant il vit ; peut-être sera-t-il près de toi avant que ma lettre ne te parvienne ; il te dira ce qui lui est arrivé ; mais il ne sait pas ce que j'ai souffert ; il faut que je te le dise, moi ; c'est tout un récit. Mon mari est absent pour deux jours, j'ai le temps de rassembler mes idées ; toi seule peux bien les comprendre ; mais, pour les comprendre, il faut que tu puisses pénétrer dans les intimités de ma nouvelle vie. Hélas ! ma pauvre Henriette, c'est une misérable chose qu'un palais et des esclaves. Oh ! notre belle province, son soleil brûlant, ses grappes mûres, notre pauvre robe de mousseline et notre large chapeau de paille, nos rêves de tout le

jour, nos promenades du soir! ne méprise pas cela, c'est du bonheur. Tu ne t'en doutes peut-être pas; moi je le sais.

Nous quittâmes Paris le 30 septembre 1830. Tant que nous voyageâmes sur la terre de France, mon mari n'avait d'autre entretien que de me vanter la magnificence princière dont j'allais être entourée. Cet enthousiasme s'attiédit peu à peu ; lorsque nous eûmes atteint l'Autriche, il prit au comte une sorte d'inquiétude sur la réception qui nous attendait en Russie. C'était un doute léger, un regret de ne pas pouvoir me donner dans tout son éclat le bonheur qu'il m'avait promis. Mais, disait-il, qu'importe? nous possédons ce qui fait e bonheur et ce qui partout force la considération; d'abord, pour le bonheur, un amour inaltérable l'un pour l'autre; ensuite, pour la considération, une fortune d'une telle énormité qu'elle est une puissance qui ne peut manquer de flatteurs. Le comte demeura dans ces alternatives de crainte et de consolation jusqu'à la frontière de Russie. Une fois dans le rayon de cet empire, il sembla que quelque chose lui pesait sur la tête, son inquiétude devint plus alerte, il s'informait à chaque ville de ce que l'on pouvait y savoir des paroles de Nicolas. Puis il revenait triste et abattu, me disant :

— Il nous faudra de la prudence, chère Eugénie : l'empereur est furieux contre la France, et véritablement il a raison, c'est un peuple de jacobins qui ne peut se tenir en repos. Cependant il m'aime, et puis, après tout, je ne sollicite rien, je n'ai besoin de rien ; si on nous reçoit mal, nous nous retirerons à Moscou.

Moscou, chère Henriette, est le refuge des disgraciés et des mécontents en Russie. Seulement on entend par mécontents les seigneurs qu'on ne reçoit pas à la cour et qui ont le courage de s'apercevoir qu'on ne les reçoit pas. Les nouvelles façons de mon mari m'affligeaient sans trop me surprendre. Je n'étais pas sans me rappeler ce que j'avais entendu dire de l'obéissance des Russes. D'ailleurs, je t'avoue que le séjour de Moscou ne me paraissait pas plus effroyable à supporter que celui de Saint-Pétersbourg. Moins de fêtes et un peu plus de liberté, c'étaient déjà deux besoins de mon cœur ; mais le comte de Maskiew avait jeté dans la route son dernier cri de courage et d'indépendance ; arrivé aux portes de Saint-

Pétersbourg, il devint pâle et hagard, et il finit par s'écrier douloureusement :

— Que dira l'empereur ? quelle joie pour mes ennemis, s'il me fait un mauvais accueil ! et pourtant je ne veux pas quitter la cour, non, assurément, je ne la quitterai pas ; ainsi, madame, préparez-vous à supporter toutes les privations, si l'empereur le veut.

J'étais confondue. Que me faisait l'empereur, à moi, dans ma maison, dans notre intimité avec quelques amis? car, je l'avoue, j'avais assez de la vie d'apparat. Enfin nous entrâmes dans notre palais ; il n'y avait pas moins de deux cents esclaves. Je fis demander une femme de chambre : il n'y en avait pas. Mon mari ordonna de m'en *faire faire* quatre : c'est le mot. On m'amena vingt jeunes filles, et on me dit de choisir celles qui me plairaient. Je n'y comprenais rien ; j'en désignai quatre fort jolies. Un homme à barbe rouge les emmena, en me disant que c'était l'affaire de trois jours. Voici ce que j'appris au bout de trois jours. On avait envoyé chercher une marchande française assez élégante, et on l'avait largement rétribuée pour se faire habiller et déshabiller toute la journée, en indiquant aux quatre malheureuses comment il fallait s'y prendre. L'homme à la barbe assistait à la leçon avec une grande lanière en cuir, et à la moindre maladresse, il fouettait ces pauvres filles sans nulle pitié. C'est ainsi que tout s'apprend et s'enseigne en Russie, depuis le génie du musicien jusqu'au métier de balayeur. Le quatrième jour, mon mari me dit que nous irions au spectacle, et l'on procéda officiellement à ma toilette. Je ne fus pas peu surprise de voir entrer dans mon salon de toilette quatre laquais armés de flambeaux, servant d'escorte à mes femmes de chambre. Mon mari était présent. Ne sachant pas le russe, je le priai de renvoyer ces hommes.

— Qui ça? me dit-il avec un profond étonnement.

— Mais ces quatre hommes, lui répondis-je.

Il sembla qu'il cherchait quelque chose qui ne se trouvait pas dans le salon ; puis il me dit en riant :

— Quoi ! ces esclaves ? Mon Dieu ! est-ce que vous aimeriez mieux des candelabres ? C'est moins commode, on n'en débarrasse pas aussi vite le salon.

— Mais je n'oserai jamais...

Je ne pus achever, tant j'étais honteuse.

— Bon, me dit-il, dépêchez-vous, ce sont des esclaves.

Te dire, chère Henriette, toute la portée de ce mot en Russie, c'est impossible. Un esclave, c'est un meuble; une femme s'habille et se déshabille devant des esclaves avec moins de honte que nous devant une glace. Dire que ces gens n'ont point d'yeux pour voir, point d'oreilles pour entendre, c'est une phrase stupide et vraie. Jamais il n'a pris à un esclave l'idée de trouver sa maîtresse belle ou laide. C'est cette vérité sous ses deux aspects, que, n'étant pas des hommes pour nous, nous ne sommes pas des femmes pour eux. J'ai appris cela depuis. Ce jour-là, je renvoyai mes quatre flambeaux, au grand déplaisir de mon mari. On m'habilla, on me coiffa passablement: ce talent avait dû coûter un quart de la peau de leurs épaules à mes femmes de chambre. Nous partîmes pour le Théâtre-Français en voiture à quatre chevaux. Quatre chevaux, chère Henriette, c'est le dernier droit de la noblesse. Quand on est gentilhomme en Russie, on ne dîne pas, et on a quatre chevaux! J'entrais au théâtre : je crus que l'on m'avait menée au musée de quelque fameux Curtius. Tout le monde était assis, droit, roide, agrafé, boutonné jusqu'au menton, immobile, les yeux devant soi, sans regarder personne. C'est que l'empereur venait d'entrer dans la salle et passait la revue des spectateurs, bouton à bouton, agrafe à agrafe. Chacun s'offrait à la toise impériale en uniforme exact; mon mari se posa en soldat pour se laisser voir; je le regardais faire, et je promenais mes yeux de sa figure épouvantée à la lorgnette de l'empereur, lorsque le comte me dit tout bas et presque sans remuer les lèvres :

— Tenez-vous; vous nous perdez.

Je regardai dans la salle : tous les yeux, je ne dis pas toutes les têtes, étaient tournés vers moi. On m'examinait, mais on m'examinait sans remuer; l'espérance de la disgrâce d'un ennemi ne fait pas un pli sur un visage russe regardé par l'empereur. Je ne savais si je devais éclater de rire ou pleurer. Je ne puis te dire quel instinct d'imitation me rendit immobile et roide comme tout le monde.

— A la bonne heure, me dit mon mari.

J'étais avertie : je laissai finir le spectacle en remuant des idées d'orgueil et de mépris dans ma tête, sous l'apparence d'une complète immobilité de corps. Cela fit bon effet; mon mari se rassura. Un aide de camp vint lui dire que l'empereur le recevrait le lendemain; il attendait son ordre d'audience depuis trois jours; je ne devinai sa joie qu'à la profondeur de ses remercîments salués. Il paraît que cette grande nouvelle s'apprit dans le théâtre. Le soir nous eûmes cercle : nous eûmes la belle comtesse Zaradesky, la brillante comtesse Sch....., qui me fit mal, car elle était Polonaise et pensait russe. Notre faveur était grande, car elle nous amena jusqu'à la fière, vieille et arrogante princesse Dol...., et sa petite-fille la princesse Vaninka, âme française égarée à Saint-Pétersbourg ; la Russie qui meurt et la Russie qui voudrait naître, un homme charmant, un vieillard, le comte Romantzoff, digne d'être de la cour de Louis XIV; un sot, le comte de L...., autrefois perruquier français, bien fait pour devenir un grand seigneur russe. La causerie de tout ce monde n'était pas sans quelque grâce, lorsque je m'avisai de prononcer le nom de l'empereur. Une femme qui se prendrait à jurer, ne jetterait pas tant de surprise dans un salon de Paris, que j'en causai pour avoir nommé l'empereur. Le comte était si tremblant, que, lui qui a de l'esprit, n'eut pas celui de tourner ce crime en plaisanterie; il demanda grâce pour lui et moi, et on lui promit, comme preuve de dévoûment, qu'on ne dirait pas que j'avais parlé de l'empereur. Le soir, ce fut une scène de mon mari. La peur de l'empereur lui donna le courage de mettre à nu les misères honteuses de son existence princière. Je m'étais trop levée pour un uniforme, ou si tu l'aimes mieux, pour une noblesse de sixième classe, pas assez pour une de seconde : il ne fallait répondre que de la tête au salut d'un chevalier garde, et m'informer de la famille et du chien d'un général en chef. J'avais causé bas avec une Française. C'était mal vu : les Français sont soupçonnés d'avoir des idées à eux; il n'était pas nécessaire de l'afficher publiquement. Je voulus répondre que je vivrais seule, que je resterais chez moi. Ce furent de nouvelles tempêtes; mon mari me demanda si j'avais envie de conspirer et de l'envoyer en Sibérie. Je le crus fou. C'est moi qui étais folle.

Le lendemain, mon mari alla chez l'empereur; il rentra tenant à la main une carte de visite. Il se promenait fort agité dans le salon; c'était à la fois de l'humeur et de l'embarras. Je me sentis gagnée de cet effroi russe, qui se respire comme l'air et la vie. Je lui demandai en tremblant, si l'empereur l'avait mal reçu.

— Non, me dit-il, j'ai tout réparé. Son accueil a été sévère : — Vous avez épousé une Française? m'a-t-il dit.

— Oui! sire, ai-je répondu, la fille d'un ancien émigré.

— Comment? m'écriai-je, monsieur, rougiriez-vous de ma famille? Je suis fille d'un capitaine de l'empire mort à Waterloo.

— Que dites-vous là! s'écria mon mari en regardant autour de lui comme si nous eussions été sur la place publique; il ne manquerait plus que l'empereur l'apprît, et qu'il apprît que je lui ai menti. C'est à peine si l'assurance que je lui ai donnée que vous étiez fille d'un vieux gentilhomme ruinée par la Révolution a radouci sa sévérité.

Je voulus faire une observation.

— Ah! madame, dit le comte d'un air que je ne lui avais jamais vu, que je ne lui aurais jamais supposé, c'est une affaire faite, vous vous y conformerez. Votre père s'appelait Tersin, nous dirons de Tersin; heureusement que ce nom est encore assez convenable; de Tersin, cela va bien.

Il s'arrêta, puis il reprit en frappant la terre du pied :

— Mais, monsieur Charles Vallée?

Ce nom me tomba dans le cœur comme une goutte d'eau glacée; je devins pâle.

— Il est ici, dis-je en tremblant.

— Oui, répondit le comte avec colère, voici sa carte.

— Imprudent! pensai-je en moi-même, toute saisie du souvenir de son amour.

— Oh! me hâtai-je de répondre, je ne veux pas le recevoir.

— Au contraire, dit vivement mon mari, il faut le recevoir, vous, et seule.

Je ne comprenais pas. Mon mari s'irrita de ma stupidité française.

— Ne voyez-vous pas, me dit-il, que cet homme vous

connaît, qu'il connaît votre famille, qu'il peut tout dire et me perdre? Je revenais ravi de ma réception à la cour, quand j'ai trouvé le nom de ce misérable.

— Misérable! m'écriai-je à cette injure.

— Eh bien! me dit mon mari, qu'est-ce que c'est que cet homme? un marchand, un négociant, ce que vous appelez un bourgeois en France, et ce qui ne serait ici qu'un moujick qu'on ferait bâtonner pour le faire taire.

— Mais c'est un homme à qui vous avez demandé raison d'une injure à Paris! lui dis-je avec colère.

— A Paris, me dit le comte en ricanant; Paris est Paris, et Pétersbourg est Pétersbourg. J'ai fait assez le Français pour que vous vouliez faire un peu la Russe; mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit: ce jeune homme vous a aimé, il doit vous aimer encore; il faut le voir et obtenir de lui qu'il se taise sur votre compte, ou plutôt qu'il dise comme j'ai dit. Vous avez trop d'esprit pour ne pas arranger cela.

J'étais outrée, je refusai nettement. Ce fut le tour de mon mari d'être stupéfait, stupéfait de ma résistance, stupéfait de mon obtusité.

— Mais je vous ai dit que je le voulais, madame! s'écria-t-il avec emportement; puis il sembla réfléchir et ajouta:

— C'est que vous ne me comprenez pas, assurément. Je vous ai dit ce que j'avais répondu à l'Empereur, qu'il ne faut pas que l'Empereur soupçonne que je l'ai trompé; qu'il y va de ma fortune, de mon avenir.

Cette suprême raison de toutes choses finit par me frapper moi-même. Cette religion de l'Empereur m'épouvanta; il me fit l'effet d'une destinée qui pesait d'un poids souverain sur toutes les existences. A propos de Charles, je me rappelais ce que Charles m'avait prédit, et en punition de ce que j'avais méprisé ses conseils, je me soumis avec résignation au malheur que j'avais voulu: je promis tout ce que mon mari me demanda. J'écrivis à Charles, il vint. Je lui dis ce que j'attendais de lui; il en sourit de pitié et me donna sa parole de faire tout ce que je voudrais. J'étais bien honteuse en lui parlant. Hélas! peut-être n'étais-je que ridicule, et la vanité a souvent fait de ces inventions où l'on ne voyait pas de crime. Mais dans ma position, désavouer son père par lâcheté, cela me semblait un sacrilége.

A ce passage, Henriette posa la main sur la lettre que je tenais et me dit :

— Que pensez-vous maintenant d'Eugénie?

— Mais, répondis-je assez embarrassé, c'est votre amie, et je ne veux pas vous ôter la bonne opinion que vous en avez gardée.

— Toujours le même, me dit Henriette, jugeant sans regarder même la date d'une lettre. Voyez, Eugénie est partie le 30 septembre 1830, elle m'écrit le 15 mars, quatre mois après son arrivée à Saint-Pétersbourg. Vous avez lu ceci comme un résultat des premiers jours de son arrivée, comme une appréciation formée de prime abord dans l'esprit d'Eugénie, et vous trouverez que cette femme juge bien vite des choses qu'elle a à peine vues ; se rend un compte trop exact de ses sentiments, pour qu'il n'y ait pas de sécheresse dans un cœur qui se voit si bien et s'exprime si clairement. Il y avait quatre mois de passés à Saint-Pétersbourg lorsqu'elle m'écrivit cette lettre; mille choses étaient venues éclairer le trouble inouï où l'avaient jetée ses premiers pas dans sa nouvelle vie. Mon frère m'a raconté dans tous ses détails cette entrevue dont elle ne dit que quelques mots; quelle confusion elle éprouvait en lui demandant de mentir sur le nom de son père; comment elle voulut d'abord en faire une plaisanterie, et comment, suffoquée tout à coup par les larmes, elle éclata en sanglots, et avoua à Charles ce qu'on exigeait d'elle. Ce qu'Eugénie dit dans sa lettre et qui vous paraît si dégagé de ce que vous appelez convenance, et de ce qui n'eût été qu'une sentimentalité hypocrite, tout cela n'est que l'effort d'un cœur brisé qui arrive à dire simplement ce que moi j'aurais écrit avec désespoir, surtout après quatre mois de la vie qu'elle avait passée. Continuons la lettre, je vais vous la lire.

« J'obtins de mon mari que Charles viendrait quelquefois les soirs où l'on me laisserait seule ; il venait, et nous causions un peu. »

— Voici ce qu'il fallait écrire à la place d'Eugénie, dit Henriette, en s'arrêtant à cette phrase :

« Mon mari, qui avait peur que Charles ne divulguât mon secret, m'ordonna de le recevoir, bien qu'il sût, au fond du cœur, que je l'avais aimé. Il nous livra sans défense l'un

vis-à-vis de l'autre au ressentiment d'une passion folle. Charles était incapable de vouloir m'en parler; mais il m'en parla, et moi, pauvre femme isolée, je me défendis de l'écouter; je souffrais, il me plaignit, mais je n'osais pas lui en être reconnaissante; et pendant ce temps, le comte de Maskiew, redevenu courtisan russe de tout son être, passait sa vie dans les antichambres de l'Empereur ou dans des cercles où le jeu absorbe tout ce que l'éducation a pu laisser de pensée en eux. Exclus des affaires de l'Etat, des hautes spéculations de l'agriculture et de l'industrie, considérant les arts comme des métiers dont tout le mérite réside dans une habile application du bâton, ils concentrent sur l'art de manier des cartes et des dés toute la sagacité de leur esprit, toute la finesse de leur race froide. Et comme il faut que cette unique occupation que leur laisse le despotisme impérial ait un intérêt, ils y intéressent leur fortune. En Russie, on se ruine d'un million de revenu dans les jeux de salon; on y gagne aussi une fortune honorable et les quatre chevaux voulus par la gentilhommerie du pays. Aux rudes humeurs de son mari, Eugénie devinait qu'il avait mal combiné un coup de wisth. Au fond de ses longs appartements, où Charles venait quelquefois la surprendre, au bout de cette enfilade d'esclaves qui bordent les palais depuis la porte jusqu'au salon, Charles trouvait souvent la belle Eugénie, si grande, si forte, si magnifiquement belle, pâle, étiolée, alanguissante, se mourant du corps et du cœur, rongée par le climat et le désespoir, et n'osant ni se plaindre ni regretter. Elle avait de l'émotion dans la voix, mais ses paroles n'étaient point amères; ses yeux roulaient des larmes, mais elles ne tombaient pas sur son visage. Charles lui parlait quelquefois de la France, alors tout son être tressaillait; la France à son oreille était comme à celles d'un prisonnier le cri *liberté!* elle écoutait les nouvelles de France, elle demandait, la pauvre femme, si l'on s'y réunissait le soir avec quelques amis pour y causer bonheur, gloire, amour; pour y interroger les touches d'un piano, en riant de toutes les fausses notes qu'on lui fait dire; elle s'informait si l'on sortait encore le soir, au bras de son mari, pour aller demander de la fraîcheur aux arbres des jardins; si l'on s'y cachait encore dans une loge pour s'y bercer sans faste des perfec-

tions du chant italien. Et comme Charles lui disait que tout cela était ainsi, elle regardait autour d'elle, cachait sa tête dans ses mains, et ne pleurait pas. Où pleurer là? quand pleurer ? Un esclave ouvre la porte, il annonce une visite. Il faut avoir le rire au visage, le maintien à distance où tout est aperçu, commenté, dit, redit et porté jusqu'à l'Empereur, qui raie cette femme de la liste de réception. Mais je me laisse emporter à dire ce que vous deviez lire; achevons la lettre.

« Nous eûmes une grande fête : Charles venait si souvent me voir, on le savait si positivement, il avait été si souvent rencontré dans mon salon, que je crus devoir l'inviter. Il ne voulait pas venir; je l'en suppliai pour que son absence ne fût pas remarquée. Je négligeai d'en avertir mon mari, et je ne pris pas garde à l'humeur qu'il avait ce jour-là. Il était arrivé des nouvelles alarmantes de Pologne; l'empereur s'en était expliqué en rejetant sur la révolution française et sur le détestable esprit de ces misérables Français les perturbations qui arrivaient dans ses Etats. Le vent était au mépris et à la haine de la France. Juge donc de quel furieux étonnement fut pris mon mari lorsqu'il entendit annoncer dans son salon tout bariolé de grands dignitaires russes le nom bourgeois et français de ton frère! Il en devint pâle de rage et tourna le dos à Charles, quand celui-ci alla le saluer : j'implorai ton frère du regard, il eut la générosité de ne pas prendre garde à cette grossièreté; mais le comte s'aperçut que ce n'était pas assez pour l'espionnage doré qui l'entourait; que la réception de ce Français de bas étage, que l'intimité qu'il paraissait avoir dans notre maison, n'étaient pas suffisamment rachetées par cette impolitesse; et dans un groupe près duquel Charles se trouva malheureusement, le comte commença contre la France et contre les Français une diatribe en style effroyable. Les traiter de jacobins, de révolutionnaires, de bourreaux, ne lui parut pas un assez vif hommage à la stupide haine de son empereur; il parla de les châtier, de les réduire, de les traiter comme des esclaves qu'ils étaient. Charles s'élança vers lui, j'étouffais de honte et de peur; Charles prit la parolo : il défendit la France, et rejeta à la face de tous ces Russes les infamies qu'ils

avaient dites de notre noble pays. Le comte frémissait de colère; enfin, hors de lui, exaspéré par les regards moqueurs qui lui promettaient pour le lendemain un rapport circonstancié à l'empereur, il oublia toute retenue, il insulta ton frère, il l'outragea!!! Que ne m'a-t-il foulée aux pieds, brisée sous le knout, jetée sur la neige aux portes de son palais! Le lendemain, une lettre de ton frère lui demanda raison de son insulte. Alors, je compris la portée de ce mot : Paris est Paris, et Saint-Pétersbourg est Saint-Pétersbourg. Le comte de Maskiew, qui avait eu une rencontre avec ton frère à Paris, comme un homme avec un homme, lui refusa satisfaction à Saint-Pétresbourg, comme un gentilhomme à un esclave. Ton frére m'a écrit un mot; il voulait tuer le comte, l'assassiner! Pauvre Charles; qui me dit dans son désespoir qu'il ne peut encore le flétrir du nom de lâche; car cet homme, mon mari, s'est battu avec lui. Enfin, hier, tout cela a fait scandale; ton frère a été pris dans sa demeure et sans qu'on lui ait donné une heure pour le soin de ses affaires, une minute pour le soin de sa personne, il a dû être traîné jusqu'à la frontière. Sans doute tu l'as vu, il est arrivé près de toi; mais si cela n'était pas ainsi, si, abandonné dans un pays étranger, sans ressource, sans argent, sans amis, il n'a pas encore reparu en France, va, pars, informe-toi, secours-le, pardonne-moi, et fais qu'il me pardonne. Je confie ma lettre à l'ambassade française; c'est la seule chance que j'aie qu'elle te parvienne. »

La seconde lettre finissait là. Je regardai Heuriette et lui dis : — Et qu'est devenue votre amie, seule entre les mains de son mari?

— Un mot d'explication encore, me dit Henriette. Le comte se ruina complétement : palais, terres, paysans, il joua tout, perdit tout; un marchand russe, qui avait acheté sa liberté et qui avait gagné des millions au métier de prêter aux grands seigneurs, était le détenteur de presque toute la fortune du comte. Cet homme, d'après la loi, ne pouvait rien posséder : aussi cherchait-il un gendre noble à qui il pût donner sa fortune et sa fille. Le comte ruiné, mal reçu à la cour, c'est-à-dire partout, se retira près de Kiew, dans l'Ukraine, dans un château dont il possédait encore

l'apparente propriété. Ce fut de là qu'Eugénie m'écrivit cette dernière lettre.

— Elle est datée du 20 décembre 1831.

— Et elle ne m'arriva, répondit Henriette, qu'en novembre 1832.

Je pris la lettre : elle était sale, froissée, usée aux plis ; je la lus.

Château d'Agger.

J'écris, je ne sais pas pourquoi ; à qui, je ne le sais pas davantage ; j'écris, j'ai peur, je jetterai ma lettre sur la route, un passant la ramassera. Le ciel est secourable. Je te l'adresse à toi, ma seule amie en ce monde ; à toi, Henriette, la sœur de Charles, qui aurait pu être mon ami. Je suis dans un épouvantable séjour, triste, solitaire, désolé, avec mon mari qui ne me parle plus, avec des sauvages qui parlent une langue que je ne comprends pas. C'est effroyable d'être seule ici, avec un maître à qui ses esclaves obéissent sans comprendre, qui leur dira de tuer et qui tueront ; à vingt lieues de toute ville, de tout être à qui je puisse dire : Protégez-moi, j'ai peur. En France on s'enfuit ; ici, il y a des déserts infranchissables pour un homme robuste, des centaines de lieues sans asile. Que ferais-je, moi, malheureuse femme, malade, perdue, mourante ? Dans les prisons, dans les galères de France, on écrit une lettre à un ami ; un geôlier qui a pitié la prend. Ici, la brute esclave rapporte tout à son maître. Une tentative de corruption ? ce serait déterminer tout de suite la catastrophe, et j'ai peur. Je n'ai que vingt-deux ans... J'aime, Henriette, j'aime Charles... Je viens d'entendre marcher dans le long corridor qui précède ma chambre..... J'ai frissonné..... Cependant ma porte est bien fermée, j'ai mis le verrou. Ici les nuits durent des jours. Si seulement il faisait clair ! Le soleil protège, le soleil voit... on n'ose pas tout au soleil. C'est un effroyable despotisme que celui d'un Russe dans ses terres. Avec son knout, il fait à Saint-Pétersbourg des laquais et des femmes de chambre. Ici, il ferait des assassins s'il voulait. Mais il ne le veut pas, mon Dieu. Je ne lui ai rien fait, je le respecte, je lui obéis quand il me jette sur son traîneau et m'emmène à travers ses steppes glacées. Je ne résiste ni ne pleure.

Oh! Saint-Pétersbourg est un asile puissant; l'Empereur est là qui voit, qui protége : c'est le soleil des Russes. Ces malheureux esclaves font bien de l'adorer. Si j'écrivais à l'Empereur? par qui? comment? que lui dire? Henriette, je te parle à toi; je me confesse. Il n'y a pas ici un prêtre catholique à qui dire ma dernière pensée...

Comme il m'a regardée ce soir, mon mari, après avoir reçu cette lettre où on lui annonce qu'il va être exproprié de sa dernière demeure!... Cependant un crime ne se commet pas si aisément : je crierai, je me débattrai, peut-être on accourra. Qui sait, mon Dieu? des esclaves sont des hommes qui voient et qui peuvent parler. Et puis, quel espoir! Henriette, on dit ici qu'il y a des Français perdus de la guerre de 1812. Si un Français m'entendait crier, il viendrait, il me défendrait. Miséricorde du ciel, où est Charles? Ah! béni soit Dieu qu'il ne soit pas ici : c'est l'antre de l'hyène dans le désert sans écho, la voix des victimes meurt dans l'étendue. Nous serions deux à mourir. Mourir! pourquoi cette idée? c'est impossible... C'est que c'est si facile; personne pour le voir, le dénoncer!

Sais-tu bien que c'est une détestable barbarie qu'un pays sans magistrats, sans lois, sans surveillance? En France on se touche, on se voit vivre mutuellement, on ne meurt pas sans enquête. Il n'y a si petit coin qui n'ait un homme chargé de la vie des citoyens, qui n'en prenne note pour savoir comment ils meurent. Ici... Mon Dieu, je suis folle!...

Henriette! Henriette! Henriette! je sens des douleurs horribles, les entrailles me brûlent... Oh! je vais mourir...

J'ai sonné, j'ai appelé, j'ai crié; personne ne m'a répondu. Henriette, que faire? dis-moi?... Oh! je suis seule, épouvantablement seule. Pourtant cela ne se peut! mourir dans cette chambre! il faut que le monde sache... que quelqu'un sache...

Henriette, ma porte est fermée en dehors... Mais il ne pâlira donc devant personne, ne fût-ce que devant un chien, un animal qui m'aura vue me tordre et expirer, devant un chien qui aura hurlé sur mon cadavre!

Enfin, je suis sauvée, Henriette, sauvée! comprends-tu, sauvée? Oui, ma sœur, tu sauras tout, tu recevras cette lettre, tu sauras comment je suis morte. J'ai là un pigeon

que j'ai élevé avec soin et qui vole souvent des jours entiers, loin, bien loin de ce château. Je lui attacherai ma lettre au cou, il ira la porter bien loin, quelqu'un le verra avec cet étrange message, un chasseur qui le tuera... Oh! misérable, misérable et malheureuse : on tuera ce pauvre oiseau ; il ira tomber et se débattre aux pieds d'un paysan brutal et stupide qui ne saura que faire de ce papier. Oh non ! ma dernière pensée, mon dernier adieu ne coûtera pas une autre vie que la mienne. Pauvre oiseau ! il dort. Oh ! je suis atroce et parricide. Adieu, Henriette....

J'y pense, Henriette, j'y pense, les pigeons sont sacrés en Russie : c'est l'image de l'Esprit-Saint; c'est un sacrilége que de les tuer. Oh ! je confierai ma lettre à celui-ci.

Oh ! que je souffre ! je ne puis plus écrire. Va donc, ma suprême pensée, mon adieu à la vie. Va dans l'air au gré du vol de ce saint messager. Tu passeras par les forêts, par les nuages, par le ciel, par le jour que je ne verrai plus. On te suivra de l'œil, et tu entendras sous ton vol le chant des vivants et le bruit des villes qui s'éveillent ; et nul ne se dira peut-être : C'est une âme attachée à la plume de cet oiseau ; car alors, Henriette, je serai morte... Je ne vivrai plus. Tu sens bien que j'ai froid, ma main s'éteint et mon cœur se serre.....

J'ai cru que je mourrais ; mais j'ai trouvé de l'eau, j'en ai bu beaucoup : cela a calmé l'incendie de mes entrailles. Je suis forte, je puis encore causer longtemps avec toi.....

Non !... Non !...

N'est-ce pas que Charles me pleurera? »

Henriette pleurait à chaudes larmes lorsque j'eus fini cette lettre. Je la regardais et demeurais interdit ; je n'osais l'interroger sur le dénouement de cette nuit épouvantable : elle me regardait en m'accusant du fond de l'âme d'avoir légèrement parlé d'une vie close par une si grande infortune.

— Qui vous a remis cette lettre? lui dis-je après un long silence.

— Un réfugié polonais aux pieds duquel le pauvre oiseau s'est abattu, lorsque le noble proscrit parcourait les plaines de sa patrie pour mourir avec la liberté; il m'a cherchée

par toute la France comme il a pu, en mendiant, en me demandant à tous ceux qu'il rencontrait, en partageant un peu de pain qu'il avait avec ce pauvre oiseau qu'il voulait me donner. Enfin, les rigueurs du pouvoir l'ont exilé dans notre province ; il m'a encore demandée partout, et il a fini par me trouver. Il m'a remis ce papier, et cet oiseau... ce qui restait, tout ce qui restait de ma belle Eugénie, un être qui l'avait vue mourir, un papier qui avait reçu son dernier souffle !

— Elle est donc morte ! m'écriai-je.

— Trois mois avant de recevoir cette lettre, me dit Henriette, j'avais lu dans un journal : « Le comte de Maskiew, » dont la femme est morte dans ses terres, vient d'épouser » la fille du banquier Mornef. »

— Et ce noble Polonais, m'écriai-je, cet homme qui a si bien compris ce message de la tombe ?

— C'est mon mari, me dit Henriette, je vous le présenterai dès qu'il sera rentré.

Je n'eus pas le temps de profiter de sa bonne volonté : Pauline m'attendait. Lorsque je retournai la prendre, elle m'annonça qu'un voyageur qu'elle ne connaissait pas lui avait fait dire qu'il partait également le soir pour La..... et qu'il me priait de vouloir bien lui permettre de nous accompagner, attendu qu'il ne connaissait nullement le chemin. Pauline avait accepté en son nom et au mien, et lorsque nous fûmes sur le point de monter à cheval, je ne fus pas médiocrement étonné de voir un petit monsieur à gants jaunes, en bottes vernies, le lorgnon dans l'œil, une cravache à la main, enfourcher le cheval de labour qu'il s'était procuré pour faire son voyage. J'étais à peu près sûr d'avoir rencontré ce visage-là fumant des cigares sur les boulevards de Paris. Il me semblait avoir accroché plus d'une fois la boucle monstrueuse qui couvrait sa joue gauche en s'échappant de son chapeau à petits bords.

Je n'avais pas le même titre que lui à être remarqué, et probablement il ne m'avait jamais fait l'honneur de m'apercevoir, car il me salua comme on salue un monsieur de province envers qui tout Parisien doit nécessairement prendre une très-haute supériorité.

La journée était très-avancée lorsque nous nous mîmes en

route, et je prévis que nous n'arriverions à notre destination qu'assez avant dans la nuit. Je ne crus pas devoir en prévenir M. Remy Dallois, notre compagnon de voyage; mais je me réservai, si l'occasion se présentait, de lui faire payer la longue lorgnerie plus que parisienne dont il embarrassait cette pauvre Pauline. Toutefois, à quelque distance de la ville, ce ne furent plus les manières fashionables du petit monsieur qui me déplurent; des paroles se mêlèrent au lorgnon, et la voix grasseyante et criarde avec laquelle il commença ses récits, achevèrent de me le rendre tout à fait odieux.

Il nous raconta comme quoi il allait à La... chez un notaire qui recevait pour lui les revenus de propriétés assez considérables; puis il ajouta d'un ton mystérieux, qu'il allait aussi pour une petite affaire où, malgré ses vingt-cinq ans et ses habitudes de champagne, il avait à jouer un rôle de père noble. Il avait promis à madame de Mauvrelier de lui ramener son fils qui venait de faire une escapade de provincial pour courir après une petite grisette sans doute fort rougeaude, et qui devait avoir de grosses mains et les pieds plats. L'embarras de Pauline était extrême, et je ne sais trop, en vérité, si je ne me serais pas fait le champion de cette charmante fille, si ses regards n'avaient imploré mon silence, et si je n'avais espéré d'un incident quelconque, une correction pour les prétentions de ce petit monsieur.

Nous avions dépassé Saint-Quentin où se fabrique la moitié des clous qui se plantent dans le Languedoc, et nous commencions à pénétrer dans ce qu'on appelle la montagne, lorsque la nuit nous gagna tout à fait. Peu d'instants après, des nuages épais s'amoncelèrent au-dessus de nos têtes, et nous promirent un orage épouvantable. A partir de ce moment, Pauline et moi, nous nous abandonnâmes à l'instinct de nos chevaux, et les laissâmes choisir le chemin qu'ils voulaient prendre et que nous ne voyions plus : M. Remy avait la prétention de mener le sien, il en résultait entre eux des luttes dans lesquelles le cavalier était toujours obligé de céder, mais qui le mirent de fort mauvaise humeur. Cependant nous avancions toujours, et la nuit devenait de plus en plus obscure. Bientôt la voix altérée de M. Remy nous apprit

qu'il commençait à s'alarmer sérieusement, non-seulement de l'obscurité, mais encore de la route qu'il suivait, et peut-être aussi de ce que nous étions.

Ce fut encore pour moi une occasion de remarquer combien ce que nous appelons le courage est loin d'être une qualité innée, toujours présente chez l'homme qui la possède, et la même en face de toutes les circonstances. On peut dire que chaque danger a son courage. M. Remy Dallois s'était très-probablement montré brave, en plus d'une occasion, l'épée et le pistolet à la main ; mais lorsqu'il se trouva, au milieu de la nuit, dans une route sauvage et solitaire, tantôt enfermée entre deux hautes roches, au sommet desquelles le ciel et les nuages semblaient toucher; tantôt grimpant difficilement sur le flanc de la montagne et suspendu au-dessus d'un abîme, une véritable peur le saisit : tandis que la jeune fille qui était près de moi, habituée qu'elle était à ces scènes, n'en éprouvait pas la moindre émotion. M. Remy, avant de nous demander où nous le conduisions, s'informa de l'endroit où nous nous trouvions. Par malheur pour lui, la question n'arriva pas à propos. Nous étions au tournant d'une route, et à l'angle de ce tournant s'élevait un arbre colossal dont les rameaux couvraient le chemin d'un côté à l'autre. Pauline répondit à M. Remy que nous étions au chêne de Jean d'Abail.

Ce nom était un fâcheux hasard pour notre jeune homme. Il demanda encore ce que c'était que le chêne de Jean d'Abail et l'histoire de l'homme qui lui avait donné ce nom. La voici telle que je la racontai à M. Remy.

Jean d'Abail était un montagnard, ancien serviteur d'une des familles les plus nobles du pays, et qui, à l'époque de la Terreur, prit sous sa protection ceux qu'il avait servis autrefois. Seul, il avait établi, dans le département de l'Ariége, une dictature d'assassinats qui plus d'une fois fit reculer les persécuteurs de la noblesse. Il arriva un moment où les juges révolutionnaires tremblèrent devant leurs devoirs, par la seule volonté de cet homme ; ou, s'ils les accomplissaient, c'était à condition de ne pas sortir, le jour, de la ville où ils exerçaient leurs charges, et, durant la nuit, de la maison où ils se tenaient enfermés. Dès que l'un d'eux osait franchir ces barrières, son cadavre, trouvé le lendemain dans un

chemin, attestait que Jean d'Abail avait tenu sa promesse; car il s'était vanté de punir quiconque rendrait un jugement inique. Ainsi, quand il avait fait avertir un magistrat que lui, Jean d'Abail, le trouvait coupable, selon sa conscience, il fallait fuir ou se cacher. L'acte le plus éclatant d'audace que Jean d'Abail eût accompli, s'était passé au milieu de la ville de Mirepoix.

Un des magistrats de cette ville avait déplu à Jean d'Abail; celui-ci le fit prévenir qu'il recevrait bientôt le châtiment de la faute qu'il avait commise. Cette menace n'avait point eu d'effet encore, lorsque arriva le jour du marché. Le marché se tient, à Mirepoix, sur une place qu'on appelle le *Couvert :* c'est un espace entouré de maisons dont le premier étage est élevé sur des arcades en bois, comme peut être le Palais-Royal à Paris, si ce n'est que l'espace libre qui se trouve sous ces arcades est beaucoup plus large.

Sur l'un des côtés de cette place s'élève un petit amphithéâtre, et sur cet amphithéâtre, de vastes setiers en pierre, où se mesurent le blé et les grains qui se vendent dans le marché. Le magistrat dont nous parlons, qui était aussi propriétaire dans le pays, se trouvait occupé sur cet amphithéâtre à livrer des grains qu'il venait de vendre, lorsque la foule tumultueuse et bruyante qui occupait la place s'ouvre tout à coup en se refoulant avec épouvante sous les couverts, et une large voie se fait devant un homme qui marche seul, le fusil à la main. Un silence de terreur s'empare de toute la foule et succède à ses bruyants murmures, et Jean d'Abail s'avance seul au milieu de plusieurs milliers de personnes qui ne savaient que le regarder et trembler. Il arrive jusqu'à cet amphithéâtre où le magistrat cherchait à deviner la cause de ce mouvement, et lui crie d'une voix audacieuse :

— Je t'avais bien promis que tu me verrais !

Et tout aussitôt, avant que l'autre eût pu faire un mouvement pour fuir ou pour se défendre, Jean d'Abail l'ajuste, et le blesse mortellement d'une balle dans la poitrine.

Mais ce n'est pas l'audace de l'homme qui est le plus incroyable dans cette histoire, c'est, qu'après cet assassinat, il se retira paisiblement et à pas lents, mesurant de l'œil la foule épouvantée, et raillant par ces paroles :

— Tachez d'être sages, leur disait-il, ou j'aurai soin de vous.

Ce fait, qui, pour nos lecteurs, est sans doute la preuve de l'empire qu'un homme peut prendre sur les autres, par la seule puissance de la résolution ; ce fait, raconté au milieu de la nuit, en face de l'endroit où Jean d'Abail avait fait ses plus cruelles exécutions, ce fait troubla singulièrement notre Parisien ; peut-être la tranquillité avec laquelle je le racontai l'alarma-t-il plus que le fait lui-même, car il dut lui paraître étrange qu'on parlât si librement d'un homme si terrible, sans être un peu de ses amis.

Je m'étais bien gardé de dire à M. Remy que Jean d'Abail, qui avait commencé par des crimes politiques, avait fini par devenir un brigand comme tous les autres, et que le bourreau en avait fait justice. Je l'aurais voulu, que je n'en aurais pas eu le temps, car un petit accident, auquel nous aurions dû nous attendre, vint augmenter la peur de M. Remy d'une manière effrayante.

Nous arrivions à un passage connu dans le pays sous le nom de l'*Entonnadou* (l'entonnoir). Dans cet endroit, la gorge de la montagne se resserre et ne laisse plus qu'un étroit défilé, encore ce défilé est-il divisé en deux parties, en un chemin viable, taillé sur l'un des côtés de la roche, et en un torrent qui coule à quelque quarante pieds au-dessous du chemin. Quand nous approchâmes de cet endroit, le cheval de M Remy, vieux serviteur des environs, quitta brusquement la route, et descendit par un petit sentier presqu'à pic, vers le torrent qui grondait assez violemment. Depuis longues années, ce cheval qui parcourait sans cesse cette route, avait pris l'habitude d'aller boire dans le torrent, et sans s'inquiéter si celui qu'il portait était un montagnard accoutumé à ses allures, ou un Parisien habitué à courir dans les allées régulières du bois de Boulogne, il emportait notre élégant sans que celui-ci pût le déranger un moment de la nouvelle direction qu'il avait prise. M. Remy fut véritablement épouvanté de se voir ainsi descendre dans un ravin dont il ne pouvait juger la profondeur, et vers un torrent qui devait être dangereux ; il se mit à pousser des cris aigus, en maudissant le ciel, les hommes et son cheval. Heureusement pour lui que son trouble l'empêcha de descendre de

sa monture, car s'il l'avait tenté, il eût probablement roulé jusqu'au fond du ravin, et Dieu sait comment nous l'en eussions tiré.

Nous avions beau lui crier de se laisser faire, il ne nous entendait plus, et bientôt nous ne l'entendîmes plus lui-même. C'est que son cheval était arrivé simplement à son but, et qu'au lieu de noyer son cavalier, ou de le mener dans quelque caverne de voleurs, comme celui-ci se l'imaginait, il se mit paisiblement à boire, puis se retourna, et remonta le sentier.

Il est de ces choses qui ont besoin d'un art particulier pour les présenter au lecteur sous leur véritable jour ; il me semble encore entendre les cris de M. Remy, et cependant, je n'ai ni su, ni osé les mettre en scène. C'est qu'en vérité, il y a des moments où la nature prend de si singulières expressions, se laisse aller à de si étranges sentiments, qu'on désespère de les faire croire. C'est donc tout simplement comme historien d'un fait que je rapporterai comme quoi M. Remy, en descendant son ravin, me promettait mille écus, six mille francs, vingt mille francs, si je voulais l'épargner ; comme quoi voyant que ses promesses n'aboutissaient à rien, il les changea en menaces, en nous disant qu'il nous livrerait aux tribunaux, et comme quoi enfin, dans un accès de rage, il brisa sa cravache sur la tête de son coursier, en lui disant :

— Misérable animal, je te traduirai en cour d'assises.

M. Remy avait eu le temps de se remettre pendant que son cheval remontait vers nous ; ce monsieur n'avait pas assez d'esprit pour prendre son parti de la peur bien naturelle qu'il avait éprouvée, il devait donc en vouloir aux gens qui en avaient été les témoins, et je pardonnerais à ce monsieur d'être resté mon ennemi bien décidé, si plus tard il ne s'était vengé, trop cruellement, des rires avec lesquels Pauline l'accueillit, en suscitant à Lucien des obstacles qui eurent un bien triste résultat.

Enfin l'orage qui s'était amoncelé au-dessus de nous éclata avec une violence extrême, et ce ne fut qu'après avoir subi pendant trois quarts d'heure une de ces pluies violentes, si bien nommées dans le pays *abat-d'eau*, que nous arrivâmes à notre destination.

Je remis Pauline dans la maison de son père, qui était

absent, et nous nous rendîmes avec M. Remy chez son notaire, qui était de mes amis et à qui j'avais fait demander un lit. Le bon accueil que nous y trouvâmes, l'excellent feu qui nous attendait, le succulent souper qui était préparé pour nous, rien ne put calmer la fureur de notre Parisien, qui, transi, mouillé, écorché, jurait et tempêtait avec une continuité qui devait donner à nos montagnards une pauvre idée de la politesse parisienne. Cette colère, d'abord ridicule, commençait à devenir impertinente, lorsqu'elle fut poussée à un degré si fou, qu'elle changea notre indignation en rires inextinguibles.

Au moment où M. Remy comprenait dans ses malédictions les hommes, le pays, les animaux, et jusqu'à l'oncle qui lui avait laissé quelques milliers d'écus de rentes, dans cet infernal coupe-gorge, voilà que sous la fenêtre éclate tout d'un coup un concert de trente ou quarante clarinettes, qui font sonner aux oreilles de l'arrivant furieux, l'air patriarcal de : *Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille ?*

C'était une galanterie du notaire, qui avait ramassé tous les musiciens, ou, pour mieux dire, toutes les clarinettes du pays. La clarinette est un instrument adoré jusqu'au fanatisme dans le village de La..... Les vieillards rendent leur dernier soupir dans une clarinette et les enfants font leur dents de lait sur l'anche d'une clarinette. Je me trompe donc lorsque je dis qu'il y en avait trente ou quarante ; il y en avait au moins soixante qui hurlaient avec frénésie : *Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille ?* à cet homme si malencontreusement arrivé.

Dans sa rage, M. Remy avait ouvert la fenêtre et envoyait les musiciens à tous les diables, lorsque ceux-ci, s'imaginant qu'il les remerciait, et ne voulant pas borner leur hommage à un seul air, lui jouèrent immédiatement celui qu'ils savaient le mieux, et oubliant que M. Remy était carliste, ils entonnèrent la *Marseillaise* avec un enthousiasme qui sentait son année 1831.

Je ne sais trop jusqu'où fût allée la colère de M. Remy, entre cette musique acharnée et nos rires, que nous ne pouvions contenir, si son attention n'avait été détournée par l'arrivée subite de M. de Mauvrelier.

Je ne m'étonnai point de le voir chez le notaire, puisque

madame de Mauvrelier possédait aussi des terres dans ce pays; mais il parut fort surpris de me rencontrer, et il le fut bien davantage quand je lui appris que Pauline était arrivée avec moi.

Je voudrais bien avoir à terminer ici ce récit déjà bien long, mais il faut que je dise à mes lecteurs ce que devinrent ce jeune homme et cette jeune fille, dont je fus le confident et dont le sort s'accomplit sous mes yeux.

C'est au moment où j'en suis arrivé, que je commence à craindre que tout ce qui me frappa dans ce voyage, par sa nouveauté pour moi, n'ait paru bien insignifiant à mes lecteurs. Toute cette vie de notre province, si peu semblable à notre vie parisienne, n'en diffère cependant que par des détails sans nombre, mais presque sans relief, et dont il est bien difficile d'expliquer le pittoresque, sans entrer dans de longues descriptions, ou sans les mêler à un drame qui les fasse saillir.

L'incident même qui doit terminer cette histoire a quelque chose de si pauvre dans son principe, que nous osons à peine le raconter, et cependant il arriva comme le poignard, le poison, ou le suicide, au grand dénoûment de tous nos drames, à la mort des deux héros.

Le lendemain de notre arrivée, je servis d'émissaire entre Lucien et Pauline. Je prévins celle-ci que Lucien voulait la voir, et je dis à Lucien que Pauline l'attendrait le soir même dans le ravin de la Roque.

Tout ce qu'une femme et un jeune homme se donnent de peine à Paris, pour découvrir, dans quelque rue cachée, une maison bien obscure pour y abriter leurs rendez-vous, on le prend dans notre pays pour y trouver quelque ravin profond, quelque roche écartée, qui servent également d'asile aux jeunes amours. A Paris, c'est souvent un spectacle étrange que de rencontrer, au fond de quelque étroite allée et au bout d'un misérable escalier, une chambre élégamment meublée, entre la misère qui habite les chambres voisines; parfumée au milieu des miasmes de pauvreté qui s'exhalent autour d'elle, et là, de voir parfois une jeune et belle femme, bien enveloppée de dentelles, suivie d'un beau jeune homme, dont la toilette l'a occupé plus d'une heure, se glisser furtivement dans cet asile, en coudoyant les haillons qui habi-

tent tout autour, puis d'entendre dans ce réduit murmurer le beau langage amoureux de ces deux beaux amants, parmi les glapissements des misérables qui crient autour d'eux.

Mais ce n'est pas un spectacle moins étrange que de rencontrer parmi nos roches profondes, dans les cavernes ténébreuses de nos montagnes, où les oiseaux de proie et les brigands font seuls leur repaire, à l'arbri des torrents que les plus intrépides chasseurs craignent de franchir, de blanches jeunes filles que l'amour y a portées à travers des obstacles presque infranchissables, de beaux jeunes gens que l'amour y a conduits à travers des sentiers que les plus vieux pâtres ne reconnaissent pas toujours.

C'était dans une de ces cavités profondes que Pauline devait attendre Lucien. Malheureusement, la pauvre enfant l'y attendit trop longtemps.

Dans nos mœurs, dépouillées de tous dangers physiques, où le véritable péril d'une intrigue n'est que dans l'indiscrétion, il semble singulier de compter pour quelque chose, dans l'histoire de l'amour, le ciel, le vent, la pluie et la glace. Les loups qui avaient dévoré la sœur de Pauline et son amant doivent paraître de bien mauvais goût à nos élégantes Parisiennes, si bien abritées dans leurs soyeuses voitures, et peut-être la cause qui tua Pauline et son amant les fera sourire de pitié; et pourtant cela s'est passé ainsi, et cela ne pouvait pas être autrement, dans nos villages où il n'y a ni maison secrète, ni restaurateur à boudoirs. Nous l'avons dit, Pauline avait attendu trop longtemps Lucien. M. Remy, qui avait soupçonné le rendez-vous pris, avait suscité à cet enfant des obstacles successifs pour l'empêcher d'arriver à l'heure juste.

Pauline avait donc attendu. Elle avait attendu sous une roche noire et humide, où elle préférait s'abriter des regards indiscrets, que de se garantir d'un vent du nord chargé du froid piquant de la montagne et qui venait la glacer dans son réduit; c'est un danger de plus pour les amours : car, dans nos montagnes, ainsi que dans a cité parisienne, si les regards indiscrets sont mortels comme partout; s'ils portent avec eux la délation, la calomnie et le déshonneur; notre vent est mortel aussi, et il ne faut pas plus le braver que l'envie humaine.

Il y avait plus d'une heure que le moment du rendez-vous était passé, lorsque Lucien partit pour s'y rendre. La course qu'il fit pour arriver avant le départ de Pauline fut donc emportée comme sa passion; Lucien courut une demi-heure sans reprendre haleine à travers les ravins, parmi les roches aiguës, franchissant les obstacles, se déchirant aux ronces des rochers, et ne pensant qu'à arriver une minute plus tôt. Aussi, quand il arriva, son corps brûlait et son front ruisselait de sueur, et quand il arriva, Pauline était glacée, et ses dents claquaient de froid. Elle en était tellement saisie, que ses mains même ne purent serrer celles de son ami, et voyez ce que c'est que d'être un enfant de dix-sept ans : Lucien prit les mains froides de Pauline, et les croisant doucement sur sa poitrine, il dit naïvement à la jeune fille :

— Réchauffe-les à mon cœur.

Pauvres enfants ! les mains de Pauline ne se réchauffèrent point, et la poitrine de Lucien se glaça; et lorsque, la nuit venue, ils ne reparurent point, elle chez son père, lui chez notre hôte; lorsqu'il nous fallut recommencer à la lueur des flambeaux cette recherche que Pauline m'avait racontée pour sa sœur, je me sentis le cœur pris d'un funeste pressentiment; je me rappelai ce mot de Pauline :

— La montagne a été fatale à toutes celles de notre famille.

Elle avait eu raison. Et si la fatalité ne fut ni si rapide, ni si sanglante pour elle que pour sa sœur, elle ne fut pas moins implacable et mortelle. Ils respiraient encore lorsque nous les découvrîmes, mais leurs corps tremblaient déjà de la fièvre qui ne mit que quelques jours à les dévorer.

VISITE FISCALE

DANS LA MAYENNE

Nous avons un proverbe qui dit : Nul n'est prophète dans son pays ; eh bien ! n'en est-il pas un peu des choses comme des hommes, et du moment qu'une existence, quelle qu'elle soit, animée ou inanimée, se trouve à notre portée, ne nous devient-elle pas indifférente ? Il ne faut pas répondre à ceci, que c'est l'habitude de voir qui détruit le charme de l'aspect. J'en connais qui font le voyage d'Italie pour voir les catacombes de Rome, et qui jamais n'ont pensé à visiter les admirables souterrains qui s'étendent sous une partie de Paris. L'histoire des deux pigeons est peut-être l'histoire de la poésie, aussi bien que celle du cœur.

Certes ce que je dis là n'est point neuf, mais il me fallait ce préambule au récit que je vais faire, il me fallait une excuse au titre de cet article : *Visite fiscale dans la Mayenne.* En effet, qu'est-ce que le département de la Mayenne et le fisc ont affaire ici ? Si vous voulez vous rappeler ce que je disais dans quelques pages précédentes de ces mœurs pittoresques et originales qu'on rencontre dans nos provinces, vous comprendrez pourquoi vient ici le département de la Mayenne. Quant au titre de *Visite fiscale*, il est l'expression d'un fait vrai : ce fut comme contrôleur des contributions que je visitai le département de la Mayenne. Cette circonstance, loin de nuire au but de cet article, qui est de montrer combien notre pays est plein de curieux aspects, de pré-

cieux souvenirs, me semble prouver au contraire que ces aspects, ces souvenirs, doivent être bien saisissants, puisqu'ils frappèrent un tout jeune homme à travers des occupations fort arithmétiques, et pendant une course entreprise sans but d'observation et sans examen d'artiste.

Un mot sur la manière dont je fus chargé de ce travail expliquera comment j'eus à parcourir les points les plus opposés de ce département, et me fera pardonner sans doute le manque d'unité des scènes que j'ai à rapporter ; il sera peut-être aussi un commencement de preuve de mon opinion sur la province, et montrera qu'elle n'est pas si déshéritée qu'on le croit généralement de toute poésie.

J'étais un tout jeune homme, j'avais vingt-un ans, et je travaillais dans les bureaux de mon père en qualité de surnuméraire ; l'administration dont il était le chef comptait, parmi les employés qui la composaient, un inspecteur-jésuite soutenu par la congrégation, ancien gentilhomme poudré et qui ne savait pas l'orthographe. Notre bonheur à nous autres surnuméraires, était de lui raconter une foule de sottises, qu'il répétait ensuite avec une si sincère bonne foi que nous étions arrivés à le faire beaucoup plus bête qu'il n'avait pu naître ; entre autres stupidités de gamins, nous étions parvenus à lui persuader que la Méditerranée commençait à Brest, et que la *Cyropédie* était l'art de faire des sirops.

Après cet inspecteur, nous avions, dans l'administration, un contrôleur, M. L..., qui était député, et un autre contrôleur, appelé M. de B..., qui était assurément le plus aimable garçon de France, mais le plus détestable employé. J'ai connu peu d'hommes réunissant à un degré plus éminent, l'originalité, l'incapacité et l'honnêteté de l'artiste ; il prenait une peine effroyable pour faire des travaux, que le dernier manant de bureau eût expédiés en vingt minutes. Je me rappelle toujours lorsqu'il arrivait de sa résidence appelé par quelque lettre bien sévère sur sa négligence ; il accourait chargé de papiers monstrueux, sur lesquels il avait griffonné ving brouillons de dix pages, pour un rapport qui demandait dix lignes ; le pauvre garçon pleurait presque lorsqu'il lui était démontré qu'il ne comprenait pas et qu'il ne comprendrait jamais le travail dont il était chargé : c'était un sincère désespoir ; il se désolait si naïvement de son inintelligence,

qu'un jour où la mercuriale avait été plus forte qu'à l'ordinaire, il tourna lentement la tête vers l'inspecteur, le regarda les larmes aux yeux et lui tendit la main en lui disant, d'un air désespéré : — Décidément, monsieur l'inspecteur, nous sommes de la même force.

Mais lorsque l'heure du bureau était passée, et que M. B... redevenait l'hôte de mon père, qui d'ordinaire retenait ses employés à dîner dans sa maison, on eût dit que la tête de l'artiste comprimée entre les règles de l'arithmétique s'épanouissait. C'était alors un délire de bons mots, de poésie, d'art; alors il récitait Homère, il récitait la Bible, il les commentait avec une prodigieuse fécondité de découvertes inattendues dans leur texte. Musicien plein de verve et chanteur admirable, il nous ravissait par la verdeur de ses compositions, dont je lui fournissais les paroles de moitié avec mon co-surnuméraire ; car le vers m'a toujours plus ou moins démangé. Alors l'homme supérieur (je parle de B....) prenait si bien sa place, qu'on n'osait plus penser au mauvais contrôleur. Ce fut par cet empire qu'il exerçait sur tout ce qui l'écoutait, qu'il évita souvent sa destitution. J'en fus témoin une fois, à l'époque où les inspecteurs-généraux de Paris viennent d'ordinaire examiner les travaux des administrations départementales.

L'inspecteur général de notre division était un homme d'une exactitude administrative qui ne pardonnait pas l'oubli des devoirs : B... le savait, et tant qu'avait duré le travail de l'inspection, il était resté vis-à-vis de son juge, dans la position d'un enfant devant son maître, d'autaut plus incapable qu'il était plus intimidé. L'inspecteur général, fort mécontent, lui avait déclaré qu'il ne pouvait s'empêcher de provoquer sa destitution ; B... en avait paru foudroyé ; cependant, sur l'invitation très-pressante de mon père, il demeura au grand dîner administratif qui devait avoir lieu.

Assurément, tout homme coutumier de ces idées générales dont on habille les administrateurs, et qui les représentent comme des espèces de barêmes en habit noir, parlant par chiffres, eût été fort étonné d'assister à ce dîner. Les bureaux fermés, les affaires restèrent derrière la porte, et la conversation devint du monde, légère, rieuse, et par une pente insensible arriva à la littérature.

— Pardieu ! s'écria B..., monsieur l'inspecteur général, vous avez un frère ou un cousin ou un homonyme, qui est un homme d'un vrai talent, c'est celui qui vient de traduire les *Lusiades*.

— Est-ce que vous avez lu ce livre?

— Je l'ai lu avec une grande attention, je l'ai comparé au texte, et j'en suis fort content ; si je rencontre jamais ce monsieur Millié, je lui en ferai mon sincère compliment.

— Je le reçois, dit l'inspecteur général.

— Quoi ! vous êtes le traducteur de Camoëns ?

— Oui, monsieur.

B... demeura ébahi, il considérait M. Millié comme une merveille ; B... était de ceux qui ne comprennent pas qu'on sente la poésie et qu'on sache que deux et deux font quatre. M. Millié, de son côté, ne s'imaginait pas qu'on pût avoir l'intelligence des arts et être incapable de poursuivre les détails d'une affaire. Cet étonnement passé, il s'établit dans cette assemblée de financiers une discussion littéraire qui parcourut presque toutes les phases de la poésie et des arts ; les réputations contemporaines y furent discutées avec une supériorité que la critique de métier ne m'a jamais paru posséder. On parla en faveur des modernes contre les anciens ; B... s'était fait l'orateur de ceux-ci. Dans sa chaleur d'admiration, il nous récitait des lambeaux d'Eschyle, d'Homère; enfin le nom de la Bible étant tombé dans la conversation, il s'empara de ce livre, et emporté par sa fougue, il voulut nous démontrer que personue n'avait jamais lu ni entendu la Bible comme il fallait la lire et l'entendre. Ce n'est point de la poésie, disait-il, qui puisse se lire avec les yeux, qui doive se réciter avec la parole, c'est un hymne auquel il faut la voix chantante de l'homme déployée dans toute sa puissance, soutenue de l'harmonie des instruments. Écoutez ! s'écria-t-il tout à coup en décrochant un violon de la muraille, écoutez !.. avez-vous jamais compris ce passage des psaumes :

Exaudi, Deus, orationem meam et ne despexeris deprecationem (meam;
Intende mihi et exaudi me.
Contristatus sum in exercitatione mea : et conturbatus sum ?

Et s'accompagnant du violon, dont il jouait avec une grande supériorité, il nous chanta cette plainte désolée d'une façon si puissante, si forte, sur un chant tellement large et élevé, que nous demeurâmes tous immobiles à le regarder, que les domestiques s'arrêtèrent stupéfaits et sérieux; et enfin à ce passage : *Timor et tremor venerunt super me, et contexerunt me tenebræ,* il y eut un mouvement spontané où tout le monde se leva, pris au cœur de cette terreur souveraine exprimée avec une magnifique énergie.

De ceci, il arriva que M. Millié, l'inspecteur général qui traduisait Camoëns, n'eut pas la force de proposer la destitution d'un contrôleur qui disait si bien les psaumes de David, et de cette indulgence poétique il résulta par contre qu'un travail extraordinaire ayant été ordonné un mois après, les surnuméraires furent obligés de le faire.

L'incapacité congréganiste de l'inspecteur du département, l'absence du contrôleur-député et l'amour poétique de M. B... nous valurent cette *besogne;* j'en eus ma part, et voici ce qu'elle me mit à même de voir.

Peut-être sera-t-on étonné de rencontrer dans des bourgs dont le nom est inconnu, des personnages, des mœurs, des sentiments qui fourniraient si aisément les acteurs, les caractères et l'intérêt d'un roman pittoresque.

Notre travail consistait à faire le relevé de la population et des portes et des fenêtres de chaque maison. Il exigeait donc que nous entrassions dans toutes celles de la commune que nous avions à expertiser. On me désigna d'abord V..., gros bourg dans les terres, éloigné de toute grande route et entouré de landes fort considérables. Une diligence me conduisit jusqu'au Ribay, un cheval de labour, sur lequel on avait jeté une selle de gendarme, devait me mener jusqu'au bourg.

Ce fut à partir de cet endroit que je m'enfonçai dans les chemins creux du pays, tous bordés à droite et à gauche de haies impénétrables. Quoique nous fussions au mois de juillet, mon cheval avait de la boue jusqu'au jarret, et à chaque pas nous rencontrions des trous à enfouir un homme. Je commençais à comprendre, en parcourant ces espèces de fossés fangeux, la nécessité des équipages adoptés par les paysans de ce département. Il n'en est pas un, lorsqu'il mène

au marché quelques sacs de blé que le moindre bidet traînerait aisément, qui n'attelle à sa charrette deux paires de bœufs et quatre chevaux : en outre, les traits sont d'une longueur démesurée, et n'ont pas moins de dix ou douze pieds. Le mauvais état des chemins jetant souvent les charrettes dans des fondrières assez larges pour embourber la charrette et une paire au moins de bœufs qui la traînent, ce sont les chevaux qui sont en tête et qui ont plus aisément franchi cet obstacle qui arrachent à la fois la voiture et l'attelage de la fange où ils sont enfoncés. Outre la nécessité, la mode maintient cette manière de voyager du fermier; c'est son luxe quand il va à la ville. Les plus fastueux ont jusqu'à six bœufs et six chevaux à leur charrette, les pauvres n'ont pas moins de deux couples de chaque espèce.

J'ai beaucoup voyagé seul, à pied, à travers les campagnes, et j'ai reconnu avec désolation que bien peu des bons sentiments que l'Opéra-Comique attribue au village s'y sont retirés. Tout en cheminant sur ma rosse, et méditant les instructions peu administratives que m'avait données un inspecteur de l'enregistrement sur l'une des personnes à qui j'allais avoir à faire, je rencontrais beaucoup de ces charrettes conduites par leurs maîtres, vêtus de la cape en peau de *bique* et coiffés du bonnet rouge. Plusieurs fois il m'arriva de leur demander ma route, et toujours je reconnus à leurs réponses, faites d'un ton méchamment sauvage, qu'ils ne demandaient pas mieux que de m'égarer dans ce labyrinthe de chemins creux.

Assurément, je ne m'en serais jamais tiré si je n'avais rencontré *la folle*. Je connaissais la folle : c'était alors une fille de trente-cinq ans, qui avait dû être fort belle, mais que la misère et la maladie avaient maigrie et perdue. Je la vis, assise au coin d'une haie, telle que je l'avais rencontrée à Laval. Elle portait une robe rouge et était coiffée d'un chapeau de paille à grands bords, tout orné de vieilles fleurs artificielles. On m'avait souvent conté son histoire simple et touchante. Marie allait se marier avec un jeune gars de Vitré : le jeune gars était beau comme Apollon ; sous l'empire, la beauté d'Apollon ressortait si bien sous un uniforme de grenadier, que l'on eût cru faire injustice au jeune gars en le privant de ce moyen de faire valoir ses avantages. La

conscription s'en empara, et au bout de la conscription il se trouva pour lui une balle qui le tua sans miséricorde pour sa beauté; sa fiancée Marie l'apprit, sa fiancée Marie en devint folle, et depuis quinze ans elle court le département en préparant une couronne de fleurs à son amant, en se parant pour lui, qui doit toujours revenir demain.

Que de fois je me suis demandé depuis si toute passion n'a pas son lendemain comme cette folie, si toute espérance qui nous traîne de jour en jour, en regardant demain comme le sommet du rocher où doit reposer notre pierre de Sisyphe, n'est pas une erreur aussi insensée que celle de la pauvre Marie!

J'aperçus la folle, je marchai à sa rencontre; elle m'aborda, comme c'était sa coutume, en me disant : — Embrasse-moi, car je suis heureuse, il reviendra demain.

— Marie, lui dis-je, veux-tu me conduire à Villaines, je te donnerai un sou.

Une circonstance de la folie de Marie, c'est qu'elle ne connaissait pas d'autre monnaie que le sou, qu'elle ne comprenait d'autre nombre que le nombre un; pour elle, la vie était d'un jour, l'espérance d'un jour. Je ne lui ai jamais entendu demander asile que pour une nuit, assistance que d'un sou. Quand elle en avait plusieurs, elle les perçait avec un poinçon, s'en faisait un collier, et n'en gardait qu'un pour l'offrir dans l'auberge où elle se présentait.

Marie me regarda et me dit paisiblement :

— Je te connais, tu es bon ; tu m'as écrit une lettre pour lui. Je vais te conduire. Je ne croyais pas la folie susceptible de mémoire et surtout de mémoire reconnaissante ; que de fois on calomnie ainsi la folie au profit de la raison! Mais à vingt ans il est permis de s'y tromper.

Véritablement un jour qu'elle était venue dans nos bureaux, car Marie avait droit d'entrée partout, elle me dicta une lettre que j'écrivis. Je ne me rappelle plus ce qu'elle contenait, mais l'adresse m'en est restée dans la mémoire.

« A mon ami, à l'armée. »

Je voulus la lui faire changer pour apprendre le nom de ce soldat si aimé. Elle me regarda avec une fierté dédaigneuse et me répondit : « Si on ne trouve pas, on demandera à l'empereur, il le connait, mon ami. »

Cependant Marie marchait devant moi, et quoiqu'elle me fît prendre une route toute différente de celle qui m'avait été indiquée, je la suivais avec confiance. Bientôt nous sortîmes de tous ces chemins emboîtés entre des remparts touffus, et nous abordâmes une vaste lande toute hérissée de petites bruyères. Si petit qu'il fût, c'était un véritable désert sans trace d'habitation ni vestiges de chemin.

Nous marchions sous un soleil brûlant, et nous hâtions notre marche, car un orage se préparait en tournoyant à l'horizon. Malgré la rapidité de notre course, nous ne pûmes l'éviter ; le tonnerre gronda bientôt et une pluie furieuse nous assaillit. Selon l'ordinaire de tous les êtres chez qui la pensée morte laisse une grande perceptibilité à la nature physique, l'orage avait singulièrement agité la folle. Elle allait devant moi en gesticulant, en poussant de grands cris de joie, en chantant des vers extravagants.

Le tonnerre, c'est mon ami;
Moi, je suis la pluie.
Le tonnerre et la pluie se marient;
J'épouserai mon ami.

Nous ne rencontrions plus de charrettes, mais par-ci par-là quelques paysans couverts, de leur bicque avec un capuchon de grosse laine. Je demandai à plusieurs s'il n'y avait pas un abri dans les environs. Ils répondirent avec un grossier ricanement :

— Garez-vous à la loge à l'*enfant*.

Et ils me montrèrent une hutte à un quart de lieue. Je dirigeai mon cheval de ce côté, et j'arrivai bientôt à une masure en ruine où je ne pus guère me *garer*, car le toit en était défoncé. Cependant je me tapis dans un coin où un reste de poutre soutenait un reste de chaume, en invitant Marie à venir prendre place à mes côtés. Mais elle ne tint compte de mon invitation, et, me regardant avec une sorte de pitié effrayée, elle me fit signe qu'elle allait veiller sur moi. Aussitôt elle se mit à genoux dans la masure, et commença une prière que je ne pus interrompre.

Du coin où j'étais, j'apercevais au loin la lande qui m'environnait. Quelques paysans la traversaient rapidement. Je

remarquais que presque tous faisaient le signe de la croix quand ils passaient à la hauteur de la hutte où j'étais, et quelques-uns ayant fini par m'apercevoir, s'arrêtèrent d'abord, et s'enfuirent aussitôt d'un air épouvanté. Je les suivis des yeux, et je les vis avertissant d'autres paysans que quelque chose d'extraordinaire se passait dans la loge : ils la désignaient avec des gestes furieux. Je savais que j'étais dans un pays où les loups-garous sont encore en honneur; j'étais loin de toute habitation humaine, je craignis qu'il ne se mêlât quelque crainte superstitieuse à l'étonnement des gars, et je résolus de gagner le bourg au plus vite. J'appelai Marie. Mais elle ne répondit pas. Je la pris par la main, elle demeura immobile. Un groupe de paysans s'était formé à quelque distance; je sortis de la masure. Aussitôt Marie se leva et vint près de moi, comme si sa tâche n'eût été accomplie que du moment que mes pieds ne touchaient plus le sol de la loge. Je pris mon cheval par la bride et je continuai ma route à pied.

Les paysans nous suivaient à quelque distance; deux ou trois firent mine de courir après nous, mais ils furent retenus par les autres. Bientôt j'aperçus le bourg de V...; je l'atteignis en quelques minutes, et je me fis conduire au cabaret qui servait d'auberge. Je ne sais quelle mauvaise réputation m'avait précédé dans le village, mais l'accueil qu'on m'y fit me parut peu hospitalier. A mesure que je passais dans la seule rue tortueuse et boueuse qu'il possède, les habitants se mettaient sur leur porte et me regardaient d'un air de menace et de crainte à la fois; les femmes cachaient les petits enfants derrière elles. J'arrivai cependant à l'auberge où l'on me dit fort brutalement qu'il n'y avait point de chambre. Je ne comptais pas demeurer dans ce taudis, car en ma qualité d'agent du gouvernement, j'étais assuré de l'hospitalité administrative des grands de la commune; cependant la réponse me parut si impertinente que j'insistai. Je n'obtins qu'un refus plus craintif, mais également obstiné.

Pour des raisons de jeune homme, et en vertu des instructions secrètes de mon ami de l'enregistrement, j'avais fait choix d'un logement. Ma première visite fut donc pour le percepteur, au lieu de m'adresser au maire. On ne m'avait pas trompé : la perceptrice était une femme de vingt-cinq

ans, fort jolie, fort éveillée, très-élégante de propreté, de chaussure étroite, des mains soignées; lorsque j'entrai chez elle, son mari était absent; elle m'inspecta d'abord avec une assurance très-connaisseuse, et me demanda ce que je voulais. Lorsque je lui eus détaillé les motifs de ma visite, elle parut réfléchir. puis m'offrit, en baissant les yeux, d'accepter une chambre chez elle. Cette offre de loger dans sa maison me parut une simple politesse, et cependant je l'acceptai, mais je crus devoir excuser mon empressement en racontant à ma belle hôtesse l'accueil qu'on m'avait fait au village; elle me fit dire les circonstances qui l'avaient précédé, et alors elle s'écria avec un véritable étonnement :

— Mon Dieu, monsieur, qu'avez-vous fait là? Comment, pendant l'orage, vous avez été vous cacher dans *la loge à l'enfant?*

— Qu'est-ce donc que la loge à l'enfant?

— Mais, me répondit la perceptrice, c'est la maison des sorcières.

Je me pris à rire.

— Ne riez pas, me dit-elle, c'est là qu'elles font leur maléfices; la dernière fois que cela est arrivé, c'est pour découvrir un trésor qu'on disait enfoui dans une closerie de M. de Talleyrand. (M. de Talleyrand possède dans cette partie du département une quantité de petites fermes nommées closeries dans le pays). Ces femmes ont volé un enfant nouveau-né, avant qu'il ne fût baptisé, et elles l'ont emporté dans leur repaire; il leur faut pour leur charme un garçon non baptisé ou une jeune fille vierge; et de peur de se tromper, elles préfèrent les petits enfants.

Cette épigramme fut dite avec une sainte naïveté; ma perceptrice continua :

— Elles ont ouvert la poitrine au pauvre petit, et lui ont arraché le cœur après l'avoir mutilé.

— Comment?

— De manière à le rendre bien malheureux, s'il eût survécu!

Elle rougit; je compris.

— Enfin, ajouta-t-elle, elles ont fait ensuite bouillir tout cela dans une chaudière, et, leur opération achevée, elles ont dispersé les lambeaux du cadavre tout autour de la loge.

— Voilà, répondis-je, une bien belle histoire, qui certes n'a pas moins de deux cents ans de date, j'en suis sûr.

— Comment, deux cents ans! voilà deux ans que cela s'est passé, et il y a quinze mois à peine qu'on est venu exécuter les deux sorcières dans la commune pour épouvanter les horribles femmes qui sont encore vendues au diable.

L'anecdote avec deux cents ans de date m'avait paru drôle : en se rapprochant à une distance de quelques mois, elle me sembla horrible ; toute chose a sa perspective.

— Mais, ajouta ma jolie perceptrice, étiez-vous seul dans cette masure?

— J'étais, lui répondis-je, avec Marie la folle qui me servait de guide et qui n'a fait que prier tant que nous y sommes restés.

— Je comprends alors ce qui vous a empêché d'être foudroyé...

— Comment! foudroyé?

— Oui, foudroyé : il arrive toujours malheur à ceux qui osent aborder la loge à l'enfant, lorsque *le tonnerre donne.* Il y a cinq mois un fermier fanfaron y étant entré pendant l'orage, a été tué par la foudre, qui a enfoncé le toit.

Je compris comment cette hutte étant le seul point un peu élevé, au milieu d'une vaste lande, avait pu être précisément frappée de la foudre, avant tout autre, et je compris aussi comment l'ignorance avait attribué à ce lieu une sorte de malédiction. Je ne comprenais pas également bien comment ma jolie hôtesse, que je savais être au-dessus de beaucoup de préjugés du grand monde, était soumise aux préjugés du peuple; c'est que probablement pour s'affranchir des premiers, il est inutile de savoir la physique. Comme j'allais m'en expliquer avec elle, on frappa à la porte de la maison; elle regarda par la fenêtre et s'en retirant vivement, elle s'écria avec un mouvement d'humeur :

— Ah! voilà ces messieurs!

Elle alla ouvrir, et je vis entrer deux hommes, dont un monsieur; ce monsieur jeta autour de lui un regard rapide et soupçonneux, l'autre le regarda avec un sourire de singe.

Le premier mot de la conversation m'apprit que le monsieur était le maire de la commune, et son compagnon le

mari de la perceptrice ; le maire me salua et me dit avec une sorte de politesse impérative:

— Monsieur, j'étais prévenu de votre arrivée par M. le préfet, je vous ai reconnu au signalement que m'a fait de vous le maître du cabaret où vous êtes descendu, et comme vous seriez horriblement mal dans ce bouchon, j'ai fait prendre votre porte-manteau, et je vous ai fait préparer une chambre chez moi.

— Chez vous, dit la perceptrice en s'inclinant, et en me considérant comme un homme qui devait être d'une grande importance ; j'avais osé offrir une chambre à monsieur.

— Vous! reprit le maire d un air courroucé.

— Je renonce à cet honneur puisque M. le maire le réclame ; d'ailleurs, ajouta-t-elle, monsieur sera plus en sûreté.

Elle lui expliqua ce qui m'était arrivé.

— Monsieur, me dit le maire, toujours avec son langage bref, vous venez ici exécuter une loi qui est odieuse à la population ; mais il vaut mieux encore lui apprendre tout de suite qui vous êtes, que de vous laisser soupçonner de sorcellerie.

Il ordonna au percepteur d'aller chercher le bedeau et le garde-champêtre, et celui-ci ayant convoqué toute la commune au bruit de son tambour, devant la maison où nous étions, le maire en écharpe me présenta à ses administrés, comme chargé de recenser la population et les portes et fenêtres par où elle respirait; j'étais entre le bedeau et le percepteur, j'avais l'air d'un Colin d'opéra-comique, qui va épouser une rosière et que le bailli offre en exemple aux villageois. Un long cri d'étonnement répondit à la déclaration du maire. — Ah ! c'est le *recensou!* disait-on de tous côtés, *gare le recensou, gare!* Ceci ne me parut pas trop rassurant.

Le maire reprit :

— Songez que je vous surveille, et que le premier qui insultera un agent du gouvernement sera immédiatement enlevé et incarcéré.

Le style du maire me semblait en général si âcrement impératif, que je demandai à la perceptrice quelle espèce d'homme c'était.

— Mais c'est M. P...

— Comment M. P....? M. P..., l'ancien chef de la police impériale.

— Lui-même, qui depuis 1815 est retiré dans notre bourg; du reste vous arrivez à propos, il y a chez lui dans ce moment-ci son ancien collègue M. Desmarest.

Je ne m'étonnai plus d'avoir été si facilement reconnu à mon signalement; M. P..., gouvernant le bourg de V..., me fit l'effet de Denys le Tyran devenu maître d'école.

Comme ma perceptrice achevait cette confidence, le maire nous invita tous à dîner pour le jour même, et me proposa d'aller me reposer chez lui. Son insistance me déplut, je voulus résister, la perceptrice passa près de moi et me dit à l'oreille :

— Faites attention; il est très-jaloux.

C'était donc M. le maire qui était jaloux de la perceptrice? Que faisait donc le percepteur? Il était dans un coin regardant nos trois figures d'un air de chat sauvage. Quand sa regard rencontra le mien, il eut l'air de me dire : — C'est comme ça. Les mœurs du village me semblèrent un peu plus avancées que sa civilisation.

Dès que je fus chez M. le maire, l'homme poli fit place à l'amant jaloux, et je fus fort étonné de rencontrer dans un bourg de trois cents habitants, enterré parmi des landes sans chemins praticables, deux hommes qui savaient les secrets de la France et de ses personnages les plus éminents; j'essayai de les faire causer, mais je ne me trouvais avoir ni assez de bêtise pour qu'ils parlassent sans précaution devant moi, ni assez d'esprit pour les faire parler à leur insu ; je n'y recueillis que beaucoup d'anecdotes sur le théâtre. M. P... avait été l'amant de la Raucourt. De toutes celles qu'il me raconta, je demande la permission d'en extraire une seule; c'est la plus honnête de toutes; je l'ai quelquefois dite en confidence à mes amis, avec les noms propres, je les prie de les oublier.

M. de B..., homme immensément riche, voit dans un théâtre de Paris une comédienne fort célèbre. M. de B... ne craint pas de se mettre en rivalité avec les princes qui occupaient la belle actrice, et sans autre préambule, il envoie le lendemain, à l'hôtel de cette dame, une lettre d'invitation pour

dîner chez lui, et enveloppe en même temps dans la lettre un paquet de billets de banque, il y en avait vingt, de mille francs chacun. Le jour de l'invitation venu, la belle comédienne arrive chez M. de B... dans un état de toilette à donner des désirs aux plus froids, à faire espérer les plus timides; cette toilette voulait dire : Marché conclu.

La belle conviée fut d'abord introduite dans un vaste salon éclairé de bougies, comme si une grande fête devait avoir lieu; un moment après, M. de B... entra en costume d'étiquette, culotte courte et bas de soie (ceci était sous l'empire de Napoléon et de la culotte); il salua sa belle invitée avec ce respect qu'ont volontiers les grands seigneurs pour ceux qui sont au-dessous d'eux. Après un quart d'heure de conversation toute littéraire et dramatique, un grand laquais vint avertir que M. de B... était servi. Si le salon illuminé avait étonné l'actrice, la salle à manger la stupéfia tout à fait. Une table immense était servie magnifiquement, mais deux couverts seulement y étaient placés en face l'un de l'autre. Le tête-à-tête parut singulier à la dame; cinq ou six laquais en grande livrée servaient dans un silence profond; quant à M. de B..., il parlait toujours de Molière, de Corneille, de Racine; le dîner achevé, l'actrice se leva en poussant un gros soupir qui voulait dire assurément : Sans doute nous allons en finir; elle l'espéra, car au lieu de rentrer dans le salon, M. de B... lui présenta la main et la conduisit par une autre porte que celle du salon dans une chambre à coucher d'une rare coquetterie. L'habile comédienne commença à baisser les yeux et à rougir, en se disant tout bas : Enfin! Sa main même tremblait dans celle de M. de B... Si j'osais vous dire son nom, vous verriez que c'était une femme d'un grand talent. Mais au lieu de s'arrêter dans la chambre à coucher, M. de B... ouvre une autre porte, et la belle tremblante aperçoit le boudoir le mieux apprêté, lumières voilées, douce chaleur, parfums enivrants... Ce n'est plus la main qui tremble, c'est la poitrine qui bondit, c'est la voix qui devient entrecoupée... il faut bien un peu résister.

— Non vraiment, monsieur le marquis, retournons au salon; pourquoi entrer là? que voulez-vous faire?

M. de B... insiste un peu, bien peu, on cède... mais au lieu

de s'arrêter dans le boudoir, M. de B... ouvre encore une autre porte.

— Où me menez-vous?... c'est mal... vous abusez... dit la charmante actrice, en détournant la tête pour ne pas voir le paradis où sans doute elle va devenir un ange de bonté.

— Laissez-moi... où me conduisez-vous?

— A votre voiture qui vous attend.

Elle regarde, elle était dans l'antichambre, un laquais lui présente son cachemire, et M. de B... la salue avec la plus exquise politesse, et se retire en lui disant :

— Je vous offre mes respects.

D'abord l'actrice demeure interdite; enfin elle relève la tête, et d'un ton d'impératrice ordonne au laquais de monter derrière sa voiture, il obéit; à peine arrivée chez elle, la comédienne monte dans son appartement, et un instant après elle remet un billet au laquais en lui disant :

— Ceci est pour votre maître, et en même temps elle lui donne un petit paquet et ajoute :

— Et voici votre pourboire... sortez.

Le billet n'enfermait que ce peu de mots :

« Monsieur,

» Vous êtes un insolent. »

Le pourboire était les vingt mille francs reçus la veille.

Le lendemain de mon arrivée je commençai mes travaux, et j'eus occasion de pénétrer dans cette misérable vie dont on s'imagine que l'Irlande et les contrées sans civilisation sont les seuls théâtres; le progrès des lumières me parut une dérision cruelle quand je connus le pays. Je puis attester que sur cent fermes où j'entrais par jour, j'en trouvais une à peine où il y eût, dans la marmite qui cuisait le dîner de la famille, autre chose que des légumes, des choux, des pommes de terre et des haricots verts, qu'on appelle dans le pays *pois de rome*, par corruption de pois de rame. Je n'ai jamais trouvé de viande chez aucun paysan; les légumes et la galette à l'eau, la plus indigeste nourriture du monde, faisaient le menu de tous leurs repas.

Une des mauvaises dispositions de la loi que nous exécutions, était de compter comme fenêtre toute ouverture faite au mur et close par un châssis quelconque, fût-il dormant, fût-il en toile ou en papier; la loi frappait d'un égal impôt

cette misérable lucarne et la fenêtre haute et large du château voisin ; elle mettait sur la même ligne la barre de bois qui empêchait les bestiaux d'entrer dans l'intérieur des fermes entourées de haies, et les portes cochères qui ouvraient l'entrée d'une cour d'honneur. Les réclamations de toutes les administrations de département avaient signalé ces abus, le ministre n'en avait tenu compte; il fallait exécuter la loi. Nous fûmes plus humains que le ministre; nous ne vîmes pas la moitié des trous par où l'air arrivait à ces malheureux. Toutefois, au milieu de leur misère, ils avaient encore de ces sentiments d'hospitalité parfaitement inconnus aux villes. Partout où nous entrions, on nous offrait une place à table si c'était l'heure du dîner, ou un peu de cidre et d'eau-de-vie de pommes de terre, si le moment du repas était passé où n'était pas venu ; notre plus grande peine était de refuser ces bonnes gens : mais cent petits verres d'eau-de-vie par jour étaient au-dessus de mes forces ; le garde champêtre qui nous accompagnait arriva seul à ne manquer de politesse envers personne. Durant les onze jours que dura notre course à travers les campagnes, je comptai par curiosité qu'il but quatorze cent sept petits verres d'eau-de-vie. Que la fierté des buveurs parisiens s'humilie devant cette prodigieuse capacité.

La réponse des habitants à ma première question, avait une singulière expression poétique. Lorsque je leur disais :

— Combien y a-t-il d'habitants dans cette ferme? Ils me répondaient selon le nombre :

— Trois chapeaux et trois têtes blanches.

Cela voulait dire trois hommes et trois femmes.

Toutefois, cette misère que je remarquais dans les fermes n'était rien, comparée à celle qui désolait ce qu'on appelle *les loges* dans le pays.

La rigueur de la loi était telle, que du moment qu'un abri percé d'un trou existait, ce trou devait être imposé. Je me rendis aux loges; c'était un amas de cinquante ou soixante huttes construites avec des espèces de perches non équarries, dont les interstices étaient remplis d'un torchis fait de foin pétri avec de la boue. Jamais tableau de misère ne fut plus hideux : des femmes flétries, avec des jupons en lambeaux, soutenus par des espèces de bretelles en ficelle, de-

hommes hâves cachés sous des haillons sans formes, des enfants nus ou enveloppés d'un morceau de vieille toile ; toute cette population dévorée de scrofules effroyables, cadavres vivants rongés sur leur paille du ver qui les achèvera dans la tombe. Autour de ces huttes, quelques carrés maigrement ensemencés où poussent un peu de blé noir et quelques pommes de terre, leur fournissaient la seule nourriture qu'ils connaissent. Pour comble de malheur, cette population est frappée d'une horrible fécondité; chacun des accouplements de ces êtres misérables, je dis accouplements, car la loi civile ni la loi religieuse ne pénètrent dans ces demeures putrides, chacun de ces accouplements comptait quatre, six, dix enfants. Par un prodige inouï, tous ces enfants naissent frais et roses et demeurent brillants de santé jusqu'à l'âge de quatre ou cinq ans; alors la lèpre arrive et les couvre de ses plaies.

Au moment où je visitai les loges, la petite vérole y régnait; le percepteur et le garde champêtre me laissèrent donc à l'entrée du village, n'osant s'y aventurer, et j'y pénétrai seul; on me regardait avec une stupide curiosité. Je comptai trois cent vingt habitants dans soixante huttes de huit pieds carrés. Jamais la conscription avide de l'empire n'a pu tirer un soldat de cette population. Je me demandai si la contribution fiscale devait être plus cruelle que la contribution du sang; je m'attribuai le droit de décider que non, et je les rayai de l'impôt.

Cependant j'avançais rapidement dans le travail dont j'étais chargé, et quoi que j'eusse fait au séjour où je rentrais chaque soir, Dieu sait pourquoi, j'avais déjà visité beaucoup d'autres communes; parmi celles-ci je dois citer Grazay qui garde les vestiges d'un camp romain beaucoup plus certain que celui de l'antiquaire Monkbarns. M. le comte de C...., maire de la commune, en a extrait une mosaïque d'une conservation et d'une beauté rares, représentant les aigles romaines : elles forment chez lui et dans sa salle à manger les quatre angles du pavé comme dans la salle du camp d'où elles ont été enlevées. Il est fort heureux qu'en 1815, ce beau reste d'antiquité ait appartenu à un noble et à un royaliste, sans cela il eût sans doute été brisé. Ce camp d'où il sortit était celui de Graïus d'où vient Grazay, à ce que di-

sent les savants. J'eus encore à parcourir sur les limites du département, la Chapelle-Moche et les communes qui l'avoisinent. C'est des mains sales et des huttes enfumées de la population de ces communes, que sortent la plupart de ces magnifiques points d'Alençon dont la mode revient si fort, et le *neuf* de ces dentelles, c'est-à-dire cette couleur brune dont nos élégantes sont si jalouses, n'est autre chose que la crasse des paysannes du pays.

Les Parisiens peuvent, du reste, juger par eux-mêmes de la saleté de ces populations, car les marchands de salade ambulants qui traînent des charrettes ou portent des hottes dans les rues de Paris, sont presque tous des habitants de Chapelle-Moche, dont une émigration part tous les ans pour la capitale, afin de se livrer à ce commerce.

J'avais achevé ma mission dans cette partie du département, il fallut regagner le chef-lieu. M. P.... me vit partir avec plaisir.

Je regagnai le chef-lieu, et deux jours après je recommençai ma tournée, et dès l'abord j'eus occasion d'être témoin d'un miracle qui mit en rumeur toute la population. Le fait s'est passé dans une petite commune qui touche à la ville comme un des faubourgs; tous les jours à une heure donnée, on voyait se dessiner sur l'hostie du saint-sacrement exposé sur le maître-autel, le visage de l'enfant Jésus, et cela d'une manière fort distincte; je me rends à l'église où affluaient des milliers de curieux dont beaucoup entrés le sourire aux lèvres, sortaient déjà avec la crainte dans le cœur, et je fus témoin de ce phénomène, dont on me permettra de donner l'explication, attendu que le miracle fut supprimé par ordre des autorités. Dans cette église assez petite, il se trouvait, en face du maître-autel, des vitraux où la Vierge était représentée tenant son fils dans ses bras; arrivé à une certaine hauteur, le soleil jetait sur le pavé et sur le maître-autel de l'église des rayons colorés par leur passage à travers ces vitraux; par un jeu du hasard, ces rayons allaient porter précisément le dessin de la tête de l'enfant Jésus sur le verre du saint-sacrement et l'y dessinaient très-visiblement. Que les physiciens expliquent ce jeu de lumière par la divergence ou la concentration des rayons, c'est leur affaire; la mathématique, tout infaillible qu'elle

est, a prouvé de si grosses absurdités, elle a déjà si invinciblement prouvé que le soleil tournait autour de la terre, et maintenant que la terre tourne autour du soleil, qu'elle trouvera bien quelque formule pour démontrer ce fait incontestable.

Ce fut en courant ainsi tout autour de la ville, que j'eus à visiter le port du Salut, ainsi nommé depuis qu'il s'y est élevé un couvent de trappistes.

L'intérieur de ce couvent que j'ai vu dans beaucoup d'autres occasions, n'est qu'une maigre réalité de ce que l'imagination rêve de nos antiques monastères; toutefois on y court avec curiosité comme à Bobino depuis que l'Odéon est refermé. Quand je le visitai, il n'avait rien de cette grave et religieuse tenue qui devait caractériser les couvents d'autrefois; c'était bien le silence ordonné par la règle, les prières dites à l'heure accoutumée, les macérations et la sobriété de l'ordre; mais on ne se sentait saisi d'aucune sainte appréhension dans cette retraite; tous les bâtiments étaient achevés de la veille, les murs étaient blancs de leur premier recrépissage; les clôtures n'étaient que des murailles de six pieds de haut, en pierres sèches, mal ajustées; le couvent n'était défendu au dehors que contre les voleurs, ainsi qu'une maison de plaisance; on pouvait se donner la main par-dessus le pignon, le monde voyait et se laissait voir par les crevasses; l'âme ne se sentait pas enfermée; rien de ces colossales constructions qui annoncent l'existence séculaire de la demeure où l'on se trouve, rien qui manifestât cette volonté héréditaire d'une communauté qui est arrivée, par la durée, à la puissance des plus grands monarques, et qui, en perpétuant pendant deux cents ans l'idée et la volonté de construire un monument, l'élevait enfin, par les jours et la persévérance, aussi immense que ceux que les Romains bâtissaient avec l'or des peuples et des milliers d'esclaves; saint labeur où le temps, ce grand destructeur d'édifices, était le premier ouvrier des corporations religieuses. Du reste, point de souvenirs sous aucune de ces voûtes; point de tombes fermées dans ce cimetière où toutes les tombes sont ouvertes; des jardins à peine défrichés, des pommiers qui n'avaient pas encore porté des fruits, de grandes allées sans ombre, enfin rien de consacré

par le temps, un établissement religieux où la spéculation humaine opérant sur la foi perçait de tous côtés.

Mais si le couvent manquait à la contemplation, l'observation pouvait s'exercer sur le personnage qui le montrait sous le nom de frère hôtelier ou hospitalier. C'était un homme de cinquante ans, d'une tête admirable et chauve, à la contenance haute, à l'œil ardent, à la parole élégante, tirant des larges pans de sa robe de laine des mains soignées et blanches, et laissant tomber de sa bouche moqueuse des demi-mots confidentiels, comme pour excuser l'homme du monde d'être sous l'habit du trappiste. Que d'histoires on aurait pu bâtir sur l'aspect de cet homme, et combien toutes ces histoires eussent été encore loin de la singularité réelle de sa vie!

Ce père hôtelier, qui couchait sur la planche de son lit et qui étonnait le couvent par la rigidité de sa foi et par l'observance étroite des pratiques religieuses les plus puériles, cet homme a tenu rang de prince dans les plus belles cours de l'Europe; cet homme mêlé à la tourbe des coupables qui vont à la Trappe faire des péchés de leurs crimes et se livrer au jeûne pour échapper au bagne; cet homme sait toutes les sciences, cet homme peut parler leur langue maternelle à tous les étrangers qui viennent visiter le couvent et faire dire à tous : Ce religieux est mon compatriote, et cependant cet homme n'a pas de patrie connue. Enseveli dans un couvent français, il a été l'ennemi le plus acharné de la France : en 1806, il commandait un corps franc autrichien; après la paix de Tilsitt, il allait en Espagne dans le seul pays qui résistât encore à Napoléon; l'Espagne vaincue, il allait en Angleterre demander de l'argent et des hommes pour se battre encore contre la France, et cet homme a dédié des ouvrages à Napoléon et pleure quand on lui parle de sa mort. Cet anachorète, voué à sa pauvreté, a étonné Londres de son faste, Londres, la ville où l'or pèse à peine un peu plus que l'argent en France; ce reclus volontaire s'est enfermé quinze jours dans une maison de campagne, et pour échapper à la poursuite des shérifs qui voulaient l'arrêter pour dettes, il y a soutenu un siége en régle après avoir arboré au pignon de sa maison un drapeau portant la vieille devise anglaise : *My house is my Castle.* Cet homme, voué à la méditation, a

passé quatre ans dans le château de Vincennes comme un des partisans politiques les plus ardents et les plus dangereux de l'époque. Cet ermite, mortifié sous la bure, a écrit des pages brûlantes d'amour.

Quand on le connaît, on retrouve aisément tout cela sous la robe du trappiste ; quand on ne le connaît pas, il vous laisse une vague impression de grandeur déchue, qui vous le fait regarder avec respect et presque avec crainte.

La dernière fois que je le vis, c'était en faisant ma tournée départementale, et la manière dont il s'offrit à moi m'est demeurée dans la mémoire comme un de ces tableaux que l'imagination se plaît à créer et qui surprennent par leur grâce, sans toutefois persuader de leur réalité. J'étais dans la commune d'A.... et j'avais à me rendre chez le marquis d'A...., vieux seigneur de ce pays dont il porte le nom, et en est devenu le maire après en avoir été le suzerain. J'avais eu l'occasion de voir M. d'A.... en plusieurs circonstances, et, quelle que fût sa hauteur aristocratique envers les premiers magistrats du département, je savais que j'étais trop jeune et trop peu de chose près de lui, pour qu'il ne fût pas poli envers moi.

J'étais entré par une des petites portes du parc pour gagner le château, et je suivais une longue et haute allée de tilleuls, bordée de chaque côté d'une épaisse charmille. Bientôt, et en approchant du château, j'entendis des rires légers et joyeux qui se mêlaient à une vive et élégante musique. C'est d'un côté des voix douces de jeunes filles, riant sans éclats, joyeuses sans fracas ; d'un autre côté, c'était la facilité rapide d'un maître habile, la coquetterie d'un musicien qui joue avec la musique qu'il joue. Peu à peu, le rhythme se dessina mieux à mon oreille, et je reconnus des airs de danse ; bientôt j'aperçus, à travers une des fenêtres entr'ouvertes, de blanches robes et des visages roses qui se mêlaient doucement avec une grâce précieuse et un abandon retenu. Je m'approchai tout à fait, et je vis enfin six ou huit jolies personnes dansant, le sourire aux lèvres, le visage rayonnant, comme d'un bonheur volé et inattendu, et au fond de ce groupe gracieux le grave et sérieux trappiste, assis au piano, la tête haute sur son capuchon rejeté en arrière, regardant mélancoliquement cette joie d'enfants, à la-

quelle on voyait que son âme n'assistait que dans le passé. Il y avait dans le regard du vénérable père G... toute l'histoire d'un cœur qui a cru au bonheur venu du monde et donné par les anges de la terre, et qui, déçu et trompé laisse croire comme il a cru, encourage la foi qu'il a perdue, et se dit tout bas : Enfants, soyez jeunes, heureux, soyez heureux !

Il avait raison : les jeunes filles ne comprenaient rien de cette vivante leçon d'avenir ; elles ne s'occupaient point de cette existence si forte et si vivace cachée sous le rude habit de trappiste; elles ne souriaient qu'à l'idée de danser, elles, jeunes et belles, aux accords d'un religieux voué à la pénitence.

Je m'étais appuyé à l'angle de la fenêtre pour contempler ce singulier tableau. J'y étais depuis quelques minutes, lorsque l'une d'elles m'aperçut, et poussa un cri, en me montrant du doigt à ses compagnes, qui s'enfuirent comme épouvantées d'avoir été surprises en faute. Le père G... rejeta vivement son capuchon sur la tête. Le marquis d'A..., qui était dans un coin du salon, s'avança rapidement vers moi, et me demanda assez sèchement le but de ma visite. Je le lui expliquai. Malgré sa politesse, il me semblait très-contrarié de ce que j'avais vu, et en même temps fort embarrassé de me faire querelle de ma curiosité et de m'avertir par cela même de l'importance qu'il attachait à ce petit événement. Enfin l'humeur l'emporta, et il me dit en me conduisant dans son cabinet pour prendre les mesures nécessaires à l'exécution des ordres dont j'étais porteur :

— Vous avez été témoin d'une excellente scène à ajouter à tous les récits absurdes qu'on fait parmi les libéraux contre les religieux de la Trappe ; c'est une belle occasion de les ridiculiser : à votre âge et avec votre opinion, vous n'y manquerez pas.

Je regardai M. le marquis d'A..., et lui répondis aussi sèchement qu'il m'avait parlé :

— Monsieur, j'ai dîné il y a quinze jours avec le père G..., et à son côté. M. de B..., abbé de la Trappe, était à ce dîner, et n'a pas manqué aux règles d'abstinence qu'il a jurée. Quant au père G..., il a résisté à toutes les séductions culinaires des deux premiers services; mais au dessert, une as-

siette de macarons l'a si violemment tenté, qu'il l'a versée dans le giron de sa robe, et que, pendant toute la fin du dîner, il l'a *gobée*, gobée, c'est le mot, comme un écolier qui trompe son maître. Ceci, si j'avais voulu en faire des gorges chaudes, eût été plus drôle à raconter que ce que j'ai vu aujourd'hui. Il y a une minute, il n'y avait que moi qui le savais; maintenant nous sommes deux; permettez-moi de croire que je n'ai pas fait une indiscrétion en vous le racontant.

— Vraiment, me dit le marquis d'A..... en riant; une assiette de macarons tout entière!...

Il secoua la tête, et reprit d'un ton hypocritement moqueur :

— Le pauvre homme!

Huit jours après, tout le département savait l'affaire des macarons.

De tous les priviléges, celui auquel l'aristocratie tient le plus, c'est celui de se moquer de la religion et de ses élus. Elle ne les défend que contre la bourgeoisie et le menu peuple. Aujourd'hui, la noblesse fait pour le clergé ce qu'elle osait autrefois pour sa livrée, quand elle bâtonnait ses laquais et faisait bâtonner le bourgeois qui les trouvait insolents.

Cependant, comme je passai la journée dans la commune, je revis le père G....., qui me demanda si j'y coucherais; je lui répondis que non, et qu'à la nuit tombante je gagnerais la commune voisine pour aller souper chez M. M....., le père d'un de mes collègues. Il me dit que nous partirions ensemble, attendu qu'il était en *quête* et qu'il avait affaire du côté où je me rendais.

En effet, le soir venu, nous partîmes tous deux, moi chargé de mes papiers dans une espèce de sac de cuir, lui la besace sur l'épaule. Notre conversation, d'abord fort indifférente, prit un caractère assez intéressant en se rattachant aux choses dont nous faisions rencontre. Il me nommait presque toutes les maisons que nous rencontrions, chacune avec les haines qu'elle enferme jusqu'au jour de quelque collision; car en ce pays les opinions discutent la cartouche à la dent et le fusil à la main; dans ce pays beaucoup de familles peuvent dire en mettant le nez à la fenêtre : « Voilà celui qui a tué mon père, mon frère, mon ami. » J'écoutais avec reli-

gion le père G....., lorsque, au coin d'un chemin, il s'arrêta pour prier un moment au pied d'une croix qui s'y trouvait. Quand sa prière fut achevée, je lui demandai si, comme c'est l'habitude en Bretagne, cette croix n'avait pas été élevée à cette place parce qu'on y avait commis un meurtre.

— Non, me dit-il; un homme a été tué à cette place, mais ce n'est pas un meurtre, comme vous l'entendez. Il est tombé dans un combat, après avoir tué plusieurs soldats en se défendant.

— Quel était cet homme? lui dis-je.

— C'était Moustache.

— Un chouan, je crois?

— Oui, me dit-il; une des natures les plus originales que j'aie jamais rencontrées, le mélange le plus inconcevable de la supériorité individuelle et de l'infériorité apprise et accoutumée.....

— Je ne vous comprends guère, mon père...

— Moustache était un piqueur de M. de Pout..... Dans la première guerre de chouannerie, il se distingua par un courage si persévérant, une intelligence si forte, une capacité si peu commune, qu'il devint bientôt un chef de bande redoutable sous les ordres de son maître. Du fond de son exil Louis XVIII récompensa ce brave serviteur par un brevet de colonel et une croix de Saint-Louis. Lorsque ce pays fut pacifié par Napoléon, Moustache demeura au service de son maître, et de piqueur devint cocher de M. de Pout... Cela dura jusqu'en 1814. A cette époque, et quand le cocher eût pu faire valoir ses titres de colonel et de chevalier de Saint-Louis, il les garda dans sa poche et voulut rester cocher. M. de Pout..... ne prétendit pas lui faire un bonheur autre que celui qui allait aux habitudes de Moustache, et le garda à son service. 1815 vint; et, vous le savez, la chouannerie recommença. M. de Pout..... était déjà trop vieux pour s'y mêler, mais ses deux jeunes fils prirent les armes. Ce fut alors que Moustache exhuma de dessous la paille de la litière de ses chevaux son brevet et sa croix. En peu de jours l'audace de ses entreprises et l'activité qu'il montra lui conférèrent son grade de colonel, mieux encore que le brevet de Louis XVIII. Ses deux jeunes maîtres servaient sous ses ordres.

Certes, c'était quelque chose de curieux que ce serviteur commandant militairement et avec une rigidité extrême aux deux jeunes gens qu'il servait la veille; mais le contraste était plus frappant que vous ne pensez. Tant que c'était l'heure de marcher ou de combattre, il était à la tête de sa bande. Chacun des fils de M. de Pont..... recevait les ordres souverains de Moustache, qui ne souffrait pas de réplique et qui leur distribuait l'éloge ou le blâme avec une supériorité qui se faisait parfaitement respecter. Aux moindres fautes contre la discipline qu'il avait établie, il punissait ces jeunes gens comme il eût fait du dernier paysan. Cela durait tant que le chef avait à prévenir un danger, à éviter une ruse, à poser une embuscade ou à soutenir un combat : mais dès que le moment du repos était venu pour tous, lorsque le colonel et ses deux jeunes officiers étaient enfermés dans quelque obscure chaumière, Moustache redevenait l'attentif et dévoué serviteur du château; il faisait le lit de ses maîtres, il nettoyait leurs habits, prenait soin de leurs chevaux, décrottait leurs bottes, et ne se couchait que lorsqu'il leur avait procuré tout le confortable possible dans une chaumière. Le lendemain matin le colonel recommençait, et le soir le cocher. Enfin, surpris seul à cette place même, Moustache a été cloué à cet arbre d'un coup de baïonnette qui lui a été donné par un sergent dont il avait presque mis en fuite le détachement.

Ce récit du père G... nous avait conduits au milieu d'une lande où s'élevaient çà et là des tertres assez rapprochés. C'était la lande de la Croix-Bataille, fameuse par une victoire remportée par les nobles du pays contre les Anglais, plus fameuse par la victoire de l'armée catholique vendéenne sur l'armée républicaine. Chacun des tertres avait une désignation dans la mémoire des habitants, quoique aucun signe extérieur ne les distinguât. Le plus élevé recouvrait le corps d'une grande quantité de prêtres, qui pendant le combat, placés en prière dans cet endroit, y avaient été surpris et massacrés par les républicains. Cette fosse est d'ordinaire fréquentée par les sectaires de la petite-église, sorte de puritains catholiques qui ne reconnaissent pas la hiérarchie des évêques et la suprématie du pape, et qui les considèrent

comme déchus de leurs droits par leur alliance sacrilége avec Napoléon. Quelques prêtres errants et nourris en secret par ces sectaires les catéchisent en plein air, et le rendez-vous le plus ordinaire de ces prêches est la lande de la Croix-Bataille. C'était, à cette époque, l'ultracisme de la religion.

Nous traversâmes cette lande sans y rencontrer autre chose que quelques vieilles paysannes accroupies sur ces tombes, où elles récitaient des prières. Malgré sa réputation de sainteté, le père G... n'obtint d'elles qu'un signe de croix, comme elles eussent fait pour se garantir du mauvais esprit. Sous un autre point de vue, le papisme est aussi odieux à cette petite secte fanatique qu'il peut l'être en Angleterre aux presbytériens les plus intolérants.

Après cette lande nous rencontrâmes le petit village de Saint... et nous nous arrêtâmes pour prendre un peu de repos.

Je devais avoir ce soir-là deux tableaux bien opposés de la puissance des souvenirs de famille dans ce pays.

J'entrai avec le père G... dans une chaumière à la porte de laquelle était assis un vieillard. Cette chaumière était toute tapissée de cornets en terre de la forme de ceux que portaient les anciens chevaliers. Le père G... aborda le vieillard avec une cordiale amitié et une sorte de considération. J'en fus tout surpris.

— Quel est ce marchand de poterie? lui dis-je.

— Nous voici, me dit le père G..., dans la maison du descendant du porte-croix de la grande bataille livrée contre les Anglais dans la lande que nous venons de quitter.

— Oui, monsieur, me dit le vieillard, un de mes ancêtres était porte-croix de l'église de Saint-Pierre. Lors de la bataille dont vient de vous parler le père G..., il marcha en tête des chevaliers, portant la croix d'une main et de l'autre son cornet, dont il donnait de toutes ses forces. Les chevaliers ayant été repoussés, il demeura seul en avant, élevant sa croix en l'air, et sonnant plus que jamais de son cornet. Les chevaliers, honteux de voir un vilain montrer un si ferme courage, recommencèrent le combat et remportèrent la victoire.

— Et votre aïeul obtint sans doute une belle récompense?

— Aucune, monsieur; il abandonna l'église et se fit fabricant de cornets. Cette industrie est restée dans notre famille depuis quatre cents ans, et personne n'avait osé la partager avec nous jusqu'à la Révolution. Mais, maintenant, tout le monde s'en mêle.

— Comment se fait-il que votre aïeul n'ait pas été récompensé? lui dis-je.

— Oh! me répondit le vieillard, bien souvent depuis ce temps on a voulu anoblir notre famille; mais de père en fils nous nous y sommes refusés. Il y a assez de nobles comme en fait le roi, il n'y a que nous de notre espèce; voici mon petit-fils : il fera des cornets, et son fils aussi et les fils de son fils, pour montrer que les seigneurs et les puissans ont été toujours ingrats envers le peuple.

Aujourd'hui que je me rappelle ce grand vieillard dans sa misérable chaumière, je me dis que la poésie est partout, et partout plus originale dans la réalité que dans l'invention. Moustache est un héros bien au-dessus de Kaleb, le fabricant de cornets; c'est une de ces singularités qu'on ne crée pas.

Cependant la nuit était tout à fait fermée; je quittai mon trappiste et je gagnai la maison de M. M... Je ne le connaissais pas; je demandai son fils : on me fit entrer et on alla le prévenir : Venez, me dit-il, c'est aujourd'hui la fête de mon père et nous lui avons ménagé une surprise; mettez-vous dans un coin du salon, je vous présenterai tout à l'heure.

J'entrai dans le salon, je vis M. M... assis dans un vaste fauteuil. C'était un vieillard de quatre-vingts ans, couronné de longs cheveux blancs; sa figure sévère était impassible, et il paraissait méditer profondément. Il était aveugle. A peine fus-je entré dans le salon que les enfants de ses enfants, bande nombreuse de petits garçons et de petites filles, s'avancèrent l'un après l'autre et lui présentèrent chacun un bouquet, en lui souhaitant sa fête. Le vieillard prenait les enfants dans ses bras, et leur recommandait la sagesse et l'obéissance, après avoir touché de ses vieilles mains les fraîches fleurs qui s'entassaient à ses pieds; puis, quand vint le

tour du dernier de ses petits-fils, il le mit sur son genou et lui dit en souriant :

— Reste avec moi, tes frères sont déjà trop grands pour que je joue avec eux ; il n'y a que toi qui t'amuses avec moi. Il n'y a que l'enfance qui ose toucher à la vieillesse.

En effet, le petit garçon passait ses mains d'enfant dans la blanche chevelure du vieillard. Pendant ce temps les deux fils de M. M... deux hommes dont l'un avait été officier de la garde impériale, et dont l'autre était une des plus fortes natures que j'ai connues, tous deux tremblants et attendris, s'avançaient vers leur père, en soutenant un immense cadre où se trouvait une gravure. Les brus et les filles du vieillard, les enfants de ses brus et de ses filles, suivaient, avec une crainte respectueuse, la marche de ces deux hommes. Enfin, posant la gravure devant le visage du vieillard aveugle, l'aîné dit à son père :

— Mon père, voici notre présent.

— Qu'est cela? dit le vieillard en posant les mains sur le cadre : un tableau, une gravure?

— C'est la gravure du tableau de David représentant le Serment du Jeu de Paume.

— Le Serment du Jeu de Paume! s'écria le vieillard d'une voix émue ; j'y étais.

— Oui, mon père, répondit le fils, et David ne vous a pas oublié dans son tableau.

— J'y suis! s'écria le vieillard, en tendant les mains vers le tableau... j'y suis!

— Oui, mon père, au moment où vous vous faites apporter mourant pour jurer la délivrance de la nation.

— Où cela? où cela? répéta le vieillard en parcourant de sa main débile la glace du cadre, et en laissant tomber de grosses larmes de ses yeux qui ne voyaient plus.

— Là, papa... dit l'enfant en prenant la main du vieillard et en la posant sur l'endroit où était représentée l'action de cet héroïque patriote.

— Là? répéta le vieillard; là?

Il se fit un profond silence, et le vieillard ajouta. :

— Voici vos lettres de noblesse, mes enfants.

C'est alors que je remarquai dans ce pays de gentilshommes les deux seuls actes d'héroïsme qui m'eussent é-

révélés par hasard ; ils appartenaient l'un à un homme du peuple, l'autre à un homme de la bourgeoisie.

Mais le paysan et le bourgeois en avaient tous deux fait un droit de noblesse.

On a beau faire, la gentillâtrerie tient le Français aux reins; il ne peut s'en débarrasser.

TABLE

Pages.

Les Prétendus.................... 1
Le Château de Montfillon............. 157
Souvenirs de l'Ariége............ 211
Visite fiscale dans la Mayenne.. 233

FIN DE LA TABLE.

